www.e-rara.ch

Histoire du vicomte de Turenne, Maréchal Général des Armées du Roy

Paris, M DCC.XXXV. [1735]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 9307

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-46355

Tome second.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

Aus der Bibliothek
von Ringhofen.

Abtlg. VI e

Nr. 16651

AUS DER BIBLIOTHEK
VON
OBERSTDIVISIONÄR
EUGEN BIRCHER
AARAU

DER BIBLIOTHEK
DER EIDGENÖSSISCHEN
TECHNISCHEN HOCHSCHULE
GESCHENKT

BIRCHER 5057:2
Rar 9307:2

BIBLIOTHEK D. EIDG. TECHN. HOCHSCHULE ZÜRICH

HISTOIRE

DE HENRI

DE LA TOUR D'AUVERGNE

VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

Contenant les Preuves en trois Parties.

1957

Sto. Kat.

BIBLIOTHEK D. EIDG. TECHN. HOCHSCHULE • ZÜRICH •

BIRCHER 5057:2

HISTOIRE

DU VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

Contenant les Preuves en trois Parties.

A PARIS,

Chez la veuve MAZIERES & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë S. Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT LES MEMOIRES DU VICOMTE
Ecrits de ſa propre main.

AVERTISSEMENT.

CEs Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la paix des Pirennées. L'extrême simplicité du stile marque que celui qui les a faits, conservoit son caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage non-seulement des projets de Campagne bien concertés, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de sa conduite, les obstacles qu'il rencontre, & les moyens par lesquels il les surmonte : mais on y reconnoîtra encore une CANDEUR *qui avoue ses fautes sans aucun égard à l'amour propre ; une* BONTE' *généreuse qui cache avec soin les defauts de ses concurrens & même de ses ennemis ; une* MODESTIE *rare qui taît ses plus belles actions, ou qui en parle légérement : en un mot, tous les caracteres d'une* AME ELEVE'E *à qui le* GRAND *&* BEAU *sont devenus si naturels, qu'elle ignore sa propre vertu & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle éxecute ce qu'il y a de plus admirable. C'est ainsi que le Vicomte se dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public pour prouver la vérité de son Histoire.*

AVERTISSEMENT.

CES Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la Paix des Pirennées. L'extréme ſimplicité du ſtile marque que celui qui les a faits, conſervoit ſon caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage, non-ſeulement des projets de Campagne bien concertés, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de ſa conduite, les obſtacles qu'il rencontre, & les moyens par leſquels il les ſurmonte : mais on y reconnoîtra encore une CANDEUR *qui avouë ſes fautes ſans aucun égard à l'amour propre; une* BONTE' *généreuſe qui cache avec ſoin les défauts de ſes concurrens, & même de ſes ennemis; une* MODESTIE *rare qui taît ſes plus belles actions, ou qui en parle légérement; en un mot, tous les caracteres d'une* AME ELEVE'E, *à qui le* GRAND *& le* BEAU *ſont devenus ſi na-*

turels, qu'elle ignore ſa propre vertu, & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'eſt ainſi que le Vicomte ſe dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public, pour prouver la verité de ſon Hiſtoire.

MEMOIRES

MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES EN ALLEMAGNE.

APRE'S le siége de Thionville (1) que M. le Duc d'Enguien fit avec succès, il conduisit lui-même sur les bords du Rhin cinq ou six mille hommes qui joignirent l'armée d'Allemagne commandée par le Maréchal de Guébriant. Quelque tems après M. le Duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant assiégea Rotewil (2) où il fut griévement blessé, & mourut peu de jours après. AN. 1643.

M. de Rantzau qui commandoit le Corps de M. le Prince ayant pris le commandement de l'armée, marcha après la prise de Rotewil à Dutlingue (3) où il fut mis en déroute par l'armée de Baviere, & fait prisonnier. Toute la Cavalerie Allemande se retira avec peu de perte jusqu'au Rhin ; mais l'Infanterie qu'on avoit laissé dans Rotewil se rendit à discrétion, & celle qui étoit dans le Corps de l'armée fut presque entiérement dissipée.

M. de Turenne étant revenu du siége de Trin à Paris, M. le Cardinal Mazarin qui commençoit à gouverner, l'envoya querir & lui dit que le Roi le destinoit pour commander en Allemagne ; de sorte qu'il se tint prêt à partir trois ou quatre jours après, quoiqu'il fût fort incommodé d'un reste de maladie qui avoit duré depuis la fin du siége de Brisac, sans l'empêcher pourtant d'aller tous les Etés en Campagne. Comme cette défaite de l'armée du Roi & la prise de Rotewil arriverent au mois de Decembre, les ennemis

(1) 10. Août.
(2) 19. Novembre.
(3) 24. Décembre.

n'entreprirent plus rien cette Campagne, & M. de Turenne étant arrivé le même mois à Colmar, y fit venir les Officiers & ſongea aux moyens de remettre l'armée. (1)

AN. 1644. L'Alſace étant trop ruinée, il entra au mois de Janvier dans les montagnes de Lorraine où il mit l'armée en quartiers : il les élargit enſuite par la priſe de deux petites Places nommées Luxeul & Veſoul dans la Franche-Comté, où il laiſſa trois ou quatre Régimens. On reçut dans l'hiver de l'argent de la Cour, avec quoi & l'aide des quartiers, l'armée ſe mit en bon état, c'eſt-à-dire la Cavalerie ; car pour l'Infanterie il fut fort difficile de la remettre dans l'hiver.

M. de Turenne étant allé à Briſac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit Gouverneur, s'étoit retiré dans une maiſon de campagne qu'il avoit en Suiſſe, & avoit laiſſé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le Château, par laquelle il lui mandoit que croyant que le Miniſtre avoit quelque ſoupçon de lui, il étoit ſorti de la Place, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer ſa femme. M. de Turenne fut un peu ſurpris de la conduite de M. d'Erlac, qui quittoit un ſi bel établiſſement par un ſoupçon fort mal fondé ; mais croyant qu'il ſeroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac, pour ſe rendre maître de ſon Gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans ſa Place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & en partit quelques jours après (2) J'ai raconté ceci pour montrer combien il eſt étrange qu'un homme ſage comme M. d'Erlac (qui avoit été établi à Briſac par M. le Duc de Weymar, & que l'on croyoit maître dans une Place que la Cour regardoit avec grande jalouſie) la quittoit, & en rendoit un autre maître en un inſtant, ſans aucun ſujet.

M. de Turenne paſſa l'hiver dans les montagnes de Lorraine, & au Printems ayant ſçu qu'il y avoit deux mille chevaux ſous le Général Major Baron de Merci, au-delà de la forêt noire, dans deux bourgs à la ſource du Danube, il paſſa le Rhin à Briſac, & ayant envoyé M. Roſen devant avec quatre ou cinq Régimens, il défit cette Cavalerie, prit trois ou quatre cens priſonniers & beaucoup d'Officiers : le reſte ſe ſauva auprès de

(1) M. de Turenne paſſe ici ſous ſilence les généreux efforts qu'il fit pour remettre l'armée ; mais l'Abbé Raguenet qui le ſçavoit du Cardinal de Bouillon, & Frémont d'Ablancourt le racontent, & c'eſt là le premier trait par où le Vicomte ſe fit connoître aux Weymariens.

(2) L'action eſt d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort déſiré d'être Gouverneur de cette Place.

l'armée des Bavarois qui étoit devant un Château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer ou traitter avec le Gouverneur ; la Place étant preſque imprenable par force, à cauſe de ſa ſituation. AN. 1644.

Au mois de Mai, les Bavarois ſe trouvant en trés bon état, à cauſe des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de ſoldats à qui ils avoient fait prendre parti après la défaite de l'hiver paſſé, ils vinrent aſſiéger Fribourg qui eſt une Place à cinq heures de Briſac au bord des montagnes de la forêt noire. M. de Turenne, outre la garniſon qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant, tirés des Régimens d'Infanterie Françoiſe. Ayant ſçu que l'ennemi étoit devant cette Place, il donna promptement rendez-vous à l'armée auprès de Briſac, où il paſſa le Rhin, eſpérant qu'il trouveroit les ennemis ſéparés.

Il pouvoit y avoir dans l'armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt piéces de canon, dont on n'eût pas pû mener un ſi grand nombre s'il eût fallu faire une longue marche ; mais comme on n'avoit que cinq ou ſix lieuës à faire pour approcher de l'ennemi, on les tranſporta tous. L'armée ayant paſſé la nuit à Briſac & marché enſuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi qui fit promptement revenir les fourageurs. M. de Merci ne fut pas ſitôt inſtruit du paſſage de l'armée à Briſac qu'il auroit pû l'être. Comme il n'y avoit que ce ſeul lieu où on pouvoit traverſer le Rhin, il auroit été aiſé d'en être averti par les partis que l'on doit toujours tenir ſur un paſſage : mais à la guerre il arrive ſouvent des accidens aux Capitaines les plus expérimentés, contre leſquels on auroit raiſon de diſcourir beaucoup, ſi l'expérience ne faiſoit voir que les plus habiles ſont ceux qui font ſeulement le moins de fautes. L'armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg : ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au ſiége de la Place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de ſe ſaiſir des poſtes avantageux qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'armée du Roi pût être en état de venir ſi-tôt à eux. M. de Turenne voyant qu'une montagne qui commandoit la plaine où étoit leur armée, & qui pouvoit donner communication à Fribourg n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux Régimens de Montauſier & de Mezieres qui faiſoient un bataillon de mille hommes, d'y marcher, & fit avancer le reſte de l'Infanterie pour les ſoutenir.

L'ennemi s'étant apperçu qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mouſquetaires qui étoient en garde à demi-

AN. 1644. côte, de monter sur le sommet de la montagne : ils y arriverent avant les deux Régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François qui ne voyoient pas le derriere, croyant que toute l'Infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencerent à descendre avec leurs drapeaux, & aussi-tôt tout le bataillon au lieu de monter cotoya la montagne, & les ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres Régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre Infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eut pendant quelque tems un peu de confusion, dont l'ennemi eût pû profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vûë des ennemis qui continuerent le siége. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de Cavalerie assez considérable, où sept ou huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits : mais l'armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, (1) M. de Merci qui en étoit General continua le siége, & M. de Turenne ayant manqué cette premiere occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hazarder pour la secourir, & se retira à une heure & demie de là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac, après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems là que M. le Duc d'Enguien avoit ordre de marcher à Brisac avec son armée qui étoit composée de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux (2). Ce Prince ayant passé le Rhin vint au Camp de M. de Turenne qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac.

L'armée de l'ennemi après la prise de Fribourg étoit demeurée dans son Camp : on l'envoya reconnoître aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois & descendre par-là dans la plaine. M. le Duc d'Enguien résolut

(1) Le Comte de Merci frere du Baron.

(2) Le Marquis de la Moussaie dit qu'il y avoit quatre mille chevaux dans l'armée du Duc d'Enguien.

d'attaquer avec ſon armée des poſtes où M. de Merci avoit trois ou quatre Regimens d'Infanterie ſur une hauteur à la tête de ſon Camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'armée qu'il commandoit par les bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit. AN. 1644.

M. le Prince ayant fait attaquer la hauteur avec ſon Infanterie fut repouſſé au commencement: mais après, y étant allé lui-même avec beaucoup de vigueur & avec des Corps qui ſoutenoient ceux qui avoient été repouſſés, il emporta ces poſtes & défit ces trois ou quatre Regimens où il y avoit plus de deux mille hommes (1) & y perdit beaucoup de gens, & la nuit étant ſurvenüe il s'arrêta au même endroit.

M. de Turenne à la tête de ſon armée entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille: il les chaſſa d'abord d'un bois & puis d'une haie, & les repouſſa de poſte en poſte juſqu'à l'entrée de la plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens & ſe retirerent à quarante ou cinquante pas au plus de notre Infanterie, ayant toute leur Cavalerie & leur Corps d'Infanterie de la ſeconde ligne pour les ſoutenir. Les deux armées demeurerent ainſi l'une devant l'autre, les Bavarois n'oſant plus venir aux mains contre ces Regimens qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'oſant entrer plus avant dans la plaine, n'ayant point de Cavalerie pour les ſoutenir.

On combattit de cette façon plus de deux heures avant la nuit avec grande perte de côté & d'autre. L'Infanterie du Roi avoit derriere elle le bois qui donnoit un grand prétexte pour ſe retirer; mais elle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un eſcadron de Cavalerie pour la ſoutenir, n'y ayant pas d'eſpace pour ſe mettre en bataille.

La nuit ne fit point ceſſer le combat, & les troupes de part & d'autre demeurerent avec un feu continuel à la diſtance de quarante pas juſqu'au jour, pendant plus de ſept heures. Dans cet endroit il y eut de l'armée du Roi plus de quinze cens hommes hors de combat, & de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueſerviere Sergent de bataille y fut bleſſé à mort: M. d'Aumont Lieutenant General y agit très bien.

Un peu devant le jour on vit que leur mouſqueterie ſe rallentiſſoit:

(1) M. de la Mouſſaie & Puffendorf font monter l'armée de Merci à quinze mille hommes dont il y avoit, ſelon le dernier, neuf mille fantaſſins: il falloit donc qu'il y eût plus de trois mille tués à cette action, puiſqu'il n'y avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicomte, douze cens dans la ſeconde journée & très peu à la troiſième, & cependant il ne s'en étoit retiré que ſix mille de toute l'armée de Merci, ſelon le Vicomte.

AN. 1644. c'eſt qu'ils avoient laiſſé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur retraitte ; toute leur armée marchant vers une montagne qui eſt proche de Fribourg. Ils avoient appréhendé avec raiſon que M. le Prince ayant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant ne les attaquât dans la plaine de ſon côté. Comme il fit aſſez clair pour voir d'une diſtance de cent pas, on fit avancer quelques ſoldats dans la plaine qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré ; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne déboucha dans la plaine, & vit auſſi M. le Prince qui y entroit de ſon côté. Les armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'étoit pas à plus d'une heure de leur premier Camp. Il alla ſeulement ſe promener aſſez proche de la montagne, où les ennemis ayant déja logé leur canon, tirerent pluſieurs coups ſur ceux qui s'avançoient.

Il eſt certain que ſi on eût marché à eux, qu'on les eût trouvé en grande confuſion : mais l'Infanterie de l'armée du Roi étoit ſi abbatuë par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'Officiers & de ſoldats tués ou bleſſés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action conſidérable. On demeura ce jour-là dans le Camp, & on dit que la plûpart des Officiers Géneraux de l'ennemi étoient d'avis de prendre ce tems pour ſe retirer par les montagnes derriere Fribourg, & y laiſſer une garniſon ; néanmoins M. de Merci l'emporta : il y demeura, y fit abbattre quelques bois pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux.

Le lendemain de très grand matin, l'armée que M. de Turenne commandoit ayant l'avant-garde, il détacha ſept ou huit cens mouſquetaires commandés par M. de l'Echelle Sergent de bataille de l'armée de M. le Prince, (qui tenoit la place de M. de Roqueſerviere bleſſé le jour auparavant) & huit ou dix eſcadrons de Cavalerie conduits par M. Deubatel (1) Lieutenant Géneral avec quatre petites piéces de campagne qui marcherent à la tête du Corps de l'armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques mouſquetaires qui gardoient de petits poſtes avantageux, & qui ſe retiroient vers leurs Corps quand ils étoient preſſés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche ayant été fort courte, quand on ſe trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin, de ſorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'été. On réſolut qu'en s'ouvrant

(1) Peut-être eſt-ce le même que le Marquis de la Mouſſaie nomme du Tubal.

fort

AN. 1644.

fort à la main droite, on feroit place à l'armée de M. le Prince (que commandoit ſous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler à la gauche, & on ſe mettroit en telle diſpoſition que la montagne pourroit être attaquée en même tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'ennemi, tant Cavalerie qu'Infanterie, s'étant retirées & reſſerrées vers la montagne après une aſſez grande eſcarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faiſoit pas beaucoup de mal, parceque les troupes Françoiſes n'étoient pas dans un défilé.

Dans ces entrefaites, un Officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour aller voir la contenance de l'ennemi, ſur une hauteur à côté de l'armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confuſion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant que l'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en ſervir pour la diſpoſition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, ayant dit aux troupes en paſſant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il falloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite, juſqu'à la hauteur où étoit cet Officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'armée des ennemis qui paroiſſoient en grande confuſion, on entendit une grande ſalve qu'ils faiſoient, & en même tems un bruit de trompettes & de timballes. M. d'Eſpenan qui commandoit l'Infanterie de M. le Prince arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail aſſez avancé dans lequel l'ennemi avoit quelques mouſquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé néceſſaire de commencer une attaque, envoya quelque Infanterie pour s'en ſaiſir, ſans attendre les ordres de M. le Prince, ni de M. le Maréchal de Gramont; penſant, à ce que je crois, que la choſe n'auroit pas une ſi grande ſuite, ou peut-être auſſi pour ſe faire valoir par quelque petite action. C'eſt ce qui obligea l'ennemi à faire une ſi grande décharge de la montagne ſur ces troupes qui s'avançoient en même tems.

Le Corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (aux quels M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expreſſément qu'il ne falloit bouger de ſon poſte, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & ayant paſſé quelque abatis de bois que l'ennemi avoit fait, s'avança vers un travail où étoit M. de Merci avec tout le Corps de ſon Infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là

AN. 1644. à cauſe que la choſe étoit faite ſans ordre, s'y oppoſa avec tout ce qu'il avoit. C'eſt en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouverent les choſes, y ayant couru à toute bride ſur le bruit que l'on avoit entendu.

Il n'y avoit perſonne de l'armée de M. le Prince arrivé, que ce peu de mouſquetaires dont M. d'Eſpenan s'étoit ſervi pour prendre ce petit travail, & toute l'Infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce Fort, mais étoit aſſez loin de-là ſans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce premier Corps qui étoit déja repouſſé, tout proche de cette redoute de l'ennemi, & ainſi, comme on peut juger, très expoſé, n'y ayant qu'un Régiment de Cavalerie qui étoit celui de Flextein pour ſoutenir cette Infanterie, & qui étoit ſous le feu de toute l'Infanterie de l'ennemi avec une conſtance admirable, & auſſi il y perdit la moitié de ſes gens.

M. de Turenne alla à ſon Infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraitte de ceux qui avoient attaqué; ou pour attaquer, s'il en étoit encore tems, & que ceux-ci ne fuſſent pas entiérement repouſſés. Comme il avançoit, l'état de la choſe fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la portée du mouſquet, & attendre l'Infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette poſture aſſez long-tems, parcequ'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles & qui ne ſe voient pas bien les uns les autres. Enſuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec ſon Infanterie: M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou ſoutenir avec la Cavalerie, ſi l'attaque eût réüſſi. On marcha droit à l'abatis de bois qui étoit dans le milieu de la montagne, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'armée de M. le Prince. Les Régimens de Cavalerie de Turenne & de Traci ſoutenoient l'Infanterie de M. le Prince, qui fut repouſſée après un combat très opiniâtre où cette Cavalerie fit des merveilles en endurant le feu ſans s'ébranler.

M. de Turenne qui avoit M. de Tournon auprés de lui, manda diverſes fois à M. le Prince que quelque choſe que l'on ſouffrît il tâcheroit de ne pas ſe retirer entiérement qu'il ne fût nuit. Il eſt certain que ſi l'ennemi eût pû juger bien ſainement de la confuſion des troupes du Roi, toute l'armée étoit perduë, au moins toute l'Infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée auſſi à cette montagne dans le tems que celle de M. le Prince attaquoit; mais les ſoldats étoient ſi rebutés, qu'ils s'approcherent fort peu de l'ennemi.

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de son poste. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entre autres, Gaspard de Merci Géneral Major, frere du Comte : mais leur perte ne fut pas si grande que celle des armées du Roi dont l'Infanterie fut presque toute ruinée. Cependant comme l'ennemi avoit presque perdu la moitié de son Infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas passé celui-là sans grand échec, il ne lui restoit gueres d'Infanterie. Sans cet accident qui arriva par l'attaque de M. d'Espenan contre l'ordre, & qui mit tout en confusion, l'Infanterie des deux armées du Roi donnant de front à la montagne, selon la disposition que l'on y alloit mettre, l'armée de l'ennemi étoit perduë & ne pouvoit pas résister. Dans l'armée Françoise il y eut un très grand nombre d'Officiers de tués ; M. de l'Echelle & M. de Mauvilli Sergens de bataille, & presque tous les Commandans des Corps & une partie des Officiers de l'Infanterie. AN. 1644.

La nuit ayant séparé les deux armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au moins les Corps plus avancés, celle du Roi retourna au Camp dont elle étoit partie. On envoya à Brisac un nombre infini de blessés, & on en fit venir des vivres ; & le lendemain ou deux jours après on apprit que l'armée de l'ennemi ayant délogé de cette montagne, & laissé garnison à Fribourg, marchoit dans le *Schwartz-Walt* qui est la forêt noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il falloit passer est plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on résolut de partir avec l'armée pour surprendre les ennemis, & pour cet effet M. Rosen fut commandé avec huit escadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'armée. Comme il étoit très bon Officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit séparées pour la facilité de sa marche, ou d'arrêter le Corps de l'armée en le harcellant, & par-là, donner le tems à l'armée du Roi de s'avancer.

L'armée du Roi partit à la pointe du jour, laissant son bagage avec quelques troupes pour le garder, en suivant la route de M. Rosen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou six heures dans des pays très difficiles & où souvent il falloit que les cavaliers missent pied à terre pour passer à la file, on arriva sur une petite hauteur. M. le Prince y étoit & l'armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieuë de-là les troupes de M. Rosen dans un vallon, & sur le haut d'une montagne (que M. Rosen, à cause qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir) cinq ou six mille hommes au plus, qui étoit toute l'armée de l'enne-

AN. 1644. mi qui se retiroit. On vit un peu après M. Rosen avec ses huit escadrons qui faisoient bien six cens chevaux, qui commença à suivre l'ennemi, & monter cette montagne qui étoit assez étenduë. M. de Turenne par l'ordre de M. le Prince envoya en diligence la Berge qui étoit un Gentil-homme à lui, pour dire à M. Rosen que c'étoit toute l'armée de l'ennemi qui marchoit sur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Rosen, lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arriere-garde, s'en étoit si fort approché, que M. de Merci voyant qu'il n'étoit pas soutenu, & que la premiere troupe de l'armée du Roi étoit à un quart de lieuë de là, & que l'on défiloit un à un pour former le premier escadron (ce qui, comme on sçait, consomme un très grand tems) tourna avec tout le Corps de ses troupes contre M. Rosen : mais quelques escadrons de l'ennemi ayant voulu s'avancer devant leur Infanterie, la Cavalerie de M. Rosen les repoussa, & les suivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge sur lui, ce qui arrêta sa Cavalerie sans néanmoins la mettre en confusion : se voyant très proche du Corps des ennemis, & leur front incomparablement plus grand que le sien, il commença à se retirer. Deux ou trois escadrons de la seconde ligne soutinrent les premiers qui furent fort peu ébranlés par un si grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendarts, ils se retirerent assez doucement en ordre.

La Cavalerie des ennemis n'osa pas les pousser vigoureusement de peur de s'éloigner trop de leur Infanterie ; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal dessein fut de se retirer sans combattre. Ces premiers escadrons de Rosen ayant été soutenus par ceux de la seconde ligne, & tout le Corps de l'ennemi Cavalerie & Infanterie continuant à marcher contre eux & étant à quarante ou cinquante pas les uns des autres, ils se retirerent environ cinq ou six cens pas mêlés avec l'ennemi qui se servoit plus du feu de son Infanterie que de sa Cavalerie. C'est une des actions que j'aie jamais vûës où les troupes ont témoigné le moindre étonnement pour en avoir tant de sujet ; ce qui seroit impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vû beaucoup de batailles, & qui ont eu souvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux escadrons de l'avant-garde de l'armée du Roi formés sur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre sa marche pour se retirer.

La Cavalerie de Rosen qui avoit été repoussée n'étant point en état de suivre l'ennemi, parcequ'il n'y avoit point de Corps assez considérable

de l'armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte ; & M. de Merci se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat ; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg. AN. 1644.

On eut avis de quelques bagages de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce Corps de M. de Merci : M. Doubaret, qui étoit Lieutenant Général de la Cavalerie Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq Régimens de Cavalerie ; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirerent vers le Corps de l'armée, & perdirent peu de leurs gens : tous ces bagages furent pillés ; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit là dans les montagnes sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'Infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui ont servi long-tems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magazins, & on ne s'éloigna pas du Rhin. Après avoir envoié M. de Palluau Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, prendre un petit Château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même Camp dont on étoit parti pour suivre l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'Officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la Campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques jours auprès de Fribourg, le manque de fourages auroit obligé la Cavalerie à repasser le Rhin ; on crut que l'esprit où étoit l'ennemi & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considérables que de reprendre Fribourg : ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac, pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit Gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & de vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'armée iroit par le Marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la Place, ce qui fut mis en exécution ; & les batteaux ayant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur ayant donné passage sous leur pont. L'armée laissa tous ses blessés qui étoient en très-grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg ; & n'ayant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit

AN. 1644. à plus de vingt heures de-là dans des quartiers pour se racommoder, on envoia des sauvegardes dans beaucoup de petites Villes, & dans quelques-unes les bagages de quelques Régimens de Cavalerie, avec les Cavaliers à pied, & l'on alla investir Philisbourg avec l'Infanterie, qui n'étoit pas composée en tout de plus de cinq mille hommes de pied, & de la Cavalerie qui se trouva en bon état, le reste ayant été envoyé, comme j'ai déja dit, dans des quartiers.

Il y avoit dans la Place six ou sept cens hommes de pied, & environ quatre-vingt chevaux : on employa les premiers jours à faire un chemin pour aller aux batteaux qui venoient de Brisac ; les bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites isles. Aussi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées ; une de l'armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne.

Les assiegés firent le second ou le troisième jour une sortie sur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnerent au commencement la tête ; mais on se remit peu de tems après : l'Infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'assurément on n'auroit pas réüssi à prendre une Place qui auroit fait une grande résistance. Les deux tranchées se continuerent jusques sur le fossé, avec assez peu de perte : M. de Tournon, qui étoit Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, y fut tué : c'étoit une personne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de résistance à leur contrescarpe, qui n'étoit pas palissadée, ni en état de se bien défendre : mais comme ils avoient une petite fausse-braie, un fossé plein d'eau, assez large & profond, & beaucoup de canon ; ils crûrent qu'ils empêcheroient long-tems les assiegeans à passer le fossé : mais comme on avoit quantité de fascines, & que le canon avoit été logé des deux côtés sur la contrescarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'est-à-dire, la digue de fascines, (qui n'étoit pas couverte comme en Hollande) bien près de leur fausse-braie : ce que l'ennemi voyant, & que l'on seroit attaché le lendemain au corps de la Place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le siége, dès qu'on eût fait un pont sur le Rhin, avec les batteaux qui étoient venus de Brisac ; on fit passer douze ou quinze cens hommes au delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garnison. On s'approcha ensuite de Spire, qui en est à deux ou trois lieuës ; la Ville qui est fort grande, se trouvant sans garnison, se rendit, n'y ayant de ce côté du Rhin aucun Corps des ennemis.

Le Gouverneur de Philisbourg ayant capitulé sous les conditions ordinaires, que la garnison sortiroit armée, & seroit menée à Hailbron, Ville Impériale à douze heures de-là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le Maréchal de Gramont. Le lendemain de la prise de la Place, M. de Turenne passa le Rhin avec toute la Cavalerie Allemande, & cinq cens mousquetaires commandés; & ayant appris que les Espagnols qui tenoient Frankendal, Place de l'Electeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque Cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flexsteim avec trois Régimens, qui rencontra le Colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la Place: il le prit prisonnier, & défit une partie de ses gens. M. de Turenne continua sa marche vers Wormes, qui se rendit, n'y ayant personne dans la Place; & ayant passé outre, Oppenheim se rendit aussi. Craignant que l'ennemi ne fit entrer quelqu'un dans Mayence, qui est le poste de dessus le Rhin le plus considérable, à cause du voisinage de Francfort, & de la communication que cette Place donne avec les Hessiens; il marcha jour & nuit sans bagages, & arriva le matin assez proche de la Place, dans laquelle il sçavoit qu'il n'y avoit point de garnison de l'Empereur ni de Baviere; mais seulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promptement un Trompette avec un Gentilhomme, pour parler à Messieurs du Chapitre. AN. 1644.

Dans le même tems M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille Dragons de l'armée de Baviére, sous le Colonel Wolfs qui étoit de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Messieurs de Mayence des batteaux pour y entrer: ce qui l'obligea à approcher plus près de la Ville avec ses troupes, & à envoyer d'autres personnes à Messieurs du Chapitre, pour les presser de députer quelqu'un pour venir traitter; ce qui fut fait. M. de Turenne leur dit que s'ils ne mandoient promptement à ces troupes de Baviére de se retirer, qu'il ne continuëroit plus le traitté; & que s'il voyoit le moindre batteau passer en deça de l'eau, qu'il feroit attaquer la Place de tous les côtés. Ils résolurent de capituler, n'y ayant point de Chef pour leur faire prendre aucune résolution vigoureuse. Aussi-tôt les Dragons de l'armée de Baviére se retirerent; & M. de Turenne manda à M. le Prince qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état auquel étoient les choses, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'Officiers: il signa la capitulation, qui étoit aussi avantageuse pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils le pouvoient souhaiter. L'Electeur qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, sçachant le siége de Philisbourg. Il y avoit

AN. 1644. une petite Place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même tems ; & à douze ou quinze lieuës de là on reçut des sauvegardes, hors au Château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un Envoyé de Madame la Landgrave de Hesse, & beaucoup de Députés des lieux qui sont aux environs ; & y ayant laissé trois ou quatre cens hommes sous le Vicomte de Courval, qui se mirent dans la Citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis ; il s'en retourna à l'armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le Château, & deux ou trois cens hommes dans Wormes.

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces Places ; parcequ'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la Ville de Frankendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes. M. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landau, qui est une Ville Impériale à quatre heures de Philisbourg : M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont Lieutenant Général dans l'armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre piéces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M. d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de Maréchal de Camp, & n'avoit été fait Lieutenant Général que cette Campagne là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune : il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siége, où il y avoit eu peu de gens tués, & la Place se rendit deux ou trois jours après : M. le Prince y vint faire un tour durant le siége. On envoya la garnison dans des Châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes ; & y ayant laissé deux ou trois cens hommes, tout se rejoignit au Corps à Philisbourg, dont M. le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'Octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz, & ne laissa que quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, dont les Officiers de l'armée

mée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les soldats, les Officiers François ayant eu leur congé. Toute la Cavalerie Françoise, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque tems, s'en retourna, & cinq ou six des plus vieux Régimens. M. de Turenne demeura à Philisbourg avec l'armée, & fit prendre garde autant qu'il le pût sur le pont, qu'il ne passât plus personne dès que M. le Prince eût fait passer ceux qu'il vouloit amener avec lui. AN. 1644.

Quelques jours après, M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviére, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit racommodée dans le pays de Wirtemberg, sçachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'armée s'en étoit retourné en France, rassembla ses troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques Dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui est une grande Place sur le Rhin presque toute démolie : ensuite il fit passer le Rhin à quelques troupes, & fit semblant d'y faire un pont de batteaux, dans le dessein d'attirer l'armée du Roi pour couvrir toutes ces Places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garnison, comme Spire, Wormes & Mayence, & ainsi dégarnissant Philisbourg, de l'attaquer, en se logeant entre le Rhin & la Place ; ce qui est aisé à faire, y ayant un espace de plus d'une portée de mousquet.

M. de Turenne voyant qu'il étoit nécessaire de repasser le Rhin pour couvrir ces Places, laissa deux mille hommes de pied dans un Camp sous Philisbourg, pour en empêcher le siége ; & ayant pris quelques mousquetaires commandés avec toute sa Cavalerie, il repassa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garnisons.

La Place de Frankendal qui est entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux Places : M. de Turenne craignit que M. de Merci en repassant le Rhin à Manheim, ne s'en servît comme d'un magazin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui assurément eût été fort aisé ; mais M. de Merci n'en fit rien, par des raisons que l'on ne peut pas bien pénétrer, dont je crois que la meilleure est que l'armée de Baviére a toûjours craint de passer le Rhin, & de se ruiner par le manque de fourages & de vivres, qui étoit si grand, que de Philisbourg à Mayence en deçà du Rhin, il n'y avoit rien de semé, & rien à manger pour les chevaux que dans les Villes. Il est certain d'ailleurs que Wormes & Mayence étoient si foibles de garnison qu'elles n'eussent pas tenu deux jours ; mais il arrive souvent qu'on ne

AN. 1644. ſçait pas l'état des choſes : c'eſt ce qui empêcha auſſi M. de Merci de faire paſſer le Rhin à tout ſon Corps : il n'y eut que peu de troupes qui vinrent en deçà, & tout le Corps demeura entre Heidelberg & Manheim.

Les choſes demeurerent quelques jours en cet état ; & M. de Turenne voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que l'armée de Baviére paſſât le Rhin, & que toute la Cavalerie ſe ruinoit faute de fourages, garda ſeulement trois ou quatre Régimens de Cavalerie ſans bagage, qu'il mit dans les Villes à qui il faiſoit fournir quelque paillée, & fort rarement de l'avoine, & envoya tout le reſte de ſa Cavalerie dans les montagnes de Lorraine, ayant écrit à la Cour pour leur faire donner des quartiers d'hiver dans ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'Infanterie avec lui en Allemagne, & laiſſant un Corps de deux mille hommes ſous Philisbourg, juſqu'à ce qu'il ſçût que l'armée de Baviére fût ſéparée ; ce qui ne fut que dans le mois de Décembre.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette Cavalerie, il apprit que M. de Lorraine paſſoit la Moſelle avec cinq ou ſix mille hommes, & avoit inveſti un eſcadron de Cavalerie dans Caſtelaun, & un autre dans Simeren, deux petites Places dans le Hundſtruck, à quatre ou cinq heures de la Moſelle, où M. de Turenne avoit envoyé ces deux eſcadrons pour trouver du fourage. Celui de Caſtelaun demeura dans cette petite Place, qui ne fut point attaquée : celui de Simeren ſe retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne qui ne pouvoit plus faire revenir ſa Cavalerie, & auſſi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit poſtée dans les Villes du Rhin, M. de Merci étant encore enſemble au delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui eſt une petite Place ſur le Rhin où il y avoit cent hommes de garniſon : il n'étoit pas en état de la ſecourir ; néanmoins il étoit bien aiſe de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en eſt qu'à trois heures, il envoya des partis & des ſauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'armée, & fit même entrer quelques uns de ſes Gardes dans le Château, qui criérent aux Lorrains que l'armée venoit : M. de Lorraine leva le ſiége, & ſe retira au delà de la Moſelle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le Château de Creutznac, qui a au deſſous une aſſez jolie Ville ; & ce Château étant un poſte très conſidérable entre le Rhin & la Moſelle, M. de Turenne crut qu'en logeant ſon Infanterie dans la Ville, & ayant le couvert & des vivres, il feroit le ſiége durant l'hiver aſſez

commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux ; & en quinze ou seize jours, le Château se rendit après une assez grande résistance. AN. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de Décembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin, où le pays étoit si ruiné, qu'en vingt lieuës on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes Villes qui étoient fort misérables par les quartiers d'hiver des Lorrains, & en quelque petit Château, où il demeuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entiérement achever de ruiner.

M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plutôt ; & M. le Cardinal l'ayant trouvé bon, il demeura à Spire : de là il envoya prier M. de la Ferté Gouverneur de Lorraine, de hâter le payement des quartiers d'hiver aux troupes ; M. de la Ferté le fit très ponctuellement dans tous les lieux de son Gouvernement, & leur fit donner trois mois de paye. De cette maniére, la Cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'Infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze piéces de canon, furent prêts vers la fin du mois de Mars, de repasser le Rhin sur un pont de batteaux que l'on fit faire à Spire. AN. 1645.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'armée de Baviére avoit détaché un Corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, & de Jean de Wert dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier le Géneral Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année ruiné l'armée de l'Empereur (1) dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande expérience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement ; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'armée du Roi ayant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heures de la riviere de Nekre, derriere laquelle étoit M. de Merci, avec un Corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'ayant point hâté ses recruës, & ayant laissé rafraîchir ses troupes dans des lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son armée de se rassembler. M. de Tu-

(1) Cette armée étoit commandée par le Géneral Galas.

AN. 1645. renne ayant appris qu'il y avoit des gués à la riviere, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure non pas vis à vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté.

M. de Merci qui ne crut pas que son armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne ayant suivi sa marche, passa auprès d'Hailbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Merci, qui avoit ses Maréchaux des logis à la porte de la Ville : mais comme M. de Turenne fit promptement avancer ses Dragons, les bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toûjours au plus fort, & à celui qui arrive le premier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la Cavalerie, & qu'il avoit laissé son Infanterie à trois heures de là, avec le bagage qui n'avoit pas pû suivre, à cause de la longue marche; il craignit que M. de Merci ayant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette Infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux Régimens de Cavalerie : ainsi après avoir laissé ses Dragons pour garder la porte, il retourna promptement la nuit au lieu où il croyoit que l'Infanterie seroit demeurée. M. de Merci ne doutant point que ce ne fût toute l'armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtwang. On ne laissa pas néanmoins quand l'Infanterie fut arrivée de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la Ville : mais sans l'appréhension que l'on eut pour l'Infanterie, je suis persuadé que si la Cavalerie eût marché d'abord après M. de Merci, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'Infanterie de venir, & que l'on eût combattu avec grand avantage : on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieuës sans aucune rencontre considérable que de quelques petits partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours; d'où il marcha vers la riviere du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de subsistance : il s'y arrêta, afin d'avoir derriere lui la Hesse, dont il esperoit dans l'été tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroissoit aussi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtwang, & l'on croyoit qu'il se sépareroit pour se rafraîchir, ayant tout le derriere libre du haut Palatinat & de la Baviére.

Dès que l'armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'Avril & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on pressa fort M. de Turenne de permettre que la Cavalerie se séparât dans les petites villes, où

on laisseroit son bagage au premier ordre, & qu'on viendroit promptement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de facilité à ne point faire pâtir la Cavalerie, faute de fourage; la grande envie qu'ils se missent promptement en bon état, plusieurs Officiers assûrant que chacun dans son lieu acheteroit des chevaux pour les démontés, & aussi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de là, les partis rapportant qu'ils étoient séparés, FIRENT RE'SOUDRE M. DE TURENNE MAL A PROPOS (1) à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'Infanterie & le canon à une demi-lieuë de Mariendal, & envoya M. Rosen avec quatre ou cinq Régimens à Rotembourg sur le Tauber, qui est à plus de quatre heures de Mariendal; mais les autres Régimens étoient à deux & trois heures plus loin. AN. 1645.

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les Régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres Régimens, excepté nouveau Rosen & Vousvors qui étoient extrêmement loin, l'un pour observer l'armée de Baviere, & l'autre vers la Franconie à cause de la garnison de Schweinfurt. Le premier ne fut pas assez diligent pour rejoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat.

M. de Turenne étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grande garde à trois lieuës sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer: étant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la Cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un parti, que l'ennemi avec tout le Corps de l'armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxième de Mai. En même tems il envoye ordre aux Régimens de Cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de là, de marcher, & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grande garde, & faire assembler promptement en-deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche: malgré cet ordre M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la Cavalerie de le venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assûrément s'il eût crû l'armée de l'ennemi si proche; car il est certain que si elle se fût mise ensemble en-deçà du bois, on se seroit retiré sans combattre.

M. de Turenne qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le

(1) Voilà le stile des grands hommes: ils avoüent ingénument leurs fautes, & ne les dissimulent point quand la vérité le demande.

AN. 1645. quartier pour donner ſes ordres à toutes les troupes, monte à cheval, & ne trouvant plus la grande garde, la ſuit au travers du bois, & étant au-delà, il vit ſept ou huit Régimens de ſa Cavalerie, qui compoſoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Roſen mettoit en bataille, & jettant la vûë plus loin il vit l'avant-garde de l'ennemi qui ſortoit d'un autre bois ſur un aſſez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la choſe fût aſſez ſurprenante, & qu'elle ne préſageoit rien de bon dans la ſuite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à ſe mettre en bataille avec une partie de l'armée, comme ſi elle y avoit été toute, n'ayant pas encore aſſez de gens enſemble pour marcher à l'ennemi, ſon Infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de poſture & ſe mettre derriere le bois : ainſi il ne ſongea qu'à ſe ſervir de l'avantage du lieu, & y ayant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la Cavalerie, il y mit ſon Infanterie qui n'étoit pas compoſée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Paſſage la commandoient, & comme ce lieu-là ſervoit comme d'aile droite, il ſe contenta de laiſſer deux eſcadrons derriere ce bois, & mit toute ſa Cavalerie ſur une ligne avec deux eſcadrons de ſeconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Roſen ſe mit tout à fait à l'aile droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche.

On attendit l'ennemi en cette poſture, lequel en peu de tems deſcendit dans la plaine, & mettant ſon Infanterie au milieu des deux ailes de ſa Cavalerie, M. de Merci qui étoit Général de l'armée, ſe met à la tête & marche droit au bois, ayant par ce moyen ſon aile gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fut maître du bois : mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la ſituation du lieu, il mettoit ſon armée en bataille comme on fait d'ordinaire. Comme il fut à cent pas du bois, & que l'Infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec ſa Cavalerie au-devant de l'aile droite de l'ennemi dont tous les eſcadrons furent rompus, & la ſeconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'Infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'armée du Roi ne fit qu'une décharge & ſe jette en confuſion dans le bois : ainſi l'aile gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que ſon Infanterie avoit gagnée. La Cavalerie de l'armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois eſcadrons de réſerve de l'ennemi, la premiere & ſeconde ligne étant en confuſion, apperçut tous ſes fantaſſins qui avoient jetté les armes, & les eſcadrons de l'ennemi qui ſe formoient derriere elle. En même tems la confuſion commença à s'y mettre & bientôt après la déroute entiére : M. Roſen y fut pris, ayant très bien fait ſon devoir & toute la Cavalerie auſſi. M. de

Turenne se retira dans le grand bois, ayant été fort pressé par deux cavaliers de demander quartier, & ayant percé tout au travers avec deux ou trois personnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois Régimens de Cavalerie, Duras, Beauveau & Traci arrivés ; & par malheur quantité de cavaliers ayant fait saigner leurs chevaux à cause de la saison, les Régimens ne purent monter assez-tôt à cheval pour venir au combat. AN. 1645.

A ces Régimens il s'y joignit bien douze ou quinze cens chevaux des Régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne les ayant mis en bataille vouloit aller contre les ennemis, s'ils eussent promptement passé le bois : mais voyant qu'ils se donnoient assez de tems pour se remettre en posture après le combat, & que toute son Infanterie étoit perduë, & qu'il ne restoit que trois Régimens qui n'eussent pas combattu, il aima mieux sauver ce qui restoit, quoiqu'il le fit avec assez de peine. Ainsi il commanda à M. de Beauvau de marcher avec son Régiment & toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat droit au Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée du pays de Hesse ; ce qui pourroit être à quinze ou seize heures de-là : il demeura lui-même avec ses deux Régimens de Duras & Traci, pour la retraitte & pour donner aux autres le tems de passer le Tauber, où il y avoit divers gués, ce qui se fit comme il l'avoit pensé. Aussi-tôt qu'il vit toute cette Cavalerie assez loin pour n'être plus en danger, il songea à se retirer aussi. Les ennemis ayant apperçu ces deux Régimens qui se retiroient seuls, vinrent de tous côtés pour leur couper le chemin : mais M. de Turenne se retira avec assez d'ordre jusques sur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repoussa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient suivre par le même gué par lequel on avoit passé. A la fin en ayant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre son chemin avec de petites troupes après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux Régimens, particuliérement celui de Duras qui avoit l'arriere-garde, fit dans cette occasion tout ce qui se peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne se retira d'abord avec quinze ou vingt Officiers ou Cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle ayant marché toute la nuit & passé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le soir rejoindre sa Cavalerie vers la Hesse. L'ennemi prit une grande partie de l'Infanterie, tout le bagage, dix piéces de canon & douze ou quinze cens cavaliers ou Officiers de Cavalerie. M. de Montausier, M. de Smitberg & M. du Passage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours sans bouger.

M. de Turenne croyant que quelque Corps de Cavalerie pourroit le

AN. 1645. suivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux : mais n'ayant rien vû paroître, il avança jusques sur les frontiéres de la Hesse, où Madame la Landgrave lui envoya promptement M. Geis qui commandoit ses troupes, avec deux de ses Conseillers, pour tâcher à lui persuader de se retirer vers le Rhin, lui alléguant qu'il assureroit par-là les Places qu'il avoit laissées dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces Conseillers taisoient la principale raison qui poussoit la Landgrave à souhaitter que l'armée marchât vers le Rhin : c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans son pays, & ne vouloit pas mettre si-tôt son armée en campagne : mais M. de Turenne qui sçavoit que ce qu'il faisoit étoit le seul moyen de faire que toutes les troupes Hessiennes le joignissent, & de faire sortir M. Konigsmarc de ses quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de résolution, & lui manda que si l'ennemi marchoit à lui qu'il se retireroit tout au travers de la Hesse, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin & entreroit plutôt vers le pays de Brunswic. Il fit aussi sçavoir la même chose à M. Konigsmarc qui étoit dans ses quartiers à dix ou douze lieuës derriere Cassel sur le Weser. Ce Général avoit les mêmes intentions que les Hessiens, de ne point se mettre sitôt en campagne, & ne souhaittoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là ; mais la fermeté de M. de Turenne le fit résoudre à se remettre ensemble.

M. de Turenne ayant fait retirer ses troupes dans la Comté de Waldec, alla jusques à Cassel, où il reçut beaucoup de civilités de Madame la Landgrave, & connut que tout ce qu'il avoit oüi dire d'elle étoit véritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ses actions. Elle fit rassembler ses troupes qui montoient à six mille hommes, laissant ses Places remplies, & M. Konigsmarc qui avoit plus de quatre mille hommes s'avança aussi sans perdre de tems.

M. de Turenne ayant eu nouvelle que M. de Merci s'étant approché avoit attaqué Kinchaim (1) petite Place à l'entrée de la Hesse, manda au Gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou six jours, qu'il seroit secouru ; ce qui lui fit prendre la résolution de ne se pas rendre, quoiqu'il y eût une assez grande bréche faite. Les François ayant joint M. Konigsmarc & les Hessiens, marcherent droit à l'ennemi qui leva le siége environ le dix ou douziéme jour après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de

(1) On n'a pû lire dans l'original le nom de la ville assiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.

Turenne

Turenne pouvoit avoir de reſte trois ou quatre mille chevaux & ſeulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramaſſés ; l'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois armées demeurerent quelques jours dans le pays de M. le Landgrave de Darmſtadt. Dans ce tems-là on eût nouvelles que M. le Duc d'Enguien avec ſept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin, ce qui obligea M. de Turenne joint avec M. Konigſmarc & les Heſſiens d'aller dans le pays de Darmſtadt & de-là dans le Bergſtras pour le joindre. AN. 1645.

M. d'Enguien paſſa le Rhin vers Spire, & il fut réſolu que les armées jointes marcheroient vers le Nekcre & que l'on tâcheroit d'arriver à Heilbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un gros Corps de Cavalerie d'avant-garde à une heure d'Heilbron, où l'on vit l'armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Nekcre, & qui ſe mettoit en bataille ſur un côteau de vignes auprès de la ville : ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'Infanterie qui étoit aſſez éloignée, & l'on campa ce ſoir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni paſſer le Nekcre en cet endroit-là, toute l'armée des ennemis y étant oppoſée ; on marcha à Vimpfen, petite ville ſur le Nekcre à deux heures au-deſſous d'Hailbron ; on mit promptement le canon en batterie, & la ville ſe rendit. Il me ſemble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la Place.

L'ennemi voyant que l'on avoit par ce moyen un paſſage ſur le Nekcre, laiſſa une bonne garniſon à Hailbron, ſe retira & alla camper à Feuchtwang, où il fit quelques retranchemens. L'armée du Roi laiſſant peu de gens dans Vimpfen paſſa le Nekcre : M. Konigſmarc voyant les ennemis éloignés & bien aiſes d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince ſans aucun ſujet légitime, (1) s'en ſépara ſans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein ſans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'eſt un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, aſſez glorieux & intéreſſé, & qui veut que toutes choſes dépendent ſi fort de lui, qu'il s'accomode difficilement avec ſes ſupérieurs, & tend toujours à ſe ſéparer. Au reſte c'eſt une perſonne qui a de grands talens pour la guerre & qui a ſervi très dignement la Couronne de Suéde. M. de Turenne ne peut que ſe louer de la façon dont il en uſa avec lui, en recevant ſes ordres avant que M. le Prince fut arrivé.

Après ſon départ les Heſſiens demeurans avec nous, on marcha à Rot-

(1) Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les ſiennes.

AN. 1645. tembourg ſur le Tauber, où l'on ſéjourna quelques jours. M. de Merci ſe retira plus avant dans le pays vers Dinkeſpuhel, où il laiſſa trois ou quatre cens hommes & ſe campa à trois ou quatre lieuës de-là derriere des bois. Peu de jours après, l'armée du Roi arriva auprès de Dinkeſpuhel & forma le deſſein de l'attaquer; on fit avancer des mouſquetaires dans des maiſons ruinées & l'on y ouvrit quelque tranchée : mais avant minuit un Officier priſonnier qui s'étoit ſauvé de l'armée de Baviere, vint avertir M. de Turenne que M. de Merci croyant que l'armée du Roi s'attacheroit au ſiége de Dinkeſpuhel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de-là, derriere les bois. M. de Turenne alla promptement en avertir M. d'Enguien qui réſolut de laiſſer tout le bagage avec deux ou trois Régimens de Cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'armée, pour ſuivre M. de Merci.

On partit à une heure après minuit : M. de Turenne avoit l'avant-garde & on traverſa un bois : M. d'Enguien y étoit & avoit laiſſé M. le Maréchal de Gramont avec ſon armée à l'arriere-garde. En ſortant du bois le jour étoit déja aſſez grand pour voir une petite troupe des Bavarois; & peu de tems après en la pouſſant, on découvrit quelques eſcadrons ennemis, leſquels ayant vû la tête de notre avant-garde, ſe retirerent en diligence vers le Corps de leur armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde : de-ſorte que ſi l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conſéquent en fort mauvaiſe poſture. Ils s'arrêterent derriere pluſieurs étangs, ſe mirent auſſi-tôt en bataille, & ayant placé leur canon commencerent à faire des travaux à leur tête & à ſe retrancher.

L'armée du Roi ſe mit auſſi en bataille au ſortir du bois; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda aſſez; mais le leur qui étoit déja placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée ſe paſſa toute entiére à ſe canonner de part & d'autre avec aſſez de perte. Le lendemain deux heures devant le jour nous nous retirâmes par le même chemin par lequel nous étions venus : c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne ſuivit qu'avec quelque Cavalerie, & il n'y eut qu'une eſcarmouche, quoiqu'il y eut un tems auquel il eût pû défaire une partie de notre arriere-garde. On repaſſa donc le bois & on alla joindre le bagage auprès de Dinkeſpuhel où l'on campa : mais ne jugeant pas à propos de s'arrêter à une ſi petite Place, on réſolut de marcher à Nordlingen & d'y arriver avant l'ennemi; ce qui étoit fort aiſé. Le lendemain l'armée partit de bonne heure, & ayant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine aſſez proche

de Nordlingen : n'y voyant rien paroître, on réſolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger le bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla auſſi ſe promener fort près de-là avec un autre, il tomba ſur un parti Allemand qui rodoit & emmena deux ou trois priſonniers qui dirent, que l'armée de l'ennemi paſſoit un ruiſſeau à une heure de-là pour s'approcher de Nordlingen. M. de Turenne joignit promptement M. le Prince, & ayant appris qu'il n'y avoit point de ruiſſeau entre le lieu où l'ennemi paſſoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'armée pour ordonner que perſonne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancerent encore avec peu de gens pour reconnoître & apprendre plus certainement ce que faiſoit l'ennemi, & s'il continuoit ſa marche. La plaine eſt ſi raze & s'étend ſi loin, que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens. AN. 1645.

M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviere à laquelle s'étoit joint un Corps de ſix ou ſept mille hommes de l'Empereur, commandé par le Général Gléen, étant arrivé ſur le bord d'un ruiſſeau à neuf heures du matin ; & jugeant, comme il étoit vrai, que l'armée du Roi étoit campée auprès de Nordlinghen que nous voulions aſſiéger, crut qu'en paſſant ce ruiſſeau ſans bagage il pourroit avec ſûreté s'approcher de Nordlinghen, à cauſe des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec ſon armée : il ſe perſuada auſſi qu'on ne l'attaqueroit point ce jour-là, & qu'ainſi il auroit le tems de ſe retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'ayant ordinairement à la ſuite de ſon armée d'autres chariots que ceux de munition de guerre & ceux dans leſquels étoient les outils. Il continua donc ſa route & ſe poſta à trois ou quatre cens pas du ruiſſeau ſur une montagne (1), qui, à l'endroit où il l'abordoit étoit aſſez haute, mais qui deſcendoit inſenſiblement vers un village (2). Pour ſe ſervir du lieu ſelon la force de ſon armée & la ſituation du terrain, il commença à ranger ſon aile droite compoſée d'un Corps de l'Empereur & de quelques unes de ſes troupes, depuis l'endroit de la montagne qui approche le plus du ruiſſeau juſqu'au village, ayant deux Régimens d'Infanterie & ſon canon au lieu où commençoit ſon aile droite. Dans l'endroit où l'aile droite finiſſoit, l'Infanterie s'étendoit en bataille derriere le village, & dans l'action combattit preſque toute pour le défendre ; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mouſquetaires commandés

(1) Montagne de Vineberg.
(2) Le village ſe nomme Allerheim.

AN. 1645. dans l'Egliſe & au clocher. Enſuite de l'Infanterie qui étoit ſur deux lignes de même que la Cavalerie, l'aile gauche compoſée de la Cavalerie de Baviere, & commandée par M. Jean de Wert finiſſoit vers un petit château un peu élevé (1) autour duquel il y avoit de l'Infanterie qui fermoit la gauche de l'armée, de même que ces deux Régimens d'Infanterie fermoient la droite. L'eſpace entre le village & le château étoit une plaine où ſe pouvoient bien tenir douze ou treize eſcadrons. C'eſt en cet ordre que ſe mit M. de Merci, tant pour combattre que pour camper ſi on n'étoit pas venu à lui.

M. le Prince ayant vû que l'armée de l'ennemi paſſoit le ruiſſeau, manda aux troupes de ſe tenir prêtes à marcher, & étant confirmé par les partis & par ſa vûë même que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il paſſa l'endroit derriere lequel il avoit un grand avantage & manda à toute l'armée de marcher. Sur le midi, l'armée s'avança dans cette grande plaine; & vers les quatre heures du ſoir on vint en préſence: il fallut aſſez de tems pour s'étendre & ſe mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'armée ennemie donnoit avec raiſon différentes penſées ou de l'attaquer ou de marcher vers les deux ailes avec la Cavalerie ſeulement: mais comme la choſe n'eſt pas aſſez ſûre d'attaquer des ailes ſans pouſſer en même tems l'Infanterie qui eſt au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la Cavalerie, ſans que l'Infanterie marchât de même front: & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur armée, on crut qu'il falloit faire alte avec les deux ailes pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter les premieres maiſons de ce village, & s'en rendre maître, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, ſans l'incommoder avec le nôtre: mais comme celui qui eſt placé a beaucoup d'avantage ſur ceux qui marchent, à cauſe qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage.

En cette diſpoſition l'Infanterie de l'armée du Roi marcha droit au village; l'aile droite étant oppoſée à l'aile gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aile gauche à la droite de l'ennemi qui étoit ſur cette montagne, laquelle deſcendoit inſenſiblement au village. L'Infanterie

(1) Puffendorf & tous les autres diſent que le château étoit ſur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.

trouva assez peu de résistance aux premieres maisons ; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre Régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimetiere & l'Eglise, & l'autre avoit percé les maisons) firent un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier : on la seconda d'autres Régimens ; & M. de Merci qui étoit derriere le village, fit soûtenir la sienne par d'autres Corps : ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de perte de part & d'autre ; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées : & même pendant que sa premiere ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réüssirent point ; mais ils montrent beaucoup d'habileté & de sang froid dans le Géneral. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le Maréchal de Grammont à l'aîle droite de sa Cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'Infanterie qui étoit dans le village proche de son aîle. M. de Bellenave, Maréchal de Camp de son armée, y fut tué : M. de Castelaun Maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très dangereusement blessé, aussi bien qu'un très grand nombre d'Officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Merci, Géneral de l'armée de Baviere, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ ; & je crois que quand l'aîle gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la Cavalerie de M. le Prince, qu'on ne sçavoit pas sa mort : le combat ayant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour seconder l'Infanterie, l'aîle gauche de l'ennemi commença à marcher. AN. 1645.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre les aîles, mais je ne trouve pas cela considérable ; car toute l'aîle droite de l'armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle celle de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le Maréchal de Grammont y fit tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'ayant pû faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la premiere. (1)

M. le Prince qui étoit fort proche du village, passa à l'aîle de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réüssissoit point, & que la Cavalerie de l'aîle gauche de l'ennemi marchoit à la Cavalerie Françoise, s'avança avec son aîle vers la montagne, & ayant parlé un instant avec M.

(1) L'Historien du Vicomte a ajoûté ici quelques circonstances, qu'il a trouvées dans les Mémoires du Maréchal de Grammont.

An. 1645. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaisoit de le soûtenir avec quelques escadrons de la seconde ligne & les Hessiens, qu'il marchoit pour aller à la charge : M. le Prince y ayant consenti, M. de Turenne continua de monter la montagne à la tête du Régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en se tournant que toute la Cavalerie Françoise & l'Infanterie qui avoit été poussée du village, étoit entiérement mise en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf escadrons de front, l'Infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrémités de l'aîle fit une décharge, & le canon eut loisir de faire trois ou quatre décharges, les premieres à balle, & la derniere avec des cartouches, dont le cheval de M. de Turenne fut blessé, & il en eut un coup dans sa cuirasse, & une partie des Officiers du Régiment de Flextein, & le Colonel même, furent blessés avant que de venir à la charge contre un Régiment de Cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empêcha pas que toute l'aîle étant marchée d'un front, ne renversât toute la premiere ligne de l'ennemi avec plus ou moins de résistance de quelques escadrons ; & la seconde ligne de l'ennemi soûtenant la premiere qui étoit renversée, le combat fut fort opiniâtre : on n'avoit qu'un escadron ou deux dans la seconde ligne ; & les Hessiens qui étoient à la réserve, étoient un peu loin : cela fut cause que l'on fût un peu poussé, mais sans déroute ; car les escadrons étoient toûjours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage sur ceux de l'ennemi ; mais leur grand nombre l'emportoit.

Les Hessiens arriverent, & M. le Prince à leur tête agissoit avec autant de courage que de prudence. La Cavalerie Weymarienne voyant les Hessiens approcher, se rallia, & on chargea tout d'un tems tout le Corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit mis sur une seule ligne ; on la rompit ; tout le canon qui étoit sur cette montagne fut pris, & les Régimens d'Infanterie qui étoient avec l'aîle droite furent défaits, & le Géneral de l'armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la Cavalerie de M. le Prince, premiere & seconde ligne, & même sa réserve commandée par le Chevalier de Chabot, & toute l'Infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chassée du village, fut entiérement défaite : Jean de Wert laissa suivre la victoire de ce côté là par deux Régimens, qui pousserent nos troupes deux lieuës jusqu'au bagage, & revint pour seconder son aîle droite, ou pour arrêter la déroute. Si au lieu de retourner par le même endroit, en laissant le village à main

gauche, ils eussent marché dans la plaine droit à la Cavalerie Weymarienne & Hessienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le désordre se seroit mis très facilement dans notre aîle gauche ainsi enveloppée. AN. 1645.

Comme la Cavalerie de M. de Wert commença à revenir derriere le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux aîles qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurerent en bataille l'une devant l'autre; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques Régimens de l'ennemi qui étoient dans le Cimetiere & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de-là sans armes à l'entrée de la nuit, sans sçavoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de-là.

La Cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure après minuit l'armée des ennemis commença à se retirer, n'en ayant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Géneral: on n'entendit pas beaucoup de bruit, car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenerent que quatre petites piéces de canon; tout le reste qui étoit douze ou quinze, demeura sur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus personne, & on sçût que les ennemis s'étoient retirés vers Donawert, petite ville où il y a un pont sur le Danube à quatre heures de-là. M. de Turenne les poursuivit jusqu'à la vûë de Donawert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'armée du Roi y eut toute son aîle droite battuë, & toute son Infanterie entierement mise en confusion, hors trois bataillons Hessiens qui étoient à la réserve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués sur la place. De l'armée de l'ennemi toute l'aîle droite fut battuë, trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui se rendirent dans l'Eglise; beaucoup de gens tués dans le village, & presque tout son canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle que fit l'armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le Géneral Gleen de l'autre, & un très grand nombre d'Officiers & beaucoup d'étendarts: notre Cavalerie Allemande des vieux Corps, fit très bien, comme aussi les Régimens de Duras & de Traci.

On fut quelques jours sans pouvoir mettre ensemble plus de douze ou

An. 1645. quinze cens hommes de pied de toute l'Infanterie Françoiſe. Après avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nortlinghen, M. le Prince ſçachant que les Bourgeois y étoient les plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, réſolut de l'attaquer : les habitans de la Ville demanderent à capituler dès la premiere nuit, & on renvoya la garniſon à l'armée de l'ennemi ; mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura ſept ou huit jours à Nortlinghen, qui eſt une aſſez grande & bonne ville, où l'on ſe racommoda beaucoup : on y trouva des armes, aſſez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les bleſſés. Après y avoir laiſſé une fort petite garniſon, on alla attaquer Dinkeſpuhel, qui ne ſe défendit que trois jours. Quand on vouloit ſe rapprocher du Neckre & du Rhin à cauſe de l'état de l'armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkeſpuhel, & ſuivit la marche de l'armée juſqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la Cavalerie pour l'emmener à Philisbourg, où il fut fort malade : il s'en retourna de-là en France, laiſſant M. le Maréchal de Grammont pour commander ſon armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils ſe camperent auprès d'Hailbron : comme l'ennemi y avoit mille hommes de garniſon, & qu'il y avoit jetté encore quelque Infanterie, l'on ne ſe crût pas en état de l'aſſieger, & on demeura autour de la Place huit ou dix jours pour attendre quelques convois de Philisbourg & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'armée par la Comté de Hohenloe juſqu'à Suabeſchal, à deſſein d'y attendre l'hyver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en pouſſant l'armée de Baviére au delà du Danube. L'armée de l'ennemi ſe tenoit aſſez près du Danube au commencement ; mais un peu après elle vint camper à cinq ou ſix heures de l'armée du Roi, pour empêcher les fourages. On demeura douze ou quinze jours en cette diſpoſition, juſques aſſez avant dans le mois d'Octobre.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la Campagne la bataille de Tabor, & avoient enſuite aſſiegé Brin. Ils y trouverent une ſi grande réſiſtance, qu'ils y ruinerent leur armée, & furent contraints de ſe ſéparer de Ragotski (1) Prince de Tranſilvanie, qui étoit venu à leur ſecours, & avec l'aſſiſtance duquel ils n'avoient pû réüſſir à la priſe de la Place. Le ſiége de Brin aſſez proche de Vienne, avoit obligé l'armée de l'Em-

(1) Il ſe ſépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur, & ſe retira dans la Hongrie, ſelon Puffendorf, *de rebus Suecicis*.

pereur

pereur de couvrir ſes pays héréditaires ; mais quand le ſiége fut levé, l'armée des Suédois ſe retira vers la Siléſie pour ſe rafraîchir. Ce fut en ce tems que M. de Baviére voyant que l'armée du Roi avançoit vers le commencement de l'hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prit ſes quartiers, envoya demander du ſecours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promptement un renfort conſidérable. M. l'Archiduc partit avec ſix ou ſept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'Infanterie à cauſe de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire ; & ſe couvrant du Danube qu'il laiſſoit à ſa main droite, il vint à grandes journées à Donavert. AN. 1645.

L'armée du Roi étoit toûjours campée auprès de Suabeſchal ; & on apprit par un Officier qui ſortoit de priſon, qu'il venoit un Corps conſidérable de l'armée de l'Empereur joindre celle de Baviére ; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Gramont qu'il falloit ſe retirer vers le Neckre, & de-là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut confirmé par quelque Cavalerie qui étoit à Dinkeſpuhel ; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou ſix heures après avoir fait partir le bagage ; on marcha par la Comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpfen, où l'on avoit laiſſé garniſon depuis ſa priſe ; & quoique la riviere ne fut preſque pas guéable, en une nuit & un jour on paſſa avec toute l'armée à la nâge, la Cavalerie portant l'Infanterie en croupe : le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de ſoldats, & on ſe trouva auprès de Vimpfen. Comme on craignit que l'ennemi ne paſſât à Heilbron, & ne rencontrât l'armée du Roi dans ſa marche, on ſe hâta de gagner Philisbourg.

Jean de Wert qui avoit paſſé à Heilbron avec un Corps de Cavalerie, n'oſant pas attaquer l'armée, quoiqu'elle marchât avec une aſſez longue file, elle arriva ſous Philisbourg, où elle ſéjourna deux jours : comme il n'y avoit point encore de batteaux pour faire un pont ſur le Rhin, M. de Turenne croyant qu'il n'y avoit que le Corps de Cavalerie de M. de Wert qui eût paſſé le Neckre, & que le reſte de l'armée de l'Empereur & de Baviére ne s'avanceroit point quand ils ſçauroient l'armée du Roi ſous Philisbourg, dit à M. le Maréchal de Gramont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de-là, & qu'il eſperoit prendre encore ſes quartiers ſans repaſſer le Rhin : M. le Maréchal de Gramont y conſentit, ne voulant point faire aucune difficulté ſur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en

AN. 1645. Allemagne, & même voulant toûjours laiſſer à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du Corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainſi on marcha ſans repaſſer le Rhin vers Graben, à deux heures de Philisbourg ; & ayant ſéjourné un jour entier, on apprit vers le ſoir que toute l'armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce paſſage là pour aller repaſſer le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arriere-garde de l'armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demie heure de la Place. On reſſerra en même tems toute l'armée entre la Place & le Rhin, & on commença à s'y retrancher.

M. l'Archiduc avec ce Corps de l'Empereur & toute l'armée de Baviére, ſe campa à une demie heure de la Place, où il demeura deux jours, pendant leſquels on vit venir des batteaux de Spire ; mais n'en ayant pas la quantité qu'il falloit pour faire un pont, on ne fit paſſer que la Cavalerie & le bagage à la faveur du retranchement & du canon de la Place ; ce que voyant l'armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpſen, où on avoit laiſſé M. de Rochepaire avec ſix cens hommes, & le gros canon de l'armée. M. de Turenne qui étoit demeuré ſous Philisbourg avec toute ſon Infanterie & un peu de Cavalerie, fit faire un pont, ſi tôt que la quantité de batteaux néceſſaire fut venuë, manda promptement à ſa Cavalerie de revenir à Philisbourg, & ſupplia M. le Maréchal de Gramont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de Cavalerie ; ce qu'il fit : mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la Cavalerie Allemande, une partie ayant refuſé à leurs Officiers de marcher. Ainſi le deſſein ne pût pas réüſſir : ſans cet accident on eût défait toute l'Infanterie de l'ennemi, qui prit Vimpſen en ſept ou huit jours par compoſition, & ſe retira enſuite dans ſes quartiers.

Les deux armées de l'Empereur & de Baviére s'étant ſéparées, M. de Turenne repaſſa le Rhin ; il ne crût pas à propos de châtier les Régimens Allemans, tous les corps étant coupables ; & auſſi il eſt certain que quand il leur envoya l'ordre de revenir ſur le Rhin, il ne les en croyoit pas ſi éloignés qu'étoit le lieu où ſes ordres les trouverent. M. le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec toute l'armée de M. le Prince ; & M. de Turenne ſçachant que l'armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, réſolut dans le mois de Novembre d'aller à Treves, ſçachant qu'il y avoit fort peu de garniſon : n'ayant pas pû mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la Ca-

valerie, il écrivit à M. le Cardinal, pour le ſupplier de lui envoyer quelques Regimens de l'armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Metz ; ce qu'il fit ; mais il ne ſe trouva pas plus de ſept ou huit cens fantaſins qui pouvoient marcher. On fit auſſi tranſporter par le Hundſtruck deux ou trois piéces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne après avoir fait avertir M. l'Electeur de Tréves qui étoit à Coblentz de ſe rendre à Tréves, s'approcha de la Place, & l'ayant inveſtie du côté de Luxembourg par un Corps de Cavalerie, elle ſe rendit la ſeconde nuit de l'ouverture de la tranchée. AN. 1645.

M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y ſéjourna ſept ou huit jours ; il fit faire un réduit auprès du pont où il laiſſa cinq cens hommes ; donna des quartiers le long de la Moſelle, & retourna ſur le Rhin au Château d'Oberveſel, devant lequel il avoit laiſſé M. du Tot Maréchal de Camp, après un aſſez long blocus, ce Château ſe rendit ; toute l'armée ayant été diſtribuée le long du Rhin & de la Moſelle, & quelque Cavalerie envoyée en Lorraine, M. de Turenne retourna au commencement de Février à la Cour. AN. 1646.

M. le Cardinal Mazarin étoit alors maître des affaires : le Roi étoit fort jeune, & la Reine mere avoit une entiere confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il approuvoit preſque tous ſes projets de Campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainſi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torſtenſon Général des Suédois, que les armées de France & de Suéde ſe joigniſſent au commencement de la prochaine Campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être preſque infaillibles pendant leur ſéparation. Les deux armées agiſſant toûjours ſéparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le Cercle de Suabe ; l'armée de l'Empereur & celle de Baviére étant au milieu, envoyoient des ſecours contre celle qui les preſſoit le plus, & rendoient preſque infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats : comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires eſt de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter ſon armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience ſe ruine peu à peu ; on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les armées ennemies ſe renvoyoient mutuellement, faiſoit perdre tous ces avantages ; au lieu que l'armée de France & de

Suéde ſe joignant, pouvoient ſe concerter de maniere à ne ſe ſéparer plus,
An. 1646. que ſuivant les mouvemens des armées oppoſées, & dans une diſtance à pouvoir ſe réjoindre quand celles des ennemis ſe mettroient enſemble. Ainſi M. de Turenne concerta avec M. Torſtenſon, que vers le mois de Mai il viendroit avec l'armée Suédoiſe dans la Heſſe, & que l'armée du Roi paſſant le Rhin au-deſſous de Mayence, ſe joindroit vers la Comté de Naſſau.

L'incommodité de la goutte & une longue indiſpoſition, obligerent M. Torſtenſon à ſe retirer en Suéde, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier, toute la réputation qu'un grand homme peut avoir par le gain de diverſes batailles, par la ruine d'une grande armée ennemie qu'il réduiſit à rien, & par une eſtime générale de prudence, de cœur & d'habileté : il laiſſa le commandement de l'armée à M. Wrangel, qui ayant paſſé une partie de l'hiver à prendre quelques petites Places vers la Weſtphalie, ſe trouva en Heſſe au commencement du Printems.

M. de Turenne demeura ſix ſemaines à la Cour : M. de Bouillon ſon frere étoit à Rome, & ſes affaires n'étant pas encore ajuſtées, M. le Cardinal offrit à M. de Turenne le Duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'aſſurant que ſon acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monſieur ſon frere, & que l'on donneroit une autre Terre à ſa place ; mais M. de Turenne, perſuadé que cet avantage rallentiroit, s'il n'empêchoit pas la concluſion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien, juſqu'à ce que les affaires de Monſieur ſon frere fuſſent achevées. Il retourna donc au mois d'Avril ſur le Rhin, fit aſſembler toute l'armée dans le commencement de Mai, & fit deſcendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suédois dans la Heſſe. Après avoir tout concerté pour cette jonction, M. le Cardinal Mazarin lui envoya un Gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Baviére ayant donné aſſurance à Meſſieurs les Plénipotentiaires à Munſter, que ſon armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, ſi celle du Roi ne paſſoit pas le Rhin ; le Roi lui commandoit de ne pas traverſer ce fleuve : le même Gentilhomme lui fit entendre que la penſée de la Cour étoit d'aſſiéger Luxembourg. M. de Turenne croyant que ce ſeroit la perte entiere des affaires d'Allemagne, ſe contenta de ne pas paſſer le Rhin, pour ne point contrevenir ſi promptement à un ordre exprès, & deux jours après que ce Gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande crue d'eaux.

Pendant qu'on le racommodoit, M. de Turenne apprit que l'armée de l'Empereur & de Baviére s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Heſſe, & jugea que ſa jonction avec eux étoit impoſſible en paſſant par le pont de Bacharach. Connoiſſant qu'il n'avoit point d'autre paſſage ſur le Rhin que dans les villes que Meſſieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques Régimens d'Infanterie à Mayence où il laiſſa M. du Paſſage, partit deux jours après qu'il ſçut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un Sécrétaire la réſolution qu'il prenoit, & alla paſſer la Moſelle cinq ou ſix heures au-deſſus de Coblents à gué, & de-là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg & enſuite à Weſel, ayant envoyé un Gentil-homme à M. le Prince d'Orange & à Meſſieurs les Etats pour leur demander le paſſage. AN. 1646.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti juſqu'à Weſel, où il trouva Madame de Longueville qui alloit à Munſter; il marcha deux jours avec l'armée ſur la route de cette Princeſſe, & de-là paſſant par Lipſtadt que les Heſſiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoient aux frontiéres de la Heſſe) du tems qu'il pourroit le joindre. L'armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur & de Baviere ayant approché des Suédois, n'oſa pas les attaquer à cauſe des poſtes avantageux qu'ils prirent. Il y eût quelques petits combats, mais pas un de conſidérable; & M. Wrangel ſe gouverna avec beaucoup de prudence & de réſolution. Comme les armées ennemies ſçurent que l'armée de France approchoit, ils ſe retirerent à cinq ou ſix heures des Suédois & ſe camperent auprès de Fridberg, petite ville, dans laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'armée du Roi joignit celle des Suédois qui ſe mirent en bataille à ſon arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & ſix ou ſept mille hommes de pied, & bien ſoixante piéces de canon. M. de Turenne ſoupa chez M. Wrangel avec beaucoup de réjoüiſſance, & ayant ſeulement ſéjourné un jour à cauſe du manque de fourage, l'armée du Roi prit l'avant-garde le premier jour, & M. de Turenne donna le mot; enſuite il le donnoit par écrit pour une ſemaine & M. Wrangel pour l'autre, ſe l'envoyant ainſi l'un chez l'autre par quelque ajudant, ſans qu'il y eût jamais aucune diviſion: on marcha en deux jours près des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faiſoient alors trois ſalves, pour le jour, à ce que je crois, de la naiſſance de l'Empereur, & on voyoit par-là que leur Corps étoit conſidérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied

AN. 1646. & plus de cinquante piéces de canon. On s'approcha à un quart de lieuë d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un Camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avatageusement postés.

Après quelque escarmouche, le jour que l'armée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garnison : comme ceux de la ville tiroient à l'entrée de la nuit sur des soldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crut que l'on faisoit des approches avec intention d'assiéger la Place dont la prise n'eût été gueres difficile : mais à l'entrée de la nuit M. de Turenne & M. Wrangel ayant conféré ensemble sur ce qu'il seroit plus avantageux de faire, ils se débattirent quelque tems si l'on n'iroit pas par le Bergstras en laissant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver à Heilbron devant l'ennemi, & avoir ensuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi ayant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous ; & qu'ayant toujours le Danube & le bon pays derriere lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruiné. Au contraire l'armée Françoise & Suédoise n'ayant derriere elle que les bords du Rhin qui est un pays entiérement épuisé, seroient au commencement de l'hiver contraintes de reprendre chacune ses anciens quartiers, & de laisser à l'armée de l'Empereur & de Baviere les leurs qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Baviere qui sont des pays sans comparaison meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunswic, où les armées Françoise & Suédoise avoient accoutumé de se retirer. Cette différence donne des avantages pour la prochaine Campagne, parceque les soldats viennent chercher les armées qui sont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Après avoir été quelque tems en suspens, il fut résolut que l'on envoiroit mille chevaux avec cinq cens dragons pour se saisir du poste de Bonnameis qui est un petit bourg à deux heures de Francfort sur la petite riviere de Nid, laquelle étant passée sans que l'ennemi s'y opposât, on pourroit ensuite arriver aussi-tôt qu'eux à la riviere du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche.

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, & n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le passage, s'en saisirent & du bourg. Un Corps de Cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poste pris, fit alte assez proche de-là. Les armées jointes marcherent le lendemain trois heures devant le jour ; celle du Roi avoit

l'avant-garde, & ayant cotoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'ennemi, on ne leur vit prendre d'autre réſolution que de ſe mettre ſous les armes. On a un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher : car pendant qu'il faiſoit alte dans ſon camp, l'armée marchoit toujours ; & ayant trouvé le poſte de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promptement raccomoder le paſſage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en ſaiſir, commença à ſe retirer vers le gros de l'armée ennemie. AN. 1646.

Cependant on paſſa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigſmarc ayant trouvé un paſſage à main gauche que l'armée Françoiſe avoit laiſſé, pour pouvoir paſſer par un plus grand front, renverſa pluſieurs troupes de M. de Wert qui ſe retiroient. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait ſix heures de chemin avec une grande armée & un très grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réüſſit par la lenteur à ſe réſoudre : de ſorte que le ſoir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir ſe retirer vers le Mein ſans combattre.

L'armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'Août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine & il arriva le lendemain. Ainſi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire ſe virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Baviere, ayant toute l'armée confédérée entre eux & ces Pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite riviere qui coule vers Hanau, ils ne pûſſent encore marcher vers Aſchaffembourg qui eſt ſur le Mein ; on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reſte de ſuivre, quoique fort affoiblie par la marche du jour précédent, & l'on arriva à une petite ville ſur ce ruiſſeau. Les ennemis y avoient mis quelques gens & le lieu étant aſſez proche du derriere de leur Camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aſchaffembourg : mais comme ils virent l'armée ennemie paſſer de grand matin, ils firent alte dans leur Camp, leur bagage attelé, retirerent leurs troupes de cette petite ville & défendirent le ruiſſeau ſur lequel elle eſt ſituée avec quelques gens commandés.

L'armée Françoiſe & Suédoiſe arriva toute ſur le midi auprès de ce ruiſſeau, & ayant fait venir du canon & fait retirer un eſcadron Impérial qui

AN. 1646. le souffrit avec un patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans son Camp. Les choses avoient ainsi entiérement changé de face dans une seule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du Camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien leurs mouvemens: aussitôt qu'ils virent qu'on leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Fridberg & suivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Hesse, dans le dessein apparemment, s'ils avoient été poursuivis, d'aller vers la Westphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit de les suivre ou de profiter de l'occasion de prendre des postes considérables dans les Cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere. Il est certain que suivant le premier parti on les auroit ramené auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraitte: mais comme l'Empereur & M. de Baviere avoient le tems d'envoyer des ordres dans les Pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on résolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Passage qu'il avoit laissé vers Mayence, quand il prit ce grand tour par Wesel avec deux mille hommes & marcha à Aschaffembourg, qui est un beau passage sur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui se rendirent incontinent. Après avoir passé le Mein, l'armée Françoise prit la droite, & la Suédoise la gauche marchant à huit ou dix lieuës l'une de l'autre. La premiere assiégea Schorendorf qu'elle prit en trois jours & alla à Lawingen sur le Danube, que personne ne gardoit: l'autre prit Nordlinghen, marcha à Donawert où elle passa le Danube comme la Françoise à Lawinghen, y ayant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par tout. Les Suédois laisserent garnison dans Nordlinghen & les François dans Schorendorf & dans Lawinghen, en passant & sans séjourner. Les Suédois traverserent le Lech sur le pont de Rain qui n'est qu'à trois ou quatre lieuës de Donawert & investirent la Place dans laquelle M. de Baviere avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle chasseurs parcequ'ils ont une casaque verte.

M. de Turenne sçachant qu'il n'y avoit personne dans Ausbourg, envoya M. de Beauveau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, ayant passé lui-même à Lawinghen avec l'armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauvau, laissant les Cavaliers à la porte & commencerent à parler de la composition pour se mettre entre les mains des François

François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la réſiſtance, comme il arrive ordinairement les premiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promptement, lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux armées étoit engagée au ſiége de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de Beauvau : comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis trois ou quatre jours, il en ouvrit une le ſoir qu'il arriva : la ſeconde ou troiſième nuit, ſe trouvant tout proche d'un baſtion, ceux de dedans ayant battu la chamade de ſon côté qui étoit le plus avancé, la garniſon ſortit au nombre de près de deux mille hommes qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus. AN. 1646.

M. Wrangel parla ſouvent dans le tems du ſiége de Rain avec M. de Turenne ſur celui qui mettroit un Gouverneur dans Ausbourg : il étoit d'accord de partager la garniſon ; mais il ajouta que le feu Roi de Suéde ayant tenu cette Place, il reſtoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la penſée que les François s'en rendant les maîtres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander, fut une des principales raiſons qui obligea M. Wrangel à preſſer tant M. de Turenne de venir à Rain : néanmoins il n'y eût jamais de conteſtation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel ; & je penſe que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au ſort à qui mettroit un Gouverneur dans la Place : Mais comme la ville de Rain fût renduë, où les Suédois mirent garniſon, on apprit que Royer étant parti de Memmingen étoit entré avec douze ou quinze cens hommes dans Ausbourg : on ne laiſſa pas d'y marcher pour voir ſi l'on ne pût l'inveſtir dans les ſept ou huit jours de tems qu'il falloit, avant que les armées Impériale & Bavaroiſe pûſſent entrer dans la Baviere, ayant pris le tour par la Turinge (1) & par le haut Palatinat. On repaſſa le Lech, on prit ſes quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois : on trouva que le foſſé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à paſſer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choſes néceſſaires, comme il arrive dans une armée de campagne. On n'avoit pas perdu plus de cinq ou ſix cens hommes, & l'on étoit déja ſur le bord du foſſé, quand on apprit que les armées Impériale & Bavaroiſe étoient à deux

(1) Puffendorf dit par la Franconie, la Turinge paroît un grand détour pour une armée qui étoit preſſée.

AN. 1646. heures de-là : on avoit ſçu tous les jours les journées qu'elles faiſoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dût l'être : on réſolut de ne quitter le ſiége qu'à la derniere extrêmité. On voyoit bien que ſi l'armée ennemie s'approchoit de la riviere, qu'on ne pourroit pas garder les poſtes entre la riviere & la ville, & qu'ainſi la Place ſeroit ſecouruë : mais comme on eſpere toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prit la reſolution de marcher juſques-là avant que de lever le ſiége. On fit brûler beaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourage. Le même jour que les armées Impériale & Bavaroiſe arriverent, M. de Turenne & M. Wrangel paſſerent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'Infanterie derriere pour eſcarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la riviere : dans l'eſpérance que cet expédient réüſſiroit, on fit retrancher le Régiment de Turenne au-delà de l'eau, qui en dix heures fit un fort ſur lequel on mit du canon. Les ennemis ayant repouſſé quelques unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la tête du fort, n'oſerent l'attaquer : mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour ſe camper tout le long de la riviere où l'eſpace étoit ſi étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite riviere & la ville, que dans une tranchée ; c'eſt ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'armée ennemie : mais lorſqu'elle fut arrivée ſur les bords du Lech, on ne pouvoit plus y reſter à cauſe des deux feux de l'ennemi & de la Place, ni même défendre le paſſage de la riviere ni la tranchée.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'armée enſemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & ayant envoyé le bagage avec les bleſſés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte ; on commença à marcher à deux heures de ſoleil ; les ennemis entrant en même tems dans la ville par le côté de la riviere qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné : il ne s'y paſſa rien de conſidérable. Quand on ſe fut retiré à une heure de la ville, on ſe mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit réſolu à combattre, ſi l'ennemi vouloit s'avancer. Ce ſtratagême eſt plus utile pour encourager le commun des ſoldats, que pour les gens plus éclairés, qui ſçavent bien que quand une armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une Place, & qu'elle paſſe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageuſement. Après

avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures d'Ausbourg, & le lendemain après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de Lawingen, où on résolut de camper pour faire fortifier la Place : en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre Ravelins autour de la ville, qui est dans une très belle assiéte, & qui n'a que des murailles sans rampart, mais un pont sur le Danube : on y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces ravelins en défense ; & M. de Turenne mit dans la Place le sieur de Grotius avec huit cens hommes de son armée. AN. 1646.

Dans ce tems-là l'armée de l'Empereur & de Baviere commandée par M. l'Archiduc étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Baviere envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers ; des armes, des souliers & des habits à l'Infanterie. Les deux armées s'avancerent au commencement de Novembre vers Memminghen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des Places d'Heilbron, de Tubingen & d'Ausbourg qu'ils tenoient dans la Suabe & dans le pays de Wirtemberg ; & ayant une armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espéroient de s'approcher de nous qui avions consommé tous nos fourages auprès de Lawinghen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, Lawinghen, Rain, Schorendorf & Nordlingen tellement abandonnés, que dans l'hiver ils s'en seroient rendus maîtres sans faire de siéges : de cette maniere toute la Campagne auroit été renduë inutile, au commencement de l'hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parcequ'il rend maître d'un pays à la faveur duquel l'on peut raccommoder & refaire une armée.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succès des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'armée fut fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans l'Infanterie, & malgré les neiges & les mauvais chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memmingen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vûë on délogea d'auprès de Lawingen & contre l'opinion de la plûpart des Officiers & la croyance de toute l'armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de-là en Franconie : on fit une petite journée en avant, & le lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans son poste. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer & l'on marcha vers

AN. 1646. Landsberg & la Baviere. M. de Turenne & M. Wrangel laiſſerent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur perſuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre paſſage. On aſſûre que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Baviere à faire la paix, que de voir l'armée des Confédérés au commencement de l'hiver envoyer des partis aux portes de Munick, & de n'avoir point de nouvelles des armées de l'Empereur & de la ſienne, pour qui il avoit fait de ſi grandes dépenſes, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup ſupérieure à la nôtre.

On cotoya une partie du jour l'armée de l'ennemi, & ayant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha enſuite en grande diligence juſques auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit paſſer deſſus quelques troupes à la hâte, & ayant ſçu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui eſt une fort mauvaiſe Place, & que l'ennemi y avoit tous ſes vivres, on la fit ſommer & on l'obligea à ſe rendre : ſans perdre de tems on fit paſſer pendant la nuit & le jour ſuivant toute l'armée ſur le pont que les ennemis avoient laiſſé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munich, où étoit M. de Baviere qui n'avoit plus aucune communication avec ſon armée.

Les ennemis s'étant apperçu aſſez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent ſuivre ; mais ils apprirent que l'on avoit paſſé la riviere & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embaraſſés à prendre une réſolution : à la fin ils s'approcherent d'Ausbourg, & enſuite faute de vivres & de fourages ils ſe retirerent dans la Baviere, & les armées Françoiſe & Suédoiſe ſéjournerent auprès de Landsberg près de cinq ſemaines.

M. de Baviere ne voulut pas voir M. l'Archiduc qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur, & laiſſa l'armée de Baviere dans ſon pays. L'Electeur irrité prit alors la réſolution de faire la paix, & de laiſſer aux Confédérés tout l'Empire, pourvû qu'il conſervât ſes Etats. Cette réſolution à laquelle la néceſſité l'avoit réduit, eût eû un grand ſuccès ſans les meſures que les affaires de Flandre obligerent M. le Cardinal Mazarin de prendre, à quoi ſe mêlerent auſſi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, ſous prétexte que la ruine de la Maiſon d'Autriche étoit celle de la Religion Catholique en Allemagne ; ce qui n'étoit pourtant qu'une fauſſe couleur : car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne de même que la Maiſon d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les conſtitutions de l'Empire, & auroit accordé aux Proteſtans les mêmes libertés dont la Maiſon d'Autriche les laiſſoit joüir.

L'armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memmingen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au delà pour y demeurer jusqu'au Printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le Château de Tubingen ; & ayant appris que les ennemis avoient quelque Corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allerent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M Wrangel s'avança aussi près de Lindau qu'il ne trouva pas à propos d'assieger. AN. 1646.

Dans ce tems-là M. de Baviére ayant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'acommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint trouver M. de Turenne ; & le lieu d'Ulm ayant été choisi pour le traitté, M. de Bauschemberg Général de l'artillerie, y vint de la part de M. de Baviére, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du Roi. Les armées demeurerent quelque tems assez proche du lieu des conférences ; à la fin il fut conclu que M. de Baviére mettroit (1) Heilbron entre les mains du Roi, & Memmingen entre les mains des Suédois, & promettoit de se séparer entiérement des interêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les pays héréditaires.

En ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux : les armées Françoise & Suédoise au contraire, montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été racommodées. Le cœur de l'hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les pays héréditaires empêcherent qu'on ne pût se servir qu'au printems de cet avantage.

Après que la paix fut faite avec M. de Baviére, l'armée du Roi se mit en quartier, dans les pays qui lui tomberent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la Campagne précédente avec les Suédois. Comme l'armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Baviére, elle se retira dans les pays héréditaires, non pas tant pour se rafraîchir que pour s'éloigner des Confédérés. AN. 1647.

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'armée d'Allemagne, ayant été sollicitée par les partisans de Baviére, qui suggeroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entiérement à la ruine de la Religion Catholique ; que les Suédois seuls profiteroient de cette

(1) L'Historien du Vicomte a crû devoir suivre ici les articles du traitté d'Ulm, cités dans le Recueil des traittés & négociations.

AN. 1647. décadence de l'Empire ; que le Roi retirant ſon armée, on laiſſeroit les choſes dans un équilibre que la France devoit ſouhaiter ; de ſorte que ni la Maiſon d'Autriche ni les Suédois ne ſeroient les maîtres ; & que M. de Baviére les voyant affoiblir tous deux, & conſervant ſon armée, feroit toûjours pancher la balance du côté que la France ſouhaiteroit. Le beſoin que le Roi avoit de troupes en Flandre, à cauſe du grand Corps qu'on avoit envoyé ſous M. le Prince en Catalogne, obligeoit auſſi à prendre ce parti. M. de Turenne avoit remontré au contraire par divers Envoyés, que la perte de la Maiſon d'Autriche étoit preſque ſûre par la réünion des armées de France & de Suéde, & par la ſéparation de celle de Baviére, qui avoit laiſſé l'armée de l'Empereur preſque réduite à rien : qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puiſſans, par le partage qu'on feroit des conquêtes ; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conſervant l'amitié de M. de Baviére, ſe rendroit arbitre des affaires en Allemagne ; que ſi on en ſortoit avec l'armée, on laiſſeroit M. de Baviére maître des affaires, & en état de ſe tourner contre les Suédois quand il voudroit.

Malgré toutes ces raiſons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre ; il avoit bien prévû que la Cavalerie Allemande feroit difficulté de le ſuivre, à cauſe de cinq ou ſix montres (1) qui étoient dûës. Ce qu'il avoit repréſenté à la Cour, qui ne ſe trouvant point en état de donner aucune ſomme conſidérable, promit ſeulement une montre, laquelle même à cauſe de la difficulté que firent les Marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'armée devoit marcher : M. de Turenne pour y remédier, envoya la Cavalerie dans des bons quartiers, leur diſtribua tout le pays, les traitta le mieux qu'il lui fut poſſible, & s'en alla avec l'Infanterie Françoiſe prendre Hocſt & Stenheim & d'autres petites Places qui aſſuroient ſes conquêtes le long du Rhin : après quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit crû que les principaux Officiers de la Cavalerie Allemande devoient être contens, ayant fait M. de Flextein Géneral Major, donné le Gouvernement de Schorendof à M. de Rouſmaorns, & obtenu à la Cour pour M. Roſen, qui étoit ſorti depuis peu de priſon, la charge de Lieutenant Géneral de la Cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'armée eut rendez-vous à Philisbourg, où elle paſſa le Rhin ſans faire aucune difficulté ; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Roſen qui n'avoit

(1) Montre ſignifie un mois de paye.

bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne. AN. 1647.

Le repos que la Cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les Officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'Officiers force raisonnemens contre le voyage de France : M. Rosen y portoit aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entiére mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemans feroient de marcher en Flandre, obligeât la Cour ou à leur payer les montres dûës, ou à les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les Régimens de passer la montagne de Saverne ; & M. de Turenne ayant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux Régiment de Rosen ne vouloit pas marcher : il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même ; & n'ayant rien pû obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'Infanterie, & envoya ordre à toute la Cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce Régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la Cavalerie Allemande que le Régiment de Turenne : le vieux Régiment de Rosen ayant envoyé aussi-tôt aux autres Régimens Allemans, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux Officiers de l'armée vinrent trouver M. de Turenne, & demanderent toutes les montres dûës : il leur fit connoître qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent avant que d'entrer en Campagne ; mais s'ils marchoient, il leur promettoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier payement. Ils s'en retournerent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur représenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au payement de leurs montres, s'ils laissoient passer la Campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la Cavalerie, les Officiers d'entr'eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen, lui remontrerent que l'affaire étoit à un point, qu'il n'y avoit plus d'accommodement à esperer ; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête qu'ils en choisiroient quelqu'autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considération : M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force ; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui ayant vû partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la Cavalerie révoltée, ne douta

AN. 1647. plus qu'il ne fut de concert avec les Allemans. Le lendemain sa maniere d'agir en envoyant des ordres par tout le pays, & en se faisant reconnoître des troupes comme Géneral, fit voir bien clairement son dessein. Il envoya querir des batteaux à Strasbourg que les habitans lui accorderent, à cause des menaces qu'il leur fit de brûler tous leurs villages s'ils les lui refusoient; il marcha ensuite pour repasser le Rhin. M. de Turenne ayant appris ses démarches, fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre Régimens de Cavalerie Françoise, & le sien Allemand, & arriva tout auprès de cette Cavalerie qui commençoit à passer le Rhin. Fort étonnés de la promptitude de sa marche, & de le voir si près d'eux, ils envoyerent des Officiers députés, qui dirent que si on laissoit la Cavalerie repasser le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'ensuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit : il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit ou leur permettroit de repasser le Rhin; ils étoient en telle confusion qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le premier parti : le procédé même de M. Rosen, que M. de Turenne avoit toûjours traitté si favorablement, méritoit un juste ressentiment; mais la promesse que la Cavalerie faisoit de retourner au service du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vouloir prendre une vengeance particuliére, lui firent consentir à permettre que les mutins repassassent le Rhin; après quoi ils se séparerent en diverses caballes. M. Rosen n'étant plus leur maître, une partie des Officiers voulut revenir servir le Roi; mais les cavaliers ne voulant plus les suivre, & craignant le châtiment, élûrent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs Officiers.

Pendant ce tems là, la Campagne s'avançant en Flandre, M. de Turenne y envoya les quatre Régimens François de Cavalerie qui lui restoient, & s'en alla avec douze ou quinze personnes avec lui, au lieu où étoient les Allemans, jugeant bien que dans la confusion où ils étoient, personne n'auroit assez de crédit pour lui faire un déplaisir. Il passa le pont de Strasbourg, & s'en alla au quartier de M. Rosen, où étoient logés quatre Régimens de Cavalerie; M. Rosen vint au devant de lui avec beaucoup d'Officiers, fort embaraſſés au commencement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le dessein de le mener promptement en deça du pont, & ainsi se saisir de lui; mais le nombre d'Officiers qui étoient avec M. Rosen ayant empêché M. de Turenne d'exécuter ce dessein, il résolut d'aller coucher au quartier

de

de M. Rosen, & d'attendre un tems plus propre. Les Régimens qui étoient au quartier de M. Rosen sçachant la venuë de M. de Turenne, monterent à cheval, & se retirerent avec une grande confusion ; mais ayant été assurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers sans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le soir. M. de Turenne soupa chez M. Rosen, avec quantité d'Officiers ; & dans la bonne chere & le vin toutes choses furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fussent dans les quartiers avec les Officiers, ils ne laissoient pas néanmoins d'avoir des Députés (c'est ainsi qu'ils les appelloient) choisis d'entr'eux pour les commander ; & les Officiers n'avoient plus de part aux résolutions qu'ils prenoient. On avertit M. de Turenne à minuit que les Cavaliers vouloient marcher vers le Marquisat de Baden, pour s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Resolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les Officiers à la tête des escadrons, & envoya les quartiers maîtres au logement avec la garde, n'y ayant aucun Officier qui eut du crédit ; ce qui eût parû aux personnes qui n'en sçavoient pas le fond, une chose contrefaite à plaisir, pour dissimuler quelque intention contraire à ce qui paroissoit. AN. 1647.

On marcha deux jours de cette façon ; & le troisième comme on pensoit séjourner, toute la Cavalerie se trouva à neuf heures du matin au quartier géneral : ils envoyerent des Députés à M. de Turenne, pour lui demander les montres dûës : il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des escadrons, que de demander un argent comptant, c'étoit demander l'impossible, & qu'en repassant le Rhin ils iroient au devant de leur payement : ils demanderent à M. de Turenne s'il leur en répondoit ; lui ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de payer la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fussent payés du reste. Après cette réponse ils firent semblant de vouloir se saisir de la personne de M. de Turenne, lequel voyant bien la chose être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de se retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Rosen qui étoit toûjours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours son crédit auprès de tous les Officiers principaux de ce Corps : comme on ne s'adressoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beaucoup choqué, & tâcha de persuader à M. de Turenne de se retirer à Stolhoffen, lui représentant le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il envoyeroit de-là ses ordres avec la même autorité qu'étant présent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toûjours chez

AN. 1647. M. Rosen n'ayant aucun équipage, mais seulement quatre personnes avec lui, afin d'ôter tout soupçon : mais aussi M. Rosen n'avoit pas un si grand crédit qu'il ne fut aisé de voir que les troupes ne prendroient pas son parti quand il seroit arrêté.

On arriva à huit lieuës de Philisbourg, dans une petite ville nommée Etlingen, où un Régiment d'Infanterie des mutins faisoit la garde : M. de Turenne fit venir la nuit cent mousquetaires de Philisbourg, leur commanda de se trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, personne n'étant levé dans le quartier, en laissa cinquante à la porte, ordonna à la garde de poser les armes, & envoya les cinquante autres chez M. Rosen ; après l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'instant à Philisbourg, le faisant embarquer sur le Rhin à deux lieuës du quartier. Il envoya querir en même tems tous les Officiers qui commandoient les Régimens de Cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Rosen, & leur commanda de ne le plus reconnoître. Il trouva une parfaite obéïssance dans tous les Officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les Cavaliers ; mais depuis la prise de M. Rosen, il ne leur resta personne pour les commander : tous les Officiers jusqu'aux Caporaux demeurerent auprès de M. de Turenne ; deux Régimens même rentrerent dans le devoir, & ne voulurent point suivre les autres, qui marcherent vers la Franconie, ayant élû des Chefs parmi les mutinés.

M. de Turenne les suivit avec tous les Officiers, & avec quelques escadrons ; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber : comme c'étoit un pays serré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus grand nombre ; eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencerent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les ayant vû, fit charger leur arriere-garde : les autres qui étoient engagés dans le passage voulurent rebrousser en diligence ; mais on les mit en telle confusion qu'on les rompit entiérement : M. de Turenne pensa être pris à une premiere charge qu'il avoit faite avec quinze ou vingt chevaux : on tua deux ou trois cens hommes, & on en prit autant de prisonniers : ce qui étoit engagé par delà le passage s'en alla en diligence à la riviére du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre Régimens, joignit quelque tems après les Suédois.

Comme la campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la Cavalerie qui lui restoit après la mutinerie des Allemans,

AN. 1647.

Il racommoda avec ce débris tous les Régimens, hors deux, mit des Officiers dans toutes les Compagnies, & leur donna des Cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après le combat des mutinés. Il marcha enſuite dans le Luxembourg avec ſon Infanterie & ces Régimens racommodés ; mais il reçut ordre de la Cour de ne pas paſſer outre, & d'y faire ſeulement une diverſion, en prenant quelques méchans Châteaux, ce qu'il fit, & obligea M. Bec de ſe ſéparer de l'armée de Flandre, avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes.

L'hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M de Turenne apprit que les choſes étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Baviére voyant l'Empereur preſſé par les Suédois, avoit rompu le traitté fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé ſon armée joindre celle de l'Empereur, pouſſé les Suédois juſques dans le pays de Brunſwick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les armées de France & de Suéde ſe joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Ayant appris ſur ſa route que la garniſon de Frankendal aſſiegeoit Wormes, il envoya un Corps de Cavalerie qui en fit lever le ſiége, & marcha vers Mayence, & prit dans ſa marche le Château de Falkſteim : il fit faire un pont ſur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmſtat bien avant dans le mois de Janvier, en attendant que les Suédois fuſſent en état de marcher ; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, & ayant béſoin de quelque tems pour remettre & remonter leur Cavalerie, M. de Turenne fut obligé de ſe retirer vers Strasbourg.

AN. 1648.

Ayant eu permiſſion d'aller à la Cour, & ayant diſtribué des quartiers en Lorraine pour l'armée, il étoit prêt à partir pour la France, lorſque Madame la Landgrave de Heſſe lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que l'armée des Suédois étoit en état de marcher, pourvû que celle du Roi repaſſât le Rhin pour la joindre. C'étoit un grand contre-tems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entierement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour ſe remettre : néanmoins M. de Turenne crut l'affaire ſi importante qu'il ſe contenta d'envoyer M. de Vautorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repaſſer le Rhin, & la prier de l'aſſiſter. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suiſſe chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repaſſa

AN. 1648. le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suédois, quoiqu'il fut huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'Infanterie il commanda que l'on fit des manteaux à cause que la saison étoit fort rude; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt piéces de canon avec douze ou quinze Places conquises en fort bon état.

Quelque tems avant que de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le Duc de Baviere & lui manda que dès qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois, le Roi avoit résolu de rompre de sa part le traitté qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne sçavoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fit ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Baviere. Comme le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Baviere, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suédois & tous les Princes Allemans alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

L'armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la riviere du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un Corps de Hessiens qui étoit venu avec les Suédois s'en retourna au pays de Hesse & les deux armées passerent le Mein. Celles de l'Empereur & de Baviere qui s'étoient affoiblies par de petits siéges dans la Hesse, après avoir poussé les Suédois, s'en retirerent en diligence vers le Danube, repasserent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstat, Place qui appartenoit à M. de Baviere. Les armées de France & de Suéde s'arrêterent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel qui commandoit l'armée de Suéde avoit dessein d'aller dans le haut Palatinat: mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le meneroit vers la Bohême, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'armée, ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits: on se sépara ensuite n'étant point d'accord. Les Suédois marcherent à l'entrée du haut Palatinat, & M. de Turenne avec l'armée du Roi s'en alla entre la Franconie & l'Evêché de Bamberg, sçachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohême, & se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les Cavaliers mutinés dont j'ai parlé que l'on

avoit chargés sur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient aussi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'armée du Roi, & les Suédois craignant de perdre le reste, vouloient attirer l'armée Françoise dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reste des Allemans qui n'espéroient plus l'argent qui leur pourroit venir de France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les Régimens même de mutinés qui étoient dans l'armée des Suédois causoient tous les jours de petits désordres entre les Officiers des armées ; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux qui se voyoient tous les jours. Il s'y passa là-dedans force petites choses qui seroient trop longues à écrire. AN. 1648.

Les Suédois ayant vû que l'armée du Roi demeuroit aux frontiéres de l'Evêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, se donnerent rendez-vous vers Rottembourg sur le Tauber, & marcherent ensemble pour se rafraîchir aux frontiéres de Wirtemberg. Après y avoir séjourné environ trois semaines, sçachant que les armées de l'Empereur & de Baviere étoient vers Ulm, ils y marcherent. Comme on arriva auprès du Danube, les armées ennemies qui étoient au-delà passerent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque escarmouche ; & le lendemain continuerent leur route entre Lawingen & Ausbourg, & se camperent à trois lieuës de Lawingen, Place que le Roi tenoit sur le Danube.

Les armées du Roi & de Suéde marcherent droit à Lawingen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigsmarc laisserent l'armée qui se campa à une lieuë de Lawingen, prirent trois mille chevaux avec eux, & passerent le pont pour aller reconnoître. Comme ils eurent traversé le marais qui est au-delà de Lawinghen, qui dure bien une lieuë, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyerent un parti pour sçavoir ce que faisoient les ennemis : au bout de deux heures il rapporta que leur armée étoit campée à une heure & demie de-là, qu'ils n'avoient point d'alarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture & qu'il n'avoit rencontré aucun parti qui eût découvert les trois mille chevaux, ni qui pût voir si les armées confédérées étoient arrivées près de Lawinghen. On délibéra quelque tems si avec ces trois mille chevaux on pousseroit la grande garde, ou si on tomberoit sur leurs chevaux qui étoient à la pâture ; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Ajudans avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laisser leur

AN. 1648. bagage dans le quartier & de ſe rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réüſſit comme on l'avoit propoſé, & à deux heures du jour les armées étant arrivées, celle du Roi ayant l'avant-garde, on marcha droit au Camp des ennemis, en détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur Camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y avoit environ trente eſcadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques uns de ces eſcadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencerent à eſcarmoucher; mais comme il y avoit de l'Infanterie dans le bois & que les eſcadrons ennemis ſe revirerent fort à propos, ils ne s'embarraſſerent guères de ces commandés qui furent fort ſouvent repouſſés. Le Régiment de Cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour ſoutenir les commandés, chargea l'Infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en ayant tué quelques uns, leur Cavalerie ſe mit en confuſion. C'étoit l'arriere-garde de Montecuculli qui commandoit une aile de l'armée de l'Empereur: on ne peut pas ſe mieux comporter qu'il faiſoit en cette retraite: mais comme la Cavalerie de l'armée du Roi & des Suédois arrivoient de tous côtés, il fut impoſſible que la confuſion ne vint à la fin à cette arriere-garde, laquelle fut pouſſée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Mélander Général de l'armée de l'Empereur emmena deux mille mouſquetaires, quelque Cavalerie & du canon pour ſoutenir cette arriere-garde & arrêta quelque tems notre Cavalerie; à la fin Melander fut tué, & ſa Cavalerie repouſſée dans un autre bois par-delà la plaine. Son Infanterie étoit au bord du bois; mais les Suédois ayant pris avec leur Cavalerie un chemin à gauche, la couperent au milieu du bois: la Cavalerie de l'armée du Roi paſſa par la plaine par où elle vouloit ſe retirer; deſorte que dans la plaine & dans le bois les ennemis perdirent cette Infanterie avec huit piéces de canon, beaucoup d'étendarts & une partie de leur bagage. On les ſuivit bien une heure & demie depuis la mort de Melander, & après que leur Cavalerie ſe fut un peu remis enſemble; car leur Infanterie étoit à plus de quatre heures derriere; on vit au-delà d'un ruiſſeau fort creux ſix ou ſept eſcadrons de l'ennemi qui faiſoient alte; on n'y trouva point de paſſage que celui qu'ils gardoient qui étoit fort étroit. Comme on eût fait alte on vit venir trois bataillons d'Infanterie qui vinrent s'y fortifier; & ſur les hauteurs loin de-là on voyoit quelques troupes & du bagage tout en déſordre. On attendit le canon pour faire déloger la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui ſe retranchoit: mais on tira avec

quinze ou vingt piéces contre cette Infanterie & cette Cavalerie, dont il y en eût plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoient que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingt ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler. AN. 1648.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante hommes & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le Duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette Cavalerie comme Général Major, & qui certainement sauva le reste des armées de l'Empereur & de Baviere. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de piéces qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébranlées d'abord se rassurerent ensuite & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coup de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant l'armée de l'ennemi qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demi lieuë du passage & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruinées du canon : mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre ayant été dissipée & ayant pris la fuite par les coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en Corps. Comme on avoit suivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le Corps d'Infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainsi on ne la put pas employer à forcer ce passage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obscur, se retira avec le reste de son armée sous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de-là, & y passa la riviere du Lech.

On séjourna le lendemain & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui est une Place que M. de Baviere tenoit sur le Lech à cinq heures au-dessous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurerent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilli avoit tâché de défendre le passage au Roi de Suéde ; & nous avançâmes le canon & mîmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avoit logé les siens. Après un escarmouche qui dura depuis midi jusqu'à la nuit : les ennemis se retirerent de leurs postes sans bruit & marcherent avec toute leur armée vers Munich. Le lendemain matin on fit passer un gué à la Cavalerie Suédoise & à celle de l'armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux ; mais avec grande difficulté, parceque ce gué ne valoit rien : ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieuës, & fit quelques prisonniers à leur ariere-garde. Toute l'armée passa au pont de Rain que l'on fit racommoder & que les ennemis aban-

AN. 1648.

donnerent, & on marcha vers Neubourg. On laiſſa pour garder le pont de Rain deux mille hommes commandés par M. de Laval, Général Major dans l'armée du Roi : on campa la nuit à Neubourg & l'on marcha le lendemain vers Friſingen qui eſt ſur la riviere d'Iſer. Les ennemis ſe trouverent encore de l'autre côté, ayant abandonné la ville de Friſingen qui eſt en-deçà : on s'y logea & l'on tenta divers paſſages ſur l'Iſer. Alors les ennemis ſe retirerent derriere la riviere d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur Infanterie dans Munich, dans Waſſembourg & dans Ingolſtat.

M. de Baviere en ce tems-là quitta Munich où il étoit, ſe retira derriere la riviere d'Inn & s'en alla avec fort peu de ſuite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il ſongea à paſſer dans le Tirol. Les armées traverſerent l'Iſer & marcherent ſur l'Inn où l'on ne pût attaquer Waſſembourg, à cauſe du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on marcha plus bas le long de la même riviere pour ſe loger à Muldorf, où on fit toutes choſes poſſibles pour la paſſer : mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iſer, & que l'on n'avoit point de batteaux, on ne put jamais planter des pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite réſiſtance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus.

Les armées de France & de Suéde n'avoient jamais pénétré ſi avant, & il étoit d'une extrême conſéquence de paſſer la riviere d'Inn, à cauſe du pays d'Obernperg qui en eſt fort proche, & qui eſt des terres héréditaires de l'Empereur que l'on eût certainement fait ſoulever : on ſéjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit paſſé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées & M. de Baviere avoit envoyé beaucoup de chevaux à Paſſaw pour remonter la Cavalerie, où M. de Picolomini qui fut envoyé pour commander les armées, les mit enſemble ; & après avoir amaſſé un Corps très conſidérable qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il paſſa le Danube à Paſſaw, & les armées oppoſées ſe trouverent à cinq ou ſix heures les unes des autres.

On ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi ſur l'Inn, mais plutôt ſur l'Iſer, où on avoit la commodité de moulins ; ainſi on marcha à Dingelfing, qui eſt ſur l'Iſer, où l'on campa. Les ennemis vinrent à Lindaw qui en eſt à une heure & demie ſur la même riviere. Les armées du Roi & des Suédois commencerent à ſe retrancher & les Suédois à faire deux ponts

ſur

sur l'Iser avec des pilotis qui furent achevés en quatre ou cinq jours. Les Officiers de l'artillerie de l'armée du Roi apprirent d'eux à en faire de même ; de sorte qu'il y eût trois ponts faits sans avoir de batteaux, & sur une riviere fort creuse & assez large. Les bleds étant murs, l'Infanterie alloit battre le grain quand la Cavalerie alloit au fourage, de sorte qu'il n'y avoit point de nécessité. On demeura quatre semaines dans le Camp, les ennemis étant fort près & les gardes à la vûë les unes des autres : il s'y passa fort souvent des actions dans les convois de fourages & dans les partis. (1) AN. 1648.

Durant ce tems-là, l'armée de l'ennemi diminuoit beaucoup plus que la nôtre : quand on arriva dans ce Camp, elle étoit beaucoup supérieure ; mais au bout des quatre semaines, elle avoit perdu beaucoup de gens. M. Konigsmarc qui s'étoit séparé avec quelques troupes deux jours après la défaite de Mélander, s'étant emparé de Pragues, les Impériaux y envoyerent peu de troupes ; mais la prise de cette ville leur abattit beaucoup le cœur. On demeura en Baviere jusqu'à ce que les mauvais tems de l'arriere-saison obligerent l'armée de se retirer. Il y arriva durant ce tems-là un accident aux Suédois par une chasse que M. Wrangel voulut faire auprès de Munich, où il perdit quelques étendarts, sept ou huit cens chevaux & quantité d'Officiers.

Après que les armées furent sorties de la Baviere, on repassa le Lech auprès de Landsberg ; on traversa le Danube à Donawert, & l'on alla vers Aischtet en tirant vers le haut Palatinat. Pendant cette irruption en Baviere, où il y eut beaucoup de pays conquis & beaucoup d'interêts différens, il n'y eut jamais rien qui causât la moindre aigreur. L'Infanterie demeuroit toujours au centre & la Cavalerie de chaque armée rouloit d'une aile à l'autre. Les Officiers Généraux des deux armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette Campagne avoit fort gêné l'Empereur & M. de Baviere, ils presserent fort la paix qui se conclut bientôt à Munster. Alors M. de Turenne se retira avec l'armée vers la Suabe, & les Suédois marcherent dans le pays de Nuremberg.

(1) Le détail de cette irruption en Baviere qu'on a mis dans l'histoire du Vicomte, fut pris dans une Relation manuscrite faite par un Officier qui servit pendant toute cette Campagne ; elle se trouve parmi les papiers du Vicomte.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FRANCE.

AN. 1649. APRE'S la concluſion de la paix de Weſtphalie, l'armée du Roi ſe retira dans ſes quartiers de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de France s'échaufferent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit ſortir le Roi hors de Paris, & l'armée Royale prit ſes quartiers tout autour de la ville, avec deſſein de l'affamer. M. le Prince de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de perſonnes de qualité demeurerent dans la Capitale, perſuadées que dans une minorité on ne pouvoit pas entreprendre une choſe de ſi grande conſéquence, ſans la participation des Princes du Sang & des Grands du Royaume. Auſſitôt on envoya quelqu'un de la Cour à M. de Turenne pour ſçavoir ſes ſentimens, qui ne les déguiſa point: il manda même à M. le Cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement ſur ſon amitié, s'il continuoit d'agir ainſi; que quand il paſſeroit le Rhin avec l'armée pour retourner en France, ce ne ſeroit qu'avec le deſſein de procurer la paix, & nullement pour aider à ſoutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre ſi légérement.

Il ſe paſſa quinze jours ou trois ſemaines dans les voyages de la Cour à l'armée, & de l'armée à la Cour. M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit ſa véritable intention, ni faire croire aux Miniſtres qu'il vouloit dépendre entiérement d'eux, quand il ſeroit arrivé en

France, pour autoriſer une entrepriſe qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une minorité ; d'autant plus que perſonne encore n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune déſobéiſſance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des Compagnies qui avoient marqué trop de chaleur ; mais c'étoit plutôt par des interêts particuliers que par un deſſein formé de ſe révolter contre la Cour. AN. 1649.

M. de Turenne ayant fait connoître ſes ſentimens à la Cour, parla aux Officiers ; & hors deux ou trois Régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Auſſi-tôt que la Cour ſçut qu'il alloit paſſer le Rhin, elle ſe découvrit tout-à-fait ; ce qu'elle n'avoit pas fait juſqu'alors, n'ayant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'armée en France quand la paix ſeroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les Officiers de ne plus reconnoître M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus ſur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dûës ; ce qui avec la ſollicitation de M. d'Erlac, ébranla ſix Régimens Allemands qui allerent pendant toute la nuit le joindre à Briſac : trois Régimens d'Infanterie ſe mirent ſous Philisbourg. Il ne reſta avec M. de Turenne que la moitié de l'armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou ſix Régimens. Lui voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour éxécuter les deſſeins qu'il s'étoit propoſés, & ne voulant pas auſſi aller à la Cour pour les raiſons dites ci-deſſus, donna ordre à quelques Officiers Généraux demeurés auprès de lui, d'emmener le reſte des troupes joindre M. d'Erlac. Il ſe retira avec quinze ou vingt de ſes amis en Hollande, où il demeura un mois juſqu'à ce qu'il eût appris que le traitté de Ruel étoit fait : alors il s'embarqua en Zélande, alla deſcendre à Dieppe, & de-là vint en poſte à Paris.

Quoique l'accommodement fut fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour ſongeoit à la Campagne qui commençoit en Flandre, & laiſſoit les affaires au-dedans du Royaume dans une ſituation fort mal aſſurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris ; & comme le deſſein de M. le Cardinal étoit de tout diſſimuler tant que la Campagne dureroit, & que le refroidiſſement qui commençoit entre M. le Prince & lui, faiſoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut aſſez bien reçû, y vêcut à ſon ordinaire, & commença d'entrer en quelque liaiſon avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'armée cette Campagne ; mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne paſſa l'Eté quelquefois à Paris & d'autres fois

AN. 1649. à Compiégne où étoit la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit ſouvent éclairci avec lui ſur tout le paſſé ; mais ſans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Miniſtre ne voulant point donner de ſoupçon à M. le Prince, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne ; & M. de Turenne n'ayant point pris ſes ſûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réſerve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince.

Au commencement de la Campagne, l'armée d'Allemagne refuſa d'obéir à M. d'Erlac ; de ſorte qu'il fut obligé de la quitter. Les Officiers envoyerent des deputés à la Cour pour la ſupplier de deux choſes ; l'une de leur payer ce qui étoit du, & l'autre de renvoyer M. de Turenne pour les commander ; mais elle éluda la derniere demande. Après la levée du ſiége de Cambrai il ne ſe paſſa rien de conſidérable pendant tout le reſte de la Campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit ſi pleine de factions que ſon autorité diminua beaucoup : M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il ſe brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, & par-là fit une déclaration ouverte d'être de ſes amis, ce qui l'engagea dans la ſuite à prendre part avec lui dans ſa bonne ou mauvaiſe fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccomodemens de M. le Prince avec la Cour dont il prit le parti, pour pouſſer à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou ſix ſemaines, il n'y eut preſque pas de jour que les affaires ne priſſent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au déſavantage de M. le Prince : mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matiéres, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas ſatisfaite du procédé de M. le Prince, ſe lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très grand nombre.

AN. 1650. Ces raccomodemens avec la Cour ayant attiré toute la caballe, M. le Cardinal s'en ſervit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux chefs, & qui avoient grand crédit ſur l'eſprit de M. le Duc d'Orleans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obſtacle par la liaiſon qui étoit entre M. le Prince & M. de la Riviere qui avoit un grand pouvoir ſur l'eſprit de M. le Duc d'Orleans. M. le Cardinal ſurmonta enfin ces difficultés, & ayant gagné M. le Duc d'Orleans, on fit arrêter un jour de Conſeil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on fit mener par les Gendarmes du Roi au bois de Vincennes.

M. de Turenne avoit bien vû dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour, par le mariage de Madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la Campagne prochaine l'armée de Flandre; & sçachant que depuis quelques jours il n'alloit plus gueres chez M. le Prince (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite) M. le Cardinal espéroit, comme il lui a dit depuis, qu'il ne se mettroit pas si promptement dans les interêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assûrer qu'il y avoit sûreté entiere pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fut persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fut bien vrai que M. le Prince ne vivoit pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans son malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre Gentils-hommes, & n'ayant point d'argent s'en alla chez M. de Varennes qui lui préta six cens pistoles & l'accompagna à Stenai. M. de Chamilli qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie: trois ou quatre jours après la Cour lui envoya Paris, pour le convier à retourner avec toutes les promesses que l'on peut faire: mais ne pouvant se contenter l'esprit s'il entendoit à aucune négociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris sans vouloir rien écouter, & résolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince, & de n'oublier rien pour faire appréhender les malheurs que pouvoit causer son long emprisonnement. AN. 1650.

Il envoya suivant cette résolution à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous les Gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ses amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente Officiers; & des personnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Boutteville qui étoient dans les interêts de M. le Prince: M. de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits; mais il ne put gagner que trois Regimens d'Infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage qui quitterent la Lorraine, marcherent en Corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Stenai. Le Régiment de Beauvau Cavalerie vouloit venir joindre

AN. 1650. son Colonel qui vint trouver M. de Turenne, dans les interêts de qui il a toujours été ; mais on enferma ce Régiment dans une ville, & ce qui s'en put sauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Stenai dans des quartiers ; M. de Turenne n'ayant pas voulu presser les Commandans de Stenai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne semblât vouloir mettre de ses gens dans les Places de M. le Prince, & aussi parceque les Commandans n'eussent pas voulu les recevoir à cause de la disposition de leurs garnisons. Celle de Damvillers commença à se déclarer contre M. le Prince, & les soldats prirent M. le Chevalier de la Rochefoucault leur Commandant, en criant, Vive le Roi. Quelques jours après M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les soldats de la garnison firent prisonniers leurs Officiers & se rendirent maîtres de la Place qu'ils livrerent à M. de la Ferté. Ceux de Stenai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Moussaye l'importance qu'il y avoit de s'assurer de la Citadelle. On y laissa entrer huit Compagnies du Régiment de Turenne qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maîtres jusqu'à la sortie de prison de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent.

Il ne resta que cette Place pour soutien de tout le parti ; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes en qui il s'est toujours fié sans aucune réserve. On fut obligé d'avoir recours aux Espagnols après avoir reçu une disgrace. Le Régiment du Passage fut défait en voulant entrer à Stenai ; mais la compagnie des Gardes de M. de Turenne que le Lieutenant nommé la Berge commandoit, passa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ses gens, entra dans Stenai après avoir fait l'action la plus vigoureuse qui se soit vûë. M. de Turenne demanda à entretenir le Gouverneur de Montmédi, ce qui se fit le lendemain. Ayant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce Gouverneur & en M. le Comte de Fuensaldagne (qui gouvernoit toutes choses en Flandres quoique l'Archiduc y fut) une parfaite sincérité, en cachant néanmoins leur impuissance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le Gouverneur de Montmédi fut suivie premiérement d'un secours de quinze cens chevaux & de quelque Infanterie que l'on jetta dans Dun, & ensuite du traitté que Madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le Roi d'Espagne. Cette Princesse après la prison de M. le Prince, s'étant retirée en Normandie, & de-là ayant passé en Hollande, s'en vint par le pays de Liége à Stenai, & se logea à la Citadelle

qui fut toujours gardée par quelques ſoldats de la vieille garniſon & par les huit Compagnies du Régiment de Turenne, ſans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura toujours dans une parfaite intelligence avec elle depuis le commencement juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince. AN. 1650.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le Comte de Fuenſaldagne ſe virent dans la ville de Marche, & la perte de Clermont & de Damvillers l'ayant un peu refroidi, l'obligea à preſſer fort pour avoir la Citadelle de Stenai, qui étoit le ſeul lieu qui reſtoit au Parti. Quoique M. de Turénne n'eût d'autre reſſource que dans les Eſpagnols, il riſqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit : & comme ſon deſſein avoit toujours été de ne demeurer avec eux, qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aiſe de demeurer en lieu où il pût diſpoſer de lui. Ainſi après une conteſtation de ſix ſemaines il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuenſaldagne : mais la négociation continua par le moyen de Dom Gabriel de Tolede, envoyé à Stenai pour traitter avec Madame de Longueville & M. de Turenne. Le traité fut conclu, dans lequel M. de Fuenſaldagne promettoit au nom du Roi Catholique, & Madame de Longueville & M. de Turenne promettoient en leur nom de ne ſe point accommoder que M. le Prince ne fût hors de priſon, & que l'on n'eût offert une paix juſte, égale & raiſonnable à l'Eſpagne.

Les choſes étant achevées de cette façon, on ſe prépara pour la Campagne. Les Eſpagnols eſſayerent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une armée dans la Champagne pendant qu'ils agiroient en Picardie : mais lui ſçachant bien que leur penſée étoit de profiter des diviſions de France pour reprendre les Places que le Roi tenoit ſur eux, & que s'il demeuroit avec un Corps ſéparé, l'armée du Roi tomberoit toute entiére ſur lui, il aima mieux prendre le parti de ſe joindre au Corps de l'armée d'Eſpagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le Royaume pour faire diverſion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le Royaume. Après qu'il eût joint l'armée d'Eſpagne, on alla aſſiéger le Câtelet qui ne dura que trois jours : enſuite ayant appris qu'une partie de la Cavalerie qui étoit dans Guiſe en étoit ſortie, on l'alla aſſiéger ſept ou huit jours après en préſence de l'armée du Roi, qui s'étant aſſemblée s'approcha de l'armée d'Eſpagne.

AN. 1650. Les deux armées étoient presque de même nombre, à sçavoir de dix ou douze mille hommes & de six ou sept mille chevaux. Les pluyes qui survinrent gâterent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Espagnols, mit l'armée en une telle nécessité de pain, que l'on ne pût travailler que fort lentement au siége : dès le commencement les soldats n'avoient qu'une seule ration de pain en trois jours ; mais sur la fin la nécessité devint si grande, qu'elle les obligea de lever le siége, & de se retirer à deux lieuës de-là, où les soldats de l'Infanterie eurent beaucoup de peine à se traîner, à cause de la foiblesse, où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eû des vivres, & que l'on eut séjourné sept ou huit jours dans ce camp, on alla attaquer *la Capelle*, que l'on prit en dix jours ; & ensuite le tems de la moisson étant venu, l'armée marcha vers Vervins ; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'armée du Roi, qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derriere les marais de Liesse : il fit connoître à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que si on avançoit encore à deux lieuës de Vervins, qu'assurément l'armée de France se mettroit en quelque mauvaise posture, & qu'elle donneroit lieu d'entreprendre quelque chose sur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieuës par delà Vervins, où l'on apprit que l'armée du Roi continuoit à se retirer. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhetel, qui se rendirent ; d'où il manda à l'armée d'Espagne que l'on trouveroit à vivre sur la riviere d'Aisne, où elle s'avança, & mit une garnison dans Rhetel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort estimé en Flandre, pour y commander. Comme le séjour de l'armée autour de la Ville ruinoit entiérement tous les bleds, & ôtoit le moyen à la garnison de subsister, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la riviere d'Aisne, en s'approchant de Paris & de l'armée du Roi qui s'étoit retirée vers Rheims : son intention étoit toûjours que l'armée d'Espagne entrât le plus avant qu'il se pourroit dans le Royaume, croyant que M. le Prince qui étoit dans le bois de Vincennes, seroit mené à Paris, & qu'ainsi il ne seroit plus à la disposition de la Cour ; & esperant aussi que si on le laissoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque bon succès, il pourroit obliger l'armée d'Espagne de marcher jusques là. M. de Turenne ne donnoit conseil aux Espagnols pour les mouvemens de leur armée, que suivant les marches que faisoit l'armée du Roi, & selon que la guerre le permettoit ;

permettoit : car les armées étant égales, conseiller en partant de la Capelle de marcher jusqu'à Paris, ayant tout contraire en France, & personne ne se déclarant pour M. le Prince, auroit parû si emporté, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux. AN. 1650.

Après avoir donc marché jusqu'à Neufchâtel sur la riviere d'Aisne, les Espagnols firent avec raison difficulté de la passer avec toute leur armée ; parceque celle du Roi étant entre Rheims & Soissons, derriere la riviere de Vesle, ils ne voyoient aucune apparence de rien exécuter ; & que leur Infanterie pâtissoit beaucoup, n'ayant plus le moyen de faire venir des convois : M. de Turenne laissant à Neufchâtel le Corps de l'armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mousquetaires, pour voir en quelle posture seroit l'armée du Roi : il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Rheims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fismes, derriere la riviere de Vesle, avec dix Régimens de Cavalerie, & qu'il y avoit cent mousquetaires dans la Ville : il s'y en alla en diligence ; & après une grande résistance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la Cavalerie, il rompit entiérement tous les Régimens qui s'opposoient à son passage, fit quatre ou cinq cens prisonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très-bien fait, de se retirer à Soissons avec beaucoup de peine. L'Infanterie qui étoit dans Fismes se rendit, & M. de Turenne manda à M. l'Archiduc ce qui s'étoit passé ; & que s'il lui plaisoit de s'avancer à Fismes avec l'armée, qu'assurément elle y subsisteroit très bien, y ayant beaucoup de moulins sur la riviere, & une très-grande quantité de grains & de bestiaux.

L'armée d'Espagne y marcha, & on fit avancer M. de Bouteville jusqu'à la Ferté Milon, qui mit des sauvegardes dans ce village. Voyant l'armée de France renfermée dans Rheims, un Corps derriere la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuensaldagne se fussent assurément résolus d'y marcher, si M. le Prince fut demeuré à Vincennes ; mais on apprit qu'après de grandes contestations entre M. le Tellier & M. le Duc d'Orleans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Bastille, que M. le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une très-petite escorte à Marcoussi, à huit lieuës de Paris sur le chemin d'Orleans. Alors il n'y avoit plus de raison de marcher à Paris avec le Corps de l'armée, & il auroit été inutile & dangereux d'y aller avec des gens détachés, à cause de l'armée du Roi, qui eût pû en détacher un plus grand nombre, & laisser tout son bagage dans les Villes ; ce que l'armée d'Espagne ne pouvoit pas faire.

AN. 1650. On envoya de Fiſmes faire des propoſitions de paix : Dom Gabriël de Tolede fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fiſmes de la part de M. le Duc d'Orleans ; mais tout cela ne produiſit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le traitté étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le Cardinal Mazarin : M. de Bouillon qui y avoit la principale autorité, y gouverna les affaires du parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduiſit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui ſe peut dans une conjoncture ſi difficile.

L'armée d'Eſpagne ſéjourna un mois à Fiſmes, afin de voir ſi ces propoſitions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Après ce tems là, on tint conſeil, pour ſçavoir quelle Ville de la frontiére on devoit aſſieger en ſe retirant : les Eſpagnols avoient deſſein d'aller à Rocroi ; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouſon, Ville ſur la Meuſe à deux lieuës de Stenai, qui ſervoit beaucoup à ſa conſervation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'hiver ſur cette frontiére. Ainſi on détacha le Marquis de Maſingen, Meſtre de Camp Géneral de l'armée d'Eſpagne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller aſſieger Mouſon. Le reſte de l'armée demeura ſur la riviere d'Aiſne pour couvrir le ſiége, & obſerver l'armée du Roi, qui s'étoit aſſemblée vers Châlons. Comme le ſiége tira fort en longueur à cauſe des grandes pluyes & du peu d'artillerie qu'avoient les Eſpagnols, M. le Maréchal du Pleſſis qui commandoit l'armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le deſſein de ſecourir Mouſon ; ce qui obligea l'armée d'Eſpagne d'aller au ſiége : M. de Turenne demeura avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y ayant point de circonvallation, & étant néceſſaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprît quelque ſecours. A la fin, après ſept ſemaines de ſiége, durant une très mauvaiſe ſaiſon, la Ville de Mouſon ſe rendit.

Après la priſe de Mouſon, l'armée d'Eſpagne demeura fort affoiblie par la longueur du ſiége, qui ne finit que fort avant dans le mois de Novembre : M. de Turenne voyoit bien que dans le deſſein que les Géneraux Eſpagnols avoient de ſe retirer dans leurs quartiers d'hiver, il perdroit Rhetel & Château Porcien pendant l'hiver ; & que les troupes Allemandes, que les Eſpagnols avoient levées depuis peu, périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre : il conſeilla à M. le Comte de Fuenſaldagne de laiſſer toute l'armée entre la riviere de Meuſe & celle d'Aiſne ; mais n'ayant pû l'y déterminer, il demeura lui-même ſur la frontiére, avec cinq Régimens Allemans de Cavalerie nouvellement le-

vés, qui faiſoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le Comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le Maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faiſoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du Corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'Infanterie, elle étoit compoſée de deux mille cinq cens hommes ; une partie Walons, & l'autre Lorrains, n'y ayant point d'Infanterie Françoiſe que le Régiment de Turenne commandé par Betbeſé, celui de la Couronne par Rochepare, & celui de Stenai commandé par le Comte de Quintin : avec ces troupes & ſix piéces de Campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuſe & l'Aiſne. Outre celles là, M. l'Archiduc laiſſa douze cens hommes de pied dans Rhetel, & deux cens chevaux ſous le commandement de Delliponti, qui étoit Sergent Major Géneral de bataille, & homme de grande réputation en Flandre. AN. 1650.

L'armée du Roi durant le ſiége de Mouſon, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à ſe rafraîchir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bourdeaux : quand on les eut raſſemblées, elle ſe trouva forte de ſix à ſept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on réſolut de venir attaquer Rhetel. C'étoit aſſez avant dans le mois de Décembre : l'armée arriva devant la Place le Vendredi, & le Samedi on commença à faire les approches ; on prit d'abord un fauxbourg ; on s'approcha le long des maiſons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une piéce de douze : enſuite ayant trouvé les poutres du pont, auſquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir ſervir qu'à mettre des planches deſſus ; les aſſiegeans le firent, & s'attacherent à la porte : ils en furent repouſſés la premiere fois ; mais y étant retournés, les aſſiegés battirent la chamade, & demanderent à parlementer le mardi au matin : tout le Corps de l'armée étoit de l'autre côté de la riviere, & avoit laiſſé deux Régimens pour faire une fauſſe attaque qui réüſſit.

M. de Turenne ſçachant que l'armée du Roi marchoit au ſiége de Rhetel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'armée ſéparée dans ſes quartiers autour de la Ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie ; ce qui affoiblit toujours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le mardi il fit ſept grandes lieuës pour arriver à la vûë de Rhetel, ayant oüi le canon le matin, & n'y ayant nulle apparence que la Ville fut en état d'être forcée ſi tôt : il arriva à une heure de nuit à une lieuë de la Ville ; après avoir pouſſé quelque Cavalerie, il fit quelques

AN. 1650. prisonniers, qui lui dirent que la Ville étoit renduë : il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon, pour voir si les assiegés ne répondroient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la Ville étoit renduë, on n'en douta plus, & l'armée reprit le chemin par lequel elle étoit venuë, & alla loger à quatre lieuës de-là dans une vallée, n'ayant pas le moyen de demeurer dans la Champagne faute d'eau & de couvert.

Le mardi que la Ville se rendit & le lendemain, l'armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mercredi au jeudi : le matin elle arriva à la vûë des Cravates que M. de Turenne avoit laissés une demie lieuë derriere lui. Sur cette nouvelle il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne ; & comme l'armée du Roi marchoit dans la plaine, il la côtoya près d'une heure à une demie portée de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combattre : les Régimens Allemans avoient l'aîle droite, & la Cavalerie de M. de Turenne avoit l'aîle gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les armées marcherent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parceque l'Infanterie du Roi n'étoit pas encore assez près pour faire prendre la résolution au Géneral de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arriverent, & M. de Turenne voulant éviter que l'armée du Roi n'eut le tems de mettre son Infanterie dans l'intervalle de ses deux aîles, fit promptement mettre la Cavalerie Lorraine à sa main gauche sur deux lignes, dont il y avoit douze escadrons à la premiere, & huit à la seconde : il marcha droit à l'aîle droite de l'armée du Roi. M. de Beauveau, M. de Duras, M. de Bouteville & M. de Mantausier commandoient les escadrons de la premiere ligne du Corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient commandés par leurs Officiers, vinrent doubler si promptement à la gauche, qu'ils ne donnerent pas le tems à la Cavalerie de l'armée du Roi de leur opposer que trois escadrons ; parcequ'ils avoient toûjours reglé le premier escadron de leur aîle droite au Corps de M. de Turenne seul ; cela étoit cause aussi qu'ils avoient beaucoup d'escadrons auprès de leur Infanterie, & par là le même avantage contre la Cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux.

En cette disposition on marcha à la charge, & toute la premiere ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, sans tirer : il y

eut quantité d'Officiers tués de cette premiere charge, & preſque tous les eſcadrons de l'armée du Roi de la premiere ligne furent rompus ; mais avec une ſi grande réſiſtance que ceux des Lorrains étoient preſque auſſi rompus qu'eux. Les eſcadrons de l'armée du Roi qui étoient près de l'Infanterie, demeurerent entiers, n'ayant pas combattu ; mais toute la premiere ligne des Lorrains compoſée de ſept eſcadrons, ſe mit en déſordre contre les trois François qui lui étoient oppoſés : il y eut auſſi quelque eſcadron qui paſſa dans l'intervalle l'un de l'autre. AN. 1650.

M. de Turenne n'avoit de ſes troupes que deux eſcadrons de la ſeconde ligne, dont la premiere fut rompuë par un eſcadron paſſé dans l'intervalle, ſon Colonel ayant été tué : l'autre commandé par le Major paſſa en avant, & en rompit deux de l'ennemi : toute la ſeconde ligne des Lorrains ſe mêla avec la premiere ; de ſorte que quand la ſeconde ligne de l'armée du Roi, qui étoit compoſée de tous les Régimens de la vieille armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confuſion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les eſcadrons de la premiere ligne à la charge, & puis retourner à la ſeconde ligne, fut obligé par la grande réſiſtance à ſe mêler ; de ſorte que ſon cheval fut bleſſé de deux coups, & ainſi il n'étoit plus en état de ſe porter en aucun lieu qu'au petit pas. Meſſieurs de Beauveau, de Bouteville, de Duras, de Montauſier ayant rompu les eſcadrons qui leur étoient oppoſés, marcherent juſques auprès du canon, & rompirent quelques eſcadrons de la ſeconde ligne. Cependant à l'aîle droite de M. de Turenne commandée par la Fauge, cinq Régimens Allemans eurent quelque avantage à la premiere charge ; mais enſuite toutes les troupes ſe mirent en confuſion, & commencerent à prendre la fuite ; ce qui donna moyen à quelques eſcadrons de l'aîle gauche de l'armée du Roi de revenir à l'aîle droite ; & la ſeconde ligne ayant marché aux Lorrains qui étoient déja en grande confuſion, ils prirent la fuite : M. de Fauge après avoir très-bien fait ſon devoir, fut fait priſonnier ; le Comte de Ligneville bleſſé de deux coups au travers du corps ; le Prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de Turenne qui avoit marché entre les Lorrains & ſes troupes, ſe trouva dans ce déſordre au commencement ſeul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cauſe de la grande réſiſtance ; il fut reconnu ſouvent, & ſon cheval bleſſé encore de deux autres coups, des Cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier : la Berge ſon Lieutenant des Gardes, le joignit ; ils furent ſuivis de ſept ou huit Cavaliers, dont trois prirent M. de Turenne & quelques au-

AN. 1650. tres ſon Lieutenant, mais ils s'en démêlerent heureuſement ; & ayant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencerent à ſe retirer un peu de la preſſe : il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu là, & il étoit au milieu des eſcadrons de l'armée du Roi. La Berge pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'armée du Roi, & que c'étoient des Allemans qui ne les connoiſſoient pas qui les avoient voulu tuer. Enfin par un bonheur extraordinaire on les laiſſa aller ; le cheval de M. de Turenne étoit bleſſé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau Major du Régiment de Beauveau, qui lui prêta un cheval, & il ſe ſauva au milieu des plaines de Champagne, ſans que perſonne le ſuivit. Les deux aîles de ſon armée avoient été rompuës, & toute l'Infanterie avoit jetté les armes, excepté le Régiment de M. de Turenne, qui ſans vouloir avoir de quartier ſe mêla avec l'Infanterie de l'armée du Roi, & tous les Officiers & Soldats furent tués ou faits priſonniers, après avoir tenu ferme une heure entiere, ſans aucune Cavalerie pour la ſoûtenir. Dom Eſtevan de Gamare Géneral d'artillerie d'Eſpagne, ſe trouva auprès de l'Infanterie, où il fut pris, auſſi bien que M. de Bouteville, & M. de Quintin qui commandoit le Régiment de Bourgogne.

Les choſes étant entiérement deſeſperées, M. de Turenne ne put pas ſe retirer par le plus court chemin vers la riviere d'Aiſne, à cauſe des troupes du Roi, qui en ſuivant les fuyards de l'aîle droite, lui avoient coupé le chemin ; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés ſur ſa route : après avoir demeuré ſix heures à Bar, & donné ordre à la Cavalerie qui étoit venuë avec lui, & à M. de Duras, qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de ſe retirer dans le Luxembourg ; il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmedi, où il trouva une partie de la Cavalerie ſauvée de la bataille, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choſes à Bruxelles. Il manda en même-tems à Madame de Longueville à Stenai, qu'il étoit à Montmedi, & l'aſſura que ſi l'armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Stenai, qu'il s'y en iroit auſſi-tôt avec les troupes qu'il retenoit autour de Montmedi, qui n'eſt qu'à deux lieuës de Stenai. M. de Turenne ne voulut pas aller ſi-tôt à Stenai, de peur que les Eſpagnols ne cruſſent, qu'il ne ſe fioit pas entiérement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit ſi mauvaiſe opinion des affaires, qu'il étoit bien aiſe de chercher à ſe mettre

promptement en un lieu, d'où on pourroit plus aiſément ſonger à un accommodement : la connoiſſance auſſi des affaires de Flandre lui faiſoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Eſpagnols étoient les maîtres, que d'aller à Stenai ; parceque, quoique M. de Fuenſaldagne de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le parti, néanmoins tous les gens du pays qui vouloient toûjours que l'on employât les forces d'Eſpagne à reprendre les Places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favoriſer le parti, ſe ſervoient de ce mauvais évenement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuenſaldagne. Si M. de Turenne après ce malheur, y eût encore ajouté la méfiance en s'en allant à Stenai, il eſt, ſans doute, que M. de Fuenſaldagne eût changé de meſures, & qu'il eût fallu ſonger à un accommodement honteux. Mais la choſe prit toute une autre face ; & ſçachant que M. de Turenne étoit à Montmedi, & tous les Officiers de l'armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour diſpoſer de toutes les Charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour ſes troupes. AN. 1650.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Stenai, où ils réſolurent enſemble de demeurer dans la même penſée juſqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuenſaldagne vinrent enſuite à Namur, pour conferer avec M. de Turenne : ils y demeurerent quatre jours enſemble pour donner ordre aux quartiers des troupes ; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulut traitter avec M. l'Electeur de Cologne pour des quartiers dans le pays de Liége ; mais n'ayant pû s'accommoder, il y mena ſes troupes. AN. 1650.

Durant ce tems là, les déſordres recommencerent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulierement toutes les caballes qui ſe formerent alors, je n'en dirai rien ; mais ſeulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ſes troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Eſpagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le traitté fait avec eux, M. de Fuenſaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne ; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir, dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de ſe dégager d'avec les Eſpagnols. Peu après il apprit par le ſieur de la Berge, que Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit ſorti du Havre, & étoit

AN. 1651. allé à Paris : il ſçut auſſi en même-tems que M. le Cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ſes interêts, & voulant perſuader qu'il lui donnoit ſa liberté, quoiqu'il y fut obligé par les remontrances du Parlement, & la liaiſon de M. d'Orleans & du Cardinal de Retz. M. le Cardinal n'ayant pû réüſſir dans ce projet, eſpera que la Reine ſortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne ; mais elle en fut empêchée par les Gardes que M. d'Orleans & le peuple firent faire devant le Palais Royal ; ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, enſuite au pays de Liége, & delà à Cologne, dont il revint, comme il ſera dit ci-après.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Ardenne, s'en alla incontinent à Stenai, pour chercher les moyens de ſatisfaire à l'autre clauſe du traitté d'Eſpagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juſte, égale & raiſonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuenſaldagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le premier article du traitté, & que l'on pût, ſur ce qu'on y avoit manqué en tous les tems à l'égard des ſommes promiſes, prendre un prétexte bien raiſonnable de ſe dégager du ſecond, que néanmoins la maniere obligeante dont il en avoit toûjours uſé, & la connoiſſance certaine que ce n'étoit que la néceſſité, & non la mauvaiſe volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Stenai qu'après avoir donné tout le tems raiſonnable pour travailler à ce ſecond article. Etant arrivé à Stenai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par leſquelles il témoignoit ſouhaiter fort de la voir, & faiſoit de grands complimens à M. de Turenne ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, ayant envoyé à Bruxelles pour faire ſçavoir aux Eſpagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remerciroit de l'aſſiſtance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Stenai, & ne fut point embaraſſé de ce que Madame de Longueville en partoit : ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent en bonne intelligence ; mais n'étant point fort preſſé pour ſes interêts particuliers, il ne vouloit ſortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince qu'il trouvoit fort à propos que l'on envoyât promptement quelque perſonne de conſidération, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût ſe retirer de bonne grace d'avec les Eſpagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels, que l'on y ſongeoit tout de bon, & que l'on faiſoit des ouvertures raiſonnables.

nables. On envoya de la Cour M. de Croiſſi à Stenai, & par les inſtances AN. 1651.
que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On preſſa fort cette négociation, & l'on propoſa du côté de la France que M. le Duc d'Orleans iroit avec un plein pouvoir ſur la frontiére avec des perſonnes nommées, ſi M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Eſpagne, que les Eſpagnols avoient toujours dit qu'il avoit. D'ailleurs M. de Turenne fit ſçavoir à M. le Comte de Fuenſaldagne que l'on ſatisferoit l'Eſpagne par raport au Portugal & à la Catalogne, pourvû que les autres conditions de la paix fuſſent raiſonnables: mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes eſpérances que l'on avoit conçûës en Eſpagne des guerres civiles de France, avoient ôté toute penſée de ſonger promptement à la paix.

Après deux mois de négociation, M. de Turenne manda à M. de Fuenſaldagne, qu'ayant fait de ſon côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris: il le remercia en même tems de l'aſſiſtance qu'il avoit reçûë du Roi d'Eſpagne & de la civilité avec laquelle il en avoit uſé envers lui en toutes rencontres, & lui fit dire auſſi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui étoient reſtés de la bataille de Rhétel & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France.

Pendant le ſéjour de M. de Turenne à Stenai, après le départ de Madame de Longueville, il ſentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit ſouvent de penſée depuis ſa ſortie de priſon, ſouhaittant quelquefois que M. de Turenne vint bientôt à Paris, & d'autres fois déſirant qu'il demeurât à Stenai, ſuivant l'envie qu'il avoit ou de ravoir promptement la Place, que M. de Turenne par ſon retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaiſon avec les Eſpagnols. Quand Madame de Longueville partit de Stenai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner ſa parole, de demeurer toujours dans les interêts de M. le Prince: mais lui qui croyoit, après avoir montré durant la priſon de M. le Prince un ſi grand déſintéreſſement, pouvoir agir ſuivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à Madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner; mais qu'après avoir fait ſortir ſes gens de Stenai, remis la Place entre les mains de M. le Prince, & ſatisfait aux Eſpagnols touchant l'article de la paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ſes meſures. En effet M. de Turenne, depuis que Madame de

AN. 1651. Longueville fût partie, juſqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems néceſſaire pour bien ſortir d'avec les Eſpagnols touchant l'article de la paix ; n'ayant eu nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il ſçavoit bien que tous ceux du parti de M. le Prince prenoient des meſures pour leurs interêts particuliers : mais il ne croyoit pas que de ſonger aux ſiens, en ſe hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Eſpagnols, que l'empêchement à la paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas un plein pouvoir de traitter. M. de Turenne en ayant été pleinement inſtruit & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer davantage à Stenai, en partit & retourna à Paris. Sçachant que M. le Prince & beaucoup de perſonnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, ſans affecter qu'il ne le déſiroit pas, il arriva à Paris un jour plutôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces ſortes d'honneurs qui aſſûrément ſont de mauvaiſe grace, quand on vient d'avec les Eſpagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

En ce tems là, la Reine ne ſe gouvernoit en ſecret que par les conſeils de M. le Cardinal, quoique au dehors tout paroiſſoit s'oppoſer à ſon retour en France. Le Parlement même faiſoit ſouvent des remontrances là-deſſus ; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'aſſûrer que le Cardinal ne ſeroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adreſſoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit ſouvent des conſeils à l'Hôtel de Longueville, étoit aſſez bien avec M. le Duc d'Orleans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal quand il le fit ſortir du Havre, crut qu'il s'ajuſteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiſelle de Chevreuſe, qui étoit une des conditions ſur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à ſa liberté. Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu, M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui déſirant le Gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le Prince de Conti, ſe rapprochoit un peu de la Cour, ſans avoir pourtant, à ce qu'il diſoit, aucune communication avec M. le Cardinal : mais il eſt bien vrai que Madame de Longueville & M. le Prince de Conti négocioient avec le Miniſtre par le moyen de Madame la Princeſſe Palatine, & promettoient que M. le Prince ſe radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit.

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le sçut arrivé, le mena au Louvre & de-là dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'Hôtel de Longueville; mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner; ayant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Stenai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des interêts particuliers & de belles apparences au dehors qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assûroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui, & le vouloit fort engager à avoir des prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi ayant reçu des bons quartiers d'hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers : M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il ne s'y interessa pas comme une chose qui le touchoit de près. AN. 1651.

Il faudroit parler fort au long si l'on vouloit dire tous les changemens d'interêts, qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne ayant agi en toute rencontre contre les interêts de M. le Cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de régle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui. Long-tems même après son retour à Paris, Madame de Longueville ayant voulu sçavoir de lui s'il demeureroit dans les interêts de M. le Prince, il lui dit que ce qu'il avoit fait par le passé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que de s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette disposition, voyant assez souvent M. le Prince qui vivoit fort bien avec lui; mais qui étoit si combattu de diverses pensées que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompît avec la Cour, pouvoir prendre de liaison sûre avec lui. Ce n'est pas que M. le Prince ne lui témoignât beaucoup de reconnoissance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'estime pour lui & autant d'amitié que pour personne: mais M. de Turenne songeoit qu'il n'étoit pas raisonnable de s'engager contre la Cour à une suite d'affaires, dont il sçavoit que le but n'étoit que de procurer les interêts d'un petit nombre de personnes, sans aucune vûë du bien public.

AN. 1651. Ces considérations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne se point mettre dans le parti de M. le Prince, depuis sa sortie de prison : elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches basses du côté de la Cour. Il souhaittoit que les affaires vinssent en état que M. de Bouillon & lui pûssent s'y raccommoder ; mais il ne faisoit pour cela aucun pas contre la bienséance. Pendant l'absence de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir, ne souhaittoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour ; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux freres, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son parti, après les choses passées, & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute caballe.

Quelque tems avant que M. le Prince eut le gouvernement de Guyenne ; & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencerent à augmenter de part & d'autre, & la caballe qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commença à s'affoiblir. M. le Prince voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il désiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le Duc d'Orleans, avec les mécontens & avec Madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce que l'on différoit de donner le Gouvernement de Provence à M. le Prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de retourner en Normandie. Toutes ces choses ayant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut avis que dans ce dernier réfroidissement il y avoit eu quelques murmures sourds qu'on vouloit l'arrêter : ces bruits joints à une allarme qu'il eût une nuit, que l'on avoit vû quelques soldats marcher vers l'Hôtel de Condé, l'obligerent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieuës de Paris.

Cette journée-là, tous ceux qui étoient entiérement attachés à ses interêts s'en allerent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur, on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla aussi : il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils se promenerent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fit, en témoignant le grand désir qu'il avoit qu'il voulut entrer avec lui dans le parti dont il lui montroit la grandeur par la quantité de Provinces qui se déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans sa premiere pensée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui sur

les raisons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire ; lesquelles en effet étoient de telle nature, qu'on les garde en soi pour y conformer sa conduite, & non point pour les divulguer, sçachant bien qu'elles ne feroient aucun effet, & ayant une entiere connoissance du naturel des personnes qui devoient entrer dans la caballe. AN. 1651.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris toujours fort mal avec la Cour ; ensuite les négociations n'ayant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le Prince de Conti & Madame de Longueville ; enfin en Guyenne où il commença à se déclarer ouvertement contre la Cour. Les principaux Ministres qui s'étoient opposés aux établissemens de M. le Prince, l'avoient poussé autant qu'ils avoient pû à sortir de Paris ; & quand il faisoit quelques ouvertures d'accommodement, il les tournoient du mauvais côté : toute cette caballe souhaittant son éloignement, & que les choses se portâssent à l'extrémité contre lui. Ces Messieurs ne trouvoient pas aussi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeurassent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de-là à Poitiers en se cachant aux deux freres, persuadée que ce traittement les mettroit dans le parti de M. le Prince ou dans celui de M. d'Orleans qui se formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile ; que d'entrer dans toutes ces intrigues.

Cependant M. le Duc d'Orleans & le Parlement de Paris étoient allarmés du retour de M. le Cardinal Mazarin, qui ayant demeuré en Allemagne depuis la sortie de prison de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes, qu'il avoit levés & de quelques troupes qu'il avoit prises sur la frontiére. M. de Bouillon étoit au plus fort de ses affaires qu'il sollicitoit au Parlement ; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût désiré ; car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le Cardinal Mazarin. Aussi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent concluës, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, sçavoit que la Cour seroit si changée par le retour du Cardinal, que M. de Bouillon & lui y seroient bien reçûs ; M. le Cardinal ayant toujours écrit des choses fort avantageuses pour eux, dès qu'il sçut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince ; au lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'absence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux freres. AN. 1652.

M. de Turenne trouva la Cour entiérement gouvernée par M. le Cardinal ; mais les affaires étoient dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faisoit en Guyenne, que par les troupes de M. le Duc d'Or-

AN. 1652. leans qu'il avoit fait raſſembler ſur la riviere de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le Cardinal Mazarin, & s'étoit entiérement lié aux interêts de M. le Duc d'Orleans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, eſcortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le Maréchal d'Hocquincourt les mena enſuite devant Angers qui ſe rendit après quelques jours de ſiége, & on prit auſſi le pont de Cé. La Cour s'en alla de-là à Tours & enſuite à Blois. Dans le tems même M. de Nemours emmena ſix mille hommes de Flandre, compoſés des troupes de M. le Prince, & de Régimens Allemans que les Eſpagnols lui avoient donnés. Ils ne trouverent aucune difficulté à traverſer la France, n'y ayant point de troupes à leur oppoſer, & vinrent joindre les troupes de Gaſton près d'Orleans, laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiſelle, demeura dans le parti des Princes.

Dans ces circonſtances, la Cour aſſembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour qu'il feroit difficulté que M. le Maréchal d'Hocquincourt le put joindre avec le Corps qui avoit remené M. le Cardinal Mazarin: mais voyant qu'il falloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en ſi mauvais état, il n'en fit point de ſcrupule, & deux jours après craignant que l'ennemi ne ſe ſaiſit du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par ſon ordre & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'armée du Roi étant à ſix ou ſept lieuës de-là, il fit raccommoder le pont pour donner jalouſie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils ſongeaſſent à forcer ce Pont. Cela ne l'empêcha pas d'y marcher; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mouſquetaires du Régiment d'Uxelles, ſans munitions. On ſe hâta d'y faire marcher trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient à deux heures de-là: mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emporterent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le Maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'Officiers firent une barricade dans ce qui leur reſta du pont, n'ayant plus de ſoldats qui pûſſent tirer, faute de munitions; & le canon des ennemis les incommodant beaucoup. M. de Longpré y fut bleſſé d'un éclat, & beaucoup d'Officiers. Enfin après avoir ſoutenu ce poſte long-tems contre toutes les troupes de l'ennemi, les Régimens arriverent; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau.

La Cour paſſoit aſſez proche de-là pour aller à Sulli, & on ſut plus de trois heures avant que cette Infanterie arrivât : ſi l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eût fait courir grand hazard au Roi & à la Reine, qui eûſſent été obligés de ſe ſauver avec peine, l'armée n'étant pas enſemble. On rompit le pont de Gergeau ; & comme celui de Gien étoit de grande conſéquence, on y marcha avec toute l'armée qui y paſſa deux jours après la riviere de Loire, & la Cour vint s'y établir. AN. 1652.

On eût nouvelle en même tems que M. le Prince étoit venu de Guiene joindre ſon armée avec ſix ou ſept perſonnes avec lui ; & après que les rebelles eurent fait grandes réjouiſſances de ſa venuë, il marcha à Montargis qui ſe rendit auſſi-tôt, n'y ayant perſonne dedans. Son armée étoit forte de ſix à ſept mille hommes de pied & cinq mille chevaux, compoſée de troupes de M. d'Orleans, des ſiennes & de ce renfort de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied & quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'Avril & il n'y avoit pas moyen de ſubſiſter enſemble à cauſe du fourage ; de ſorte que l'armée du Roi, après avoir paſſé la riviere de Loire à Gien, marcha derriere le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le Maréchal d'Hocquincourt ſe logea à Bleneau avec toutes ſes troupes, & M. de Turenne avec les ſiennes à Briare : le lendemain il s'en alla dîner à Bleneau avec M. le Maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'ayant envoyé des partis vers Château-renard, on lui avoit rapporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eût quitté & fut revenu à ſon quartier, il ſçut à ſept heures du ſoir par un homme que M. le Maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bleneau, & en effet M. le Prince ayant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu ſéparés, marcha droit à Chatillon, & de-là au canal ſur lequel M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit logé ſes Dragons : le Prince les ayant emporté ſans nulle réſiſtance, paſſe le canal avec toute ſon armée à l'entrée de la nuit. M. le Maréchal d'Hocquincourt ne croyant pas que ſa marche put être ſi diligente, & ſe fiant ſur ce que ſes Dragons tiendroient plus de tems au paſſage du canal, avoit un peu attendu avant que de raſſembler ſes troupes ; mais étant averti que les Dragons étoient attaqués ſur le canal, il manda promptement ſa Cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'alarme. Il trouva M. le Prince paſſé ; & voulant s'oppoſer à lui derriere un village qui étoit déja aſſez loin du paſſage, il chargea deux ou trois fois avec ſa Cavalerie qui

AN. 1652. fut rompuë ; ſon Infanterie n'ayant pas eu le tems de venir au rendez-vous, ſe retira dans Bleneau Le peu qui ſe trouva en Campagne fut diſſipé ; mais comme c'étoit la nuit, la Cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens : ſon bagage fut tout pillé ; & les ennemis n'oſant les ſuivre que lentement, M. le Maréchal d'Hocquincourt, après avoir fait tout ce qui ſe peut dans l'action, ſe retirant avec une bonne partie auprès de Bleneau, marchoit ſur le chemin de S. Fargeau.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promptement à ſa Cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieuë de lui, & leur manda de ſe rendre entre Bleneau & Ozoüer où étoit M. de Navailles avec quatre Régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence avec l'Infanterie qu'il avoit dans ſon quartier. Comme il arriva ſur les hauteurs auprès d'Ozoüer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le Maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozoüer & Bleneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le Maréchal d'Hocquincourt en feu ; & comme c'étoit la nuit, on entendoit en s'éloignant un peu des troupes, les timballes & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort parti ; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux Régimens de Cavalerie & deux mille hommes de pied ; toute la Cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozoüer & Bleneau : neanmoins M. de Turenne voyant que s'il n'alloit au-devant de ſa Cavalerie, elle ſeroit coupée par l'ennemi, & par-là ſon armée miſe en déroute & toutes les affaires perduës, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hazarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi, & s'en alla vers Bleneau, eſpérant trouver ſa Cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour ſçavoir ſi on ne s'approchoit pas trop de l'armée ennemie. A la pointe du jour il ſe trouva dans une grande campagne & réſolut d'y attendre ſa Cavalerie qu'il vit paroître comme le ſoleil ſe leva. Dès qu'il l'eût joint, il aima bien mieux marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entiérement M. le Maréchal d'Hocquincourt. Comme il eût marché un quart de lieuë dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à ſa Cavalerie & à ſon Infanterie de faire alte en-deçà, & avec ſix eſcadrons il paſſa au-delà & vit toute l'armée de M. le Prince qui s'avançoit, ayant ceſſé de

pourſuivre

AN. 1652.

poursuivre M. le Maréchal d'Hocquincourt, sur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repasser ces six escadrons, sçachant bien que s'il vouloit opiniâtrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'Infanterie capable de soûtenir contre la sienne ; & que M. le Prince après avoir chassé par le feu son Infanterie hors du bois, la Cavalerie seule feroit peu de résistance, & sur tout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu essuyer en soûtenant l'Infanterie.

Avant que M. le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute son Infanterie, & se mit en bataille dans une telle distance que l'Infanterie de M. le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de maniere aussi qu'il ne pouvoit pas se mettre en bataille, ne lui ayant pas laissé assez de terrain. On demeura quelque tems en présence ; M. le Prince ayant étendu ses deux aîles, & faisant contenance de vouloir passer en bataille ce petit bois où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chaussée qu'on releve pour discerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette posture,& que l'armée de M. le Prince ne paroissoit plus dans le bois, M. de Turenne croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit se mettre en bataille, marcha dans la plaine vers le lieu où les ennemis filoient ; mais M. le Prince croyant qu'il se retiroit, commença à faire passer son armée ; ce que M. de Turenne ayant vû, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté ; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repassa en même-tems la chaussée ; & M. de Turenne ayant fait avancer son canon, fit un grand effet sur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'Officiers & de Soldats tués.

En ce tems là, M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant bien douté que M. de Turenne ne se seroit pas retiré, arriva avec sa Cavalerie, au lieu de repasser la riviere de Loire, comme beaucoup de personnes lui conseilloient. M. de Boüillon vint aussi avec beaucoup de personnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient sauvés, assurant que l'armée étoit entierement défaite. On attendit en présence les uns des autres jusqu'à la nuit, & on se retira de part & d'autre, l'armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'ayant point attaqué l'Infanterie demeurée dans Bleneau, vint la nuit d'après rejoindre l'armée. M. le Prince partit quelques jours après de Chatillon ; son armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut sa présence nécessaire. L'ar-

AN. 1652. mée du Roi ayant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faisant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en son absence si promptement une résolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, se mettre entre Paris & les ennemis, pour assûrer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recruës qu'on faisoit à Paris de venir à l'armée des Princes, leur ôter la communication de cette Capitale, & par là causer la perte totale du parti.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que l'armée laissant Montargis à gauche, approchoit assez près pour donner jalousie à l'armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis partant de Montargis vouloient gagner par la Ferté, un ruisseau qui passe à Villeroi; mais ayant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévû, faute de Chefs & de ne pouvoir se résoudre assez tôt, l'armée du Roi passa la riviere à Moret; & de-là marchant par Fontainebleau, arriva à la Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'osant plus continuer son chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Estampes, où elle se mit à couvert, après avoir laissé exécuter son dessein à l'armée du Roi, qui se logea à Châtres, où l'on prit quantité de prisonniers qui alloient de Paris à l'armée des rebelles.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monsieur & M. le Prince étoient sans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement sur leur armée: d'ailleurs il y avoit dans la Ville de si grandes caballes contr'eux, que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de son armée. Il y eut des raisons qui l'en empêcherent, qui n'étoient pas sans apparence: ainsi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des Compagnies des Gardes & des gens commandés de l'armée, on prit presque tous les passages auprès de Paris, après avoir défait quelques partis qui en étoient sortis, & les avoir repoussés jusqu'aux portes des Fauxbourgs.

L'armée des Princes demeura quelque tems à Estampes, & celle du Roi à Châtres: comme Mademoiselle à son retour d'Orleans resta à Estampes deux jours, & que l'on eut avis que l'armée des Princes n'avoit pas été au fourage, voulant faire revûë devant elle; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour passer à Paris avec un passeport, l'armée iroit au fourage; M. de Turenne proposa à M. le Maréchal d'Hocquincourt qui le trouva fort à propos, de laisser tout le bagage à Châtres, de marcher toute la nuit, & de se trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Estam-

pes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne eſpera toûjours que M. le Prince n'étant point à l'armée, les Officiers Géneraux ne prendroient pas une fort bonne poſture devant un ennemi ; ce qui arriva : l'armée des Princes n'alla point au fourage, & Mademoiſelle ne la vit en revûë que le matin que les troupes du Roi approcherent d'Eſtampes. L'armée des Princes étoit aſſurément beaucoup plus forte que celle du Roi : on marcha en diligence, eſperant la trouver en Campagne, & M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant ſur le haut d'Eſtampes, on vit que les ennemis ſe retiroient dans la Ville : on continua à marcher juſques ſur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'Infanterie & quelques eſcadrons : on apperçut en même-tems ſur une hauteur derriere le fauxbourg, beaucoup de Cavalerie en bataille ; mais comme il y a deux ou trois fauxbourgs, une Ville aſſez grande, un pays coupé de deux ruiſſeaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal aiſément diſcerner la poſture de l'ennemi. On réſolut d'attaquer ce fauxbourg, où étoit ce Corps d'Infanterie qui avoit fait un retranchement tout autour, & il y avoit un ruiſſeau devant. Le combat fut fort opiniâtre : M. le Comte Broglio, M. de Navailles & M. de Vaubecourt y firent très bien, & l'Infanterie combattit long-tems à coups de main ; quoique celle du Roi y fit parfaitement ſon devoir, ce ne fut que le Régiment de Turenne qui emporta à la gauche l'Infanterie des ennemis : beaucoup d'Officiers & de Soldats des autres Régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq Régimens de Cavalerie entrerent dans le fauxbourg, & rompirent la Cavalerie de l'ennemi qui ſoûtenoit ſon Infanterie : on fit prendre au Régiment d'Uxelles le poſte du fauxbourg qui regardoit la Ville, où le Régiment de Son Alteſſe & de Languedoc étant enfermés, faiſoient de grands efforts pour reprendre le poſte, afin de pouvoir enſuite ſeconder leurs gens dans le fauxbourg : une fois même le Régiment d'Uxelles avoit été ſi ébranlé qu'il commençoit à quitter ſon poſte. M. de Turenne ayant rencontré le Régiment de Cavalerie du Meſtre de Camp, marcha en diligence avec lui pour ſoûtenir ce Régiment, & lui fit reprendre ſon poſte qu'il garda toûjours depuis. M. le Maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg ; & après trois heures de combat, on défit entiérement neuf Régimens d'Infanterie & quatre ou cinq eſcadrons de Cavalerie, on prit deux mille priſonniers & quantité d'Officiers. AN. 1652.

Dès que l'action du fauxbourg fut paſſée, la Cavalerie de l'ennemi qui étoit ſur une hauteur, rentra dans la Ville ; l'armée du Roi s'en alla à une

AN. 1652. lieuë de-là, & le lendemain à Châtres : deux jours après on ſe logea à Palaiſeau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au Corps d'armée qui étoit à Eſtampes ; & on commanda quelque Cavalerie de l'armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel Corps & quelques Compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Iſle-Adam, enſuite S. Denis, où on laiſſa garniſon, & l'on pouſſa tout ce qui étoit ſorti de Paris juſques dans les portes, après avoir fait beaucoup de priſonniers. M. le Duc d'Orleans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun ſecours de leur armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recruës.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Eſtampes qui donnoient vigueur à Paris, & à toutes les Villes du parti en deçà de la Loire, M. de Turenne crût qu'il falloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à ſortir d'Eſtampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine : il demanda les choſes néceſſaires à la Cour ; mais elle ne pût fournir à beaucoup près ce qu'il falloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre ſon entrepriſe, & qu'il n'y avoit point de tems mieux employé qu'à tâcher de diſſiper ce Corps d'armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'armée du Roi, & alla ſe loger ſur une montagne tout près d'Eſtampes : en y arrivant de bonne heure, il prit avant qu'il fût nuit toutes les maiſons qui ſont hors la Ville, après beaucoup d'eſcarmouches.

Il y avoit dans la Ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux : M. de Turenne avoit ſix mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à ſon Gouvernement, à main droite, ſous les ordres de M. de Navailles, & ſe poſta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Eſtampes : il ne voulut pas s'éloigner d'un ruiſſeau de l'autre côté que l'on n'y fut bien retranché. On commença à faire une ligne contre la Ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mouſquet : on n'avoit pas beſoin d'en faire par le dehors, n'y ayant point d'ennemi en Campagne à craindre. Ceux de la Ville faiſoient ſouvent des ſorties ; & comme le travail alloit fort lentement, à cauſe du défaut des outils, à peine le pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux de la ſauter preſque par tout. En un jour que les Soldats étoient au travail avec ſept ou huit eſcadrons pour les ſoutenir, les aſſiegés ſortirent de la Ville, en tuerent quatre-vingt ou cent, pouſſerent la garde de

ces sept ou huit escadrons, & vinrent fort avant : presque toute la Cavalerie étoit au fourage ; mais tous les Officiers y coururent, & on les repoussa assez vigoureusement : il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre. AN. 1652.

Les lignes ayant été achevées, on s'appliqua à empêcher la Cavalerie de l'ennemi de sortir de l'autre côté de la Ville pour aller au fourage ; on prit les postes pour les resserrer en cet endroit, & il s'y passa tous les jours quelques actions. Les bleds de la Beausse qu'on avoit ramassés dans Estampes, faisoient subsister les assiegés quelque tems ; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourages, lorsque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit rassemblé ses troupes en Alsace & en Flandre, s'étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit assuré d'abord qu'il venoit pour servir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour son passage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ses mesures ; & estimant qu'il ne pût mieux employer la Campagne qu'à dissiper l'armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & composée de vieux Régimens, il songea à faire quelque effort contre Estampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, sçachant bien que dès qu'il seroit à sept ou huit lieuës, il falloit se retirer. N'ayant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des personnes de qualité, & on commença à faire une batterie : les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très-grand combat ; on en demeura maîtres jusqu'au jour ; & à soleil levé, les ennemis ressortirent de la Ville, & ceux qui gardoient la demi-lune ayant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna : il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon, qui en étoit à deux cens pas. Toute l'Infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne voyant à la pointe du jour que l'ennemi laissoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui ; mais ayant entendu l'allarme, il revint en grande diligence : il commanda à son Régiment d'Infanterie d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ses drapeaux à la tête, sans aucunes troupes qui le secondassent, marcha par la campagne ; & souffrant tout le feu de la courtine, entra dans le fossé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ses drapeaux sur le parapet, y entra, en chassa les ennemis, & y établit un logement. Cette action se fit à la vûë de toute l'armée, & fut estimée une des plus belles

AN. 1652. qui se soit faite depuis la guerre. Les assiegés laisserent les choses en cet état jusqu'à deux heures après midi : alors ils sortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt escadrons de Cavalerie, dans le dessein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune ; mais après un combat qui dura fort long-tems, & où il y eut beaucoup d'Officiers & de Soldats tués ou blessés de part & d'autre, ils se retirerent dans la Ville sans avoir eu aucun avantage : on demeura ainsi maîtres de la demi-lune, dont on continua d'abattre les défenses.

Vers le fauxbourg où le Régiment des Gardes faisoit son attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la Ville, quand on apprit que M. de Lorraine (ayant conclu son traitté avec les Princes qui le pressoient de hâter le secours d'Estampes) marchoit en diligence à Paris ; il vint se loger avec son armée sur la riviere de Seine un peu plus haut que Charenton : on lui fit promptement emmener un pont de batteaux de Paris. M. de Turenne ne pouvant plus demeurer devant Estampes, ayant un ennemi derriere soi, sans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le siége : comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira son canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieuës d'Estampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'armée.

Comme M. de Lorraine sçut que l'on avoit levé le siége d'Estampes, il demeura dans son poste ; & faisant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le siége, il recommença à négocier avec la Cour : mais comme il a continué cette maniere d'agir depuis qu'il est sorti de son pays, on ne faisoit aucun fondement là-dessus. M. de Turenne ayant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir séjourné quatre jours depuis la levée du siége d'Estampes, commanda à son bagage de le suivre jusqu'à Corbeil, où il le laissa. Ayant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint Georges, qui étoit un bien meilleur poste, il continua sa marche, traversa un bois, & sçut que toute l'armée de M. de Lorraine ayant pris l'allarme étoit logée sur une hauteur, & avoit un ruisseau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne malgré cet avantage, marcha à lui plutôt. En arrivant sur une hauteur, vis-à-vis du Camp de M. de Lorraine, le ruisseau entre deux, il envoya des partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué : ayant appris qu'à une demie lieuë du Camp des ennemis, il y avoit un

pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches ; & s'étant emparé d'une maiſon au-delà, commença à faire défiler ſes ſoldats un à un ſur ce pont. AN. 1652.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de ſon Camp, ayant fait faire en diligence ſix redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs de la riviere, d'un bois & du ruiſſeau. Les troupes du Roi étoient déja paſſées à l'entrée de la nuit ; & M. de Turenne voyant que s'il ne gagnoit le pont ſur la Seine que M. de Lorraine avoit fait monter avec lui, l'armée d'Eſtampes viendroit joindre ce Prince, avoit hâté ſa marche pendant toute la nuit par des défilés, & ſe trouva au point du jour avec toute l'armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au Camp des ennemis. Si l'armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne falloit pas que l'armée du Roi ſe retirât ; mais que la Cour s'en ſervît pour l'eſcorter à Lyon. Les choſes étoient dans une ſituation ſi critique, que deux ou trois heures auroient pû changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on ſe remit un peu de l'embarras cauſé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au Camp de M. de Lorraine. Ce Prince ayant négocié à ſon ordinaire tous les jours précédens, envoya ſon Capitaine des Gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il ſçut qu'il marchoit à lui : cependant il faiſoit travailler à faire les lignes entre ſes redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans ſon Camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne ſentit d'abord que ce Capitaine des Gardes ne venoit que pour retarder ſa marche ; & comme il n'y avoit rien ſi fort à craindre qu'une négociation, ſans s'approcher du Camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança vers le Camp, voulant s'aſſûrer avant toutes choſes ſi les troupes d'Eſtampes ne paſſoient pas ſur le pont, & à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'euſſent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieuë & demie du Camp, quand le Capitaine des Gardes arriva à l'armée du Roi ; & l'on demeura près de trois heures avant que l'armée, qui marchoit en bataille, fût tout proche du Camp de M. de Lorraine. Alors le Capitaine des Gardes s'en retourna, & revint ſouvent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne ſortît de France avec ſon armée. Le Roi d'Angleterre qui étoit arrivé le ſoir dans le Camp de M. de Lorraine, envoya auſſi de ſes gens trouver M. le Duc d'York, qui étoit avec M. de

AN. 1652. Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de souffrir que l'armée d'Estampes joignît M. de Lorraine ; mais il désiroit bien plus encore le faire sortir de France avec son armée, & le séparer entierement de celle des Princes, que de hazarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le seul lieu accessible pour venir au Camp, il y avoit un bois à la main droite, la riviere à gauche, & au front six redoutes achevées, lequel front étoit si étroit que M. de Lorraine outre trois lignes de Cavalerie avoit encore mille chevaux de réserve : son Infanterie étoit dans les redoutes, & cinq cens mousquetaires dans le bois. Il étoit de quinze escadrons plus fort que l'armée du Roi, qui avoit aussi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une situation, comme il parut peu de tems après, où une petite armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage : néanmoins M. de Lorraine voyant l'armée du Roi à une demie portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des redoutes, & d'autres qui marchoient droit à son pont, qu'il avoit sous lui à Villeneuve S. Georges, manda à M. de Turenne qu'il signeroit tout présentement de sortir de France. Aussi-tôt M. de Turenne envoya de l'Infanterie se saisir du pont sur la Seine, ayant fait dire par M. de Varennes qu'avant toutes choses il vouloit en être assuré. Ensuite on fit faire alte à l'armée ; & les deux Généraux signerent le traitté, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout présentement avec son armée, & sortiroit de France en douze jours, suivant la route dont on étoit convenu. M. de Lorraine laissa M. le Comte de Ligneville & son Capitaine des Gardes en ôtage pour la sûreté de sa parole ; & ce qu'il y avoit de plus sûr, son armée prit une marche dans laquelle elle laissoit celle du Roi en état d'empêcher sa jonction avec l'armée des Princes, quand il eût voulu rompre son traitté. Une heure après le traitté signé, l'armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ses retranchemens, & à marcher devant l'armée du Roi, qui demeuroit en bataille : elle suivit sa route suivant le traitté. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes, dont la plupart se mirent dans l'armée du Roi pendant que le traitté se signoit. L'armée d'Estampes commençoit à paroître de l'autre côté de l'eau ; & voyant l'armée du Roi entrer dans le Camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour se mettre en sûreté, & se logea vers S. Cloud.

Après que l'armée du Roi eut séjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle passa la riviere, & se logea près de Dammartin,

tin, afin d'empêcher le paſſage d'un Corps de troupes, qu'on diſoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oiſe : M. le Prince même s'étoit ſaiſi de Poiſſi, afin de lui donner moyen de le joindre. AN. 1652.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le Maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promptement venir des batteaux de Pontoiſe pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une iſle dans laquelle on fit paſſer des mouſquetaires ſur un pont de batteaux, & enſuite on paſſa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques eſcadrons & deux ou trois cens mouſquetaires pour empêcher le paſſage ; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja logé, & des mouſquetaires que M. le Maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il ſe retira en ſon Camp, & à l'entrée de la nuit fit paſſer ſon armée ſur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'armée du Roi y paſſeroit toute la nuit, & qu'ainſi la riviere ſeroit toujours entre les armées : mais le plus grand Corps de l'armée étoit encore en-deçà de l'eau.

La Cour eut un faux avis de Paris que l'armée des Princes marchoit déja par derriere Montmartre & cotoyoit les fauxbourgs de S. Martin : M. le Cardinal en fit promptement avertir M. de Turenne qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'armée le ſuivit : il manda auſſi à ce qui étoit dans l'iſle de repaſſer en diligence. M. le Maréchal de la Ferté, à cauſe que toutes ſes troupes avoient paſſé l'eau, ne put ſuivre que cinq ou ſix heures après. Ainſi, à la pointe du jour, toute l'armée du Roi, hors le Corps de M. le Maréchal de la Ferté, ſe mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux paſſa au travers de la Chapelle, & vit l'Infanterie de l'arriere-garde du Prince & quelques eſcadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le Corps de l'armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton ; mais la nuit l'ayant arrêté au cours de la Reine mere, elle ne put commencer ſa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eût vû l'arriere-garde, il fit promptement avancer quelques eſcadrons de Cavalerie, & commanda au reſte de l'armée de ſuivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin ; & comme leur Infanterie filoit toujours, on chargea quatre ou cinq eſcadrons de l'arriere-

AN. 1652. garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'Officiers & de cavaliers prisonniers : on continua à les suivre tout le long des fauxbourgs, jusqu'auprès celui de S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déja vers Charenton ; mais ayant eu l'allarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine où l'arriere-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon ; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'Infanterie arrivât, laquelle à cause des grands défilés qu'il y a autour de Paris, demeura un peu long-tems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les ruës qui avoient des barricades faites ; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barrières s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. Georges. M. le Prince fit mettre son Infanterie derriere les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pûssent tirer, & il se mit en très bonne posture.

Comme l'Infanterie de l'armée du Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon ; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entiérement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'Infanterie des Gardes & d'autres Régimens avec les Gendarmes & Chevaux-legers du Roi, & d'autres Régimens de Cavalerie, pour donner par deux ruës différentes. On emporta les premiers retranchemens ; mais comme il falloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les ruës plus larges un Corps de Cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette Cavalerie & Infanterie qui entra en désordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin Lieutenant des Chevaux-legers de la garde y fut tué. On attaquoit aussi en même tems cette Infanterie de M. le Prince, passée derriere les murailles & dans les maisons : le combat fut fort opiniâtre, & on les emporta en beaucoup de lieux ; mais ce fut après que le canon fut arrivé : on y prit même deux cens hommes dans une maison ; mais les Corps des Régimens de l'ennemi demeurerent toujours derriere les grandes traverses du fauxbourg d'où ils avoient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs soldats tués ; mais on ne put pas passer outre en aucun endroit, toute l'Infanterie ayant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le

Prince étant preſſé, trouva par hazard un fauxbourg bien barricadé, ſon deſſein ayant été d'aller paſſer au pont de Charenton. AN. 1652.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le Corps de M. le Maréchal de la Ferté arriva : on réſolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems la ville de Paris ayant par la ſollicitation de Mademoiſelle, ouvert les portes à l'armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jacques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura ſur une hauteur juſqu'à la nuit ; & comme on eut marché pour cette ſeconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg : ce qui obligea l'armée à ſe retirer avec le Roi à S. Denis.

Pendant que l'armée des Princes logeoit autour du fauxbourg S. Jacques, il arriva un grand déſordre dans la Maiſon de Ville de Paris. Le mauvais état des affaires des Princes leur fit preſſer l'armée d'Eſpagne de partir de Flandre pour venir à leur ſecours : elle partit d'auprès de Cambrai, & paſſant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, où M. d'Elbeuf s'étant enfetmé avec huit cens chevaux, ils le prirent priſonnier de guerre, & en gardant des ôtages laiſſerent venir les cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine qui étoit demeuré ſur la frontiére de France depuis ce qui s'étoit paſſé à Ville-neuve S. Georges, marcha auſſi-tôt par la Champagne pour joindre l'armée d'Eſpagne, laquelle après la priſe de Chauni s'en vint à Fiſmes joindre M. de Lorraine.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'armée d'Eſpagne, & on envoya en Normandie pour ſçavoir ſi le Roi ſeroit reçu à Rouen : mais le mauvais état de ſes affaires cauſé par la marche de l'armée d'Eſpagne, fit croire qu'il n'y auroit point de ſûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traitter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis que l'on ſe relâchât dans beaucoup de choſes, & que pourvu que l'autorité du Roi demeurât entiere après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choſes pour ſortir de cette affaire : mais quoiqu'on ſe relâchât, la marche des Eſpagnols lui avoit ôté toute pente à s'accommoder. La Cour ſe trouvoit dans une extrême peine ; l'armée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes ; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Eſpagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le ſoir qu'on eut cette nouvelle M. de Turenne étoit au Camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la réſolution avoit été

AN. 1652. prise de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant seulement deux mille hommes pour l'escorter. Il sçut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit aussi-tôt que tout étoit perdu si on prenoit cette résolution : il avoit assez de connoissance des affaires de Flandre, pour sçavoir très-bien que le Roi en se retirant par-delà Paris, donneroit occasion aux Espagnols de s'avancer vers Soissons & Compiégne, qui n'eussent pas résisté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que si le Roi se résolvoit à demeurer sur la riviere d'Oise, & que son armée marchât vers Compiégne, toute l'armée d'Espagne n'oseroit marcher à Paris, de peur de laisser toute la Flandre dégarnie, & l'armée du Roi entre elle & eux ; que s'ils envoyoient un secours considérable à M. le Prince, leur armée en même tems se retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un Corps beaucoup plus fort que l'armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre salut pour l'Etat que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'armée d'Espagne. Il avoit encore la pensée qu'à toute extrêmité, le Roi avec un Corps d'armée étoit bien mieux dans une de ses Places de la riviere de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laisser une conquête sûre aux Espagnols depuis la Flandre jusqu'à Paris. On sçavoit aussi la mauvaise volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit si grand par tout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis : ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal qui donna tout aussi-tôt dans son sens ; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conseils trop hazardeux, on résolut que la Cour iroit à Pontoise & que l'armée marcheroit en diligence à Compiégne. Aussi-tôt qu'elle y arriva, on apprit par les partis que l'ennemi ayant pris Chauni, marchoit à Fismes, étant joint à M. de Lorraine. M. le Maréchal de la Ferté prit quelque Cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnerent, n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soissons que l'on assûra par des troupes que l'on y mit. Les Espagnols étant à Fismes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en pressoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'armée, à quoi ils ne pouvoient pas consentir : d'ailleurs ils ne pouvoient en envoyer un détachement considérable vers Paris, sans être rencontré par l'armée du Roi. Toutes ces considérations unies leur firent résoudre à retourner en Flandre, & à laisser un Corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura sur la frontiére.

En ce tems-là M. de Turenne ayant eu avis comme M. de Bouillon, qui

étoit à Pontoise avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence : il y arriva le huitième jour de sa maladie, laquelle alla toujours en empirant : un transport au cerveau l'empêcha de parler pendant les derniers jours ; mais il conserva toujours beaucoup de connoissance. Il fut fort aise de voir M. de Turenne, qui, outre l'étroite amitié qui étoit entre eux, faisoit une double perte, vû la posture en laquelle M. de Bouillon étoit à la Cour. En ces derniers tems il s'étoit fait encore plus particulierement connoître pour être très-capable des grandes affaires ; & si on peut le dire, avoit pris une maniere d'agir bien au-dessus de tous les autres ; M. le Cardinal Mazarin ayant une particuliere confiance en lui ; & comme le Ministre avoit un grand crédit sur l'esprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par son moyen que l'on pouvoit se rendre considérable à la Cour. M. de Bouillon vêcut jusqu'au quatorzième de sa maladie, & mourut laissant un extrême déplaisir à tous ceux qui aimoient le bien de l'Etat. M. de Turenne en fut touché très-sensiblement, l'ayant toujours aimé, & ayant été aimé de lui très-parfaitement. AN. 1652.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoise, on apprit que l'armée d'Espagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Espagnols lui avoient laissé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoître que si M. le Cardinal Mazarin s'éloignoit, que toutes choses se raccommoderoient. En faisant proposer cela de la part des Princes, on laissoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit seulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder sans que le Ministre sortit de France ; puisque son retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne à qui il en parla fort confidemment, ne le dissuada point de la pensée qu'il avoit d'aller à Sedan ; mais il lui conseilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un interêt que l'on auroit affoibli en le désavouant. Il sçavoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens se serviroient de la dissimulation dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on usât, en disant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revint : & hors le Roi & la Reine qui désiroient son retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillassent de bon cœur à l'empêcher.

M. le Cardinal partit de Pontoise, les choses étant disposées de la façon que j'ai dit, M. de Turenne & M. le Tellier s'en allerent avec lui jusqu'où

étoit l'armée, où il prit quelque eſcorte pour s'en aller vers Sedan. M. le
An. 1652. Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'armée qui s'avança enſuite vers Dammartin, pour ſe mettre entre Paris & l'armée de M. de Lorraine ; lequel en l'abſence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entiérement, elle ne laiſſa pas d'écouter ſes propoſitions ; & comme il falloit que l'armée ne s'éloignât pas trop de Pontoiſe, où étoit la Cour, à cauſe de l'armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pouſſer M. de Lorraine hors du Royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour ſoi : mais M. le Prince ayant envoyé de la Cavalerie pour faire lever le ſiége de Monrond, on fit partir huit eſcadrons de l'armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond.

Cependant M. de Lorraine qui avoit promis aux Eſpagnols de ſe joindre à l'armée des Princes qui étoit à Paris, faiſoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fit point attention aux mouvemens de ſon armée. Quoique celle du Roi l'obſervât, néanmoins les aſſurances qu'il donnoit d'un accommodement prompt, faiſoient qu'on n'agiſſoit pas avec tant de méfiance ; de ſorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la riviere de Seine entre Corbeil & Paris. L'armée du Roi paſſa la Marne à Lagni ; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'oppoſer à ſon paſſage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du paſſage de la Marne, dans la penſée que M. de Lorraine s'avançoit ſans en avoir de certitude : mais comme on ſe relâche quelquefois, on ſéjourna ce jour-là, & le lendemain de bon matin on trouva M. de Lorraine tout proche de Brie-Comte-Robert. Si on eût marché le jour précédent, on l'auroit devancé ; mais les avant-gardes s'étant trouvées les unes près des autres vers Brie-Comte-Robert, il ſe hâta de gagner le poſte de Ville-neuve, où il avoit deſſein de ſe mettre afin d'avoir communication avec Paris.

M. de Turenne qui étoit à l'avant-garde, après avoir un peu attendu M. le Maréchal de la Ferté, fut d'avis de marcher promptement pour arriver au poſte de Ville-neuve-Saint-Georges avant M. de Lorraine. En effet on y marcha avec tant de diligence, que l'on arriva en même tems que ſon armée : mais comme il avoit un ruiſſeau à paſſer, & qu'il vit quelques eſcadrons de l'armée du Roi ſur la hauteur de Ville-neuve, il demeura de l'autre côté, & toute l'armée du Roi arriva le ſoir au Camp de Ville-neuve-Saint-Georges. On ſçut dans le village qu'il y avoit des bateaux qui

descendoient vers Paris ; & comme il étoit d'une conséquence extrême d'en avoir ou pour faire un pont, ou pour passer avec des troupes au-delà de l'eau, M. de Turenne envoya le long de l'eau & les fit remonter avec une peine extrême vis-à-vis de Ville-neuve S. Georges. M. le Prince s'avança à Charenton, croyant que M. de Lorraine étoit arrivé à Ville-neuve S. Georges, suivant qu'il lui avoit mandé le matin en partant de son Camp ; ayant envoyé trois ou quatre de ses gens qui vinrent se jetter dans l'armée du Roi, croyant que c'étoit celle de M. de Lorraine, il reprit toute la nuit un autre chemin, & joignit avec ses troupes M. de Lorraine vis-à-vis d'Ablon. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant pû empêcher cette jonction, résolurent d'attendre dans le Camp de Ville-neuve, le parti que les ennemis prendroient, s'étant assûrés des batteaux, & espérant qu'en quelque lieu que l'ennemi se mît, ayant un Pont sur la riviere, ils trouveroient toujours quelque expédient de se mettre en bonne posture. La chose n'étoit pas sans grande difficulté : mais comme on étoit si près de l'ennemi, il n'y avoit rien de moins sûr que de songer à une retraite. Comme M. le Prince & M. de Lorraine se furent joints, ils marcherent pour prendre le même chemin qu'avoit fait M. de Turenne, quand il avoit obligé M. de Lorraine à traitter. On croyoit ce jour-là qu'ils attaqueroient le Camp comme on l'avoit cru le jour de leur jonction. L'armée du Roi n'avoit que vingt huit escadrons & cinq mille hommes de pied : les ennemis avoient quatre-vingt Escadrons & huit mille fantassins. Au lieu d'attaquer, ils vinrent se retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & songerent à affamer l'armée du Roi & à empêcher les fourages, ayant laissé dans Ablon cent cinquante mousquetaires pour empêcher la communication de la riviere. Ils croyoient qu'en venant se loger si près avec l'armée, on n'entreprendroit pas de sortir du Camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le Camp sans avoir la riviere libre, on résolut d'aller prendre ces cent cinquante mousquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le Château se trouva pris avant que l'armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à son premier poste entre Ville-neuve & Corbeil, il est certain qu'au bout de quatre jours il auroit fallu que l'armée du Roi se retirât en grande confusion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la riviere. AN. 1652.

Après que le pont de batteaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impossible que les fourageurs se servissent d'un seul pont : & comme

AN. 1652. ce lieu avoit été fort ruiné par l'armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre premiers jours que les armées étoient en préſence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vigne ; de ſorte que M. le Prince crut qu'en la ſerrant de près avec le nombre de Cavalerie qu'il avoit, il ſeroit impoſſible que l'on pût ſubſiſter que fort peu de jours dans ce poſte. Il fit auſſi deux ponts entre Ville-neuve & Charenton, pour empêcher les fourageurs qui alloient dans le Long boyau : mais après avoir bien fait paliſſader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la Cavalerie au fourage qui alloit des deux côtés de la riviere, & ainſi les ennemis ne pouvoient leur dreſſer d'embuſcade ſûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, leſquelles avec d'autres qui vinrent de Monrond faiſoient environ deux mille en tout. Corbeil ſervit ainſi d'un entrepôt pour les fourageurs, leſquels après avoir chargé demeuroient à ce village, & on leur faiſoit ſçavoir du Camp de quel côté de la riviere il falloit qu'ils revinſſent. Comme les armées étoient ſi proches que l'on voyoit ce qui ſortoit du Camp de l'ennemi, les fourageurs de l'armée du Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, ſans quoi certainement on n'eût pas pû demeurer dans le Camp : on fit auſſi en ce tems-là deſcendre quelques batteaux de foin, ce qui fit demeurer cinq ſemaines dans le Camp. Il y avoit ſouvent des eſcarmouches entre les armées ; mais elles n'étoient pas conſidérables, & jamais aucun convoi des fourageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur Cavalerie.

A la fin, les chemins devinrent ſi mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourage ſi loin ; de ſorte que l'on fut obligé de ſonger à déloger. On avoit fait faire beaucoup de ponts ſur la riviere qui étoit au bas du Camp ſur le chemin de Corbeil où on vouloit ſe retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'armée décampa ſans que l'ennemi en eut connoiſſance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques redoutes par M. de Vaubecourt ſur une hauteur pour y recevoir l'armée quand elle arriveroit. On ne ſéjourna point à Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour enſuite gagner la riviere de Marne au-deſſus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oiſe ; la Cour étant à Mantes en ce tems-là.

M. le Prince étoit parti de ſon Camp quelques jours auparavant la mar-

che

che de l'armée du Roi, à cauſe d'un peu d'indiſpoſition, & on a fort dit que ſans cela il l'auroit attaquée dans ſa retraite ; mais il eſt certain que de la maniere qu'elle ſe fit, on ne pouvoit pas combattre entre le Camp & Corbeil. L'armée du Roi marcha enſuite vers Meaux, & paſſant la riviere de Marne, alla ſe poſter auprès de Senlis. Celle des Princes en partant de Villeneuve S. George, ſe logea entre Paris & Dammartin ; & certainement les diverſes négociations, & même les paſſe-tems de Paris, empêcherent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantages qu'il n'auroit pas négligé en une autre occaſion. Après quelques jours d'indiſpoſition, il réſolut de partir avec ſon armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla ſur la frontiere de Champagne : M. le Comte de Fuenſaldagne l'attendoit avec l'armée d'Eſpagne auprès de Laon. On s'eſt aſſez étonné de ce qu'il quittoit Paris ſi aiſément, étant certain que c'eſt un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on eſt aſſez malheureux pour faire la guerre à ſon Roi ; mais les diverſes caballes qui n'alloient pas à ſon but, & un peu de manque de vûë pour les choſes qui devoient ſuivre ſon départ, auſſi-bien que les eſperances qu'il concevoit de ſa jonction avec les Eſpagnols, l'obligerent à quitter Paris. Une autre choſe y convioit fort M. le Prince : touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec ſon armée, & las des affaires du Parlement, il déſiroit ſe mettre dans une maniere de vivre ſemblable à celle de M. de Lorraine. Ainſi ils marcherent enſemble, & joignirent M. de Fuenſaldagne auprès de Laon : comme on avoit mis cinq cens hommes de l'armée du Roi dans la Ferté Milon, ils paſſerent tout auprès ſans l'attaquer. AN. 1652.

L'armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'Infanterie ſous M. le Comte d'Eſtrées pour ſe mettre dans Laon, ne bougea point de ſon poſte, attendant la réſolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris reſta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orleans y demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour ſa conduite, ſelon les diverſes vûës que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour l'y faire aller ou pour l'en empêcher : les Courtiſans étoient même partagés ſur ce ſujet, chacun ayant diverſes penſées ; ce qui ſeroit trop long à déduire. M. de Turenne ayant ſçû l'état des choſes, fit agréer à M. le Maréchal de la Ferté de demeurer à l'armée, & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui ayant demandé à ſon arrivée ſon ſentiment, ſi le Roi devoit aller à Paris ; n'y ayant qu'elle & le Roi préſens, il lui conſeilla de n'en point perdre le tems ; & comme

AN. 1652. il avoit la connoissance de l'état de l'armée, & du peu de moyens qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit si diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoir en aucune grande Ville ; que si l'hiver se passoit sans aller à Paris, toute la France se souleveroit ; que le Roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avoit ensemble se réduiroit peu à peu à rien, les Officiers quittant tous les jours, faute de subsistance. Ces raisons persuaderent la Reine ; de sorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à S. Germain, où l'on séjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des Députés de la bourgeoisie de Paris, pour supplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint aussi, mais avec une differente intention ; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris mais il souhaittoit qu'on y laissât Monsieur, qui soûtenoit la caballe opposée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit se raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Ministre n'y revint plus : M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaston les premiers jours ; mais qu'après, tous les interessés à empêcher le retour de M. le Cardinal unis en cela seul, & séparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient ensemble à supplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle là. Le Roi & la Reine envoyerent en ce tems-là M. d'Aligre à Paris ; mais il s'en revint à S. Germain, sans avoir rien reçû de positif sur la négociation.

M. de Turenne & M. le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance : ils furent d'avis de continuer la résolution d'aller à Paris, sans sçavoir celle que Monsieur prendroit. On lui envoya une personne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le soir à Paris : cet Envoyé revint, & trouva le Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monsieur ne prenoit aucune résolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le carosse de la Reine, laquelle étant avec le Roi, fit sortir les femmes qui étoient dans son carosse, & commanda à trois ou quatre personnes qui étoient là de s'approcher pour dire leur avis. Ceux qui s'y rencontrerent furent le Prince Thomas, M. le Maréchal de Villeroi, M. le Maréchal du Plessis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer son chemin, & que le Roi & la Reine allassent ensemble jusqu'à la croix du tiroir ; que de-là la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit à Luxem-

bourg, où étoit Monſieur, pour le convier de venir ou l'emmener même avec lui au Louvre, étant certain que Monſieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui eſt ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangereux de laiſſer Monſieur au Luxembourg ; car au bout de deux jours, les réjoüiſſances qui arrivent aux entrées du Roi étant paſſées, les choſes euſſent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire ſortir Monſieur de Paris, & principalement ayant pour lui le prétexte ſpécieux de n'avoir rien à demander, ſi ce n'étoit que M. le Cardinal ne revint plus à la Cour. C'eſt ce qui obligeoit M. de Turenne à conſeiller qu'il falloit ſe ſervir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire ſortir Monſieur. AN. 1652.

On partit d'auprès du bois de Boulogne en cette réſolution : le Roi monta à cheval pour faire ſon entrée à Paris, & manda à Monſieur par M. Damville ce qui avoit été réſolu ; lequel apprenant que le Roi dans une demie heure alloit y entrer, l'envoya ſupplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là, & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au faubourg ; de ſorte que dans cette aſſurance du départ de Monſieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le Cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou ſix jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna ſouhaitter de ſe raccommoder avec M. le Cardinal, & lui parla du mariage de Mademoiſelle de Retz avec ſon neveu, le priant même de le faire ſçavoir à M. le Cardinal, & l'aſſurant qu'il le prendroit pour témoin dans toutes les circonſtances de cette liaiſon. M. de Turenne qui ſçavoit bien que de s'entremettre d'une affaire comme celle-là, lui étoit aſſez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aiſément arriver de l'embarras que quelque fruit conſidérable, dit à M. le Cardinal de Retz qu'il feroit avertir M. le Cardinal qui étoit à Sedan, bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponſe poſitive, qu'il la lui feroit bientôt ſçavoir ; mais que s'il n'avoit point promptement de ſes nouvelles, qu'il ne fit aucun fondement ſur cette négociation, & qu'il prît ſes meſures comme n'attendant aucune réponſe par lui.

M. de Turenne étoit perſuadé que M. le Cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que ſi une perſonne de grande créance en eût voulu faire ſon affaire, qu'il n'eût pû y

AN. 1652. réuſſir : mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris ; & M. le Cardinal de Retz n'ayant perſonne de la Cour à qui il ſe fiât, ni qui ſe fiât à lui, on ſe donna tant de ſoupçon de part & d'autre, que les meſures au bout de deux ou trois mois furent priſes de l'arrêter ; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis quelque tems. M. de Turenne ayant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & M. le Cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponſe ; de ſorte qu'il ne ſe mêla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla rejoindre l'armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il eſperoit empêcher que les ennemis ne priſſent leurs quartiers d'hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allerent inveſtir Rhetel, dans lequel y ayant peu de gens, la Ville fut priſe en peu de jours. Toutes les armées des ennemis jointes enſemble montoient bien à vingt-cinq mille hommes : celle du Roi ne paſſoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne ; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis après la priſe de Rhetel avoient aſſiegé Sainte Menehould, dans lequel auſſi il ſe trouva peu de gens ; mais ils firent une bonne réſiſtance. Quand on en ſçut la priſe, l'armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'oſoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Menehould marcherent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté ſix cens hommes de pied, & ſelon qu'il connoiſſoit la ſituation de la Ville & du Château, il falloit qu'une armée ſe ſéparât pour l'attaquer ; de ſorte qu'il réſolut de marcher au ſecours, quoiqu'il crut que toute l'armée d'Eſpagne y étoit avec M. le Prince : elle étoit néanmoins partie de Sainte Menehould, avoit paſſé la Meuſe, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Diſier, d'où il vouloit partir après avoir un peu fait repoſer les troupes, pour aller ſecourir Bar, qui n'en eſt qu'à trois lieuës ; mais il apprit que la baſſe Ville ayant été ſurpriſe, le Château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il eſt certain que M. le Prince entreprit ce ſiége là, n'y ayant pas beaucoup ſongé ; & on n'a point vû d'action où il ait commis l'armée avec ſi peu d'égard comme en celle-là, étant très-conſtant que ſi le ſiége eut duré, comme il le devoit ſelon toutes les apparences, il ne pouvoit pas ſauver ſon canon, & il eſt fort vrai-ſemblable que ſon armée ne ſe fut pas retirée bien aiſément.

M. de Turenne ayant appris la prise de Bar, & que l'armée d'Espagne n'étoit plus avec M. le Prince, résolut de s'approcher de lui, & de le combattre au premier lieu où il en trouveroit l'occasion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du même côté de la riviere de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le Château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M. d'Elbeuf avoit joint l'armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie ou de nouvelles levées : avec ce renfort l'armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la riviere de Meuse, afin d'être du même côté qu'étoit M. le Prince ; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où ayant délogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui étoit un lieu dont il s'étoit saisi, & où il y a deux bons Châteaux. Mais ayant sçu que l'armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, & se retira le long de la Meuse à Saint-Mihel, grande Ville dont les murailles étoient à démi démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster ; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'Infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une Place qu'il tenoit à la frontiere de Luxembourg, ayant laissé de son Infanterie dans Barleduc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces Places, il pensoit y faire hiverner son armée ; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiégeans, à cause de l'hiver dans lequel on étoit entré. Mais M. de Turenne qui voyoit bien par les petites Places qu'il prénoit, & où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toujours droit à lui, laissant les Places sans les attaquer ; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg. AN. 1652.

(1) M. le Maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint-Mihel : cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'espérance d'hiverner ni en Champagne, ni sur les frontieres de Lorraine. Ayant séparé sa Cavalerie & son Infanterie de tous les Corps qu'il avoit laissés dans les Places, il ne les pût rejoindre, & une partie de cette Infanterie fut prise pendant l'hiver à discrétion.

De Saint-Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le Cardinal Mazarin, qui avoit toujours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque Infanterie pour attaquer Ligni ; & ayant

(1) Voyez les Memoires de M. le Duc d'Yorck, 3e Partie des preuves, page XLIX.

emporté la basse Ville de Bar par assaut, le siége dura dix ou douze jours
An. 1652. à la haute Ville & au Château. M. le Prince vint avec quelque Cavalerie jusqu'à Vaubecourt ; mais comme il sçut qu'on marchoit à lui, il se retira à Damviller. Après sept ou huit jours de siége & d'une fort bonne défense, Bar & Ligni se rendirent à discrétion, avec sept ou huit Regimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De-là l'armée marcha vers Sainte-Menehould ; mais la rigueur de la saison & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la Place, empêcherent qu'on ne l'assiegeât : la gelée étoit si forte qu'il y mourut beaucoup de soldats de froid en marchant. La même raison obligea à ne point assieger Rhetel, étant impossible de travailler à la terre : d'ailleurs l'armée de M. le Prince, qui s'étoit jointe au Corps que les Espagnols avoient ramené quand il alla assiéger Bar, empêcha aussi que l'on ne fit ce siége ; parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pû facilement secourir la Place. Pour ne pas faire un si grand siége, on alla faire celui de Château-Portien qui dura six ou sept jours, que les assiegés demanderent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit secourir : le Prince qui étoit logé avec toute son armée & celle d'Espagne à Aubenton & Rumigni, qui n'en est éloigné que de six ou sept lieuës, tint conseil là-dessus, & résolut enfin de ne pas marcher, de sorte que Château-Portien se rendit. On demeura presque toutes les nuits du siége à la campagne avec toute l'armée, par les plus grands froids qu'il est possible d'endurer.

L'armée des ennemis sçachant la prise de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y ayant que trente hommes de garnison. L'armée du Roi marcha droit à Marle, & de-là à Vervins, où les ennemis n'ayant laissé qu'un Regiment d'Infanterie & un de Cavalerie, la Place se rendit en douze heures ; les ennemis se retirerent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'armée du Roi dans toutes les Provinces.

M. le Cardinal Mazarin qui étoit venu à l'armée au commencement du
An. 1653. siége de Bar, ne quitta point l'armée que le siége de Vervins ne fut fini vers la fin de Février ; après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis son retour. La prise de M. le Cardinal de Retz qui fut arrêté durant l'hiver, & en l'absence de M. le Cardinal Mazarin, avec sa participation, & conformément à ses ordres, n'avoit causé nulle émotion : il étoit en prison dans le Château de Vincennes. Il ne se fit nul changement considérable à la Cour pendant l'hiver : on envoya une partie de l'armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes sur les fron-

tiéres ; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'hiver, tant du côté des Eſpagnols que de celui du Roi, on ne ſe mit en Campagne qu'aſſez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte Menehould & Rhetel ſur la riviere d'Aiſne, qui ſont des poſtes fort conſidérables pour entrer en France, & principalement Rhetel, y ayant de-là une communication aiſée par la Capelle que les Eſpagnols tenoient, aux autres Places du pays bas ; & M. le Prince tenoit auſſi Stenai ſur la Meuſe, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui ſçavoit bien la conſéquence de ce poſte-là, par la connoiſſance qu'il en avoit eu, durant la guerre qu'il faiſoit après la priſon de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal qu'en aſſemblant l'armée du Roi, il allât aſſiéger Rhetel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit ſur la Sambre derriere la Capelle. L'armée du Roi ſe logea en paſſant la riviere d'Aiſne à trois lieuës plus avant que Rhetel, qui étoit juſtement l'endroit où l'armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient ſe joindre. AN. 1653.

M. de Turenne qui avoit été long-tems à Stenai, voyoit fort bien que les ennemis pouvoient penſer ſe joindre en ce lieu-là, & connoiſſoit que cette jonction étant empêchée par l'armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour ſe réſoudre, ſi l'armée qui étoit ſur la Sambre iroit en Luxembourg, ou ſi celle de Luxembourg paſſeroit la Meuſe pour joindre celle de la Sambre ; & que ſelon l'un ou l'autre parti, il falloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du Corps, qui iroit joindre l'autre ; ce qui donnoit huit ou neuf jours de ſûreté pour entreprendre le ſiége de Rhetel, ſans avoir l'armée des ennemis ſur les bras.. On entreprit donc ce ſiége avec la moitié de l'armée du Roi : M. le Maréchal de la Ferté y étoit auſſi avec une partie de ſon armée.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhetel : on prit les dehors en arrivant, & le ſiége ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu dans toutes ces dernieres Campagnes de guerre de plus conſidérable que d'avoir aſſemblé l'armée du Roi dans le pays au-delà de Rhetel, & d'avoir empêché M. le Prince de commencer la Campagne ſur la riviere d'Aiſne : il avoit cette année-là une armée beaucoup plus forte que celle du Roi. La guerre de Bordeaux continuoit encore ; & s'il avoit marché ſous Rhetel & l'avoit conſervé, ayant à ſa main gauche la Meuſe, où il tenoit Mouſon & Stenai, & à la main droite la frontiere des Pays-bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impoſſible de couvrir tous les pays qui lui

AN. 1653. étoient exposés, comme Verdun, S. Disier, & Vitri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Rheims & Châlons. L'armée du Roi n'avoit pas cette Campagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il falloit tenir la Campagne, & garnir les Places. M. de Turenne plus d'un mois avant que de partir de Paris, consideroit l'entrée de M. le Prince par Rhetel comme le plus grand mal qui pût arriver; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'armée du Roi auprès de Châlons, il sçut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le Maréchal de la Ferté, qui étoit auprès de Sainte Menehould, pour le prier de marcher; ce qu'il fit; & lui par un autre côté s'en alla passer à Château-Portien, & se logea vers le Château de Chaumont, où il y avoit deux cens hommes des ennemis qui se rendirent à discretion, d'où l'on alla assiéger Rhetel le lendemain.

M. le Prince à qui les mesures furent rompuës, n'ayant pas assez vû la conséquence de Rhetel, entra en France par la frontiere de Picardie avec une armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité, à faire quelque chose de considérable que du côté de la Champagne, quand on a Rhetel & les autres Places de la Meuse, comme Mouson & Stenai. On étoit bien avant dans le mois de Juin quand on prit Rhetel; ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en Campagne; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhetel, comme l'armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers la Capelle, l'armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprès de Vervins. En ce tems-là, le Roi avec M. le Cardinal vint à l'armée, qui se logea à Ribemont, comme on sçut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son armée à Ribemont, celle des ennemis fût toûjours à Fonsomme; & les gardes des deux armées n'étoient qu'à un quart de lieuë l'une de l'autre: on demeura cinq ou six jours de cette maniere; après quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme ayant donné les ordres nécessaires pour la provision de leurs vivres & pour le Corps qu'ils laissoient dans le pays, marcherent & entrerent en France avec un bon nombre de pionniers; & laissant la riviere de Somme à leur main droite, & la riviere d'Oise à leur gauche, passerent à une lieuë de Ribemont, & allerent loger entre S. Quentin & Ham. L'armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieuë de la Fere, laissant ce

jour-là

jour-là la riviere d'Oise entre elle & les ennemis. Le lendemain leur armée marcha de grand matin, & laissant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort considérable, ayant seize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante piéces de canon, sans compter un troisième Corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux, car ils pouvoient aller ou à Compiégne, ou prendre les postes qui sont entre Compiégne & Pontoise sur la riviere d'Oise, comme Creil & Pont S. Maxence, & de-là s'avancer jusqu'aux portes de Paris pour y mettre toutes choses en confusion; les esprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas en sûreté si l'armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient aussi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garnison, & le peu d'Infanterie qu'il y avoit dans l'armée du Roi avoit obligé à ne mettre personne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres Places de la Somme, sur l'une desquelles ils se fussent facilement jettés si l'armée du Roi se fut éloignée d'eux. AN. 1653.

M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à celui de toute l'armée, & M. le Maréchal de la Ferté y entra; c'étoit de ne point continuer à suivre la riviere d'Oise pour couvrir Compiégne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on exposoit par-là aux ennemis celle des villes sur la Somme qu'ils auroient voulu assiéger: mais de passer la riviere d'Oise du même côté qu'étoient les ennemis & de se loger à deux heures d'eux dans un Camp fort sûr. Il faut considerer que n'y ayant que sept mille hommes de pied dans l'armée du Roi & point d'Infanterie dans les Places, qu'on ne les pouvoit sauver qu'en se tenant toujours près de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures après lui devant la Place qu'il voudroit assiéger. Si on avoit mis de l'Infanterie dans les Places, l'armée n'auroit osé se tenir en campagne près de l'ennemi, & ainsi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'armée ennemie on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuses résolutions qu'il y a à prendre, quand un ennemi se sépare & qu'il laisse tant de lieux exposés. Il valoit donc mieux se résoudre à cotoyer toujours l'ennemi (quoique cela fut un peu dangereux) que de prendre un des deux autres partis qu'on proposoit: c'étoit de marcher avec l'armée vers Compiégne sans passer l'Oise, ou de jetter de l'Infanterie dans les Places & de s'éloigner de l'ennemi avec la Cavalerie. Par le premier il est certain que les ennemis auroient pû assiéger la Place la plus considérable sur la Somme, ayant un Corps près de Cambrai avec

AN. 1653. des pionniers du pays toujours prêts, & l'armée du Roi n'auroit pû y arriver que quatre ou cinq jours après eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris ne voyant point d'armée en Corps, ou bien auroit assiégé une Place où il n'auroit eu qu'une plus forte garnison à craindre ; mais point d'armée à appréhender. J'insiste un peu là-dessus, parcequ'assûrément la résolution de passer la riviere, de ne mettre personne dans les Places, & de s'aller loger proche de l'ennemi, a rendu cette entrée en France de nul effet ; & souvent pour appréhender trop de choses, on prend des partis différens de celui-ci, qui réüssissent fort mal. Ce n'est pas que celui-là soit bien sûr, car un ennemi peut marcher à vous & combattre : mais quand on a une bonne armée, quoique plus foible, & que l'on prend bien garde comme on campe & aux mouvemens de l'ennemi, c'est le parti le plus assûré.

L'armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon, ne se retrancha point ; mais regardant bien à ce que les ennemis faisoient, se logea toujours en des lieux assez avantageux. On sçut qu'ils attaquoient Roye, où il n'y avoit point de soldats ; le siége dura deux jours, & l'on ne songea pas à secourir la Place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roie, ils commencerent à être fort embarrassés de la résolution qu'ils prendroient : ils n'osoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de Places ; pendant qu'une armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient aussi attaquer une Place sur la Somme, où il faut se séparer à cause des marais, & où l'armée du Roi fut arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux sous M. de Schomberg.

En ce tems-là on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on sçut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre (leurs premieres mesures ayant manquées) vouloient faire venir un Corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres : & comme on s'enquit diligemment par Bapaumes de ce qui se faisoit à Cambrai, on sçut que le Corps étoit prêt de partir. L'armée du Roi laissant son bagage pour la suivre, passa la Somme à Ham ; & marchant vers Peronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux jusques auprès de Bapaumes, pour attendre ce Corps, qui ayant eu nouvelle de cette marche, se retira à Cambrai. L'armée de l'ennemi sachant que l'on étoit entre eux & leur convoi, & ayant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une

Place manquant de vivres, quitta Roie & marcha pour repaſſer la Somme à Ceriſi, qui eſt entre Péronne & Corbie, ayant jetté beaucoup de faſcines ſur le marais. En moins de vingt-quatre heures toute l'armée avec le bagage fut paſſée du côté de leur pays, & ayant appris que l'armée du Roi étoit logée à une heure de Péronne proche du mont S. Quentin ſans être retranchée, ils partirent la nuit & marcherent tout droit avec réſolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour paſſer la Somme : mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entiérement. AN. 1653.

L'armée du Roi avoit le front à un ruiſſeau; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la ſource qui n'étoit qu'à une demie heure du Camp & ainſi venoient par le flanc de l'armée. C'étoit celle de M. le Maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impoſſible de ſe mettre en bonne poſture devant eux; la ſituation du lieu ne le permettoit pas & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, ayant M. le Chevalier de Crequi avec lui & deux ou trois de ſes gens pour reconnoître les ennemis. Ayant vû qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit conſiderer à M. le Maréchal de la Ferté la mauvaiſe poſture où il étoit; & étant retourné à ſon armée qui étoit à l'aîle droite & un peu plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faiſoit la charge de Maréchal des logis de l'armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois: il reconnut que c'étoit une aſſez grande plaine où une partie de l'armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occupée, mais commençoient à y faire avancer quelques eſcadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya auſſi-tôt avertir M. le Maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine & lui demander s'il lui plaiſoit y venir prendre la gauche; ce qu'il jugea fort à propos : & ainſi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, paſſant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté : il ſe mit en bataille dans ce vallon, où faiſant promptement travailler l'Infanterie à cinq ou ſix rédans à la tête de l'armée, en deux heures on fut bien retranché.

L'armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & ayant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre ſon Infanterie, demeura ſans avancer, & après quelques eſcarmouches commença à ſe loger ſur une hauteur à un quart de lieuë de l'armée du Roi. La nuit ſuivante on avança les tra-

AN. 1653. vaux. On a dit que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Eſpagnols l'en empêchoient : je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'armée du Roi ayant changé de poſte, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de ſe bien retrancher : ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Eſpagnols euſſent voulu combattre. Il eſt vrai qu'avant que d'avoir changé de poſte l'armée du Roi couroit grand danger, les ennemis ayant toutes les hauteurs ſur elle ; & aſſûrément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais ſuccès. On demeura deux ou trois jours en préſence, s'y faiſant beaucoup d'eſcarmouches ; & au bout de ce tems les ennemis marcherent droit à Fonſomme, & envoyerent trois mille chevaux ſous M. de Duras pour inveſtir Guiſe.

L'armée du Roi ayant vû le matin que l'ennemi marchoit, paſſa la riviere de Somme à Peronne, & on fit ſept lieuës ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guiſe avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'armée du Roi pour arriver à Guiſe ; mais leur armée s'arrêta à trois heures de-là ſur la difficulté que firent les Lorrains de faire ce ſiége ; du moins on a dit que ce fut là le ſujet qui ſuſpendit leur marche : il eſt certain que s'ils l'euſſent continuée ils y ſeroient arrivés un jour avant l'armée du Roi, & on ne ſçait pas ſi M. de Beaujeu y auroit pû entrer. Ce deſſein ayant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui eſt entre le Caſtelet & Ham, & l'armée du Roi auprès de Ham, la riviere de Somme entre deux : où ayant ſéjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de conſeils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre, ils partirent en diligence ; & laiſſant Guiſe à leur main gauche, ils allerent aſſiéger Rocroi, où la ſituation eſt ſi avantageuſe pour celui qui y arrive le premier à cauſe des grands bois qui ſont autour de la Place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'armée pour la ſecourir, & on aima mieux aſſiéger Mouſon, où on arriva en très-grande diligence : les tranchées s'étant ouvertes en même tems aux deux Places, Mouſon fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient ſeize cens hommes & des meilleurs Régimens de l'armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le ſoir que l'on y arriva. Le ſiége dura dix-ſept jours ; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle qu'il capituloit. Les ennemis après la priſe ſe retirerent plus avant dans leur pays, & dans la penſée que l'on eut qu'ils pourroient aſſiéger la Baſſée ou Bétune, n'ayant plus que cela à faire, on

y mit un ſi grand nombre d'Infanterie, qu'ils ne purent aſſiéger ni l'une ni l'autre. AN. 1653.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet Eté-là, il en vint quelques troupes au Roi avec leſquelles & ſes Gardes Françoiſes & Suiſſes Sa Majeſté fit faire le ſiége de Sainte Menehould par MM. d'Uxelles, Caſtelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les Places de Flandre, & M. le Maréchal de la Ferté alla vers la Meuſe pour s'oppoſer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour ſecourir Sainte Menehould, dont le ſiége continua juſqu'au commencement de Décembre. Les troupes y furent aſſez rebutées par les ſorties & par le mauvais tems, & on croit que le feu qui ſe mit aux poudres des aſſiégés ne nuiſit pas à la priſe de la Place. Ainſi l'Hiver vint & les armées ſe retirerent de part & d'autre : l'armée du Roi ayant pris durant la Campagne, Rhetel, Mouſon & Sainte Menehould, & les ennemis Rocroi ſeulement ; quoiqu'il n'y eut entre elles aucune proportion de forces ; celles des ennemis étant beaucoup plus conſidérables.

Fin du ſecond Livre.

MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

DES GUERRES EN FLANDRE.

AN. 1654. L'HIVER ſe paſſa ſans qu'il y eût rien de conſidérable à la Cour, & l'autorité reſta toute entiere entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. Au Printems le Roi alla ſe faire ſacrer à Rheims, où on réſolut de prendre le Régiment des Gardes Françoiſes & Suiſſes & quatre ou cinq autres Régimens d'Infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le ſiége de Stenai : il fut réſolu auſſi que le Roi iroit à Sedan afin d'en être proche ; que l'armée ſe tiendroit ſur la frontiére de Champagne, pour pouvoir ſe rendre auſſi-tôt à Stenai ſi celle des ennemis paſſoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entrepriſſent quelque choſe vers les frontiéres de Flandre, on put auſſi marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fiſſent un ſiége auſſi conſidérable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Stenai, ils ne pouvoient entreprendre que le ſiége de Béthune ou de la Baſſée, & alors on auroit aſſiégé quelque Place ſur la frontiére comme la Capelle ou Landrecies.

Dans le tems que l'armée du Roi étoit auprès de la Fere, on apprit par M. Mondejeu Gouverneur d'Arras, qu'il étoit inveſti, ſans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela ſe peut aiſément, parceque le pays étant fort ſerré, les Places ſont ſi près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les Gouverneurs ne ſçavent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réſerve de

cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la Place, toute sa Cavalerie composée de cinq cens chevaux, étoit dans un Camp volant que commandoit M. de Barre, qui étoit sur la riviere d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les Places d'Arras, de Béthune & de la Bassée. Il avoit mis son Infanterie dans les deux dernieres Places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à secourir en cas que l'ennemi les eût assiégées; & il croyoit aussi-bien que le Gouverneur d'Arras qu'il auroit toujours assez de tems pour entrer dans la Place avant que d'être investie, parceque c'est un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réüssir les deux ou trois premiers jours; mais ensuite ayant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre par différens endroits & à un jour distant l'un de l'autre, tous deux essayerent de se jetter dans la Place avec beaucoup de hardiesse; mais ayant trouvé la Cavalerie de l'ennemi qui les attendoit sur deux lignes, la moitié de leurs gens fut prise ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la Place avec eux. M. de Turenne fit aussi détacher de son armée le Chevalier de Crequi avec cinq cens chevaux, composés de son Régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, ayant trouvé une barriere du Camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entrât; & quoiqu'il fût chargé par leur Cavalerie, il se jetta dans la Place avec deux cens cinquante chevaux: une grande partie des autres fut faite prisonniere, & sa derniere troupe commandée par un Colonel fut perduë la nuit & ne le put pas suivre. AN. 1654.

Quand on sçut que cette Cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut quelque tems en doute si les ennemis continueroient le siége; mais on apprit qu'ils faisoient travailler à leurs lignes, & que ce secours n'avoit empêché que quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'armée du Roi s'avança auprès de Peronne; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres nécessaires, M de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du Camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres, que l'on ne fut pas obligé de combattre l'ennemi dans ses lignes sans raison, ni de se retirer faute de subsistance. Pour le premier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée & par conséquent point affoiblie ni par la désertion, ni par la nécessité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un siége: & pour l'autre il étoit clair que de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très-mauvais effet, & dans l'ar-

AN. 1654. mée & dans la ville aſſiégée. Sans ces inconvéniens il eſt ſans doute qu'il eût été prudent de ſe rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la Place, parcequ'on leur eût empêché de faire un grand magazin de vivres dans leur Camp : mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le ſiége de Stenai, penſa s'en venir à Peronne ; mais il y envoya M. le Tellier. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté virent ce Miniſtre le matin qu'ils marcherent vers le Camp de l'ennemi & s'aſſûrerent tout-à-fait que lui étant ſur la frontiére toutes choſes ſeroient bien réglées pour la ſubſiſtance de l'armée qui s'éloigna de neuf lieuës, alla loger à la portée du canon du Camp des ennemis, & ſe mit entre eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis paſſoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cauſe de la foibleſſe de l'armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre choſe d'abord, que le ſecours d'Arras dont il a toujours cru que le ſiége ſeroit difficile, & que ſi l'armée du Roi aſſûrée des vivres s'approchoit du Camp des Eſpagnols, elle pourroit peut-être enſuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut faire agir les François d'abord, perſuadé qu'ils ont la même patience que les autres Nations, quand on les conduit bien.

En deux jours on arriva à la vûë du Camp des ennemis près d'une hauteur qui s'appelle *Mouchi le Preux*. Comme les Eſpagnols y avoient quelque Cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne ſe miſſent derriere en bataille pour empêcher celle du Roi de paſſer un ruiſſeau ; mais comme ce ruiſſeau étoit loin de la Place ils ne le firent point, parcequ'il auroit fallu lever le ſiége, ce qui ne pouvoit ſe faire ſi promptement que l'armée du Roi n'eût eû le tems de ſe mettre en bonne poſture & faire appréhender avec raiſon l'iſſuë d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire ; mais que les Eſpagnols n'y voulurent pas conſentir. Auſſi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts ſur le ruiſſeau, ils ſe retirerent dans leur Camp après quelques eſcarmouches, & l'armée du Roi s'étant avancée ſur la hauteur, commença à s'y fortifier ; ce qui fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit ſuivante.

Le Camp avoit ſon aîle droite ſur la Scarpe, où on fit auſſi promptement des ponts pour communiquer à la Baſſée, & empêcher les vivres de

Douai.

Douai. Tout le front du Camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruiſſeau qui deſcend à Arleux, & par le moyen de la Cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines on empêchoit bien qu'il ne vint des chariots, mais non pas que des Cavaliers ne portaſſent en croupe des munitions de guerre. On manda auſſi au Comte de Broglio, Gouverneur de la Baſſée, de ſe venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garniſon; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Doüai & de Liſle: il y avoit le côté de S. Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le ſoir que l'on arriva avec l'armée à Mouchi-le-Preux, on écrivit au Gouverneur de Hedin de mettre des gens dans S. Paul; & ſi cela eût été fait, le ſiége d'Arras auroit aſſurément été levé, ſans qu'on eût été obligé d'attaquer les lignes; mais ou les interêts particuliers, ou la foibleſſe de la garniſon de Hedin empêcherent le Gouverneur de le faire. On y eut cependant remedié ſans la mort de M. de Beaujeu, qui ayant été promptement envoyé avec douze cens chevaux & quelque Infanterie du Comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire, & ſept ou huit cens chevaux l'ayant attaqué à la pointe du jour, comme ſes gens repaiſſoient, il fut mis en déſordre & tué ſur la Place; mais ſes gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, & beaucoup des leurs tués ou pris priſonniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chefs, ils s'en revinrent à Betune, & ne marcherent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyerent promptement de l'Infanterie dans S. Paul; ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris ſans que l'armée y allât; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Doüai, parceque les deux lieux ſont juſtement à l'oppoſite. AN. 1654.

Comme cette Cavalerie fut retournée à Bethune, M. de Turenne envoya pour la commander M. de Liſlebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du Camp des ennemis avec Aire; mais le côté de S. Paul demeuroit toûjours libre, d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le Comte de Broglio eſſaya de prendre cette Place; mais il fut repouſſé avec perte. Les choſes reſterent quelque tems dans cette aſſiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au ſiége, à cauſe de la réſiſtance des aſſiegés & de l'armée du Roi, qui étoit toûjours campée près d'eux. Comme on ſçavoit tous les jours le progrès du ſiége, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, ſans eſſayer de forcer les lignes, juſqu'à ce que les

AN. 1654. assiégés fussent fort pressés : on sçavoit que l'armée des Espagnols diminuoit beaucoup ; mais leur circonvallation ne pouvoit gueres être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considérable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brûlerent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés : tout ce qui venoit de Cambrai à leur Camp y arrivoit par des Cavaliers qui passoient la nuit ; & quoique notre Cavalerie fut sur les avenuës pour les attendre, on ne les rencontroit jamais ; parceque les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repousserent trois ou quatre fois les ennemis à une premiere palissade fort loin de la Place, & gardoient si bien leur terrain qu'au bout de sept semaines de tranchée ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne dont il falloit s'emparer avant que d'aller à cette demi-lune : les assiégés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre : M. le Chevalier de Crequi, M. d'Equancourt & M. de S. Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très-bien ; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire.

Le siége de Stenai continuoit toûjours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiégés. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux lignes, y étant aussi poussez par les nouvelles qu'ils avoient reçûës de Mondejeu, qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet : il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi ; parceque n'étant pas assurés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relâcheront pas dans la défense, ils veulent toûjours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêt toutes les fascines & les clayes pour attaquer les lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Stenai capituloit ; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Peronne, & envoyeroit toutes les troupes qui avoient servi au siége de Stenai pour renforcer l'armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort ; parceque l'on sçavoit très-certainement que la Ville pourroit encore se défendre, & on étoit si proche des ennemis qu'il ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué, si

M. le Maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du ſiége de Stenai ; mais dans une ſituation auſſi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de Chefs : M. le Maréchal de la Ferté fut auſſi du même avis. Ces troupes donc marcherent en grande diligence après la reddition de Stenai, paſſerent la Somme, & faiſant d'aſſez grandes journées vinrent auprés de Bapaume. AN. 1654.

Deux jours avant leur arrivée, M. le Duc d'York & M. de Joyeuſe, qui étoit Colonel Géneral de la Cavalerie legere, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du Camp des ennemis, aſſez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grande garde : M. de Caſtelnau s'y trouva auſſi avec quelques volontaires ; & voulant pouſſer ces troupes, on fit avancer un eſcadron de notre garde pour ſoûtenir les volontaires, leſquels s'étant engagés, ces deux troupes retournerent ; & ayant rencontré une ravine, mirent ces Meſſieurs en quelque confuſion avec leurs carabines, & commencerent à les ſuivre. L'eſcadron qui les ſoûtenoit prit l'épouvante ; de ſorte qu'ils ſe retirererent deux ou trois cens pas, aſſez preſſés des ennemis. Il y eut ſept ou huit volontaires bleſſez ou priſonniers ; M. de Joyeuſe fut auſſi bleſſé d'un coup de carabine au bras : on croyoit au commencement ſa bleſſure legere ; mais ayant été porté à Paris, il en mourut au bout de ſix ſemaines. Auſſi-tôt qu'on ſçut que les troupes de Stenai étoient à trois lieuës du Camp des ennemis, M. de Turenne alla joindre M. le Maréchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux : comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils logerent la nuit à Aubigni, qui eſt à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allerent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille hommes pour mener le convoi, & que même le ſiége alloit lentement, faute de munitions de guerre : cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi ; parceque ſi on l'avoit fait, les ennemis euſſent levé le ſiége.

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le Maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'Abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui ſe rendirent à diſcretion : comme elle n'étoit diſtante que d'une petite heure du Camp des ennemis, & que M. le Maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'armée, on a aſſuré que M. le Prince avoit voulu tomber ſur le corps qui attaquoit l'Abbaye du Mont S. Eloi, & que les Eſpagnols ne l'avoient pas trouvé à propos ; mais on rencontre ſouvent des obſtacles dans une grande circonvallation,

AN. 1654. & après un long siége qui empêchent d'exécuter les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le Maréchal d'Hocquincourt commença à se retrancher au Camp de Cesar, & M. de Turenne s'en retourna joindre l'armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des lignes de l'ennemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de Castelnau alla reconnoître de fort près, & la Cavalerie marcha tout ce tems-là à la portée du canon des piéces de trois. On vit tout ce côté de lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis, & assurément cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaque & pour le chemin qu'il falloit prendre pour y donner. M. de Turenne étant arrivé au Camp, envoya dire à M. le Maréchal de la Ferté que la Cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le convoi, prenoit le chemin de Douay, & qu'apparemment ils essayeroient d'entrer la nuit dans les lignes. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'empêcher, ayant fait monter toute la Cavalerie à cheval; mais par la faute d'un Officier qui étoit posté sur la route avec un petit Corps de Cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Boutteville qui commandoit cette Cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les lignes; ce qui ayant été sçû, il fut résolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir consideré toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les armées toutes de front, & la nuit: M. de Turenne ayant toûjours été d'avis de ne point tenter par divers côtés; parceque chacun s'attend à donner, & ainsi on laisse souvent passer le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble; mais la nuit ils n'osent point entierement dégarnir leurs quartiers: la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les Camps soient proche des lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvenient.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avantgarde; & ayant passé la Scarpe sous le quartier de M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit commandé que l'on y fit quantité de ponts. On prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi: on étoit bien averti de l'état des lignes de l'ennemi: ils avoient partout un fossé perdu creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas rem-

plis de trous ou puits ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diametre : quand on les avoit paſſé, on rencontroit la ligne, qui étoit à l'ordinaire, avec un foſſé de ſept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordinaire : on avoit mis entre les trous comme de petites paliſſades, hautes ſeulement d'un pied & demi, pour embaraſſer davantage les chevaux. AN. 1654.

On réſolut de donner avec l'Infanterie ſur deux lignes ; & on avoit donné à chaque bataillon de la premiere ligne quatre ou cinq eſcadrons pour porter les faſcines & les clayes que l'on vouloit mettre ſur les trous : la Cavalerie portoit auſſi des outils. Ayant marché à une petite demie lieuë de la ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'armée de M. de Turenne ſe rangea ; celle de M. le Maréchal de la Ferté ſe mit à la main gauche ; M. le Maréchal d'Hocquincourt venoit auſſi d'auprès du Mont S. Eloi pour donner ſur le même front. On s'approcha à deux cens pas de la ligne ſans donner l'allarme ; & deux cens hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la premiere ligne, aborderent le premier foſſé : on leur fit une fort legere décharge ; & néanmoins ſi les bataillons n'euſſent marché au même inſtant pour ſeconder ces gens commandés, ils ſe fuſſent renverſés : on ne trouva preſque point de réſiſtance ; mais toutes les troupes avoient conçû cette action comme une choſe ſi difficile, qu'il n'y avoit que les Officiers & quelques Soldats qui s'opiniâtroient à s'attacher au parapet, & le reſte des Régimens demeuroit à la Campagne ſans en oſer approcher. De l'armée de M. le Maréchal de la Ferté il n'y eut que quelques Régimens qui allerent juſqu'au dernier foſſé ; mais pas un n'entra par ſon attaque : quand on eut forcé la ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par là. On demeura bien une demie heure à combler les foſſés, la Cavalerie qui étoit derriere les bataillons mettant pied à terre, & portant les clayes & les faſcines, durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit de timballes & de trompettes derriere la ligne ; mais un fort petit feu.

M. le Comte de Broglio, M. de Caſtelnau & M. du Paſſage commandoient l'Infanterie de la premiere ligne de M. de Turenne : M. de Roncherolles deux bataillons de la ſeconde, & M. le Duc d'York, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la Cavalerie, laquelle auſſi-tôt que l'Infanterie ſe fût renduë maîtreſſe de la ligne, commença à entrer par une barriere, menant les chevaux en main ; & un peu après les Régimens qui étoient ſur la premiere ligne, qui étoient les Gardes Suiſſes, Picardie, la

AN. 1654. Feuillade, Pleſſis-Praſlin & Turenne, ayant fait chacun leur paſſage, la Cavalerie qui étoit deſtinée pour ſuivre chaque Régiment d'Infanterie, entra par le paſſage que ces Régimens lui avoient fait.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la Cavalerie après être entrée formeroit ſes eſcadrons près de la ligne, à la faveur de l'Infanterie qui demeureroit en bataille; mais la grande joie que les troupes eurent de ſe voir dans la ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante, comme auſſi l'eſperance du butin, obligeoient tous les ſoldats de courir en confuſion dans le Camp, l'Infanterie à piller, & la Cavalerie à ſuivre quelques eſcadrons ennemis, qui ſe retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cauſe de l'obſcurité de la nuit, donna aux lignes un peu après la premiere attaque, & l'emporta avec fort peu de dificulté. M. le Maréchal de la Ferté dès qu'il vit un paſſage ouvert, entra avec ſa Cavalerie, & s'avança avec quelques eſcadrons, coulans dedans la ligne à la main gauche: il y avoit auſſi quelques Officiers & Soldats de notre Infanterie qui le ſuivoient fort en déſordre.

M. le Prince ayant paſſé par le quartier des Eſpagnols, menoit de la Cavalerie au ſecours de la ligne: il y avoit auſſi de ſon Infanterie qui le ſuivoit; mais ayant vû la ligne emportée en ſi peu de tems, & tout ſon Camp déja en ſi grand déſordre, on dit que M. l'Archiduc lui ayant demandé ce qu'il lui conſeilloit de faire, il lui répondit, *qu'il croyoit qu'il devoit ſe retirer.* Pour lui, il marcha droit où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ſes eſcadrons. M. de Turenne avoit raſſemblé quelques troupes, voyant bien que ſi les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confuſion: tout ce qu'il pût faire fut de les raſſurer, quand la Cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait paſſer la ligne à deux piéces de vingt-quatre. Il eſt certain que ſi M. le Prince eût pû mener quelques Régimens d'Infanterie avec ſa Cavalerie, qu'il eût obligé toute l'armée du Roi à ſe jetter dans Arras, tant la confuſion étoit grande dès que l'on fut entré dans les lignes; mais comme l'épouvante étoit très-grande dans ſon armée, tout ce qu'il pût faire, ce fut de pouſſer cette Cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de priſonniers de l'Infanterie que j'ai dit qui l'avoit ſuivi, & donner par ce moyen le loiſir à beaucoup d'Infanterie Eſpagnole de ſe retirer, les uns à Cambrai, les autres à Doüai: pour la Cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laiſ-

ſerent près de ſoixante piéces de canon ou dans leurs tranchées ou ſur leurs lignes : je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille Soldats de leur Infanterie tués ou priſonniers, & tout leur bagage perdu. De l'armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou bleſſés, & trois ou quatre cens Soldats : de priſonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des Gardes. Quand M. le Prince ſe retira, toute l'armée du Roi ſe mit à piller le Camp des ennemis ; de ſorte qu'on ne les ſuivit pas plus loin que leur circonvallation. AN. 1654.

La Cour qui étoit à Peronne vint à Arras cinq ou ſix jours après la levée du ſiége ; & comme on ne pouvoit pas faire de grands ſieges, n'ayant nuls préparatifs pour cela, & toute l'armée de l'ennemi s'étant retirée dans leurs Places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le Maréchal de la Ferté & M. le Maréchal d'Hocquincourt le ſuivirent. M. de Turenne paſſa l'Eſcaut entre Cambrai & Bouchain ; & ayant marché juſques auprès de Condé, il ſçut que le Queſnoi, dont les ennemis avoient fait raſer les dehors, étoit fort dégarni de gens ; il marcha trois lieuës en arriere, & le prit le ſecond jour ; enſuite il s'avança à Binches, méchante Ville qui ſe rendit ; il y demeura douze ou quinze jours, ayant laiſſé une garniſon au Queſnoi dont il ne s'éloigna pas juſqu'au mois de Novembre, y ayant fait faire divers convois, à cauſe qu'elle eſt fort avancée dans le pays.

M. le Prince ayant engagé les Eſpagnols à mettre leur armée enſemble douze ou quinze jours après leur défaite à Arras ; & ayant les Places & les rivieres pour lui, il ſe tint toûjours à deux ou trois heures de l'armée du Roi ; de ſorte que pour conſerver le Queſnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très-grandes difficultés, & l'armée pâtit beaucoup. Il eſt certain que ſans la défaite d'Arras, qui rend toûjours pour quelque tems les armées moins entreprenantes, on n'eut pû conſerver le Queſnoi : auſſi ſans M. le Prince les Eſpagnols ne ſe ſeroient pas remis en Corps d'armée, & il auroit pû arriver beaucoup de déſordre dans leur pays, mais leur armée étant raſſemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La Campagne finit ainſi, en conſervant le Queſnoi, & les armées ſe retirerent de part & d'autre.

Encore que l'on fut ſorti depuis peu des guerres civiles, les hivers ſe paſſoient fort tranquillement, y ayant néanmoins beaucoup de perſonnes ennuyées ou mécontentes du Miniſtere de M. le Cardinal Mazarin ; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit reſſentis dans ces déſordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers ſi clairvoyans

AN. 1654. que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir : comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croyent qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être : ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

AN. 1655. Dans l'hiver qui suivit cette Campagne, il y eut une mesintelligence qui dura assez long-tems entre la Cour & le Parlement sur le sujet des Lys, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faire, & à quoi le Parlement s'opposoit ; & comme les choses sembloient se porter tout à fait à l'aigreur, M. le Cardinal en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le Premier Président, à cause de l'assemblée qui devoit se faire le lendemain : (1) M. de Turenne trouva des expédiens pour tout accommoder, souhaittant fort que les choses ne passassent pas à l'extrémité ; outre que cela eût empêché les desseins de la Campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le Cardinal de Retz à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris : tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fussent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiegne, & de-là à la Fere : Paris étoit plutôt las des troubles que gueri de ses préjugés. M. le Cardinal de son naturel aimoit à tenir toutes choses en balance, à se raccommoder avec ceux qui avoient quelque sujet de mécontentement, & à ménager les esprits qu'il ne pouvoit gagner.

Pendant que le Roi étoit à la Fere, son armée se rassembla, & en même-tems celle des ennemis : M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Quesnoi : il vit bien que si on n'assiegeoit Landrecies, qu'il seroit impossible de maintenir le Quesnoi, & que c'étoit là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit : M. le Cardinal fut dans le même sentiment ; & on y fit venir M. le Maréchal de la Ferté, de qui l'armée s'assembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze jours, hors de Bruxelles, & toute leur armée au rendez-vous ; celle de M. le Prince sur la Sambre à cinq ou six heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant séparées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux ensemble à peu près d'égale force à celle du Roi ; ensorte qu'il étoit fort dangereux de commencer un siége presque en leur présence ; mais la situation de Lan-

(1) Le Vicomte passe toûjours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.

drecies

drecies contribuant à y pouvoir réüſſir plus aiſément qu'à une autre Place, AN. 1655.
à cauſe que le Queſnoi, qui eſt plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher ſi aiſément pour s'oppoſer au ſiége ; on réſolut à l'entreprendre : M. de Turenne ayant donné rendez-vous à l'armée qu'il commandoit auprès de Guiſe, & M. le Maréchal de la Ferté au même lieu, on ſe trouva à trois heures après midi avec toute l'armée à une portée de canon de Landrecies.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'armée enſemble avant ce rendez-vous à Guiſe, parcequ'il eſt certain que ſa ſéparation en divers quartiers, faiſoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'armée du Roi eût été enſemble, celle de l'ennemi s'en ſeroit approchée, & ainſi n'étant pas inégales en forces, il eût été impoſſible d'entreprendre aucun ſiége. La premiere nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux Régimens d'Infanterie ; de ſorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la Place : néanmoins leur premiere penſée fut d'y envoyer quelque ſecours encore & ſe mettre promptement enſemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vûs pour en conférer, la tentative du ſecours ne réüſſit pourtant pas, à cauſe qu'il y eut quelque difficulté à raſſembler les troupes.

L'armée du Roi étant arrivée devant la Place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le Maréchal de la Ferté étant tombé malade auprés de Guiſe, y demeura deux jours, & le troiſième il vint rejoindre ſon armée au Camp. Dans les cinq premiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eût des vivres dans le Camp pour un mois. M. le Prince qui avoit la principale part dans les réſolutions de l'armée de Flandre, crut qu'en marchant en diligence, & ſe mettant entre Guiſe & Landrecies, qu'il ſeroit impoſſible que l'armée du Roi fit plus de convois, & que dans ſi peu de tems l'on ne pouvoit pas être ſuffiſamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre : mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fauſſes meſures. Il n'arriva que le ſeptième jour après que l'armée du Roi eut inveſti la Place, en un Camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fit plus de convois ; mais il y avoit ſuffiſamment de toutes choſes pour achever le ſiége. On voulut donner l'allarme au Roi & à la Reine, qui étoient à la Fere, à cauſe de cette approche des ennemis ; mais le Cardinal les ayant raſſûré, ils partirent

AN. 1655. pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'auroient fait dans le premier mouvement. Il agit ainſi à cauſe que beaucoup de gens diſoient que la perſonne du Roi n'étoit pas en ſûreté à la Fere.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitième jour, & y ayant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le Maréchal de la Ferté, le troiſième jour on arriva ſur la contreſcarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal : on y fit deux logemens, on deſcendit le foſſé de la corne ; & après y avoir attaché des mineurs & fait ſauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis avoient un retranchement au milieu : on coula dans l'épaiſſeur du parapet ; l'on conduiſit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec ſi peu de perte, que le dix-ſeptième jour après la tranchée ouverte, les mines joüerent aux deux baſtions de la Place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des bréches, les aſſiégés ſe rendirent & ſortirent au bout de deux jours avec bonne compoſition, au nombre d'environ douze cens hommes qui ne s'étoient pas trop bien défendus.

L'armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de conſidérable : ils envoyerent ſouvent contre les fourageurs où ils ne réüſſirent pas trop bien. M. de Bouteville fut battu par le Marquis de Renel & le Comte de Grandpré (1) qui commandoient l'eſcorte des fourageurs de l'armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt ayant appris que Landrecies capituloit, ſe retira en diligence vers Cambrai : on entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle grand bruit dans leur Camp, & aſſûrément parmi le commun des ſoldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après la priſe de Landrecies, le Roi s'en vint à Guiſe, & on fit inveſtir la Capelle ; néanmoins après que l'on eût fait conſidérer à M. le Cardinal le peu d'importance de la Place, & comme après ſa priſe on pourroit difficilement entrer dans le pays, parceque la ſaiſon s'avançoit, & que l'armée de l'ennemi ruineroit les lieux par où il falloit que celle du Roi paſſât, il trouva bon que le Roi marchât avec ſon armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la riviere de Sambre. Le Roi s'avança juſqu'à Thuyn : M. de Caſtelnau alla ſe ſaiſir d'un poſte auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder ; mais ayant trouvé qu'il ne ſe pouvoit fortifier, on l'abandonna. De-là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un con-

(1) Depuis Maréchal de Joyeuſe.

seil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour eussent bien désiré que l'on eût assiégé Avennes ; mais n'y ayant point de préparatifs, M. de Turenne ni M. le Maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis ; de sorte que l'on regarda aux moyens de passer l'Escaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque chose, ou en se séparant dans les Places, ou en s'opposant au passage de la riviere. AN. 1655.

Les Espagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes jusqu'à Condé & de Condé jusqu'à S. Guislain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le passage en ces endroits, & leur armée étoit derriere pour l'empêcher ; de sorte que l'on résolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes. (1) M. le Maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où ayant jetté deux ponts, & ne trouvant point de résistance, il commença à y faire passer son armée dont quelques escadrons étoient déja au-delà de l'eau, quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour, & la nuit les armées passerent l'eau avec leur bagage. Une partie de la Cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieuë de-là ; mais voyant que l'armée passoit, elle se retira auprès de Valenciennes où le Corps de leur armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jetterent la nuit quelque Infanterie dans Bouchain & commencerent à se retrancher ; mais ils le firent sans être bien résolus à garder ce poste si l'armée du Roi venoit à eux ; ensorte que le lendemain comme ils virent qu'on marchoit droit à leur Camp, ils commencerent à faire filer leur avant-garde droit à Condé ; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de se retirer que l'on ne sçache assûrément si c'est toute l'armée qui marche, & que l'on se flatte souvent que c'est seulement un Corps de Cavalerie, M. le Prince resta un peu long-tems avec son arriere-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le retranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'Infanterie pour les attaquer. Cependant il faisoit avancer M. de Castelnau avec son Corps pour se saisir d'un bois proche de leur Camp, & vouloit qu'il avançât dans leur flanc, qui paroissoit un peu découvert, n'y ayant que la tête de leur Camp retranché, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Castelnau avançoit, il vit que l'armée de l'ennemi se retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques escadrons dans le Camp ; il

(1) Ici le Vicomte passe sous silence les excellens avis qu'il donna dans le Conseil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

AN. 1655 le manda à M. de Turenne qui lui envoya ordre de ſuivre avec ſon Corps. En quittant le Camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit (1), M le Prince ayant laiſſé filer toutes les troupes, étoit demeuré avec ſept ou huit eſcadrons à l'arriere-garde. L'armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au Camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à ſe retirer. (2) M. de Caſtelnau s'avança avec quelques eſcadrons des ſiens, dont un ou deux ayant paſſé un défilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repaſſer en confuſion ce qui avoit déja paſſé le défilé. On eſcarmoucha un peu à cette arriere-garde, & il ne s'y fit rien autre choſe; car l'ennemi ayant paſſé la riviere d'Eſcaut auprès de Condé, laiſſa deux mille hommes dans la Place, & ſe retira deux heures devant le jour vers Tournai.

L'avant-garde de l'armée du Roi arriva fort tard à la vûë de leur Camp, l'Eſcaut étant entre ces deux armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Queſnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit paſſé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choſes : l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poſte de Valenciennes; & l'autre, qu'un des eſcadrons de l'arriere-garde des ennemis avoit paſſé l'Eſcaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la premiere circonſtance, ce fut que beaucoup de gens de condition ayant parlé aux gens de M. le Prince à l'arriere-garde, ils dirent le ſoir à M. de Turenne que ſi M. le Prince eût été crû, il n'eût pas quitté le poſte de Valenciennes; & pour ce qu'il mandoit de l'eſcadron qui avoit paſſé à nage, M. de S. Lieu Colonel le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, quand l'ennemi rompit ſon pont ſur l'Eſcaut, il y avoit quelques gens qui paſſerent à nage. Pour le reſte de la relation, M. de Turenne ne ſe nommoit en rien, ni n'appuyoit pas ſur la retraitte précipitée des ennemis, ni ſur le mauvais parti qu'ils prirent de venir à un poſte au-devant de l'armée du Roi, pour le quitter en ſa préſence & enſuite entrer dans une telle confuſion, qu'ils abandonnerent toutes les rivieres & les pays du monde les plus avantageux; ayant une armée, laquelle, s'ils ne l'eûſſent pas affoiblie en prenant jalouſie de leurs Places ſans ſujet, n'étoit pas inférieure à celle du Roi.

M. le Prince ſe ſentit fort piqué de cette Relation & envoya un Trom-

(1) Il appelle le pays fort étroit lorſqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivieres, canaux, bois ou hauteurs.

(2) Ici le Vicomte cache la faute de Caſtelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.

pette à M. de Turenne avec une Lettre fort piquante par laquelle il lui mandoit, que s'il avoit été à l'avant-garde de son armée pendant que lui étoit à l'arriere-garde de la sienne, il eut mieux vû les choses & n'en eût jamais dit de si éloignées de la vérité. M. le Prince écrivit aussi à beaucoup d'Officiers de l'armée du Roi, comme voulant faire un Manifeste, & manda à M. le Maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bons termes dans sa Relation. M. de Turenne reçut la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'Officiers & la leur montra aussi-tôt, sans rien dire sur l'heure au Trompette. En effet la lettre ne le fâcha pas, sentant qu'il n'avoit rien fait contre l'estime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le respect que l'on doit à un Prince du Sang; mais il vit bien que les choses ne lui ayant pas réüssi, il s'échauffoit sur une matiere bien légere. Aussi comme M. le Prince passoit un peu les bornes de ce qui se pratique, M. de Turenne dit à son Trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir. Il ne récrivit point à M. le Prince qui dans la fin de cette Campagne & dans la suivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précédentes. AN. 1655.

On passa l'Escaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de suivre l'ennemi qui se mettoit sous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le troisième jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient gueres mieux qu'un retranchement de Camp : mais comme il y avoit deux mille hommes dans la Place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuerent beaucoup de soldats & deux Capitaines aux Gardes avec d'autres Officiers. Durant ce siége M. de Bussi étant allé pour escorter les fourageurs avec trois Régimens de Cavalerie, en se retirant fut chargé par quelque Cavalerie de l'armée de l'ennemi qui étoit venuë à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de résistance.

On étoit si fort avancé dans le pays de l'ennemi qu'il avoit jalousie pour toutes les Places : en les garnissant de troupes il n'osoit s'approcher en Corps d'armée, & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui est, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut éxécuter; & quoique l'on ait une grande expérience, on ne laisse pas d'appréhender des choses que l'on sçait bien que l'on ne feroit pas si on étoit à sa place : mais comme il arriveroit de grands maux si un ennemi faisoit plus qu'on ne pense, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un Corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'armée du Roi

AN. 1655. avoit beaucoup de peine à avoir des vivres ſans s'avancer plus loin que Condé, elle alla aſſiéger S. Guilain, qui n'en eſt qu'à trois lieuës & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi qui avoit demeuré au Queſnoi durant cette marche de l'armée, vint au ſiége de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours : on donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laiſſer ſortir la garniſon & la conduire à la plus prochaine Place. Le Roi après avoir demeuré huit ou dix jours à l'armée, retourna à Guiſe, & ſon armée demeura plus de ſix ſemaines à faire travailler à la fortification de ces deux Places, & à faire venir des convois pour les munir. Il falloit que tous les vivres vinſſent de Guiſe ; car encore que Landrecies & le Queſnoi donnaſſent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes ſi nouvelles & ſi dépourvûës de vivres, qu'il falloit leur en apporter de France & pour l'armée auſſi : de ſorte qu'il y avoit quatre Places auxquelles il falloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'hiver, & outre cela donner le pain tous les jours ; ce qui fit qu'on acheva la Campagne avec peine.

Les ennemis crurent long-tems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la penſée d'empêcher nos convois ; d'ailleurs ils furent quelque tems à ſe remettre du mauvais ſuccès de la Campagne : à la fin néanmoins ils ſe raſſemblerent & vinrent ſur la riviere de Sambre. M. de Turenne ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les Places conquiſes, demeura juſqu'au ſept ou huitième Novembre en campagne. M. de Caſtelnau reſta à Condé avec un Corps d'Infanterie d'environ deux mille cinq cens hommes. L'armée ſe retira vers Ribemont ; le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cauſe que les chemins étoient trop rompus. Comme il ſe retiroit, il vint un Secretaire nommé Ronſeret que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traittoit avec les Eſpagnols pour cette Place & pour Ham. Ronſeret faiſoit auſſi entendre à M. de Turenne que l'on ſouhaitteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'armée ; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'armée, cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque réſolution extrême ; & que la choſe pouvant ſe raccommoder, il ne falloit rien faire qui précipitât la réſolution de M. d'Hocquincourt. L'armée de l'ennemi n'étoit pas ruinée ayant toujours demeuré dans ſon pays ; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque des vivres & par la diſtance des lieux d'où il falloit faire venir les convois ;

de sorte que c'étoit un étrange contre-tems d'appréhender en ce tems-là avec raison, que M. le Prince & l'armée Espagnole eussent à leur disposition Péronne & Ham, deux Places sur la Somme, & des entrées très-considérables, pour porter la guerre jusqu'auprès de Paris, & dans la Normandie. An. 1655.

La présence de M. le Prince durant cette conjoncture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne qui alla trouver la Cour à Compiégne, conseilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'armée de Péronne, & de ne point donner sujet à M. le Maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaison avec les ennemis. M. le Cardinal avoit souvent sur le cœur de voir que le Roi traitât avec un de ses sujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le Gouvernement d'une de ces deux Places demeurât à son fils: Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'armée d'Espagne prête à le soutenir, & l'assiette des esprits de presque toutes les personnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un désordre, ou pour se mettre contre la Cour, ou pour se faire achetter très-cher; M. de Turenne crut devoir porter l'esprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'armée d'Espagne vinrent à Cambrai, & il y eut durant quinze jours auprès de M. le Maréchal d'Hocquincourt des Envoyés du Roi & des Espagnols à qui il donnoit des audiences séparées, ne se cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eut été libre de choisir. Madame de Châtillon qui avoit ménagé M. le Maréchal d'Hocquincourt pour les interêts de M. le Prince, ayant été arrêtée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, se hâta de faire son accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Ducheſſe. C'est une longue histoire dont je n'entre point dans le détail: il suffit de dire que le traité fut enfin conclu, & qu'il fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les mains du Roi. On accorda le Gouvernement de la premiere à son fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reste du tems demeuroit avec un Corps d'armée auprès de Cambrai, se retira vers la Sambre ayant appris le traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint-Guillain en se retirant, & pour cela l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'auprès de Saint-Quentin; mais ayant appris qu'il se retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le suivit deux

jours après, les quartiers d'hiver ayant été distribués à l'armée.

An. 1655. Ce fut cet hiver-là que l'on commença à metre la Cavalerie dans les villages, lui faisant payer sur les tailles à raison de vingt sols par cavalier, & un nombre certain de Places pour les Officiers, ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les lieux, & les cavaliers étant dispersés par les villages leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiroient; ce qui a fait que beaucoup de villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, & contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.

Cet hiver se passa dans une entiere confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toujours une grande considération pour M. de Turenne, lequel sçavoit autant que personne les interêts de la Cour les plus cachés, & assurément dans une affaire difficile il eut eû la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & ayant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il sçavoit qu'un chacun étoit, ayant une maniere toute particuliere de mener les esprits à son point.

An. 1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint-Guillain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces Places en état de n'avoir point de necessité jusqu'au mois de Mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris s'en alla à la frontiere, & vint à Condé y menant un grand convoi. En dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les Places avancées, suffisamment pour y entretenir l'armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois.

Le Roi vint à la Fere, & M. le Cardinal ayant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la Campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fut sur la frontiere pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le Maréchal de la Ferté envoya son Corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'armée que quelque tems après. La venuë de Dom Juan d'Autriche étant comme un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne: cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'attaquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit

trouvoit trop bien pourvû, de revenir investir Valenciennes : le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raisons pour craindre un mauvais succès ; mais il vouloit bien hazarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toûjours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il y avoit beaucoup de troupes & de recruës qui n'avoient pas encore joint l'armée ; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangereux d'avancer dans leur pays ; de sorte que M. de Turenne ayant rassemblé ce qui étoit sur la frontiere, marcha en grande diligence à Condé, & de-là jusqu'à deux lieuës de Tournai avec toute la Cavalerie, faisant suivre l'Infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le Marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par de-là Mortagne, ayant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guislain avec une partie de la Cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sçut qu'il y avoit quelques Régimens de l'ennemi campés auprès de Tournai ; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison (n'y ayant point d'apparence de faire un siége qui durât quelque tems, si avant dans le pays ennemi, & par conséquent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre,) il retourna à Condé ; & ayant laissé son pont à Mortagne, qui est scitué à l'endroit où la Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un Corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, ayant donné ordre à ce Corps laissé à Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre. AN. 1656.

Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mais comme c'est une grande Ville, la bourgeoisie pouvoit servir de troupes : M. de Turenne fit passer M. le Marquis d'Uxelles, qui commandoit le Corps de M. le Maréchal de la Ferté dans l'isle de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la Ville sur le chemin de Bouchain. Il marcha lui-même par les campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la Place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la riviere ; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la Place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le Marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la Ville : on fit quitter aux ennemis deux redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la Ville ; de façon que dès la premiere nuit la Place étoit assez bien fermée. On commença dès le lende-

AN. 1656. main matin à travailler à la circonvallation : le troiſiéme jour il y avoit aſſez de terre remuée par tout pour empêcher un petit ſecours d'entrer dans la Ville : quoique l'on parlât de quelque retenuë d'eau qui ſe pouvoit faire à Bouchain, on n'avoit jamais crû qu'elle fût ſi grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tenterent un petit ſecours de ſept ou huit cens hommes la troiſième nuit par le quartier des Lorrains ; mais il n'y entra perſonne : quelques-uns furent pris, & le reſte ſe retira à Bouchain.

Le cinquième ou ſixième jour la circonvallation fut en très-bon état ; premierement, avec un ſeul foſſé, & après avec un double foſſé & des paliſſades ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'Infanterie pour une ſi grande enceinte, tout ne pouvoit pas ſe trouver en également bon état : on travailloit ſeulement aux principales avenuës, & ce qui n'étoit pas ſi facile à attaquer ſe raccommodoit après. On commença les deux ou trois premiers jours à voir croître la riviere entre Bouchain & Valenciennes, & ſe déborder dans la prairie ; mais ayant fait porter quantité de faſcines, on tenoit le paſſage libre ; ſi on eût vû au commencement l'eau haute, comme elle le devint depuis, on n'auroit pas ſongé à faire une communication, ni à s'engager au ſiége : comme elle croiſſoit peu à peu, on y remédioit par un ſoin continuel ; & preſque toute la Cavalerie de l'armée portoit deux ou trois fois par jour des faſcines, outre des Régimens entiers qui y furent occupés. A la fin, il y eut plus de mille pas de diſtance, où il y avoit partout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet eſpace, on fit un pont de faſcines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, ſur lequel l'Infanterie a toûjours paſſé, & la Cavalerie dès qu'il étoit un peu raccommodé : il y venoit quelquefois de telles cruës que l'on étoit dans l'eau juſqu'à la ceinture ſur la digue ; mais par le travail de l'armée, cela ſe raccommodoit le même jour : c'étoit au-deſſus de la Ville, & cependant au-deſſous on fit des ponts de communication, enſorte que le neuvième jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit mené dans les Places avancées faiſoient qu'il y en avoit d'abondance dans le Camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne pûrent jetter aucun ſecours dans la Place, quoiqu'elle ſoit au milieu de toutes leurs Villes fortifiées. Comme M. de Turenne eût avis qu'ils s'étoient aſſemblés auprès de Doüai, & qu'ils alloient marcher vers le Camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit auſſi que la tranchée fut ouverte pour

s'approcher le lendemain : ils vinrent d'abord se loger à une lieuë de l'armée ; & continuant à marcher, ils se posterent au-dessus du Camp des Lorrains, à une demie portée de canon des lignes : leur armée étoit un peu plus foible que celle du Roi ; ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étenduë de la circonvallation, & la difficulté de rassembler les quartiers, ôterent le moyen de songer seulement que l'on pût les attaquer : ils se retrancherent dès le même jour ; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant : elles se rendirent bien meilleures par leur présence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied ; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le Camp des Lorrains. On demeura sept ou huit jours de cette façon : la tranchée ouverte dans un grand front faisoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la Ville ; néanmoins on avança fort les premiers jours, & on perdoit fort peu de gens ; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs : il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de sortie considérable. Quand on approcha de la contrescarpe des dehors, ils la défendirent fort bien, & on fut repoussé trois ou quatre fois en s'y voulant loger : les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demie portée de canon de l'armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit, ce qu'il eut fait sans cela ; & il a toûjours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes ; de sorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le siége, il ne le pressoit pas comme la principale affaire : on jugea à peu près du tems que les ennemis donneroient aux lignes, & que ce seroit l'avancement du siége qui leur feroit prendre leur parti. AN. 1656.

M. le Maréchal de la Ferté vint à l'armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indisposé : il fit fort travailler aux lignes de son quartier, (1) & à la digue dont j'ai parlé ; & au bout de trois semaines de tranchée ouverte à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche sur le bord du fossé de la Place, & une autre branche dans le fossé de la demi-lune ; & à l'attaque de M. le Maréchal de la Ferté, on avoit pris une tenaille. Ceux de la Ville avoient fait leurs grands efforts ;

(1) On ne peut assez repéter ni admirer le silence du Vicomte sur toutes les fautes de ses rivaux : celle du Maréchal de la Ferté causa le secours de Valenciennes ; c'est le Marquis de Puysegur qui le raconte dans ses Mémoires.

AN. 1656. & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain : on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes : leur Camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains : ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la riviere étant fort étroite ; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne : les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau.

On attendit toute la premiere nuit, ayant été averti par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le Maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'Infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deçà, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très-grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes de pied, & il falloit de l'Infanterie aux deux attaques ; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni : mais on comptoit sur un grand Corps de Cavalerie derriere la ligne, & sur l'Infanterie qui marcheroit promptement de renfort, & aussi sur ce que ceux qui attaquent s'embarassent souvent eux-mêmes, pour petite que soit la résistance.

La premiere nuit se passa sans allarme : tout le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage ; & la nuit vint, que l'on étoit dans la même disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis ; & M. le Maréchal de la Ferté ayant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapporterent qu'on devoit attaquer son quartier ; mais ayant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demie heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition premiere. On étoit aussi averti qu'il y avoit un Corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours crû que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient venir en bataille en sortant de leur quartier ; & que cependant M. de Marsin avec ce Corps de Saint Amand, marcheroit dans l'isle au-dessous de la Ville ; ce qui étoit deux grandes lieuës de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince ayant pris le dessein

d'attaquer l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, commencerent à paſſer la riviere à l'entrée de la nuit, laiſſant à leur ordinaire les gardes à la tête de leur quartier : celui des Lorrains étoit ſi proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrieres, & il n'y avoit en tout le front du Camp des Lorrains que deux ſorties, où il ne paſſoit qu'un cheval de front ; ce qui étoit cauſe que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, paſſa la riviere d'Eſcaut ; & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant fait tenir perſonne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi paſſa l'eau, ſe mit en bataille, les Eſpagnols à main droite, & M. le Prince à gauche. AN. 1656.

La premiere allarme que l'on entendit, fut quand ils arriverent au premier foſſé du retranchement : ils y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de réſiſtance de l'Infanterie, qui fut fort mal ſecondée de la Cavalerie. Au premier coup de mouſquet, deux Régimens de M. de Turenne paſſerent la digue, & quatre autres ſuivoient ; mais le Régiment de Vervins, qui arriva le premier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obſcurité de la nuit ; quoique M. le Maréchal de la Ferté y vint avec quelques eſcadrons, il y trouva la confuſion ſi grande, qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant ſi peu de réſiſtance, comblerent les deux foſſés, rompirent les paliſſades, & le jour arrivant, ils marcherent à la Ville de Valenciennes, & firent pourſuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient par leur Cavalerie : une grande partie de l'armée du Maréchal de la Ferté fut faite priſonniere, & le reſte ſe ſauva à Condé, quoique le Maréchal eut fait tout ce qui ſe pouvoit : ce qui cauſa la grande perte, fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embaraſſerent. Les deux Régimens que M. de Turenne avoit fait paſſer ſur la digue, ayant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arrêterent ſur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura pas un quart d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du foſſé, juſqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens.

Dans ce moment le jour vint ; M. de Turenne ne ſçachant pas aſſurément ce qui s'étoit paſſé, y ayant envoyé en diligence ſes Gardes, qui furent tous pris ou tués, perſonne ne vint aſſez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joye qui ſe faiſoient à Valenciennes, que la Ville étoit ſecouruë ; & parcequ'il n'y avoit plus de feu à la ligne,

AN. 1656. qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât; mais comme il y avoit plus d'une lieuë de-là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient déja passé dans la Ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'armée de l'ennemi en bataille, qui marchoit droit à la Ville. M. de Turenne retira l'Infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prit tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les piéces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque : il commanda aussi que l'on fit abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit sortir M. de Navailles; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens.

Les ennemis firent passer un Corps de Cavalerie dans la Ville, & M. le Prince passa lui-même en diligence; pendant que M. de Turenne faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & ayant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord; néanmoins à une demie heure de la Ville, on se mit en bon ordre; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêterent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six piéces de canon : les ponts du dessous de la riviere, vers l'isle dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le Maréchal de la Ferté ne pouvoient se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le désordre étant commencé dans l'armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'armée; parcequ'il aidoit à leur couper le chemin du pont; & après avoir pris M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit très-bien fait, & presque tous les Officiers Généraux, & quantité d'autres de son armée, les ennemis s'arrêterent à Valenciennes, n'ayant gueres poursuivi avec leur Cavalerie. Toute l'armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi; qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontieres de France : le bagage commençoit déja à filer par delà le Quesnoi; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter; & ayant choisi un Camp proche de la Ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'armée en bataille, pour regler les aîles de la Cavalerie & les bataillons de l'Infanterie, afin que l'on se mît ensemble, & que l'on se rassurât; car

quoiqu'il n'y eût de perte notable que dans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, il ne laiſſoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fut que les ennemis alloient aſſieger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'armée n'étoit pas que l'on attendit. Ils reçûrent le lendemain de la levée du ſiége un renfort de deux mille hommes de pied Allemans. Après avoir donné un jour entier pour ſe remettre en ordre & ſe débarraſſer de leurs priſonniers, ils marcherent droit à l'armée du Roi. Il eſt certain que ſi M. de Turenne n'eût craint que la perte du Queſnoi, il ſe ſeroit retiré ſur les frontiéres; mais il voyoit une ſi grande ſuite à cette retraite, par le mécontentement général qu'elle cauſeroit en France, & dans la Cour même, & par la préſence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens. AN. 1656.

Il falloit paſſer deux petits ruiſſeaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis au Camp où étoit l'armée du Roi; & comme on ſçait bien que les armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prit point les armes; mais que l'on ſe tint prêt, craignant que par la marche de quelque bagage, il ne ſe fit quelque méchante contenance; & auſſi il vouloit faire voir à ſon armée qu'il n'y avoit aucun ſujet de craindre, encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en diſcourut avec les Officiers Généraux; mais on ne tint point de Conſeil de guerre, pour ſçavoir ſi on demeureroit dans ce poſte, ou ſi on ſe retireroit. L'ennemi s'approcha à une portée de canon de l'armée du Roi: M. de Turenne s'avança avec quelques Régimens de la grande garde; & l'ennemi voyant toutes les tentes tenduës, & la grande garde à la tête, vit bien que l'armée n'étoit pas délogée, en quoi ils furent trompés, ayant commandé trois mille chevaux pour la ſuivre, & n'ayant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (ſçachant bien que ce qui étoit reſté de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté étoit à Condé) que l'armée du Roi ne ſe retirât devant eux. Il eſt vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes, leſquels étoient deſtinés pour mener un convoi au ſiége.

L'armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne ſongea ce jour-là qu'à ſe loger; & M. de Turenne n'ayant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'euſſent témoigné que de la crainte, & n'euſſent donné que peu de ſûreté, ne fit pas travailler. Les

AN. 1656. ennemis demeurerent deux jours en préſence, ſans avoir rien tenté : tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'armée, & auſſi qu'ils penſoient à marcher entre le Queſnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourages de l'armée du Roi, auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'oppoſer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'armée ; mais en prenant le parti de demeurer au Queſnoi, il falloit ne ſe relâcher en rien.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient ſauvés de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté à Condé, ayant paſſé à S. Guiſlain, vinrent à Landrecies, & de-là au Queſnoi, le ſecond jour que les armées furent en préſence ; de ſorte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marcherent vers Condé. M. de Turenne voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guiſlain & à Condé : dans la derniere Place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du ſiége de Valenciennes ; mais M. de Turenne en avoit fait venir une grande quantité, pour avoir toutes ſes proviſions dans ſon Camp.

M. du Paſſage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes : les ennemis trouverent beaucoup de facilité à aſſiéger cette Place, qui ne ſervoit qu'à aider à avancer les conquêtes ; mais le ſiége de Valenciennes étant levé, elle demeuroit ſi enclavée dans leur pays, qu'il étoit fort aiſé à l'ennemi, ſans ſéparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la ſecourût ; ainſi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres, à cauſe de la ſituation. M. de Turenne en mit dans S. Guiſlain, voyant l'impoſſibilité de ſecourir Condé, & ayant eu nouvelle du Gouverneur qu'il n'y avoit des vivres que pour dix ou douze jours, ne crut pas qu'en l'état où étoit l'armée, qu'il fût raiſonnable de rien entreprendre : il en dit ſon ſentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'ayant vû à Guiſe là-deſſus : mais comme le Gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne falloit, & que le ſiége tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Eſcaut, & laiſſa à ſon choix, ou de donner jalouſie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

Cette marche ſe fit dans le tems que Condé étoit prêt à capituler, & à deſſein de ſauver les troupes qui y étoient : M. de Turenne ayant paſſé l'Eſcaut, marcha à Arras, & de-là ſur la riviere de Lys ; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu. La Capitulation

tulation de la garniſon fut, qu'elle ſeroit ramenée en France par le pays de Luxembourg. Les ennemis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marcherent aſſez proche de Cambrai pour donner jalouſie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'armée du Roi allât couvrir la frontiére, attaquer Betune ou la Baſſée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts poſſibles pour remonter la Cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette Cavalerie qu'il avoit remontée dans les Places de la frontiére, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui eſt à quatre lieuës d'Arras & trois de la Baſſée. AN. 1656.

Les ennemis s'étant rafraîchis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marcherent, laiſſant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec deſſein d'y attendre les ennemis : mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur deſquelles ils étoient maîtres d'un paſſage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il falloit, faute de fourage, déloger de Lens devant eux, il aima mieux en partir avant qu'ils fuſſent en préſence ; & comme il ſçut leur arrivée à trois lieuës de lui, il marcha vers Bétune. Il voyoit fort bien que cela faiſoit un mauvais effet dans l'eſprit de l'armée, encore un peu étonnée de ſe retirer ſur la venuë de l'ennemi ; mais ayant conſidéré la néceſſité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce ſcrupule. Il avoit vu ſur la Carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la ſituation qu'il déſiroit, pour avoir Arras aſſez proche de ſoi, & donner la main à Betune & à la Baſſée : mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abbreuver les chevaux & un campement fort incommode ; de ſorte qu'il ſe retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à ſe loger, qui étoit la Buſſiere, diſtant d'une lieuë de Houdain. Comme il ſçut par des priſonniers que les Eſpagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le ſuivre, bien glorieux de ſa retraitte, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fut trop avantageux pour combattre : mais ſa principale raiſon étoit que l'on y avoit Arras derriere ſoi pour en avoir des vivres. En demeurant à la Buſſiere, & l'ennemi ſe logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication : de façon que partant à minuit, afin qu'au point du jour il put être en bataille (croyant que l'ennemi y marcheroit de bonne heure), il s'avança avec l'armée vers Houdain, & mettant l'aîle droite ſur une hauteur, l'Infanterie & l'aîle gauche deſcendoient dans la plaine,

AN. 1656. prenant la distance qu'il faut quand on se met en bataille. Il y avoit un ruisseau derriere ; mais M. de Turenne ne le voulut pas passer, craignant que l'ennemi ne se mit devant la Bassée, dont la situation est telle, qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il est mal-aisé de la secourir, & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi ; ce que le défilé du ruisseau eût empêché.

A huit ou neuf heures du matin les ennemis commencerent à paroître environ à une lieuë & demie de l'armée du Roi : aussi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent conseil, après lequel ils marcherent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là ; mais la nuit venant, ils se mirent en bataille à un petit quart de lieuë de nous, étendant leurs aîles de Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit opposée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut se saisir d'un village & y mettre son Infanterie, afin de changer la forme de l'aîle gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou quatre heures dans cet embarras, il crut que le meilleur étoit de laisser l'armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aîle gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoître, & il y eut quelques escarmouches, en quoi se passa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marcherent vers Lens avec beaucoup d'ordre : comme ce sont de grandes plaines, cela empêche la confusion dans la marche. Il y eut assez d'escarmouches dans leur retraite, ce qui commença un peu à faire changer la situation des esprits dans les deux armées. M. de Turenne au Camp de Lens avoit fait souvent faire l'exercice à l'Infanterie ; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allerent se loger auprès de Douai, d'où quelques jours après ils détacherent un Corps d'Infanterie pour aller assiéger S. Guislain pendant qu'ils couvriroient le siége avec leur armée : la situation du pays leur donnoit cette facilité, & rendoit le secours de la Place impossible : comme ils attaquoient aussi avec peu de gens, le reste de leur armée suffisoit pour empêcher qu'on n'entreprit rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut délogé de devant lui, envoya S. Martin, Lieutenant de l'artillerie, trouver M. le Cardinal qui étoit à la Fere, afin de donner ordre à tenir de l'artillerie prête & des outils emmanchés, dans la pensée que M. de Turenne eut qu'il pourroit assiéger la Capelle qui étoit si éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun soupçon. M. le Cardinal ayant laissé

au choix de M. de Turenne les mesures qu'il falloit prendre, il partit d'auprès de Bétune, passa par Arras, fit semblant de marcher vers la riviere de Somme, pour dérober sa marche à la garnison de Cambrai; & coulant tout du long de la riviere, laissa son Infanterie derriere & alla investir la Capelle. AN. 1656.

M. le Prince avoit détaché un Corps sous le Comte de la Suze qui devoit se jetter dans la Place; mais étant logé à deux heures de la Capelle, & n'ayant point de nouvelles de l'armée du Roi, il n'entra point, & ne l'essaya qu'après avoir appris que la ville étoit investie. M. de Turenne avoit pris en passant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé avec lesquels & la Cavalerie on commença à se retrancher. Quelques troupes du Corps de M. de la Suze tâcherent inutilement d'y entrer la premiere nuit; mais la seconde, le fils de M. de Chamilli Gouverneur s'y jetta avec environ quatre-vingt chevaux, après avoir passé tout au travers des escadrons qui étoient autour de la Place. L'Infanterie arriva le second jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la Place, on emporta en une nuit la contrescarpe, on prit trois demi-lunes, & passant le fossé on attacha des soldats au bastion, qui étant très-bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous ces dehors que l'on prit étoient très-bien fraisés & palissadés : cependant les ennemis s'étant rassemblés à S. Guislain, résolurent de faire lever le siége de la Capelle, & y marcherent en diligence dans l'espérance qu'ils pourroient retomber sur S. Guislain; la situation du pays donnant sujet de se fier sur ces mesures.

M. de Turenne sçut que toute l'armée des ennemis ayant levé le siége de S. Guislain arrivoit à Avesnes, une heure après que tous les dehors de la Capelle furent emportés; cela obligea à presser le siége. Quoique la Place de la Capelle fut fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieuës de tour : mais comme il y avoit des bois autour de la Place qui empêchoient qu'une armée ennemie ne pût donner jalousie par tous les endroits, on fit travailler en diligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front; & la nuit, comme on ne craignoit pas la Place, on en tenoit l'armée fort près, afin d'aller promptement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancerent sans perdre de tems à une heure de la circonvallation; mais étant fort fatigués d'une pluye continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en grande diligence, ils ne trouverent pas à propos de combattre, & demeurerent deux jours à cette distance du Camp de l'armée du Roi. Les soldats qui s'étoient avan-

AN. 1656. cés la premiere nuit jusqu'à la muraille du bastion, n'ayant pu y demeurer, on y fit des trous à coups de canon, dans lesquels les mineurs se logerent, & la Place se rendit le quatrième jour en présence de l'armée ennemie.

Après la reddition de la Capelle, M. le Prince envoya de ses troupes dans Rocroi, & les Espagnols se sentirent hors d'état de retourner si-tôt devant S. Guislain. Ils allerent se loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guise, ils trouverent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guislain. Il y avoit grande apparence que les ennemis se remettroient dans leur vieux Camp, devant cette Place, qui étoit fort avantageux, pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'armée : néanmoins M. le Cardinal ne laissa pas de croire que le Roi devoit hazarder ce voyage. Il partit donc de Guise avec l'armée, & venant se loger auprès du Quesnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une heure de la Place, y envoya M. de Castelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'est qu'à une heure de S. Guislain, & se montra devant la Place deux heures après que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant Château que l'on prit dans cette marche. De-là le Roi s'en alla à Guise, & comme la saison étoit fort avancée, il retourna à Paris bien-tôt après.

Les ennemis ne furent plus en état d'assiéger S. Guislain, & l'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre, alors elle repassa la Somme pour se mettre dans ses quartiers en France, & celle de l'ennemi se retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque temps dans les villages, on la separa dans les pays où elle a accoutumé d'être. L'armée du Roi fut distribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'Infanterie, à qui on donnoit des Places comme à la Cavalerie, tant aux Officiers qu'aux Soldats.

AN. 1657. Pendant l'hiver les ennemis ayant pratiqué des intelligences avec quelques Officiers Irlandois qui étoient dans S. Guislain, & qui leur avoient promis de faire revolter les soldats quand ils en approcheroient, vinrent se mettre autour de la Place avec quelques troupes tirées des garnisons, & attaquerent les dehors qu'ils emporterent. Quoique l'intelligence ne réussit point, ils continuerent le siége & prirent la Place en six ou sept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garnison de six cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Quesnoi. Il n'y eut

rien de fort considérable à la Cour cet hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. AN. 1657.

Le traitté ayant été fait avec le protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi payeroit, pour entreprendre le siége de Dunkerque ou de Gravelines, & l'on convint que la premiere que l'on prendroit lui seroit remise entre les mains; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui seroit un ôtage jusqu'à ce que Dunkerque fut pris qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi.

L'armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'armée. La lenteur des Officiers à faire leurs recruës, & celle des Anglois qui ne débarquerent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnerent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'espéroit le succès des entrepriſes du côté de la mer, que parcequ'elles se feroient de si bonne heure, que l'armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompuës du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une armée ennemie pour s'y opposer. M. le Maréchal de la Ferté étoit avec un Corps d'armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni, ou tout au moins avec intention d'y arrêter le Corps d'armée de M. le Prince qui hivernoit depuis quelques années en ce pays-là & en ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'armée marcheroit vers la Lys; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jalousie à l'ennemi du côté de la mer, & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai qui étoit entiérement dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvûssent pas à Cambrai, il falloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même tems que l'armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le séjour de l'armée dans le Boulenois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le Maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg, de peur que M. le Prince avec son Corps d'armée, voyant qu'il avoit la tête tour-

AN. 1657. née pour venir en Flandre, ne marchât auſſi vers Cambrai. Ces conſidérations faiſoient que M. de Turenne, ſans les Anglois & ſans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, vouloit ſe mettre devant Cambrai, aimant mieux hazarder à y laiſſer entrer quelque ſecours, & en ce cas-là ne continuer pas le ſiége, que de découvrir ſon deſſein en y allant avec plus de précaution, & en faiſant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la Place dans un état que l'on n'auroit pû ſonger à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Betune, il marcha avec toute ſa Cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la Place, ayant paſſé l'Eſcaut au-deſſus de la ville, & fait le tour de la Citadelle. Il rencontra M. de Caſtelnau qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la Cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'Infanterie étant arrivée avec un pont de batteaux le ſoir du même matin que M. de Turenne y étoit avec la Cavalerie, on fit en une heure le pont pour ſe communiquer; & ayant diſtribué les outils le même jour, on commença à ſept heures du ſoir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne ſçavoit bien qu'avec toute la diligence qu'une Cavalerie peut faire, celle des Eſpagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'armée & par les charettes de vivres; de maniere que nulle Cavalerie ennemie ne pouvoit paſſer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour inveſtir Cambrai, il ne ſçavoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuſe. M. de Condé preſſé par les Eſpagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux ſauver & laiſſer courir hazard aux Places du Luxembourg, arriva le même matin avec toute ſa Cavalerie à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en ayant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'armée du Roi, & auſſi par les coups de canon de la citadelle & de la ville, il s'en vint à Bouchain avec ſa Cavalerie, qui n'eſt qu'à deux heures de Valenciennes, & il y en a autant de-là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain, vit tout ce jour-là l'armée du Roi défiler vers Cambrai; & quoique beaucoup de gens lui conſeillaſſent d'attendre des troupes d'Eſpagne pour ſecourir la Place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes; dès la même nuit que l'on avoit inveſti Cambrai, ſur les onze heures du ſoir, il marcha par les plaines, qui eſt le ſeul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit à la Citadelle, avec près de trois mille chevaux ſans Infanterie.

M. de Turenne averti à l'entrée de la nuit qu'il étoit arrivé neuf eſcadrons de Cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Eſpagne qui vouloient entrer dans la Place, & penſant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le Camp, pour prendre le tour & entrer ſans rencontrer perſonne, il s'alla poſter dans l'endroit où ils devoient paſſer avec ſept ou huit Régimens de Cavalerie, laiſſant toutes les troupes étenduës le long de la plaine. On ne ſçait pas bien ſi M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le Camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la Citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-ſix eſcadrons, trois eſcadrons de front, & les autres derriere ſur trois colones. Ils ne trouverent à leur chemin que quatre ou cinq eſcadrons de Cavalerie de l'armée du Roi, qui ayant fait quelques décharges, & une partie ne s'oppoſant pas au front, les laiſſerent paſſer avec peu de perte. Un eſcadron de Clérembaut avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le ſuivit juſques ſur la contreſcarpe de la Citadelle & fit beaucoup de priſonniers: il y en eut auſſi quelques-uns qui ſe trouverent embarraſſés dans l'obſcurité de la nuit; mais M. le Prince ſe trouva une heure devant le jour ſur les foſſés de la Citadelle avec toutes ſes troupes, à la réſerve de vingt-cinq ou trente Officiers & trois ou quatre cens Cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de-là, & on lui avoit amené le Lieutenant Colonel du Regiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le Camp. Ayant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fut jour, s'il étoit entré ou non un Corps dans Cambrai. AN. 1657.

Le jour commençant à paroître, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille ſur la contreſcarpe de la Citadelle, & ordonna auſſi-tôt à M. de Caſtelnau, qui étoit de l'autre côté de l'Eſcaut, de repaſſer en-deçà, & ne délibéra pas à lever le ſiége; ne l'ayant entrepris que ſur l'aſſûrance qu'il trouveroit peu de gens dans la Place, & perſuadé que s'il battoit le ſecours des Eſpagnols, qui ne pouvoit pas être fort conſidérable la premiere ni la ſeconde nuit, qu'il pourroit continuer aiſément le ſiége: mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il inveſtit Cambrai, & la réſolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la Place (ce qui fut une choſe fort hardie) rompit tout-à-fait les meſures de M. de Turenne, & l'obligea d'aſſembler toutes les troupes. Ayant levé tous les ponts de l'Eſcaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit, il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

AN. 1657. Comme M. de Caſtelnau avoit achevé de paſſer l'Eſcaut, & qu'il rechargeoit ſon pont, il y parut quelque Cavalerie de l'armée d'Eſpagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune eſcarmouche conſidérable à l'arriere-garde, & l'armée du Roi, après avoir ſéjourné deux jours auprès de Cambrai, ſe rapprocha de S. Quentin, où le Roi qui étoit en Picardie arriva quelques jours après. Cette tentative de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de ſe mettre enſemble, les entrepriſes depuis la mer juſqu'à l'Eſcaut devinrent comme impoſſibles; de ſorte que l'on fit avancer les Anglois vers S. Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de ſix mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal: M. de Turenne y étant allé, il fut réſolu que l'on envoyeroit propoſer à M. le Maréchal de la Ferté d'attaquer Arlon ou Monmédi, croyant que l'attaque d'une petite Place en Luxembourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi; ce que l'on aimoit mieux faire que de ſe mettre devant une grande Place, après avoir donné le tems aux Eſpagnols de ſe raſſembler; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque Place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une armée eſt occupée à un grand ſiége, & qu'elle a beaucoup de Places à garder. C'eſt ce qui fit prendre la réſolution d'attaquer Monmédi, à quoi M. le Maréchal de la Ferté donna les mains: & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cauſe du roc, néanmoins on ſe flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes.

M. de Turenne envoia quatre mille hommes de pied à M. le Maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le corps des Anglois, afin de s'oppoſer à l'armée des ennemis; & mettant quelque Infanterie dans Landrecies & dans le Queſnoi, il ſe tint à la tête de la frontiere afin d'empêcher que les ennemis n'entrepriſſent de ſecourir Monmédi, ni de rien faire de conſiderable. Le Siége donc commença & M de Turenne y marcha une fois avec ſa Cavalerie, ſur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuſe pour y aller. Il y retourna une ſeconde fois, toute l'armée de l'ennemi ayant été juſqu'à Charlemont qui eſt ſur la Meuſe, d'où ils retournerent en diligence par la Flandre juſqu'à Calais, pour une entrepriſe qu'ils avoient ſur cette Place, laquelle manqua: & M. le Cardinal qui étoit à la Fere avec le Roi, envoya promptement des Mouſquetaires de Sa Majeſté à Ardres, leſquels avec de la Cavalerie que M. de Caſtelnau y envoya auſſi, empêcherent que l'ennemi après avoir manqué ſon entrepriſe ſur Calais, ne s'arrêta à Ardres: mais s'étant rafraîchis près de quinze

jours,

jours, ils se rapprocherent encore de la frontiére & vinrent jusqu'à Ribemont. AN. 1657.

Le siége de Monmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit crû, à cause des rochers qui se trouvoient près de la contrescarpe; enforte que les ennemis étonnés de la longueur du siége, après toutes ces tentatives pour la secourir, & d'avoir marché à Calais, se résolvoient encore de faire semblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marcin avec un Corps en Luxembourg, pour tâcher de secourir Monmédi : mais ils ne demeurerent qu'un jour à Ribemont, & se retirerent de-là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Monmédi ; de sorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte la Place se rendit, les ennemis n'ayant rien entrepris,& leur armée s'étant fort ruinée en diverses marches qui avoient fort mal succedé. On avoit resté quelque tems dans une fort mauvaise opinion du siége de Monmédi ; ce qui obligea le Roi de s'en approcher, & ensuite la Reine qui étoit demeurée à la Fere, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Stenai, allant de tems en tems se promener pour voir le siége.

Quand la Place se rendit, toute l'armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuse, & M. le Cardinal proposa à M. de Turenne le siége de Rocroi ; ce que les ennemis jugeant faisable, s'en approcherent avec toute leur armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieuës de l'endroit où étoit la Cour, & sçavoit bien que l'on n'avoit rien de réglé pour les entrepriſes ; la Cour croyant toutes choſes bonnes, pourvû qu'elles puſſent réüſſir : mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi, résolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de son dessein ; & toutes les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de son Corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurerent auprès de Monmédi, à la réserve de la Cavalerie que M. de l'Iſlebonne & M. de Varennes commandoient. En partant de Rumigni, il prit sa marche auprès d'Avesnes, & de-là passa la Sambre à Amiens, où il ne séjourna que le tems qu'il falloit pour donner loisir de repaître. Il passa auprès du Quesnoi, & alla traverser l'Escaut à la Neuville, à une heure au-dessous de Bouchain, d'où il alla loger à Sailli sur la Scarpe, & envoya de-là, dès la nuit, M. de Castelnau investir S. Venant, lui ayant donné ordre de passer de l'autre côté de la Lys. M. de Turenne arriva en même tems en-deçà avec toute la Cavalerie & quelques mousquetaires commandés. On fit de la Sambre

AN. 1657. en trois jours la marche jusqu'à S. Venant ; le premier à la Neuville auprès de Bouchain, le second à Sailli sur la Scarpe, & le troisième devant saint Venant.

M. de Turenne sçavoit bien qu'il ne pourroit gagner le devant à l'ennemi que d'un jour, lequel pouvant marcher par son pays, ne seroit point retardé en sa marche ; ce qui fut cause qu'il ne voulut pas assiéger Armentiéres, parce que l'ennemi eût pû y être un jour plutôt qu'à S. Venant. Cette diligence que fit l'armée du Roi ne fut point retardée par le bagage que l'on avoit presque tout envoyé, à la réserve de quelques chariots & du canon qui marchoient avec l'armée. M. de Ciron qui le conduisoit eut ordre de M. de Turenne de prendre des outils, qui devoient être à S. Quentin, & de s'en venir par Arras & Betune droit à S. Venant.

Comme l'armée y fut arrivée, on trouva la Place assez dégarnie ; n'y ayant pas plus de trois cens hommes : & comme on n'avoit pû mener que fort peu de munitions & de vivres de guerre avec l'armée, M. de Turenne fit promptement venir ce qu'il put de la Bassée & de Bétune. M. le Prince & Dom Juan d'Autriche ne perdirent pas de tems, & ayant marché sans bagage, leur avant-garde arriva à quatre heures de S. Venant, le jour d'après que l'armée du Roi étoit arrivée devant la Place, où l'on manquoit de toutes choses pour un siége. M. de Turenne prit de la Cavalerie & s'en alla à la Bassée ; d'où après, en repassant à Betune, il mena quelques vivres au Camp, & un peu de munitions de guerre.

L'armée de l'ennemi arriva toute entiere devant la Place, le troisième jour après celle du Roi. L'on eut avis ce jour-là que le bagage de l'armée, conduit par sept ou huit Régimens de Cavalerie & quinze cens hommes de pied, étoit parti d'Arras & venoit au Camp. M. de Turenne envoya cinq cens chevaux au-devant & manda à M. de Ciron qui le conduisoit de prendre le tour par Lilers, où il campa le soir à une heure & demie de S. Venant ; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti assez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit mises à l'avant-garde, n'ayant pas nouvelles des ennemis, dont un Corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garnisons d'Aire & S. Omer sous la conduite de M. de Bouteville eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprès de Lilers ; & étant partis de la Motte au bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers : ils trouverent le bagage dans la marche, une partie étant déja assez près du Camp. Comme ce sont tous défilés où la tête ne peut pas secourir la queüe, trois Régimens de Cavalerie & le

Régiment d'Infanterie d'Alſace, qui étoit à l'arriere-garde, furent chargés par cette Cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris : on ſauva beaucoup de chevaux, mais il y eut beaucoup de Régimens qui firent une perte fort conſidérable. On n'en eut que bien tard l'allarme au Camp, & beaucoup de Cavalerie y courut en déſordre ; ils prirent quelques priſonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui n'eurent pas le loiſir de piller le reſte du bagage. AN. 1657.

Il y eût tout ce jour-là beaucoup d'abbattement à cauſe de cette perte ; il y arriva néanmoins des outils avec leſquels on commença à travailler en diligence ; & comme le pays eſt fort couvert & ſerré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fuſſent fort proches & qu'on ne fut pas retranché : on ne raſſembla aucun quartier ; mais on ſe fioit, en leur oppoſant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir.

La tranchée n'étoit pas ouverte, & l'ennemi croyant que c'étoit ſa préſence qui l'empêchoit, vint ſe loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au Camp, & qui étoit le lieu le plus aiſé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caiſſons qui portoient du pain de Betune. Trois eſcadrons qui les conduiſoient ſe mirent à l'arriere-garde, & faiſant entrer le convoi en ſûreté, furent chargés par beaucoup d'eſcadrons de l'ennemi qui faiſoient l'avant-garde de leur armée, & furent renverſés juſques dans la barriere qui étoit au village, dont quelques charettes de vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi, & cela vint ſi promptement, qu'il n'y eut que quelques mouſquetaires qui étoient à la barriere qui tirerent quelques coups. Toute l'Infanterie étant au travail, ſe trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le Camp qui courut au bruit & n'avoit que douze ou quinze perſonnes avec lui, entre leſquelles étoit M. d'Humieres qui, s'avançant, arriva à la barriere où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même tems ; de maniere que les ennemis, qui n'avoient point de deſſein formé ſur le Camp, ſe retirerent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de-là. S'ils avoient eu des dragons ou de l'Infanterie à leur avant-garde, il eſt certain qu'ils pouvoient en ce tems-là mettre une grande confuſion dans l'armée qui étoit fort ſéparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre deſſein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & ſauver par ce moyen la Place, par l'appréhenſion que l'on avoit du voiſinage de leur armée, dans un tems que celle

AN. 1657. du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvuë de choſes néceſſaires pour un ſiége, connut fort bien que le retardement ne feroit que rendre les choſes plus difficiles, & ôter les raiſons d'entreprendre, au lieu d'en fournir ; de ſorte qu'il ouvrit la tranchée dès le ſoir même.

La Place, quoique de conſéquence aux ennemis, à cauſe du paſſage de la Lys, n'étant pas de celles qui puiſſent faire appréhender les événemens des grands ſiéges, l'ennemi ne prit pas de réſolution cette nuit ; il demeura tout le jour dans ſon Camp. Après quelques eſcarmouches, & après que M. le Duc d'Yorck & M. le Duc de Gloceſtre euſſent parlé avec beaucoup d'Officiers François de leur connoiſſance, la nuit ſuivante les Eſpagnols marcherent en diligence devant Ardres, ayant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour inveſtir la Place.

Toute la nuit que les ennemis délogerent, on ne put pas ſçavoir leur deſſein, & même la nuit d'après ; n'ayant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire : on crut qu'ils faiſoient le tour du Camp pour l'attaquer par un autre côté ; de ſorte que les tranchées ne s'avançoient qu'à l'ordinaire : mais auſſi-tôt que M. de Turenne ſçut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contreſcarpe par ſon Régiment d'Infanterie qui étoit de garde (1). Il y avoit un grand foſſé plein d'eau pour y aller ; de maniere qu'il s'y noya quelques ſoldats, & on fit le logement, ſans le combler qu'après qu'il fut fait : on y perdit bien cent ſoldats & près de vingt-cinq Officiers tués ou bleſſés. Les aſſiégés qui en faiſoient leur capitale défenſe s'y opiniatrerent fort, & ce fut une des plus difficiles actions qui ſe ſoit vûë dans les ſiéges. Cela preſſa ſi fort les ennemis, que la garde qui ſuivit ayant encore emporté un ouvrage, ils demanderent à capituler ; voyant toute la Cavalerie de l'armée qui portoit des faſcines pour remplir le foſſé de la Place. M. de Turenne ayant parlé aux ôtages à la tête du travail, preſſa ſi fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'inſtant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en paſſant près des portes d'Aire, afin que la Place tirât le canon : l'armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainſi ceſſa de continuer le ſiége. C'eſt ce qui en effet ſauva la Place ; car les ennemis ſachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défenſe, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la premiere nuit qu'ils arriverent : mais les ayant attaqué la ſeconde, & ne trouvant perſonne pour les défen-

(1) Le Vicomte fait ici la belle action qu'il fit, en faiſant couper ſa vaiſſelle pour la diſtribuer aux ſoldats.

dre, ils deſcendirent la même nuit dans le foſſé par trois endroits, la deſcente n'étant pas difficile, & attacherent des mineurs à une courtine & à un baſtion : ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent ſommer diverſes fois la Place, & eurent nouvelle le matin que toute l'armée du Roi marchoit à Ardres ; ils crurent ainſi que l'avant-garde étoit l'armée même, prirent l'allarme, & ſe retirerent dans la Flandre ſur les onze heures du matin le même jour : ils laiſſerent quelques mineurs attachés au baſtion, & quelques poſtes d'Infanterie qu'ils ne pûrent retirer le jour. Il eſt certain qu'Ardres auroit été pris, n'y ayant pas deux cens hommes dans la Place, ſi on l'avoit aſſiégé ſelon les régles. AN. 1657.

M. de Turenne ayant marché ce jour-là ſept lieuës avec l'armée, apprit le ſoir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre : après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant paſſer la Lys, & fit prendre la Motte au Bois, Château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fit raſer : ſçachant que l'armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain ſi elle l'avoit paſſée, & eſperant en trouver une partie en deçà, il laiſſa ſon bagage dans le Camp, avec ordre de marcher juſqu'à Caſſel, & d'y demeurer ; & lui avec l'armée alla en un jour depuis Merville juſqu'à la Berge : le tems fut ſi mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui y pût arriver avec peu d'ordre. On apprit par des priſonniers, que toute l'armée des ennemis étoit au-delà de la riviere, & on les fut reconnoître le lendemain : on vit qu'ils achevoient de s'y retrancher ; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque choſe, l'armée alla à Wate, où M. de Turenne ayant appris que les ennemis quittoient le poſte de Bourbourg, & avoient gardé le Fort de Rupt, il empêcha par ſa diligence qu'ils ne coupaſſent les digues, réſolut de paſſer la Colme, & d'aſſieger Mardyck. Il envoya le ſieur Talon à Londres, pour en faire la propoſition à M. le Protecteur, ayant toujours eû ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & ſçachant bien que c'étoit l'intention d'exécuter le traitté fait au commencement de la Campagne. Comme on ne peut agir que ſelon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la ſaiſon fut fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre.

Le mois de Septembre fut preſque fini, quand M. Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le Fort d'Hennuin, qui étoit un paſſage, & l'on prépara toutes les choſes néceſſaires, tant vivres qu'artillerie, pour

AN. 1657. entreprendre un siége. L'armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable : ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant ; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le Fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines sous les bastions ; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins empêcheroient le siége de la Place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne qui ne pouvoit assiéger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée ; la premiere, à cause de la bonté de la Place, & la derniere, à cause que l'ennemi étoit campé sous ses murs, résolut d'aller à Mardyck, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur : il sçavoit bien que la flotte d'Angleterre étoit à la rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très-difficile, que d'achever la Campagne, sans rien faire davantage : ainsi ayant envoyé son bagage sous Calais, avec cinq ou six Régimens de Cavalerie, il marcha à Mardyck. Il falloit que toute l'armée passât sur une digue, & s'avançât dans un pays où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit : on commanda à toute la Cavalerie de porter des palissades, & à l'Infanterie des fascines, n'y ayant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque, où étoit l'armée des ennemis, qu'il falloit planter des palissades en y arrivant.

Les ennemis avoient dans la Place six ou sept cens hommes, composés de trois Régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons : on fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des batteaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck ; ce qui rendoit le siége fort difficile ; & aussi le manque de fourage faisoit voir que l'armée ne pourroit pas y demeurer longtems. M. de Turenne balança un jour entier, s'il commenceroit le siége ; & M. de Castelnau l'y ayant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le Fort du Bois ; voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque Cavalerie courut sur le bord de la mer, entre les deux Forts : ayant ôté par ce moyen la communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise d'ouvrir la tranchée ; ce qui se fit cette nuit, où les gardes entrerent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque générale, & on l'emporta de tous les côtés ; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre

dans le fossé de la Place : le matin, comme on y jettoit des fascines pour le combler, les ennemis demanderent à capituler ; & n'étant point reçûs à se rendre, que prisonniers de guerre, après avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou six heures la tréve, ils accepterent la capitulation, & sortirent le lendemain au matin tous prisonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un Capitaine Espagnol, venu en ôtage, que M. de Turenne renvoya : on laissa seulement aller à Dunkerque quelques Officiers, pour solliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & dispersés dans les Villes. AN. 1657.

Après la prise de Mardyck, la conservation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête ; parceque M. de Turenne avoit mieux aimé passer par dessus beaucoup de considérations, pour entreprendre quelque chose, que d'achever la Campagne sans rien faire. Comme il avoit marché au siége de Mardyck sans avoir de réponse positive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choses nécessaires pour sa conservation, la Place étant prise, il se rencontra beaucoup de difficultés à prendre un parti. L'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne, de faire toutes choses possibles pour le siége de Dunkerque ou de Gravelines : quoique l'un & l'autre fût impossible, néanmoins M. le Cardinal étoit bien aise de contenter M. le Protecteur, en faisant la proposition : l'armée ennemie campée sous Dunkerque, empêchoit de songer à ce siége. M. de Turenne résolut une fois de demeurer quelques jours dans le Camp, pour fortifier Mardyck ; mais le manque de fourages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une Place dénuée de toutes choses, lui faisoit songer aussi à raser la Place ; mais ce parti, quoique le plus sûr, avoit de si mauvaises conséquences, à cause de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne pût s'y résoudre : il se trouva dans cette situation, où lors qu'il n'y a rien de bon à faire, on se contente de choisir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Schomberg avoit été laissé à Bourbourg avec près de deux mille hommes, pour garder le passage, & conserver cette Place, qui étoit entierement rasée ; mais elle donnoit autant de difficulté à être mise en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'investir, & d'y passer tout l'hiver, & par ce moyen conserver Mardyck & Bourbourg ; mais sa pensée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien sûrs, sur lesquels on pût former une résolution : il arriva aussi qu'il plut

AN. 1657. beaucoup la nuit & le jour que l'armée décampa ; de forte qu'il fut impoſſible de s'arrêter près de Gravelines, & l'armée repaſſa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent ſi mauvais, que l'on fut obligé de laiſſer le canon. Toute l'armée, & principalement l'Infanterie, ſe débanda entiérement pour aller chercher des lieux où il y avoit du bois pour ſe chauffer, après avoir été trois jours ſur des digues, avec des incommodités qui ne ſe peuvent exprimer : perſonne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & ſans M. de Schomberg qui y reſta, il eſt certain qu'il eût fallû abandonner la Place. M. de Varenne avoit été bleſſé à Mardyck.

M. de Turenne voyant qu'il falloit ceder au mauvais tems, laiſſa près de deux mille hommes à Bourbourg, ſept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & réſolut de faire des chemins pour porter les proviſions de-là à Bourbourg, eſperant que le ſéjour de l'armée dans ce poſte pourroit empêcher le ſiége de Mardyck : il doutoit néanmoins lui-même de la réüſſite, & perſonne ne croyoit la choſe faiſable ; en effet, l'entrepriſe étoit difficile : c'étoit dans le mois d'Octobre : Bourbourg étoit une Place raſée, qui manquoit de tout ; il falloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la riviere d'Aa, & y dreſſer des Forts & des Ponts ; enfin il falloit envoyer les Soldats du Camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg, pour travailler à tous les ouvrages, ſans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long ſéjour de l'armée dans ce Camp, qui dura près de ſix ſemaines, donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, Munitionnaire général, ſe chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Caſtelnau & M. le Marquis d'Uxelles entreprirent chacun un Fort ſur la riviere d'Aa, qu'ils mirent en état, avec des Ponts ſur la riviere ; & M. de Schomberg fit travailler à ſa Place.

Les ennemis ſe flattant toujours que l'armée ſe retireroit, n'attaquerent point Mardyck. L'Ambaſſadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la Place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât : il avoit fort ſouhaitté que l'armée du Roi retournât à Mardyck, pour fortifier la Place : il en voyoit fort bien l'impoſſibilité ; mais il vouloit ſe décharger de ſa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoient la Place, avoit propoſé d'y envoyer des Mineurs, pour faire ſauter les baſtions ; mais l'Ambaſſadeur d'Angleterre ayant repréſenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur

teſeur que l'on ne vouloit point continuer le traitté, M. de Turenne réſolut d'hazarder plutôt la priſe de la Place par les ennemis, que d'encourir une meſintelligence aſſurée avec les Anglois : il y envoya donc deux ou trois cens François pour ſe poſter ſur la contreſcarpe, qui étoit demeurée près d'un mois dans un tel état, que les ennemis l'auroient emportée en ſix heures. AN. 1657.

Quelques jours après que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pû bien ſçavoir la raiſon, ſi ce n'eſt qu'ils avoient quelque intelligence dans la Place : ils ne raſerent point le bas Fort, comme ils le pouvoient, demeurerent toute la nuit aſſez près de la contreſcarpe ſans y faire d'attaque, & ſe retirerent avec perte de quelques gens ; cela ne laiſſa pas de donner beaucoup de courage aux aſſiégés : on ſe ranima en Angleterre pour la conſervation de la Place. M. de Turenne y envoya encore quelque Infanterie ; & il y vint quelques paliſſades de Londres, avec leſquelles on fit travailler au bas Fort.

Vers la fin du mois de Novembre, l'armée du Roi fut obligée de ſe retirer de Ruminghen ; & celle des ennemis, qui avoit toujours été campée derriere Dunkerque, ſe retira auſſi dans ſon païs, ſans avoir pû rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, ſe fit porter à Gand, où il fut en danger ; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faiſoit retirer l'armée vers le Boulenois, il ſçut par M. le Cardinal, qui avoit de très-bonnes intelligences en Flandre, que les ennemis avoient toujours deſſein d'attaquer Mardyck, pendant l'hiver que l'armée du Roi ne pourroit plus ſecourir la Place ; c'eſt pourquoi il y envoya un renfort d'Infanterie Françoiſe ; & les Régimens n'ayant plus gueres de Soldats (la déſertion étant venuë, à cauſe que l'on n'avoit rien touché durant toute la Campagne ; ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre) on fut obligé de commander des Officiers de chaque Corps, ſans Soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait ; & depuis le Roi y envoya tous ſes Mouſquetaires, avec les Compagnies de Gendarmes & Chevau-legers de M. le Cardinal, & ſes Gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'armée ſur la frontiere, M. le Maréchal d'Aumont, qui étoit dans ſon Gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de Janvier.

Les ennemis ayant vû toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & ſe contenterent de faire hiverner preſque toute leur armée dans la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette Place, quand ils en trou-

AN. 1657. veroient l'occaſion, que pour être plus près pour s'oppoſer à l'attaque des Villes de Flandre, quand le Roi, favoriſé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son armée demeura juſqu'au commencement de Janvier ſur les frontieres, après quoi elle fut ſéparée à l'ordinaire dans ſes quartiers en diverſes Provinces de France. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à ſe porter mieux ; & les Généraux ennemis s'y raſſemblerent, ayant laiſſé leurs frontieres du côté de la Flandre, avec des garniſons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

AN. 1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hedin étant mort, on donna ce Gouvernement à M. de Moret. Le Major ſe trouvant à Paris, vint auſſi-tôt le trouver pour recevoir ſes ordres, & s'en alla enſuite ſans aucun ſoupçon dans la Place ; M. de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refuſa la porte : on apprit qu'il y avoit long-tems que ce Major s'étoit rendu maître de l'eſprit d'une partie des Officiers ; & voyant que le Gouverneur étoit mal ſain, avoit penſé à s'emparer de la Place. M. le Maréchal d'Hocquincourt, depuis fort long-tems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des réſolutions fort legerement, s'en alla à Hedin, ſçachant les intentions de Defargues, Major de la Place, y demeura quelque tems ſans y avoir aucun pouvoir, & de-là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hedin ne trouvant plus de ſûreté à ſe raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient fait, traitterent avec M. le Prince & avec les Eſpagnols, qui leur envoyerent des troupes qu'ils ne reçûrent point dans la Ville, mais ils les mirent quelque tems dans un Camp fort proche ; & inſenſiblement, après beaucoup d'allées & de venuës pour négocier à Bruxelles, ils les introduiſirent dans leurs fauxbourgs : ils traitterent durant tout ce tems-là à la Cour ; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promptement.

L'armée du Roi n'étant point encore en état de ſe mettre en Campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes ſortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un Commis de M. le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hedin, des nouvelles qui donnerent moins d'eſperance que jamais que la Ville s'accommodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à réveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il ſe trouve toujours des mécontens : d'ailleurs la longue guerre & la diſette où étoient les Provinces, par la

continuation des grandes charges & tailles, donnoit ſujet au peuple de ſouhaitter un changement dans le Miniſtere, & il le ſouhaittoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui ſeroit avantageux ou dommageable. AN. 1657.

Il y avoit eu auparavant des aſſemblées de nobleſſe en diverſes Provinces, avec quelques Gentilshommes pour Chefs, & ſur tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fut dans une dévotion ſi grande qu'elle ne ſe mêloit d'aucune caballe, néanmoins ſon eſprit avoit tant d'aſcendant ſur les perſonnes, qu'elle les faiſoit pancher du côté où elle avoüoit bien que ſon inclination la portoit; c'eſt-à-dire, du côté de M. ſon frere. La retraite auſſi quelquefois comme le grand monde, fait éclore les ſemences des plus grandes affaires.

Les choſes étoient ainſi déſeſperées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y aſſembla une partie de l'armée. En ce tems-là ſe fit cette entrepriſe ſur Oſtende, où M. le Maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, ſur la parole de quelques petites gens, qui furent trompés groſſierement par ceux d'Oſtende, leſquels ayant joüé une farce dans la Ville, firent ſemblant d'arrêter leur Gouverneur, criérent: Vive le Roi, dans les ruës, & dirent mille injures des Eſpagnols: ces gens crédules allerent trouver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'ayant aſſuré qu'il étoit maître de la Ville s'il vouloit y venir; lui ſans prendre aucun ôtage, entra ſur le pont avec une partie de ſes gens: les Eſpagnols, qui étoient cachés dans les caves, en ſortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou ſix cens hommes avec M. le Maréchal d'Aumont; mais le reſte qui n'étoit pas entré, ſe retira dans les navires.

Cette entrepriſe d'Oſtende manquée, avec l'affaire de Hedin, faiſoit concevoir de grandes eſperances à M. le Prince, & fit commencer la Campagne avec de fort méchantes apparences de ſuccès. La Cour même qui ſe trouvoit en ce tems-là à l'armée, décrioit au moins pour la plûpart les affaires autant ou plus que les autres. Quoique la plûpart des Officiers de l'armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hedin avec dix ou douze mille hommes: ceux de dedans ayant quelques troupes Eſpagnoles campées dans les dehors, ſortirent pour eſcarmoucher, & on tira le canon ſur le Roi même, qui s'étoit avancé; de maniere que par cette déclaration ſi ouverte, on ne ſongea plus à traitter

AN. 1658. avec Hedin ; mais à s'y conduire comme avec une Place ennemie.

Durant l'hiver, M. le Cardinal avoit traitté avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui preſſoit extrémement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit ſigné les articles ; par leſquels il fut arrêté, que Dunkerque ſeroit mis entre les mains des Anglois ; qu'ils fourniroient ſix mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur armée navale. Le traitté n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même ſecours par terre, aider auſſi par mer au ſiége de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre Place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal ſouhaitta que l'on marchât en Flandre ; & M. de Turenne, ſans ſçavoir ſi on pourroit aſſiéger Dunkerque, ou ſi on s'arrêteroit à Bergues, déſiroit auſſi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faiſoit tout ſon poſſible pour l'exécution du traitté. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hedin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreüil, pour retourner enſemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Caſtelnau commandoit ; & M. de Turenne avec ſept ou huit mille hommes, prit le chemin de S. Venant, pour y paſſer la Lys, & enſuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

En arrivant auprès de Betune, il apprit de M. le Marquis de Créquí, qui en étoit Gouverneur, qu'il y avoit deux ou trois Régimens de l'ennemi dans Caſſel, à cinq heures de S. Venant ſur le chemin de Bergues ; il lui donna ſept ou huit cens chevaux, & quelques mouſquetaires commandés, avec leſquels s'avançant, il prit dans Caſſel deux Régimens d'Infanterie Irlandois, qui faiſoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde ; & à cauſe des mauvais chemins, il y ſéjourna un jour pour attendre ſon bagage ; & s'il eût crû tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cauſe de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, leſquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cauſe du grand hiver qui avoit duré ſi long-tems. Au mois de Mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort néceſſaire, & apprenant par les priſonniers que l'armée ennemie n'étoit pas enſemble, il fit ſuivre toute la nuit le bagage, & faiſant raccommoder les chemins, s'avança ſur la Colme, & laiſſant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite redoute que les ennemis gardoient, avec trente hommes & un Capitaine : on fit un paſſage ſur la riviere ; & ayant trouvé quelques pilliers ſur leſquels on mit des planches, on y

mena quelques chevaux par la bride : ce que voyant ceux de la Redoute & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou soixante mousquetaires, ils se rendirent. C'étoit le seul passage dont on put se servir, à cause du pays inondé qui est entre Furnes & Bergues. On ne voyoit de-là à Dunkerque rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à son quartier qui étoit à une heure de-là ; ayant laissé M. de Bellefons, Lieutenant Général, avec quelque Infanterie, afin de reconnoître les chemins de-là à Dunkerque. AN. 1658.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dit qu'il y eût un chemin ; & M. de Turenne ayant envoyé ce soir-là M. de Varenne le long de la Colme, laissa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardick, où étoit M. de Castelnau. Il lui rapporta qu'à cause des eaux on ne pouvoit point passer : toute la nuit se passa sans qu'il crût qu'il y eût aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin, M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre Redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les ennemis, depuis la prise de Mardick, avoient travaillé sur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands Forts qui étoient à une telle distance, qu'il est certain qu'étant en état de défense, on ne put point assiéger Bergues ni Dunkerque sans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même distance chacun de ces deux villes. On n'avoit point eu d'information juste de leur état ; de maniere que cela avoit toujours paru le plus grand obstacle pour le siége de Dunkerque : mais, comme j'ai dit, la résolution étoit prise de faire toutes choses pour répondre avec netteté au traitté des Anglois.

M. de Turenne se trouva de grand matin avec toute l'armée à cette Redoute qui avoit été prise le soir auparavant ; & faisant accommoder le pont sur la Colme, on s'avança vers ces Forts. Les prisonniers de la Redoute avoient dit que l'un étoit en état de défense & l'autre hors d'état. Après avoir fait combler beaucoup de fossés, les ennemis voyant que l'armée s'avançoit entre Bergues & Dunkerque, commencerent à abandonner les Forts & la Digue. M. de Castelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi & trois mille Anglois, étant dès le jour auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent sortir deux bataillons de Dunkerque, & environ six ou sept cens chevaux pour défendre le canal & les Forts.

AN. 1658. L'armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derriere, & leurs Forts n'étant point en défense, ils se retirerent à Bergues & à Dunkerque : mais la plus grande partie entra dans la derniere Place. M. de Turenne ayant marché avec peu de gens sur cette digue, envoya promptement un de ses gens à nage, pour avertir M. de Castelnau comme il avoit passé. Il s'en vint le trouver aussitôt ; & comme il falloit à l'instant se résoudre au siége de Bergues ou de Dunkerque, le premier étant fort aisé & l'autre fort difficile ; M. de Turenne croyant que si on perdoit ce moment, que l'on ne pourroit jamais y revenir, résolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne put pas y marcher ce jour-là, à cause des eaux & des canaux ; mais ayant travaillé aux ponts sur la Colme, sur le canal de Honscote à Dunkerque & sur celui de Furnes à la même ville, on se trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoient dans le voisinage s'y jetterent de façon, qu'il se trouva dans la Place environ deux mille deux cens hommes de pied & sept à huit cens chevaux : M. le Marquis de Lede y étoit aussi entré le jour auparavant que l'armée y arriva. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, persuadés que l'entreprise étoit impossible, puisque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la premiere n'étoit distante que d'une heure, l'autre de trois, la derniere de quatre ; & la saison empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paître les chevaux. On commença dès ce soir-là à prendre les quartiers ; & durant les cinq ou six premiers jours, si quelque Officier Général des ennemis avec un peu de troupes se fut mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pû faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la ville : mais l'ennemi ayant crû au commencement que l'on assiégeroit Bergues, & ayant ensuite appris le siége de Dunkerque, envoya seulement deux ou trois Régimens sous de méchans Officiers, qui, ayant ordre d'entrer dans la ville, demeurerent à Bergues, mandant l'impossibilité d'éxécuter ce qu'on leur commandoit. Les Espagnols résolurent alors d'assembler promptement l'armée pour venir au secours.

Les premiers jours on essuya de très-grandes difficultés par l'assiette du Camp, à cause des communications ; par le manque de bois pour les soldats, & par celui du fourage pour la Cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il est impossible d'en tirer les assistances nécessaires à cause de la difficulté des débarquemens : & aussi les Anglois, hors quelques canons

& cinq mille hommes d'Infanterie qui ont très-bien ſervi, apporterent fort peu de commodités au ſiége. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il ſçut que l'on étoit devant Dunkerque, preſſa M. le Cardinal qui y donna les mains ; de maniere qu'ils vinrent dans le vieux Fort de Mardick trois jours après que l'on fut arrivé devant Dunkerque, où l'armée prit ſes quartiers. M. de Turenne ſe logea dans les Dunes aupres de l'étang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer juſqu'au canal de Furnes, où il poſta un Régiment d'Infanterie. Il mit enſuite quelques Régimens Lorrains, & un Régiment d'Infanterie dans le grand Fort entre Bergues & Dunkerque avec peu de Cavalerie, & un Corps de troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir. AN. 1658.

M. de Caſtelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il avoit menées avec lui & les Anglois. Il y eut des difficultés extrêmes à faire des ponts de communication : l'ennemi ſortoit quelquefois de la ville avec ſept ou huit eſcadrons ; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas aſſez près de lui pour pouvoir rien entreprendre.

Ces premiers jours ayant été très-difficiles, il commença à venir au Camp quelques barques avec des vivres, & enſuite de l'avoine pour la Cavalerie qui étoit du côté des Dunes : il y vint auſſi des outils & quelques paliſſades avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des Dunes. On fit auſſi une eſtacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, leſquels ne pouvoient jamais réſiſter aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la Cavalerie étoit de garde ſur le bord de la mer : on mettoit des caiſſons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit ; de ſorte qu'il n'y demeuroit jamais d'eſpace vuide. L'armée qui étoit fort foible au commencement, groſſiſſoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commencer le ſiége avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de ſe raſſembler ; ce qui aſſurément auroit rompu le deſſein, leur étant aiſé de pourvoir à une Place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là ſeulement que la France maintenoit l'alliance des Anglois : mais l'affaire de Hedin & d'Oſtende leur avoit donné de la ſecurité. Le Roi fut quelques jours à Mardick, où M. le Cardinal faiſoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines pour la Cavalerie, & à faire apporter par mer des faſcines & des plates-formes. Comme on commença à parler avant que la

AN. 1658. tranchée fut ouverte, que les ennemis s'assembloient, il conseilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y ayant aucun lieu où il pût demeurer surement, & ce siége-là étant par la situation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impossible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'armée.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monsieur, on ouvrit la tranchée du côté des Dunes, dont on se servoit comme de Place d'armes. La premiere nuit les ennemis firent une sortie avec toute leur Cavalerie : on eut beaucoup d'allarmes en plaçant les travailleurs, & les Anglois, qui n'étoient pas fort accoutumés aux siéges, quittoient le travail & couroient aussi-tôt à leurs armes. Comme les premieres nuits ne sont gueres dangereuses, on ne perdit presque personne. On vit le matin toute la Cavalerie des ennemis dehors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt piéces de canon qui voyoient les tranchées ; de sorte que jusqu'à onze heures ou midi, la Cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroissoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres ; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la Cavalerie du Roi la repoussoit avec tant de vigueur, qu'en diverses sorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage ; & quoique notre Cavalerie perdit beaucoup par le canon & même par la mousqueterie, en approchant de la contrescarpe, on les a toujours poussés jusques sur le bord.

Les Suisses releverent les Gardes, & le quatrième jour que Picardie étoit en garde, & que le Régiment du Plessis avoit la tête de la tranchée, il faisoit un si grand vent, que l'on ne pouvoit pas voir à cause du sable. Les ennemis sortirent, raserent un peu le bout de la tranchée, & blesserent ou tuerent cent hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquième ou sixième nuit on fut sur les bords des premieres palissades, que les Anglois attaquerent fort vigoureusement ; mais quoiqu'ils allassent hardiment sur les palissades, ils ne sçavoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte : on l'a aussi essayé trois ou quatre fois du côté des François sans y réüssir. Vers le sixième ou septième jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'assembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'armée.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation ; & quoique l'on en prît quelques unes avancées, on en voyoit toujours d'autres

tres qui incommodoient ; & l'incertitude ſi un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroître les choſes moins dangereuſes que quand on le voit en préſence. Les aſſiégés avoient fait diverſes ſorties avec leur Cavalerie ; mais ils furent toujours repouſſés avec tant de vigueur par la Cavalerie de l'armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conſéquence : mais on y perdit toujours de bons Officiers, & principalement par leur canon, dont ils demeurerent long-tems les maîtres. Tous les Officiers Généraux qui étoient M. de Schomberg, M. de Crequi, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Belleſons, M. de Gadagne, ſe ſignaloient toujours où ils ſe rencontroient, & le Marquis de Crequi fit très-bien à une ou deux ſorties de Cavalerie, dans l'une deſquelles M. le Comte de Guiche, Meſtre de Camp aux Gardes, fut bleſſé, comme il y étoit couru volontaire : M. le Comte de Soiſſons eut auſſi un cheval tué, & penſa être pris priſonnier tout proche des paliſſades de la contreſcarpe. AN. 1658.

Au huit ou neuvième jour de la tranchée ouverte, on avoit déja pris quelques paliſſades avancées ſur le glacis de la contreſcarpe, & eſſayé quelques logemens, où on n'avoit pu ſe maintenir ; lorſqu'on vit un Corps de Cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes : on ne ſçavoit pas ſi c'étoit toute l'armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer : dans ce tems-là ils pouſſerent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un Régiment de Cavalerie ; & M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mouſquet par quelques ſoldats avancés à un petit travail, dont il mourut le ſoir. On ne ſçut pas ſeulement qu'il fût bleſſé, que par des Trompettes qui vinrent, & cette Cavalerie ſe retira auprès de l'Abbaye de Dunes, qui eſt aſſez proche de Furnes, où étoit l'armée des ennemis, environ à deux heures du Camp.

Les Suiſſes entrerent ce jour-là aux tranchées, & on ne put pas ſe rendre maître de la contreſcarpe. Le lendemain on vit toute l'armée des ennemis qui marchoit dans les Dunes, & cet avantage qu'elles leur donnoient pour s'approcher du quartier général, ſe faiſoit encore bien mieux voir quand l'ennemi étoit proche ; de ſorte que M. de Turenne s'avança de ſept ou huit cens pas ſeulement, au-devant de ſon quartier avec les troupes qui y étoient, laiſſa toutes les autres dans la circonvallation, & occupa une haute Dune, où il craignoit que les ennemis ne vinſſent ſe mettre ; fit promptement planter des pieux ſur l'Eſtrang vis-à-vis de ce lieu ; l'autre eſtacade lui devenant inutile, à cauſe qu'il avoit fait avancer ſes troupes.

AN. 1658. On fit auſſi quelque petit retranchement ſur le haut des Dunes en préſence; mais on peut bien juger que tous ces travaux-là ne pouvoient être guere bons, étant faits en ſi peu de tems; & que des piliers plantés à la hâte où la marée revenoit, ne pouvoient gueres bien tenir.

L'ennemi s'étant avancé à une demie heure de ce lieu, où M. de Turenne s'étoit mis avec l'armée, fit alte; & on vit bien qu'il falloit loger. Dom Juan d'Autriche avoit la main droite qui regardoit la mer, & M. le Prince de Condé avoit la gauche qui alloit ſur le canal, qui vient de Furnes à Dunkerque. Il y a de cet eſpace-là environ quinze cens pas de Dunes qui ſont acceſſibles, mais inégales, l'Eſtrang à la main droite, & à la main gauche une prairie de douze ou quinze cens pas, traverſée de petits foſſez qui vont juſqu'au canal de Furnes. M. le Prince fit facilement la communication de ces petits foſſez, & deux ou trois heures devant la nuit il fit un pont ſur le canal avec beaucoup de barques qui lui vinrent de Furnes; & ce pont tenoit à ſon aile gauche. M. de Turenne allant le long de ce canal, les vit travailler au pont, & le faire en une heure. Il fit retirer toutes les gardes avancées qui étoient de ce côté-là, & voiant l'avantage que l'ennemi auroit de marcher d'un côté & d'un autre du canal vers Dunkerque, il ſentit à l'inſtant qu'il n'y avoit rien à faire que de combattre les ennemis, il envoia ſes ordres à tous les quartiers, pour ſe rendre deux heures devant le jour au ſien. Il commanda aux Anglois qui étoient entre Dunkerque & Mardick d'envoyer leur bagage ſous le Fort, & aux troupes qui étoient en-deçà du Canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur ſous un grand Fort que les ennemis avoient commencé l'hiver & que l'on gardoit.

Comme il y avoit ſix ou ſept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque ſortie ſur eux quand ils étoient affoiblis, & ainſi il étoit fort dangereux de laiſſer une grande circonvallation ſans troupes; ceux de la ville pouvant mettre le feu au Camp & rompre les ponts de communication. Outre cela la tranchée le mettoit en grande peine; car une ſortie des aſſiégés & un étonnement de troupes qui ſe croyoient abandonnées, l'armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le ſiége. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin couvert de la contreſcarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverſes de glacis priſes, les ſorties étoient fort à craindre, parcequ'on ne peut plus ſortir des tranchées, quand la tête eſt pouſſée; & la confuſion s'y met aiſément. L'ennemi ayant toutes les contreſcarpes, & le feu de la Place, au lieu que les tranchées étoient fort reſerrées, & ſi avancées que la Cavalerie ne pou-

voit plus agir, on ne pouvoit pas remédier à cela & continuer son dessein de combattre, qu'en faisant entrer, comme l'on fit, une bonne garde de tranchée qui fut deux bataillons des Gardes Françoises, qui eurent ordre d'essayer à se loger sur la contrescarpe, comme les jours précédens. Les Anglois entrerent aussi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit escadrons de Cavalerie commandée pour y être de renfort. AN. 1658.

Les troupes marcherent toute la nuit selon l'ordre donné, & les dernieres furent un peu devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit se passa de cette façon, les ennemis ayant seulement envoyé donner une allarme ou deux. Il s'y trouva de l'armée du Roi, sans compter ce qui demeura au Camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & six Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aîle droite de la Cavalerie, & des mousquetaires François & Anglois dans l'aîle gauche avec dix piéces de canon, dont cinq alloient à l'aîle droite entre les Dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Estrang, lequel étoit très-large, parceque la mer étoit basse. Il y avoit cinquante quatre escadrons de Cavalerie légere, & quatre de Gendarmes.

La premiere ligne de l'aîle droite & de l'aîle gauche étoit composée chacune de quatorze escadrons, les secondes lignes de dix chacune, quatre escadrons de Gendarmes qui soutenoient l'Infanterie, & six escadrons de réserve qui marchoient à une assez grande distance derriere toute l'armée. La premiere ligne d'Infanterie étoit de dix bataillons & la seconde de six, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mousquetaires des Gardes, pour faire un peu éloigner la Cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes sur les Dunes un peu loin de leur armée.

M. de Castelnau commandoit l'aîle gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la premiere ligne de la Cavalerie; & comme les Lorrains en faisoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques escadrons près de l'Infanterie. M. le Marquis de Crequi commandoit les escadrons de la droite de l'aîle droite, & M. d'Humieres étoit avec ceux qui étoient proche de l'Infanterie. M. de Schomberg commandoit la seconde ligne de l'aile gauche, & M. d'Esquencourt la seconde ligne de l'aîle droite. M. de Richelieu étoit à la réserve, & M. de Gadagne commandoit la premiere ligne de l'Infanterie, & M. de Bellefons la seconde. L'Infanterie Angloise de la premiere & seconde ligne étoit commandée par M. le Général Lockart, Ambassadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, Général Major.

AN. 1658. A une heure de jour, on sortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les Dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit ; & comme les Gardes des deux armées se voyoient, dès que l'armée du Roi commença à monter sur la premiere Dune, les ennemis furent promptement avertis de sa marche ; de maniere que l'on vit revenir en diligence quelques chevaux qui étoient à la pâture, & former les escadrons & bataillons qui étoient dans le Camp sans bagage. Leur armée étoit demeurée comme le jour précédent : Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le Marquis de Caracêne & le Duc d'York, le Duc de Glocestre & Dom Estevan de Gamare ; & à la main gauche M. le Prince de Condé avec ses Officiers Généraux, M. de Coligni, M. de Bouteville, M. de Persan, M. de Guitaut & M. le Comte de la Suze : M. de Marsin qui étoit le seul Officier Général qui y manquoit, étoit avec un petit Corps vers le Luxembourg. La Cavalerie de l'aîle gauche qui étoit fort étenduë vers le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à cause des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les Dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux où trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa Cavalerie ; & après, en remontant les Dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'Infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des Dunes qui regarde l'Estrang, & toute sa Cavalerie étoit derriere son Infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une Dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres.

On les vit se ranger en cet ordre-là : comme l'armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des Dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de Cavalerie derriere leur Infanterie, & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derriere les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derriere son Infanterie, comme en effet ses Gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver ce soir-là avec leur bagage ; & il pouvoit y avoir dans leur armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut.

Les choses étant ainsi dispostées des deux côtés, l'armée du Roi marchoit

au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en bataille, tous les Officiers Généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'armée, sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toujours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre : mais un Corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas réglé, & souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'armée du Roi cinq piéces de canon à chaque aîle, qui marchoient à la tête des premiers escadrons & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on attelloit en diligence pour reprendre la tête des escadrons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis. AN. 1658.

Les Anglois qui étoient à l'aîle gauche, trouvant les premiers cette Dune qui étoit plus avancée, monterent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les piques croisées avec les Espagnols ; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquerent, & quelques commandés d'Infanterie du Corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligea un Régiment Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir : c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La Cavalerie de l'ennemi soutint assez bien au commencement son Infanterie ; mais les Régimens de Cavalerie de l'aîle gauche, ayant promptement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres ayant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les deux lignes de l'ennemi ; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la Dune, & que ce Régiment Espagnol & celui qui le soutenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les Régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'Infanterie qui étoit devant eux ; & les quatre escadrons de l'avant-garde marcherent à ce qui avoit la tête du Corps de M. le Prince. Son Infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge, & l'Infanterie de l'armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La Cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance ; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eut un tems où les choses furent un peu en balance. Toute la Cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès ; mais n'y ayant eu que quatre escadrons poussés,

AN. 1658. la Cavalerie ſe trouvoit derriere en bon ordre, & les Gardes & les Suiſſes qui avoient trouvé fort peu de réſiſtance, & qui étoient en fort bon ordre (quoique les derniers euſſent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie ſans qu'ils entraſſent dans le bataillon) ſe tournerent un peu à droit, & reçurent avec un fort grand feu cette Cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le Régiment de Montgommeri Infanterie, qui étoit auſſi mêlé dans l'aîle droite, fit une décharge, & ces Régimens pouſſés ſe remirent. M. le Prince y eut ſon cheval bleſſé & en prit diligemment un autre : la confuſion commençant déja dans ſes troupes, il eut grand' peine à ſe ſauver. MM. de Bouteville & Coligni y furent pris : M. de Meille pris & bleſſé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confuſion ſe fut mis dans l'aîle droite des ennemis, toute leur armée ſe mit en déſordre ſans ſe rallier ; & hors quelques eſcadrons qui ſe débanderent, toute l'armée les ſuivit un quart d'heure en fort bon ordre : une partie de leur Infanterie ſe ſauva par la main gauche dans le marais ; tout le reſte fut pris : il y eut bien entre trois & quatre mille priſonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou bleſſés. De l'armée du Roi, il y eut quelques Officiers & Cavaliers tués des eſcadrons de la droite & de la gauche des deux aîles, quelques Soldats & Officiers de l'Infanterie Angloiſe, & peu du reſte de l'Infanterie.

Comme on étoit engagé au ſiége, on ne put pas ſuivre fort long-tems ; néanmoins la Cavalerie pouſſa juſqu'auprès de Furnes, derriere laquelle Place les ennemis ſe retirerent, & s'y arrêterent, ſçachant bien que l'armée du Roi s'arrêteroit au ſiége : il s'y ſauva quantité de priſonniers, que les Cavaliers & les Officiers laiſſoient aller pour leur rançon ; & on ſçut depuis que preſque tous les Officiers de l'ennemi le furent dans le combat : Dom Juan & le Marquis de Caracene, M. le Duc d'Yorк & M. le Duc de Gloceſtre ſon frere, étoient à l'aîle droite, qui firent très-bien ; mais ils furent obligés de ſe ſauver avec les autres.

M. de Turenne retournant au Camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardyck, & le ſiége ſe continua. Les aſſiégés n'ayant point relâché de leur vigoureuſe réſiſtance ; trois jours après la bataille, M. le Marquis de Créqui ſe logea avec le Régiment de Turenne ſur la contreſcarpe, où on perdit beaucoup de gens ; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancerent à leur garde autant qu'il ſe pouvoit : comme il y avoit beaucoup de tra-

verſes, il n'y avoit point de garde où il ne fallût faire quelque choſe de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fiſſent très-bien leur devoir, ne purent jamais ſe loger ſur la contreſcarpe qu'après qu'elle fut abandonnée. M. de Caſtelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le ſiége, fut bleſſé, allant au Fort Leon, dont il mourut. Comme depuis la bataille on ne craignoit plus d'engager beaucoup d'Infanterie devant la Ville, on avoit commencé une attaque à ce Fort, qui ſervit plutôt à une diverſion qu'à autre choſe : on fit auſſi abandonner aux ennemis un Fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, auſſi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer, dequoi ils incommodoient fort la tranchée ; mais ils le quitterent bientôt ; de maniere que ſix ou ſept jours après la bataille, qui étoit le dix-huitième de l'ouverture de la tranchée, comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demanderent à capituler. On ſçut que le Marquis de Lede étoit mort le même jour, ayant été bleſſé cinq ou ſix jours auparavant. AN. 1658.

Le Roi étant depuis cinq ou ſix jours à Mardyck, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les ôtages étant donnés, la Capitulation fut ſignée, & la garniſon ſortit un jour après, & fut conduite à S. Omer : il y reſtoit mille hommes de pied en ſept ou huit Régimens, & ſix à ſept cens chevaux. La Ville fut, ſelon le traitté, remiſe aux Anglois ; & deux jours après M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laiſſé huit ou neuf cens hommes dans Bergues. Le Roi qui n'avoit bougé de Mardyck depuis la priſe de Dunkerque, y vint comme l'armée y arrivoit ; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore ſe promener au quartier de M. de Turenne, & il paroiſſoit bien qu'il avoit fort mauvais viſage ; & en effet il eut dès le ſoir une grande fiévre, & avoüa qu'il en avoit quelque reſſentiment depuis deux jours, ſans l'avoir voulu dire : c'eſt là où ſa grande maladie commença ; & étant porté à Calais, il y fut à l'extremité.

La premiere nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une redoute que les ennemis avoient proche de leur contreſcarpe, & on ſe logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour. Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde : on emporta la contreſcarpe & tous les travaux de dehors, & on ſe logea ſur le bord du foſſé, lequel on commença à remplir, & il fit mener du canon

AN. 1658. à découvert près de la porte, de sorte que ceux de la Ville demandant à capituler, ne furent reçûs que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux Régimens d'Infanterie & un Régiment de Cavalerie dans la Place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes : dès qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jetterent dans le marais pour se sauver ; mais ils furent repris par les Soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles ; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la Ville : on fit enfermer tous ces Soldats & Officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain M. de Turenne sçachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures après, avec fort peu de gens. Ceux de Furnes ayant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingt hommes, se rendirent à un Trompette qu'il leur envoya, après avoir fort menacé les Bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient, & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la Ville, & renvoïa ces quatre-vingt hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là ; parcequ'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au Camp ; & comme il avoit tenu M. le Marquis de Créqui avec un Corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du païs ; & lui il marcha le long de la digue droit à la Fintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde.

Les ennemis qui depuis la prise de Bergues s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux là ; mais la marche si promte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun lieu, n'ayant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque Cavalerie derriere ; & comme c'est un pays où on ne va que par des digues, le premier fortifié en un lieu y a grand avantage ; mais le peu de tems qu'ils avoient pour disposer leurs affaires, les faisoit toujours prendre des partis auxquels on voyoit bien que la nécessité les obligeoit, & ainsi ils étoient toujours embarassés dès que l'on s'avançoit, étant aisé de connoître qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'esperance qu'ils avoient, que l'on

l'on n'iroit pas plus avant, & leur bagage étoit toujours quatre ou cinq heures derriere eux. L'armée du Roi ayant donc fait une grande marche de Bergues à la Kenoque, où un tiers de nos troupes passa à nâge pour prendre des bestiaux qui étoient au-delà ; on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en est qu'à une bonne heure, & où on ne va aussi que par des digues. AN. 1658.

La Ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contrescarpes. M. le Prince qui demeura long-tems à une porte pour voir arriver l'armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre ; il y laissa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de se rendre en cas que l'on passât la riviere, & qu'ils vissent que l'on formât le siége. L'armée de l'ennemi étoit entre cette Place & Nieuport ; mais ayant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis ; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cause de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque serré qu'il fût.

L'armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde ; & ayant fait passer quelques troupes pour sommer la Ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il n'entreprît rien avant que de sçavoir l'état de la maladie de Sa Majesté : peut-être que l'on eût songé à passer la riviere, si la Ville ne se fût renduë. Les habitans envoyerent demander à capituler ; & M. de Turenne permit à la garnison de se retirer à leur armée ou à Nieuport ; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M de Turenne de lui envoyer quelques Compagnies des Gardes & deux ou trois des Suisses ; ce qu'il fit : M. le Comte de Soissons s'en alla avec ces Compagnies de Suisses. On étoit fort en peine de la maladie du Roi ; & toute l'armée avoit les sentimens qu'elle devoit, résoluë de demeurer dans son devoir si quelque malheur arrivoit. Comme c'est une chose qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de personnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonstances, lesquelles M. de Turenne a fort bien sçûës. Le Roi a toujours dans cette extremité témoigné une grande tendresse à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des dispositions de Monsieur, auquel il parla de très-bon sens, & lui dit qu'il sçavoit qu'il y avoit des gens qui caballoient avec lui sur la maladie du Roi, & que si quelque malheur arrivoit, qu'il ne falloit pas qu'il se mit en peine, ni douter que lui & tout le Royaume ne se soumissent. M. le Cardinal contre qui on crie,

AN. 1658. comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems-là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine ſçut fort mauvais gré des diſcours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curioſité de voir comme il ſe portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrémité, & revint par du vin émétique, parlant dans ſes reveries fort ſouvent de l'armée. Il commença après un grand effort de nature à reprendre un peu de vigueur, & il n'y eut d'allarme que ces deux jours; car les réjoüiſſances recommencerent après, & l'on envoya des courriers par tout annoncer la convaleſcence de Sa Majeſté.

M. de Turenne ne bougea de l'armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres ſur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'armée neuf ou dix jours, ſans rien entreprendre. On fit ſeulement avancer M. le Marquis de Créqui fort proche de Nieuport : l'ennemi croyant que c'étoit le Corps de l'armée, quitta ſon Camp qui étoit à une demie heure de Nieuport, derriere un canal où il commençoit à ſe retrancher, & ſe ſépara. M. le Marquis de Caracêne entra à Nieuport avec une bonne partie de l'Infanterie; M. le Prince s'en alla à Oſtende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turenne ſe ſeroit mis entre Nieuport & Oſtende le même jour que l'ennemi ſe ſépara; & comme on a ſçû depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette Place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois, il eſt certain que l'on eût pris les deux tiers de l'armée d'Eſpagne, avec un peu de patience.

Le Roi commençant à ſe mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois de Juillet; & M. le Maréchal de la Ferté qui avoit aſſemblé ſon Corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou ſix mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la Campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un ſiége; de ſorte qu'il lui manda de s'en venir à Caſſel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne : M. le Tellier y étoit auſſi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre Place à aſſiéger que Gravelines, M. de Turenne ayant fait voir à M. le Cardinal qu'il eſperoit couvrir avec l'armée Bergues, Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, ſi l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au ſiége d'aucune autre Place, où il eût fallû s'éloigner davantage des Villes con-

quiſes. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit déja vû une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit paſſé. Le Miniſtre laiſſa partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine : Sa Majeſté étoit encore fort foible ; mais elle ſe remit fort promptement ; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque choſe avant que de s'en aller, allongea ſon ſéjour dans le pays juſqu'à la priſe de Gravelines. On alla donc à Caſſel, où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvû qu'il demeurât dans le voiſinage, il entreprendroit ce qu'il voudroit, & ainſi il fit marcher des troupes pour inveſtir Gravelines. AN. 1658.

Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré ſa meilleure Infanterie de Gravelines ; & ayant le cœur du pays à défendre, n'avoit laiſſé dans cette Place que ſept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya ſept ou huit Régimens d'Infanterie pour le ſiége, & demeura auprès de Dixmuyde : M. le Marquis de Créqui étoit toujours avec un Corps détaché près de Nieuport, où M. le Duc d'York & M. le Marquis de Caracêne furent plus d'un mois, M. le Prince à Oſtende, & Dom Juan à Bruges, & M. le Prince de Ligne à Ypres. L'armée du Roi ne s'affoibliſſoit que par les maladies, quoiqu'il fallût aller tous les jours au fourage, & que l'on fit beaucoup de courſes dans le pays.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, Lieutenant Géneral, que M. le Maréchal de la Ferté lui demanda, comme une perſonne qui entendoit très-bien les ſiéges. Le troiſième ou quatrième jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute ſa vie avec M. de Turenne ; & c'étoit un des meilleurs Officiers qu'il y eût en France. M. le Comte de Moret fut auſſi tué du même coup. Il étoit Lieutenant des Gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le Gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement ; & il n'y avoit point de Gentilhomme en France à qui il eût ſi-tôt ouvert ſon cœur, lui ayant reconnu en diverſes affaires un procedé fort ſincere, & accompagné de beaucoup de jugement, ſans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, ſe rendent inutiles & à ſoi & à ſes amis. Il n'eſt pas croyable combien il en a été touché, comme d'une perte qui ne ſe répare point.

On ne fit preſque point de circonvallation à Gravelines, à cauſe que l'armée du Roi couvroit le ſiége. On demeura trois ſemaines devant la Place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeaſſent de poſture. Ils avoient toujours eu un Corps ſous

AN. 1658. M. de Marſin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent rapprocher de la Flandre, & leverent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant : tout cela ſe trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la Campagne un Corps de Cavalerie qui paſſoit douze mille chevaux : ils l'eſtimoient quatorze mille, lequel s'étant raccommodé, & ayant beaucoup de Régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur armée s'aſſembla vers Bruges ; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde, où étoit l'armée du Roi, ils y joignirent M. de Marſin, avec une partie de ſes nouvelles levées, paſſerent par Ypres, où étoit le Corps de M. le Prince de Ligne, & s'avancerent vers Poperingue en Corps d'armée, où étoient tous les Géneraux.

M. de Turenne voyant que le côté de Nieuport & d'Oſtende ſe dégarniſſoit de troupes pour compoſer l'armée, changea de poſture, & fit marcher M. le Marquis de Créqui avec ſon Corps, qui étoit proche de Nieuport, à la Fintelle, pour ſe tenir à la tête de l'armée de l'ennemi, qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Roſebrugh : ce Corps avoit ordre de renvoyer ſes bagages au Camp, & étoit deſtiné pour Dixmuyde, y tenant toujours la main par des Dragons & de la Cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui avoit tout ſon bagage ſous Ypres, ne dérobât une marche, laiſſant Bergues à main droite, pour aller ſecourir Gravelines, éloignée ſeulement de ſix à ſept heures.

M. de Turenne tenoit deux brigades de Cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis ; & lui avec peu de troupes ſe tenoit auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits Corps ſéparés juſques par-delà Furnes. On laiſſoit toujours une garde devant Dixmuyde ; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le Camp de Gravelines : il y a bien deux lieuës de l'un à l'autre, mais c'eſt le pays qui fait que l'on peut ſe gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverſer qu'en faiſant des ponts, on étoit libre à ſe ſeconder ſur une grande digue : les bagages qui étoient à côté n'embarraſſoient point ; & ces Corps à une demie heure, ou une heure les uns des autres, étoient auſſi-tôt ſecourus par-deſſus la digue ; & la connoiſſance du pays fait voir que l'on ne peut pas ſe mettre entre deux.

On demeura en cette poſture-là juſqu'à la fin du ſiége de Gravelines qui dura vingt-cinq ou vingt-ſix jours de tranchée ouverte : M. le Marquis

d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de mérite,& qui étoit des premiers Lieutenans Généraux de France. Il y eut bien auſſi huit ou neuf cens hommes de tués ou bleſſés au ſiége ; & comme c'eſt une des meilleures Places qui ſe puiſſe voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laiſſerent pas de faire une réſiſtance qui donna aſſez de peine. AN. 1658.

Les ennemis qui étoient à Roſebrugh ayant ſçu que Gravelines capituloit, ſe retirerent vers Ypres, & de-là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le ſiége à Calais, & qui avec un grand ſoin faiſoit fournir toutes choſes, quoiqu'il ne parut pas qu'il y eut aucun préparatif au commencement, s'en vint à Dunkerque avant que de s'en retourner trouver le Roi. On eſt obligé de dire qu'il n'y a perſonne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'eſprit pour terminer beaucoup d'affaires de différentes ſortes. Beaucoup de perſonnes qui auroient été en ſa place s'en ſeroient retournés avec le Roi après la priſe de Dunkerque, où il s'en vint ainſi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva.

M. le Maréchal de la Ferté, après la priſe de Gravelines, laiſſa ſes troupes à deux ou trois Lieutenans Généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois Régimens d'Infanterie auprès de Hedin, où il demeuroit un Corps d'armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un aſſez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la Campagne. M. le Cardinal reſta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiégne, & qui étoit entiérement remis, le preſſoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau, où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne de faire les choſes qu'il trouveroit être le plus à propos ; ſouhaittant que l'on pût faire enſorte de laiſſer beaucoup de troupes dans le pays ; l'avertiſſant ſeulement qu'il avoit eu avis certain que les ennemis, après la priſe de Dunkerque, s'attendoient aſſez à perdre Armentiéres.

M. de Turenne étoit toujours d'avis qu'on laiſſât quelques troupes auprès de Hedin ; afin que s'il ne réüſſiſſoit à rien de conſidérable dans le pays, que l'on put, en fortifiant ce Corps-là, faire un blocus à Hedin tout l'hiver ; & ce fut la raiſon pour laquelle on y envoya ces Régimens. On deſtinoit M. le Maréchal de Schulemberg pour avoir la direction de cette entrepriſe. Dans ces penſées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'armée qui étoit à quatre

AN. 1658. heures de Dunkerque. L'ambaſſadeur d'Angleterre demeura dans cette Place avec une grande garniſon. Il y eut au plus deux mille ſoldats Anglois ſous M. Morgan qui ſuivirent l'armée, & M. de Turenne ordonna au Corps de M. le Maréchal de la Ferté de le ſuivre à Dixmuyde.

L'embarras de la ſortie de Gravelines les retint un jour ; mais comme c'eſt un pays étroit, où l'on ne fait que s'embaraſſer d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il paſſa avec l'armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où ayant laiſſé ordre à M. de Schomberg de mettre enſemble ſept ou huit Régimens qu'il lui laiſſa pour demeurer ſous les Places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'armée à Thielt, qui eſt à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec deſſein de marcher ſur la Lys & ſur l'Eſcaut ; laiſſant l'ennemi loin derriere lui, qu'il ſçavoit avoir deſſein de couvrir Armentieres & Courtrai ; afin qu'en donnant jalouſie de ces grandes Places de Gand & de Bruges, il le fit ſéparer, ou prendre une poſture qui lui donneroit occaſion de faire quelque choſe de conſidérable. L'ennemi, après la priſe de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laiſſé un grand Corps dans Ypres, à ſa tête. M. de Turenne, ayant un grand Corps de Cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'armée y logea, & paſſa outre, marchant droit à Deynſe, où il ſçavoit qu'il y avoit un pont ſur la Lys : de-là il vouloit, ſans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le ſçachant très-bien & par les gens du pays & par les Cartes : mais à l'entrée de la nuit le guide le perdit ; de maniere qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le deſſein d'Oudenarde. Il ne laiſſa pas néanmoins d'envoyer M. de Gaſſion avec cinq ou ſix Régimens à Deynſe ſur la Lys, avec ordre d'envoyer des partis vers Oudenarde, perſuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, ſans attendre l'arriere-garde qu'il avoit laiſſée à huit ou neuf heures de-là.

On ſéjourna deux jours à Tielt ; & comme M. de Turenne ſçut que ces troupes de l'arriere-garde arrivoient à une heure de-là, il partit de grand matin avec toute l'armée, laiſſant le bagage à Tielt, & ce Corps de M. le Maréchal de la Ferté qui faiſoit l'arriere-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réſerve de l'armée qui y demeura, il commanda à tout ce Corps d'y camper, ayant fait ſeulement changer le Camp ; enſorte qu'il pût être plus ſûr & plus prêt à déloger, pour le venir joindre au premier ordre ; & marchant lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'ar-

mée, ſans bagage, il paſſa la riviere de la Lys à Deynſe, où il apprit qu'il étoit arrivé un Corps de cinq ou ſix Régimens de l'ennemi à Oudenarde. Ayant envoyé beaucoup de partis pour donner jalouſie à l'ennemi de tous les côtés, & laiſſé encore quelques Régimens ſous M. de Gaſtion à Deynſe, il marcha le même jour à Gavre, qui eſt un Château ſur l'Eſcaut à trois heures de Deynſe, où il arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'ayant pas eu le tems de s'aſſembler derriere l'Eſcaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de payſans; mais les marches promptes ne donnent loiſir qu'aux raiſonnemens, ſans laiſſer de temps pour apporter les remedes. De quatre ou cinq mille payſans qui avoient ordre de ſe trouver à ce paſſage, il n'y en eut que deux ou trois cens qui s'enfuirent auſſi-tôt, à la réſerve de cinquante qui ſe mirent dans le Château qui étoit de l'autre côté de l'eau. AN. 1658.

Comme les Dragons de l'armée du Roi arriverent ſur le bord de l'eau, & la Cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui paſſerent la riviere à la nage ſous le Château, dont ceux de dedans furent ſi effrayés, qu'ils ſe rendirent tous auſſi-tôt. M. de Turenne fit paſſer enſuite quatre Régimens de la brigade de Podwitz avec tous les Corps des Régimens, & on courut juſqu'à quatre lieuës de Bruxelles. Quelques Régimens de l'ennemi, qui paſſoient vers Gand, laiſſerent leur bagage; & cela mit une telle confuſion, que les Régimens qui étoient ſous Oudenarde marcherent auſſi vers Bruxelles. C'étoit Dom Antoine de la Cueva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On fit travailler auſſi au pont de batteaux ſur l'Eſcaut, & M. de Turenne n'étoit pas encore réſolu à rien, quand le lendemain de grand matin il ſçut par un homme qui étoit envoyé du Gouverneur d'Oudenarde, pour demander des ſauves-gardes, comme la Cavalerie en étoit ſortie. Il prit auſſi-tôt mille chevaux & deux cens Dragons & paſſa l'Eſcaut, envoya dire au Gouverneur par M. de Madaillan, qui ſervoit d'Aide de Camp près de lui, qu'il alloit l'aſſiéger, & qu'il ſe décidât à demeurer neutre & à donner paſſage à l'armée. Il s'approcha de la ville avec cette Cavalerie, & fit ſaiſir par ſes Dragons quelques maiſons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le Gouverneur ſe rendroit; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la Place, & voyant qu'il y avoit ſi peu de gens dedans, réſolut de s'y en venir avec l'armée, & commanda à un parti de trois cens chevaux ſous le Lieutenant Colonel de Bouillon, d'aller de l'autre côté

AN. 1658. de l'eau, pour empêcher qu'on y jettât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'armée, ayant envoyé querir ſept ou huit cens mouſquetaires, pour fortifier M. d'Humieres qui n'avoit que ces deux cens Dragons. Comme il étoit à une heure de-là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une ſortie ſur les Dragons, & en tuerent quelques uns, mirent le feu aux maiſons & les en chaſſerent. M. de Turenne penſa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laiſſer ce Corps-là ſi proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire paſſer un Corps par Tournai : c'eſt pourquoi il renvoya S. Martin, Maréchal des logis de la Cavalerie, dire à M. d'Humiéres qu'il ſe retirât à moitié chemin de la ville à l'armée ; ce qu'il fit à l'entrée de la nuit : & le lendemain de grand matin, ayant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faiſant tirer le pont après ſoi.

Ce Lieutenant Colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux Régimens qui vouloient entrer dans la ville. La Cavalerie de l'un des deux fut toute priſe ; mais les Dragons y entrerent qui n'étoient pas plus de cent. L'armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le Corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à ſon même poſte : & M. de Turenne ayant paſſé l'eau en batteau, le pont n'étant pas fait, alla viſiter les poſtes ; & étant deſcendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai : il y fit venir les Dragons du Roi. Comme il viſitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où il avoit laiſſé les Dragons, trois Régimens de Cavalerie, ſous M. de Chamilli, que M. le Prince avoit commandé pour entrer dans la ville, arriverent en plein jour au lieu où on ne faiſoit que de mettre les Dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une ruë ; ce qui arrêta tout court cette Cavalerie, laquelle prit auſſi-tôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, & M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ſes gens. C'étoit le Régiment de Condé & deux autres Régimens, leſquels ayant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le Gouverneur de la Place les avoit envoié avertir qu'il n'y avoit perſonne du côté qu'ils aborderent, comme en effet les troupes ne faiſoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On ſçut par les priſonniers comme les ennemis s'étoient fort ſéparés ; & ainſi on vit bien que ſans lignes, ni preſque de communication ſur l'Eſcaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit, que l'on pourroit aiſément prendre la Place.

M.

AN. 1658.

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tout le Corps qui étoit demeuré à Tielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde, de façon qu'il y arriva le soir même : & ayant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits différens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demanderent à capituler : on les reçut comme les bourgeois le demandoient ; mais trois Régimens qui étoient entrés de Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçus à autre compoſition que priſonniers de guerre.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très-grand peuple ; mais où il manquoit de tout pour ſa défenſe : auſſi eſt-elle ſi fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas eſtimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquête fort avancée, la conſervation en paroiſſoit aſſez difficile durant l'hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'armée, ou s'il retourneroit ſur la Lys, où il ſçavoit bien que Menin étoit une Place à pouvoir accommoder, & dont la ſituation donnoit beaucoup de facilité pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Auſſi il ne ſçavoit ſi en marchant promptement ſur la Lys, il ne trouveroit pas occaſion d'entreprendre ſur Courtrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eut eſpéré pouvoir prendre, c'eſt, que n'ayant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un ſiége : de maniere que la moindre réſiſtance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiſer tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût fallu ſe retirer en arriere & quitter le pays audevant d'Oudenarde, & Oudenarde même : au lieu que ſe mettant en arriere, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des meſures plus ſûres pendant ſix ſemaines ou deux mois pour la conſervation d'Oudenarde. Il y laiſſa ſeulement deux Régimens de Cavalerie & quatre cens hommes de pied ſous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut renduë ; en remontant l'Eſcaut qu'il laiſſoit à gauche, il fit ſuivre des batteaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour aſſiéger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toujours laiſſé M. de Gaſſion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynſe ſur la Lys ; il lui envoya ordre de le venir joindre au Camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, eſpérant que par une marche prompte & qui ne ſeroit pas vûë, il trouveroit quelque choſe d'important à faire ſur la Lys.

AN. 1658. On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour que M. de Gassion arrivoit ; & comme on ne vouloit pas marcher sans savoir où il étoit, pour ne le pas laisser trop en arriere, on partit seulement deux heures devant le jour, en prenant assez long-tems le chemin de Tournai, où étoit M. le Prince. Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles, on fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de Septembre ; M. de Turenne ayant envoyé trente chevaux de sa garde pour sçavoir si les ennemis étoient à Menin, ils lui amenerent deux prisonniers qui lui dizent que M. le Prince de Ligne étoit à une heure & demie de-là avec deux mille hommes de pied, & quinze ou seize cens chevaux du même côté de la riviere. Il commanda les Régimens de Cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du Comte de Roye & de Melun ; & comme il y avoit beaucoup d'Officiers qui venoient au logement, ils pousserent aussi avec les premieres troupes commandées. On les suivit au grand galop avec la Cavalerie qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toujours été avec ce Corps dans Ypre, & comme l'ennemi crut que l'armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles, il étoit en alte dès le matin en campagne pour se gouverner suivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des partis qu'il avoit envoyés vers l'armée du Roi, qui retournerent sans aucune langue, hors une seule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pousser. Si on avoit attendu que quelques troupes fussent ensemble pour charger, il est sûr que les ennemis auroient eu le tems de se retirer ; mais M. de Turenne ayant commandé aux premiers de s'engager sans attendre ni Dragons ni Infanterie, il leur ôta tout moyen de songer à autre chose qu'à faire tête comme ils se trouvoient disposés le long du chemin ; tout ce pays-là étoit fait de façon que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les premiers qui aborderent furent des Officiers qui avoient poussé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les Regimens de l'ennemi de Droot & de Louvigny ayant monté à cheval, repousserent au commencement les premieres troupes de la garde. Le Comte de Roye se trouva à la tête de son Regiment qui fit fort bien, & chargea le Regiment de Louvigny dont le Mestre de Camp fût très dangereusement blessé & fait prisonnier. Le Comte de Roye y reçût deux coups de pistolet aux deux jambes & rompit les premiers escadrons de l'ennemi : les Regimens de la Reine, Rennel & Crequi suivoient, à la tête desquels M. d'Humieres & M. de Ga-

AN. 1658.

dagne se mirent, & le Regiment de Dragons de la Ferté. Les ennemis voyant que les troupes se secondoient les unes les autres de si près, commencerent à se mettre en confusion. Leur Infanterie qui étoit dans des camps fermés, ne fit qu'une mechante décharge, & commença à jetter les armes. On les suivit jusqu'à un Pont sur la Lys qui est à un Château que les ennemis tenoient nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aiderent encore à les mettre en confusion. Ainsi on prit presque toute leur Infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la Cavallerie il ne s'en sauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le Prince de Ligne, & quelque cent ou cent cinquante se retirerent à Lille de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied dont presque tous les Officiers furent pris, mais beaucoup de soldats dans les haies sans armes. Comme chacun est d'ordinaire bien aise de parler, quoique ce soit au désavantage de son parti, il y eut divers prisonniers qui dirent que la ville d'Ypres étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le Château de Commines, mais il changea après de pensée, M. d'Humiere lui ayant dit que l'on pouvoit faire quelque chose à Ypres. Ainsi l'on y marcha de peur que dès la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentieres, ou de la garnison ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivez depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en est qu'à cinq heures. D'ailleurs un Secretaire de M. le Prince de Ligne ayant été pris, ou trouva sur lui diverses lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par lesquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Escaut : mais quoique beaucoup de gens ayent dit qu'il l'avoit averti de repasser la Lys, & de se mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroissoit pas par ces lettres. En effet dans des guerres de campagne, il est impossible de pouvoir prescrire justement à un Corps separé, comme il doit se gouverner dans chaque action, parce que tous les differens mouvemens de l'ennemi, & les diverses connoissances que l'on en a, doivent faire changer de conseil, & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines regles generales, le reste dependant de sa conduite & de la fortune. Ainsi M. le Prince, à ce que je croi, n'avoit rien prescrit determinement à M. le Prince de Ligne, qui avoit envoié divers partis pour prendre langue de l'armée du Roi : mais ceux de Menin fermerent la porte à un de ces partis, de peur qu'il ne pillât la ville, & un autre n'ayant pris aucune

AN. 1658. langue, n'arriva dans le camp des ennemis qu'un moment avant que nos premieres troupes commencerent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empecha d'avoir nouvelles par leurs partis.

Afin donc d'empêcher qu'il ne se jettât personne dans Ypres, M. de Turenne envoia promptement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit composée de huit ou dix escadrons,& qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraichir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel temps il s'en alla à Menin pour demander le passage pour les troupes ; & comme c'étoit une Place à demi rasée, les bourgeois n'en firent aucune difficulté. Il y a un pont sur la Lys où ayant fait raccommoder quelque peu de chose, M. de Podwitz passa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat,& fut presqu'à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fut finie, devant Ypres sur le chemin qui venoit d'Armentieres. En y arrivant il vit un Regiment de deux ou trois cens Dragons qui venoit d'Armentieres pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin, de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes, le reste fut pris ou se retira à Armentieres. M. de Turenne avoit aussi envoié M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de Cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres, mais ils ne rencontrerent personne.

L'armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres : M. de Turenne commanda que l'on se tint prêt sans marcher, en attendant qu'un Corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les bagages de l'armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sçût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au Camp, comme d'un magazin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres ; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit rejoint le Corps qui étoit auprès de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les Places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres,

& de s'approcher de l'armée, mettant ces Places en sûreté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres ; & il vouloit conserver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défense, & Menin, qui étoit le seul passage qu'il eût sur la Lys. Comme M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laisser quelques Régimens d'Infanterie à M. le Maréchal de Schulemberg, pour voir si on pourroit faire un blocus à Hedin. On sçavoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'Infanterie de ce côté-là ; & l'ennemi étoit en si mauvais état par la bataille des Dunes, par le combat du Prince de Ligne, & par tant de Régimens défaits, & tant de partis battus, que l'on pouvoit hazarder d'attaquer une grande Place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour se retrancher ; & M. de Turenne avoit commandé à quelques Régimens de Cavalerie d'en chercher, en marchant par les maisons abandonnées des payſans. AN. 1658.

Le soir que l'armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourage ; mais le matin M. de Turenne fit le tour de la Ville, & toutes les troupes arriverent. On rompit quelques avenuës le mieux que l'on pût ; & quoique l'on apprît qu'il y avoit six ou sept cens chevaux dans la Ville avec le Prince de Ligne, on se flatta un peu sur le nombre d'Infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou douze cens, dont, à la verité, il y avoit beaucoup de milice ; & ainsi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre & du canon, n'y ayant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un siége dans une armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas dessein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde : il sçavoit bien que la foiblesse de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'est une armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui est opposée est engagée à un siége. Le commencement du siége d'Ypres étoit comme une espece de blocus, tant parceque les outils & munitions manquoient, que parcequ'il étoit résolu d'en partir avec une partie de l'armée, si l'ennemi entreprenoit quelque chose. Pour être plus assuré de Menin, qui étoit le seul passage pour aller à Oudenarde, dès que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprès de Dixmuyde, il l'envoya avec deux Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, pour renforcer la garnison de Menin, qui

AN. 1658. étoit une Place qui ne pouvoit être maintenuë que par beaucoup d'homme : il y avoit toujours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant. Ils reçûrent les ordres de M. le Maréchal de Schulemberg, Gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer ſur la Lys pendant qu'il feroit le ſiége d'Ypres. Ce Maréchal marcha avec cette Cavalerie & quelques Régimens demeurés auprès de Hedin ; & tirant près de deux mille hommes de pied de ſa garniſon d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le lendemain marcha à Menin. M. de Turenne laiſſa auſſi ſous ſes ordres les troupes qui y étoient, en ayant ſeulement retiré M. de Schomberg avec deux Régimens d'Infanterie, en ayant fort peu pour le ſiége.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais ; & M. le Maréchal de Schulemberg en mena auſſi deux ou trois mille. Après avoir fait quelques foſſés devant les avenuës les plus aiſées, on commença le ſiége, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui eſt à cinq cens pas de la Place, & derriere laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert : on ouvrit deux tranchées, dont les Gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, qui étoient ſous deux ou trois Lieutenans Géneraux, eurent la tête de l'autre. J'oublioís à dire que la Cavalerie de la Ville avoit fait le ſoir auparavant une ſortie, où M. de Charoſt fut fort bleſſé, & quelques Officiers ; mais la ſortie n'eut point d'effet, les aſſiégés ayant été repouſſés juſques ſur les paliſſades de la contreſcarpe. Toutes les perſonnes de condition y coururent, & y firent très-bien. Le ſecond jour de la tranchée on s'approcha fort de la contreſcarpe ; & le troiſième, croyant qu'il falloit diligenter, de peur que les ennemis n'euſſent le loiſir de ſe reconnoître, & de faire quelque entrepriſe ou pour le ſecours de la Place, n'y ayant point de circonvallation, ou par quelque diverſion, M. de Turenne réſolut de faire emporter la contreſcarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le Camp. A l'entrée de la nuit, les ayant mis derriere cette hauteur entre les deux attaques, ils marcherent en même-tems que les François, & aborderent la contreſcarpe par un front de trois cens pas, avec beaucoup de grenades. Les ennemis ne firent pas beaucoup de réſiſtance, ayant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une deſquelles étoit M. le Prince de Ligne avec beaucoup d'Officiers. Les François & les Anglois ne ſe contentant pas d'être maîtres de la contreſcarpe, attaquerent les demi-lunes, & en pri-

rent trois : quelques Officiers de l'ennemi ayant été pris priſonniers, M. le Prince de Ligne ſe ſauva avec peine dans la Ville, ſur une planche qui traverſoit le foſſé plein d'eau. Il y eut un Capitaine Anglois qui les ſuivant dans la Ville, & croyant l'être des ſiens ou des François, fut pris, y étant entré aſſez avant. Au point du jour, toutes les contreſcarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant priſes, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humieres ſervirent à l'attaque des Gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai Montpenſier & M. du Brezis ſervoient à l'attaque de Piémont, qui firent auſſi très-bien leur devoir. AN. 1658.

La quatrième nuit ſe paſſa à faire les communications pour aller aux contreſcarpes & aux demi-lunes, & à deſcendre au foſſé de la Place. La cinquième, la Cavalerie ayant porté beaucoup de faſcines, & le foſſé de la Ville commençant à ſe remplir à l'attaque des Gardes, ceux de la Ville demanderent à capituler ; & M. le Colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux Bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le Prince de Ligne, qui ſortit le lendemain avec deux piéces de canon, ſix ou ſept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furent conduits à Courtrai. Comme le ſiége alla fort vîte, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou bleſſés avec beaucoup d'Officiers. Le ſiége ne dura que cinq jours ; & durant les ſept ou huit que l'on avoit demeuré devant la Place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on ſe réſoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes meſures pour la ſecourir, ni même pour être en état de ſe trouver en bonne poſture quand elle ſeroit priſe : de ſorte que M. le Prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche ſe trouverent à Tournai auſſi empêchés après le ſiége d'Ypres que devant, voyant bien que la ſaiſon n'obligeroit pas ſi-tôt l'armée du Roi de ſortir de la Flandre. M. de Turenne pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le Château de Commines ſur la Lys, qui eſt fort bon, & un paſſage conſidérable ; & le lendemain que la garniſon fut ſortie d'Ypres, il marcha avec toute l'armée, en s'avançant ſur la Lys pour favoriſer le ſiége. C'étoit le Colonel des Gardes Ecoſſoiſes, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du Château à ſe rendre, dont il ſortit quatre-vingt hommes.

M. de Turenne y ayant laiſſé garniſon, paſſa le lendemain la Lys avec

AN. 1658. l'armée, dont la Cavalerie étoit fort fatiguée, ayant beaucoup manqué de fourage devant Ypres : il s'arrêta entre la Lys & l'Escaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou six jours, y ayant trouvé beaucoup de grain : il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de Septembre ; & quoique la saison fut fort avancée, il falloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défense, étant, comme chacun sçait, à quatre heures de Gand, & à sept de Bruxelles ; les maisons de deux ou trois fauxbourgs venans sur le bord des fossés, & y ayant une montagne du côté de Bruxelles, qui commande à une demie portée de mousquet tout un côté de la Ville, personne ne sçauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du fossé, qui est plein d'eau.

M. le Maréchal de Schulemberg aïant demeuré à Menin jusqu'à cinq ou six jours après la prise d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cause de l'incommodité de ses gouttes, laissant toutes les troupes qu'il avoit emmenées, même celles de sa garnison, à Menin. M. de Turenne après avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laissé seulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, sans désarmer aucuns habitans, se fiant sur l'armée qui restoit toûjours opposée à celle de l'ennemi, marcha sur l'Escaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai ; & ayant fait remonter des batteaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, se voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres ; M. le Cardinal à qui il avoit mandé toutes choses, étant bien aise des bons succès, donnoit les ordres nécessaires pour cela.

La marche de l'armée du Roi sur l'Escaut remit les ennemis dans leur premiere confusion : M. le Prince demeura à Tournai ; Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracêne s'en allerent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui est un lieu sur l'Escaut entre Anvers & Gand, pour lequel les ennemis craignoient extrémement : ils mirent quelques troupes sur la riviere du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant (faute de sçavoir ni de pouvoir rien faire de mieux) que les mauvais tems obligeassent l'armée du Roi de se retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourage, tant en deçà qu'au delà de l'eau ; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit sur l'Escaut par Oudenarde. Ce fut seulement dès lors que l'on commença à travailler de bonne

bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire que M. de Turenne avoit laiſſé pour y commander, étoit un homme très-intelligent; de maniere qu'il trouva beaucoup de payſans; & le Chevalier de Clerville fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'armée ſe retirât; mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente : il y avoit plus de mille payſans qui travailloient tous les jours, outre les Soldats, & l'armée étoit à quatre ou cinq lieuës d'eux, pour couvrir les travaux : c'étoit une diſtance aſſez grande pour ne pas ruiner les environs, & par là incommoder la garniſon durant l'hiver. L'armée demeura près de quatre ſemaines dans ce Camp ſur le bord de l'Eſcaut; & comme elle étoit à trois heures de Tournai, où étoit M. le Prince avec peu d'Infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand Corps de Cavalerie, il ſe paſſoit tous les jours de petites actions & aux fourages & aux partis qui ſe rencontroient, dans leſquels l'armée du Roi avoit toûjours de l'avantage. AN. 1658.

Dans le commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre ſemaines, s'en vint à Courtrai avec le Marquis de Caracêne & quelque Cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter davantage par ſon approche la retraite de l'armée. M. de Turenne avoit réſolu de demeurer tout le tems qui ſe pourroit dans ce Camp, & après de paſſer au-delà de l'Eſcaut, du côté de Bruxelles, quoique la ſaiſon étoit ſi avancée que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainſi à allonger le plus qu'il pourroit la Campagne, c'eſt qu'il avoit reçû des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, ayant vû les affaires de Flandre ſi bien établies, & y ayant quelque tems qu'il avoit promis à Madame de Savoye que le Roi feroit ce voyage, pour voir Madame la Princeſſe Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majeſté on lui avoit donné eſperance depuis quelque tems : M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la Campagne, quoique dans une très-mauvaiſe ſaiſon & fort avancée, il paſſa l'Eſcaut, & apprit le ſoir avant que de paſſer le pont, que Dom Juan étoit arrivé à Courtrai : ce qui ne lui fit pas changer de réſolution; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès

AN. 1658. la pointe du jour, l'armée commença à paſſer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller paſſer la riviere de Tenre, qui eſt à quatre heures de l'Eſcaut, & à pareille diſtance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois Régimens derriere, plutôt pour avertir du paſſage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un Régiment d'Infanterie qui vouloit ſe retirer, & ſe logea dans Gramont, que les Eſpagnols abandonnerent. M. de Turenne après avoir paſſé l'Eſcaut, ne s'éloigna pas de la riviere avec l'Infanterie & le bagage de l'armée, avec lequel il laiſſa auſſi quelque Cavalerie pour obſerver Tournai, où étoit toujours M. le Prince: il s'en alla avec une partie de la Cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Liſlebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir ſi on pourroit obliger ceux d'Aloſt d'ouvrir ſes portes. Deux cens fantaſſins que les ennemis avoient mis dans la Place, ayant empêché les Bourgeois de ſe rendre, M. de Turenne manda à M. de Liſlebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette ſaiſon entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réüſſir, des choſes qu'il croyoit inutiles, n'ayant pas intention de conſerver cette place. Le mois de Novembre étant déja avancé, on ne ſongea plus à rien entreprendre; parcequ'il falloit ſe reſtraindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans l'inconvenient que l'hiver eût produit, qui étoit que le Corps de l'armée ſortant du pays, où il étoit impoſſible qu'elle hivernât toute entiere, ſi on eût voulu conſerver des poſtes où il ne falloit pas un ſiége pour les reprendre, ne pouvant plus être ſecourus par l'armée, on les eût perdu ſans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même-tems ſa réputation, pour avoir ſi mal pris ſes meſures: ainſi, quoique l'ennemi crût que l'on ſongeât à garder Ninove & Gramont, M. de Turenne n'a jamais eu cette penſée: il vouloit ſeulement y laiſſer des troupes, pendant que l'armée ſeroit en des lieux où elle pourroit les ſoutenir, jugeant auſſi fort néceſſaire de faire ruiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût pas tenir des troupes durant l'hiver, ou que s'il le faiſoit, ce fut en petit nombre & avec incommodité: d'ailleurs ce Corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourages, reſſerroit Dom Juan & le Marquis de Caracêne dans Bruxelles, avec un Corps de troupes, où ils ne ſe tenoient pas en grande ſûreté; réduiſoit leur armée dans leur propre pays, à ſouhaitter autant le quartier d'hiver que celle du Roi, & les rendoit ainſi incapables de rien entrepren-

dre sur les Places conquises quand on seroit retourné en France. Les troupes qui étoient dans Tournai & Courtrai étoient tellement incommodées, qu'elles avoient plus besoin de s'en aller vers la Meuse, & de sortir de Flandre pour se rafraîchir, que celles du Roi de s'en aller en France. AN. 1658.

On demeura tout le mois de Novembre dans ces lieux, & cependant on travailloit à Menin, mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle Place M. de Turenne laissa sept ou huit cens chevaux, & deux ou trois mille hommes de pied. Au commencement de Décembre, l'armée passa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-dessus d'Ypres; les Places de Dunkerque, Gravelines, Bergues, Furnes & Dixmuyde se trouvoient si éloignées de l'ennemi que l'on ne songeoit à les maintenir qu'avec des garnisons ordinaires. Le Roi étoit alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre ou envoyer en France toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parceque le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fît ce qu'il décideroit. Il laissa six à sept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, auxquels commandoit M. de Bellefons: il s'en alla à Ypres, y menant douze Compagnies des Gardes Françoises, & six Régimens de Cavalerie. Il laissa en tout cent Compagnies de Cavalerie dans les Places conquises, & bien la moitié de l'Infanterie, qui consistoit en cinq mille hommes. Il conduisit l'armée jusqu'à Etaire, d'où elle retourna en France sous la conduite de M. de Lisslebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai, qui ramenoit le Corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura jusqu'au commencement de Février: alors il laissa M. d'Humieres à Ypres, à qui le Roi en avoit donné le commandement à sa priere; M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'œil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre toutes ces Places, le Corps Anglois qui pouvoit être de quinze cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la garnison de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied, avec trois cens chevaux. M. de Turenne voyant que les choses pouvoient aisément subsister de cette façon, les Places étant pourvûës de toutes choses durant l'hiver, & le commerce étant libre par tout le pays, revint enfin à Paris, où il arriva deux jours après le retour du Roi de Lyon.

Fin des Mémoires de M. de Turenne.

RELATION
DE LA CAMPAGNE
DE FRIBOURG,
PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les pays-bas : l'Infanterie Espagnole étoit ruinée : la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies : la plûpart des Villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-tems : enfin un Général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le Duc d'Orleans prit ce commandement.

L'Emploi d'Allemagne n'étoit pas de même ; car après que le Duc d'Enguien y eut mené du secours, le Maréchal de Guebriant fut tué devant Rotwil, & l'armée demeura sans autres Chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit ; il avoit même une certaine éloquence naturelle, qui persuadoit dans les Conseils de guerre, & qui entraînoit les autres dans son avis ; mais sa conduite ne répondoit pas toujours à ses discours ; car le vin lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit broüillé avec tous les Chefs Allemans : les Bavarois & les Lorrains lui tomberent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche ; & Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre : la Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir les débris de cette armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir ; mais quelque soin qu'il en

prît, il ne fut pas en état de s'opposer aux Bavarois dont l'armée s'étoit grossie depuis la défaite de Rantzau. Merci qui la commandoit se voyant maître de la Campagne, alla investir Fribourg qui n'étoit pas en état de soutenir un long siége. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouson, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'armée d'Allemagne pour tâcher de secourir cette Place : il marcha le vingtième de Juillet du côté de Metz, où ses troupes passerent la Moselle & laisserent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit soixante huit lieuës, & il se rendit à Brisac avec six mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince sçut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le Vicomte de Turenne étoit campé assez près d'eux, & que Merci ne faisoit paroître encore aucun dessein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de Turenne avec le Maréchal de Gramont, & en même tems il donna ordre à Marsin de passer le Rhin à Brisac avec l'armée, le troisième d'Août.

Le Duc d'Enguien ne demeura au Camp du Vicomte qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poste des Bavarois, & pour résoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à son armée le même jour qu'elle passa le Rhin, & le lendemain il marcha pour éxécuter l'entreprise qu'il avoit formée avec le Vicomte de Turenne.

Fribourg est situé au pied des montagnes de la Forêt noire : elles s'élargissent en cet endroit en forme de croissant, & au milieu de cet espace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée sur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée sur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine est arrosée d'un petit ruisseau qui coule le long du bois, & qui tombe après sur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Brisac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne presque inaccessible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en est encore plus difficile.

Merci s'étoit posté dans un lieu si avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de son tems, il n'avoit rien oublié pour se prévaloir de cette situation. Son armée étoit composée de huit mille hommes de pied & de sept mille chevaux. Il avoit étendu son Camp le long du ruisseau ; mais outre cette défense & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pou-

AN. 1644. voit aller à lui que par le chemin de Brisac à Fribourg, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes : c'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : par ce moyen il s'assûra du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défenduë par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas ; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise. (1)

Entre cette montagne que l'armée Françoise trouvoit sur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des Bavarois ; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire un abbatis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le Duc d'Enguien résolut d'en chasser Merci, & disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient ; afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il put se rendre maître du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des Bavarois.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon ; & pourvû que les deux attaques se fissent en même tems, il y avoit lieu d'esperer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embaraſſé à se défendre, & que s'il arrivoit qu'il fut forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte de Turenne entrant en même tems dans la plaine, Merci ne pourroit leur résister.

(1) Chevaux de frise sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de Turenne ayant un grand tour à faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retarderent les attaques que les deux armées devoient faire en même tems. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte : son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun : Espenan, Maréchal de Camp, fut commandé avec deux bataillons des Régimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier : le Comte de Tournon Maréchal de Camp, se mit à la tête des Régimens de Conti & de Mazarin pour soutenir Persan : le Duc d'Enguien réserva deux Régimens pour les employer où l'occasion le demanderoit; & le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle & Mauvilli demeurerent auprès de sa personne. Palluau, Maréchal de Camp, soutenoit toute l'attaque avec le Régiment de Cavalerie d'Enguien, & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soutenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le Camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers Régimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sem-

AN. 1644. bloit que ce fut une espéce de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat d'en forcer trois mille bien retranchés & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter ; mais il étoit impossible de dégager autrement ceux qui avoient passé le premier retranchement de sapins : car en les abandonnant, le Duc d'Enguien se retiroit avec le déplaisir d'avoir manqué son entreprise, & sacrifié inutilement la meilleure partie de son Infanterie ; outre que toute l'armée Bavaroise auroit tombé sur les bras du Vicomte de Turenne, n'ayant plus à se défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un instant, descend de cheval, se met à la tête du Régiment de Conti & marche aux ennemis : le Comte de Tournon suivi de Castelnau, Mauvisiere en fait de même avec le Régiment de Mazarin : le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle, Mauvilli, la Moussaye, Jersé, les Chevaliers de Chabot & de Gramont, Isigni, Meilles, la Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre : cette action redonne cœur aux soldats ; le Duc d'Enguien passe le premier l'abbatis de sapins ; chacun, à son exemple, se jette en foule par dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'ensuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'Enguien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée ; mais l'état où il se voit n'est gueres moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois ; les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie ; & Merci pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient ; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le Duc d'Enguien rassembla son Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter sa Cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timballes, pour apprendre au Vicomte de Turenne que son armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le

Duc

Duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg. mais Merci n'ayant pû s'imaginer que l'on forceroit ſon Camp par la montagne du côté de Briſac en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ſes principales forces du côté du valon ; & c'eſt ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort eſt emporté le premier. Le lieu étoit aſſez ſpacieux derriere ſon retranchement pour mettre ſes troupes en bataille, & quand l'armée du Vicomte de Turenne auroit pouſſé l'Infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie Bavaroiſe pouvoit la ſoutenir ſans rompre ſes eſcadrons. Le Vicomte de Turenne ayant trouvé une réſiſtance ſi vigoureuſe, ne put jamais forcer les Bavarois : tantôt il gâgnoit quelques poſtes, tantôt il les perdoit ; ainſi ſon attaque ſe paſſa en eſcarmouches ſans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occaſion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour ſurmonter le déſavantage du nombre & du lieu. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & ſe préparoit pour le combat du lendemain. Son deſſein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée de la plaine : chacun ſe diſpoſoit à cette entrepriſe comme à une victoire aſſûrée, étant preſque impoſſible que Merci ſoutint deux attaques en même tems, dont l'une viendroit d'en haut & en queuë fondre ſur ſon armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Merci ſortit d'un pas ſi dangereux avec une diligence extraordinaire ; il retira ſes troupes ſur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit ſortir ſon canon de ce Fort, qui étoit au-deſſous de l'armée du Duc d'Enguien, ſans que les Généraux François en euſſent aucune connoiſſance : de ſorte qu'ils furent ſurpris le lendemain de voir les Bavarois ſe retrancher ſur cette montagne voiſine de Fribourg, & de trouver leur Camp déſert & leur Fort abandonné.

Le Duc d'Enguien voyant les troupes du Vicomte de Turenne répanduës dans la plaine, y deſcend auſſi-tôt ; l'armée le ſuit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau Camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voiſine de Fribourg. A ce bruit, le Duc d'Enguien fâché d'avoir manqué ſon entrepriſe, fait mettre ſon armée en bataille malgré la pluye qui n'avoit point ceſſé pendant la nuit ; mais voyant combien ſes troupes étoient fatiguées des combats paſſés & du mauvais tems, il remet au lendemain à

AN. 1644. chaſſer les ennemis de leurs nouveaux retranchemens : ainſi l'armée eut le reſte du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour ſe préparer à la plus périlleuſe action qui ſe ſoit vûë dans les dernieres guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Briſac, il y a une montagne qui n'eſt pas extrêmement roïde juſqu'au tiers de ſa hauteur ; mais dont le reſte eſt fort eſcarpé. En approchant du ſommet, on trouva un eſpace de terrain aſſez uni & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reſte encore quelques ruines d'une tour au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever inſenſiblement : mais comme elle ſe recule fort loin à meſure qu'elle s'éleve, ſa hauteur ne commande que bien peu ſur cette plaine.

Merci avoit poſté le plus grand Corps de ſon Infanterie aux environs de cette tour ; le reſte étoit campé derriere un bois ſur la droite en approchant de Fribourg ; ſa Cavalerie étoit placée depuis le bois juſqu'aux murailles de la ville : enfin ce Général avoit auſſi-bien ménagé les avantages du lieu dans ce poſte que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en ſi peu de tems. Les lignes qu'il avoit faites durant le ſiége, lui ſervirent en partie pour fermer ce nouveau Camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon. Il fit mettre en cet endroit pluſieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelacées : ſa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement ſoutenuë de ſa Cavalerie, dont les eſcadrons occupoient tout le reſte du terrain entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, Lieutenant Général, commandoit l'Infanterie ; l'Echelle, Maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mouſquetaires détachés des deux armées : il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvrit le plus grand Corps d'Infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus acceſſible par où l'on pouvoit aller à eux : c'eſt pourquoi le Vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'Enguien, ſous la conduite d'Eſpenan,

étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fauſſe avec peu de gens & ſeulement pour favoriſer les deux veritables attaques. Roſe ſoutenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne, le Maréchal de Gramont avoit ordre de ſoutenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie Françoiſe pour prendre le parti que l'évenement conſeilleroit. AN. 1644

Le camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer : leur Infanterie étoit couverte de tous côtés ; une de leurs aîles étoit appuyée du canon & de la mouſqueterie de la ville ; l'autre aîle étoit placée ſur une montagne dont la hauteur ſeule ſuffiſoit pour la ſûreté des troupes qui l'occupoient : mais ils avoient une ſi grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du ſiége & des combats précédens, ne ſuffiſoit pas pour garder leur Camp. L'Echelle faiſoit déja tirer l'artillerie de ſon attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le ſignal pour commencer le combat. Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques ſe fiſſent en même tems : l'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis juſqu'à ce que le bruit des mouſquetaires eût commencé vers l'abbatis d'arbres & vers la fauſſe attaque du milieu : mais un accident imprévû (comme il arrive très-ſouvent dans les plus ſages entrepriſes de la guerre) renverſa tous les ordres du Duc d'Enguien, & ſauva les Bavarois d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arriere-garde qui n'avoit pû joindre, à cauſe des mauvais chemins, le Duc d'Enguien ſuivi du Vicomte de Turenne & du Maréchal de Gramont étoient montés ſur la plus haute montagne pour découvrir le derriere de l'armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En ſon abſence, Eſpenan détacha quelques hommes à deſſein de faire une fauſſe attaque contre une petite redoute qui étoit ſur ſon chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea inſenſiblement de part & d'autre ; les ennemis ſoutinrent ceux qui défendoient leur redoute ; Eſpenan renforça ceux qui l'attaquoient : enfin il ſe fit en cet endroit une eſcarmouche ſi chaude, qu'à ce bruit l'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & ſon erreur renverſa tous les deſſeins de cette journée.

Le Duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Eſpenan & l'Echelle avoient fait un contre-tems, & que ſes ordres n'avoient pas été bien éxécutés. Il court au plus fort de

AN. 1644. la mêlée, il trouve l'Echelle mort, & ſes troupes qui n'oſent ni combattre ni ſe retirer. Pour réparer ce déſordre, il commande au Comte de Tournon de ſe mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les aſſûrer qu'il va lui-même les ſoutenir avec un puiſſant ſecours. La préſence du Prince donna cœur aux ſoldats ; l'Infanterie Bavaroiſe commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui ſoutenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne ſongeoient plus qu'à fuir : mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu ſi furieux, que l'Infanterie Françoiſe perdit courage ; les plus éloignés commencerent à ſe retirer, les autres prirent l'épouvante, & pluſieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertiſſent du déſordre qu'on voyoit dans le Camp des Bavarois, les preſſent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois ſaiſi le ſoldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le Duc d'Enguien fut contraint de faire ceſſer l'attaque & de retirer ſes troupes. Cette action fut extrêmement périlleuſe pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient ; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis : auſſi de vingt perſonnes qu'ils étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un ſeul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit expoſé.

Le Duc d'Enguien même eut le pomeau de la ſelle de ſon cheval emporté d'un coup de canon, & le foureau de ſon épée fut rompu d'un coup de mouſquet. Le Maréchal de Gramont eut ſon cheval tué ſous lui, & tous les autres y furent bleſſés : néanmoins cet événement ne rebuta point le Prince ; il ne fit que changer le deſſein de ſon attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit réſolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faiſant une diverſion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüſſi. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie conduit par Mauvilli, Maréchal de bataille, ſoutenuë par les Gendarmes & par la Cavalerie de Roſe, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire : néanmoins les François marcherent contre eux en fort bon ordre, pour eſſayer de forcer ces retranchemens. Après avoir chaſſé pluſieurs fois les ennemis & en avoir

été repoussés plusieurs fois, enfin, Gaspard de Merci, Général Major de leur Cavalerie, fut contraint de faire mettre tous ses Cavaliers pied à terre, pour soûtenir son Infanterie qui commençoit à se relâcher : alors l'escarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant ; les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choses, ils ne se reconnoissoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mousquet : tous les bois d'alentour retentissoient avec un mugissement effroyable, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les soldats étoient tellement acharnés, les uns à forcer, les autres à défendre le retranchement, que si la nuit ne fut survenuë, il s'y seroit fait de part & d'autre le plus grand carnage qui se soit vû de nos jours. AN. 1644.

La Gendarmerie Françoise y fit une très-belle action ; la Boulaye la commandoit : il mena ses escadrons jusques sur le bord de ce retranchement d'arbres ; & malgré le feu des ennemis, il escarmoucha très long-tems à coups de pistolet. Jamais il ne s'est fait de combat, où sans en venir aux coups de main, il soit tombé tant de morts de part & d'autre : les François y perdirent Mauvilli, & les Bavarois Gaspard de Merci, frere de leur Général.

Le Duc d'Enguien ayant ramené son armée dans le Camp, ne songea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois, pour les obliger à se retirer d'un poste si avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir ; & les blessés qui étoient en grand nombre, furent portés à Brisac, afin qu'il ne restât rien dans le Camp qui pût apporter du retardement au dessein que le Duc d'Enguien avoit formé.

Les montagnes de la forêt noire prennent leur origine dans les montagnes de Suisse, & suivent le cours du Rhin, jusqu'à ce qu'elles se soient jointes avec les côteaux qui sont sur les bords du Nexre : ces montagnes sont fort longues & plus ou moins larges, selon le pays où elles s'étendent ; leur plus grande largeur est de dix ou douze lieuës depuis Fribourg jusqu'à Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite, & incommode pour la marche d'une armée : néanmoins c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire sa retraite : il n'avoit osé l'entreprendre en présence de l'armée Françoise. Ainsi le Duc d'Enguien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de se retirer en désordre.

Le neuvième d'Août, le Prince fit marcher son armée vers Langen-

AN. 1644. dentzling : le village qui porte ce nom eſt ſitué dans la plus acceſſible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit aſſez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'Enguien y pouvoit faire venir des vivres de Briſac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montagnes ; mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile, à cauſe des marécages dont les bois ſont pleins ; outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant paſſé le ruiſſeau qui les borde, l'arriere-garde demeuroit expoſée aux Bavarois, ſans qu'il fût poſſible au reſte des troupes de la ſecourir.

Le Duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le déſavantage du lieu & la préſence d'un ennemi ſi vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-ſouvent à pied, menant leur cheval par la bride : ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'armée, pour ſoûtenir l'arriere-garde de ſa Cavalerie : il mit auſſi des pelotons de mouſquetaires ſur les aîles, pour défendre les paſſages par leſquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher ſon armée, qui compoſoit l'avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguien prit le ſoin de faire la retraite, & ſe tint en préſence de l'armée de Merci juſqu'à ce que toutes ſes troupes fuſſent paſſées ; & après avoir traverſé de la ſorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'avant-garde à Langendentzling, ſans que les Bavarois euſſent fait le moindre effort pour lui diſputer ni le paſſage du ruiſſeau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant obſervé la marche des François, en avoit conçû auſſi-tôt les raiſons : comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que ſon ſalut conſiſtoit à prévenir le Duc d'Enguien, & non pas à lui diſputer le paſſage d'un défilé. Il n'avoit au juſte que le tems de ſe retirer avant que les premieres troupes de l'avant-garde Françoiſe le pûſſent joindre ; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Auſſi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper ſon armée, tenant le haut des montagnes, & faiſant conduire ſon bagage par le val de S. Pierre, qui mene vers Filinghen.

Le Duc d'Enguien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il pût pour hâter la ſienne ; mais il y avoit des montagnes preſque inacceſſibles à traverſer pour lui couper le chemin, & ſes troupes étoient extrêmement fatiguées ; c'eſt pourquoi il fut contraint de détacher Roſe en diligence

avec huit cens chevaux, seulement pour amuser les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'armée passeroit les défilés. AN. 1644.

Rose exécuta cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Aussi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'Enguien qu'il étoit à leur queuë. L'armée Françoise défiloit par un valon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'Enguien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés; & son avant-garde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrît les Bavarois en bataille, & Rose qui touchoit presque leur arriere-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'armée du Duc d'Enguien s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés, il falloit passer deux défilés, au milieu desquels il y a une espace capable de contenir quatre escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de Rose escarmouchoit contre l'arriere-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plutôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde Françoise sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derriere; & comme Rose incommodoit extrêmement la queuë de son arriere-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soûtenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi tour à droite à toute son armée, & marcha contre la Cavalerie de Rose. Ce Colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses escadrons; & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée Bavaroise. Il avoit l'armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen, rempli du bagage des Bavarois; à gauche, un grand précipice, & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le Duc d'Enguien. Rose détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis; & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'armée Bavaroise: mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre escadrons, derriere lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soûtinrent le choc des Bavarois sans

AN. 1644. s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pesle mesle dans le défilé : enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril ; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vû sur la montagne voisine le Corps de l'armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le Duc d'Enguien s'étoit avancé pour soûtenir la Cavalerie de Rose ; car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'Enguien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilés, lorsque Rose le rejoignit : ainsi cette résolution du Duc d'Enguien, & la prudence de Merci, furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même-tems ; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion : néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage ; & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi tour à gauche, & après cela il marcha si vîte par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vûë.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour le suivre ; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'armée Bavaroise en fût éloignée de plus d'une lieuë.

Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rendent ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays ne doutoient point que Merci n'y établit son Camp ; & cette raison obligeoit le Duc d'Enguien de presser extrêmement sa marche : néanmoins quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le

Holgrave

Holgrave (c'eſt ainſi que ſe nomme cette plaine) ils trouverent que les Bavarois après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient paſſé outre, avec une diligence encore plus grande que celle des François. AN. 1644.

Alors le Duc d'Enguien perdant l'eſperance de les joindre, retourna ſur ſes pas, & vint camper à l'Abbaye de S. Pierre : ſes troupes étoient ſi laſſes, qu'il fut contraint de les y laiſſer repoſer le jour ſuivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois, & qu'on emmeneroit ſix canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château ſitué dans les montagnes, qui pouvoit ſervir à ſes deſſeins ; & il envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Briſac.

Ainſi la retraite du Colonel Roſe fut la derniere action remarquable de la bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une ſuite de pluſieurs combats très-ſanglans, plutôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voit une valeur qui ne ſe rebute ni de l'incommodité du tems, ni du déſavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour ſa défenſe, & qui ne laiſſe pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il eſt difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux preſque inacceſſibles, & de l'obliger d'en ſortir ; ou bien de conſerver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite, en préſence d'un ennemi preſſant & victorieux, & enfin de ſçavoir choiſir des poſtes dans leſquels on puiſſe n'être jamais forcé. Cependant il eſt vrai de dire qu'un Général qui abandonne ſon artillerie & ſon bagage, paſſe d'ordinaire pour battu ; & l'honneur de ſa retraite n'eſt point complet, s'il ne ſauve tout : on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, ſans les contretems que prirent Eſpenan & Lechelle dans l'exécution des ordres du Duc d'Enguien. Enfin il arrive preſque toujours qu'une armée qui attaque des retranchemens avec vigueur a de grands avantages ſur celle qui les défend.

Après que le Duc d'Enguien eut fait partir le Comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où ſon bagage & ſon canon l'attendoient. Alors il ne ſongea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le ſentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg : on n'étoit venu que pour ſecourir cette Place, & par conſéquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pû

AN. 1644. combler leurs lignes ; ils étoient déja bien éloignés : la garniſon de cette Place étoit foible, mal pourvûë de toutes choſes, & effrayée du ſuccès des combats qu'elle avoit vûs de ſes remparts.

Néanmoins le Duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le ſiége de Philisbourg, l'autre deſſein ne lui paroiſſant pas aſſez grand dans une fin de Campagne, qu'il falloit couronner par quelque choſe d'éclatant : outre qu'en ſe bornant à la priſe de Fribourg, les armes de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, & même qu'elles auroient été contraintes de repaſſer le Rhin, pour prendre des quartiers d'hiver en Alſace.

Ce n'eſt pas que le ſiége de Philisbourg ne fut extrêmement difficile ; il falloit faire une longue marche pour y aller. L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuiſé, les vivres éloignés : mais le Duc d'Enguien mépriſa toutes ces difficultés, & le ſiége de Philisbourg fut réſolu. Il envoya à Briſac Champlaſtreux, Intendant de ſon armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix piéces de batterie ſur les batteaux dont on ſe devoit ſervir pour faire un pont ſur le Rhin.

Champlaſtreux qui étoit actif & intelligent dans ſon emploi, eut bientôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de Langendentzling le ſeizième d'Août avec ſon armée, & prit ſa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques mouſquetaires & quelques dragons. Roſe ſuivit Tubal, avec le reſte des Weymariens. Le Duc d'Enguien ſe réſerva la conduite de l'Infanterie des deux armées & de toute la Cavalerie Françoiſe. Il marcha en cet ordre vers un Château, ſitué à cinq ou ſix lieuës de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique, & défendu d'un aſſez bon foſſé plein d'eau, qu'il prit en paſſant, afin de s'aſſurer la communication de Strasbourg : de-là il vint à Kupenheim, que Roſe avoit pris dans ſon paſſage avec pluſieurs autres lieux. Tubal s'étoit auſſi rendu maître d'Etlinghen, Forſen, Bretten, Durlack, Baden, Prueſſel & Wiſloch, petites villes fermées de foſſés, à la plûpart deſquelles il y a des Châteaux. Le Vicomte de Turenne alla inveſtir Philisbourg avec trois mille chevaux & ſept cens hommes de pied ; & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquième d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis Langendentzling.

Philisbourg eſt ſitué auprès du Rhin, ſur les confins du Duché de Wirtemberg & du bas Palatinat, à trois lieuës de Spire. Depuis Briſac juſqu'à Hermeſtein il n'y a point de Place forte que Philisbourg : on l'appelloit autrefois Udenheim ; c'étoit la maiſon des Evêques de Spire. Les

troupes d'Allemagne engagerent insensiblement ces Evêques à la fortifier : quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura gueres entre leurs mains : les Impériaux & ensuite les Suédois s'en rendirent les maîtres : les François la possederent quelque tems ; & enfin elle étoit revenuë sous la domination de l'Empereur. AN. 1644.

Cette Place a un fort quarré qui commande sur le Rhin, & qui se communique avec la Ville par une chaussée de six pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au-dessus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place : sa fortification n'est que de terre ; mais ses remparts sont fort épais : elle a des fossés larges & profonds ; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la Place est composé de sept bastions presque réguliers : la berme est si large, qu'elle sert de fausse-braye ; cette berme est défenduë d'une haye vive très-épaisse : le fossé est plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toises, avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits ; de l'autre côté, le terrain y est un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois & de terres labourées.

Lorsque le Duc d'Enguien la fit investir, Bamberg en étoit Gouverneur : sa garnison étoit composée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied : il avoit cent piéces de canon, & des munitions pour soutenir un long siége.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusquà un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen ; & l'armée Allemande fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rheinhausen.

Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se disposerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'Enguien y alla par les bois ; & le Vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le Duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour ; parcequ'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défense du Fort : le Vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la Ville.

AN. 1644. Le Duc d'Enguien ne ſongea plus qu'à bien aſſurer ſa circonvallation : il fit élever des Forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obſtacles à fortifier ſon quartier ; car il ſe ſervit d'une grande ravine qui régnoit preſque d'un bout à l'autre de ſon Camp, & elle fut en défenſe en y faiſant un parapet ; de ſorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim juſqu'auprès de Rhinhauſen.

Cependant le pont de batteaux arriva, chargé du canon, des munitions & des vivres : en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germeſheim & de Knaudeneim. Germesheim eſt une petite ville du bas Palatinat, aſſiſe ſur le bord du Rhin, fortifiée de baſtions de terre, avec un foſſé ſec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa priſe étoit néceſſaire pour tenir le haut du Rhin ; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la riviere, on ne pouvoit auſſi en être aſſuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit paſſer d'Aumont, avec ſix cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim : d'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & enſuite il marcha vers Spire. Cette ville bien que ſituée ſur le Rhin, n'eſt conſidérable que par la Chambre Impériale dont elle eſt le Siége ; car elle n'eſt fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant foſſé.

Pendant que d'Aumont s'aſſuroit de tous les poſtes néceſſaires ſur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja obſervé que l'approche ne s'y peut faire que par une ſeule tête, où l'on trouve un terrain ſablonneux, qui continuë preſque de la même largeur juſques ſur la contreſcarpe de deux baſtions de la ville.

Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le Maréchal de Gramont conduiſit la gauche ; le Vicomte de Turenne prit ſoin de la droite : l'un & l'autre ſe ſervirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruiſſeau qui paſſe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux baſtions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre ; & la nuit même on fit une Place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduiſoit ſon approche vers le baſtion oppoſé.

Eſpenan avec le Régiment de Perſan, fut de garde la premiere nuit dans

la tranchée de Grammont ; & après avoir pouſſé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un Corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs ; & ces Cavaliers avoient ordre de ſe retirer pendant le jour derriere une mazure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut aſſez paiſible ; & les aſſiégés qui ne ſçavoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des aſſiégeans ; mais dès que le jour parut, & qu'il virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent eſſayer de ruiner par une ſortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit : ils détacherent deux cens hommes de pied & cens chevaux, qui s'avancerent contre la ligne ; & bien qu'elle fut encore pleine de travailleurs, Eſpenan ſe prépara pour les bien recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'oppoſer à la Cavalerie des aſſiégés. Cet eſcadron marcha aux ennemis avec un tel déſordre qu'il fut entierement rompu au premier choc ; & la Boulaye y fut tué ſur la place. Néanmoins Eſpenan mit la ligne en ſi bon ordre, que les aſſiégés n'oſerent l'attaquer, ni pouſſer plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter ; de ſorte que les Gendarmes eurent le tems de ſe rallier, & de revenir à la charge : ils s'en acquitterent ſi bien la ſeconde fois, que malgré le feu des baſtions, tout ce qui reſtoit de cette ſortie fut chaſſé juſques dans la contreſcarpe. An. 1644.

Ainſi les aſſiégeans continuerent leur travail ſans interruption ; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec ſi peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une ſi grande circonvallation, & à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son Infanterie étoit compoſée de quatre bataillons : celui qui ſortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du Camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amaſſoit des faſcines pour remplir le foſſé. Palluau avec le Régiment d'Enguien, releva la ſeconde nuit Eſpenan & Perſan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la redoute. Tournon & Marſin les deux nuits ſuivantes pouſſerent les travaux fort avant, & firent une batterie de ſix canons.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de ſon côté. La cinquième nuit, les deux attaques firent leur logement ſur la contreſcarpe. Bamberg ne s'étoit oppoſé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mouſquet. Le Duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Baviere : il ſçavoit ſeulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mouſquetaires, pour eſſayer de jetter du ſecours

AN. 1644. dans Philisbourg ; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bivoüac toutes les nuits.

Auſſi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens ſur la contreſcarpe, les travailleurs commencerent à la percer, & à faire des batteries pour ruiner les défenſes de la Place. La deſcente du foſſé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'aſſurer ; car comme l'eau étoit preſque de niveau à la contreſcarpe, les aſſiégeans ne pouvoient pas y aller ſous terre, & il eût fallu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers : ainſi le Duc d'Enguien ſe contenta de faire tirer une ligne droite, qui aboutiſſoit au foſſé, & qui étoit couverte avec des faſcines ſur des blindes & des chandeliers.

Eſpenan & Palluau pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le foſſé. Le Comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de faſcines ; mais en paſſant par cette ligne enfilée qui conduiſoit au travail, il fut tué d'un coup de mouſquet.

La Pomme, Ingénieur fort expert à faire des mines & à paſſer des foſſés, avoit entrepris de faire des ponts de faſcines ; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés, à cauſe du canon de la Place, ſur qui celui des aſſiégeans n'avoit pû prendre le deſſus ; parceque les aſſiégés en avoient un ſi grand nombre, qu'une de leurs piéces n'étoit pas plutôt démontée, qu'ils en pouſſoient une autre à la place ; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang ſur la face des baſtions, qui l'enfiloient, & qui ruinoient tout le travail. Il eſt vrai que leurs flancs étoient ſi petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois piéces : c'eſt le défaut ordinaire des meilleures Places, d'avoir les flancs trop ſerrés ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts eſt le pire ; parcequ'entre deux batteries oppoſées, le plus grand nombre des canons l'emporte toujours. En effet, les aſſiégeans ayant dreſſé deux batteries de quatre piéces chacune, firent taire celle des flancs ; mais les aſſiégés en placerent tant ſur la face des baſtions, dont le rempart eſt fort bas, qu'ils ruinerent celles des aſſiégeans : c'eſt pourquoi le Duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ſes batteries, & ſe couvrir des faces des baſtions : par ce moyen, ſon canon ſe rendit le maître, & les aſſiégeans travaillerent avec plus de ſûreté à leur pont.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir d'empêcher que le foſſé ne fut comblé ; & comme ſa garniſon étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché ; eſperant de faire aupara-

vant une capitulation plus avantageuſe, il fit battre la chamade : les ôtages furent donnés ; & la garniſon ſortit le douzième de Septembre au nombre de cinq cens hommes, avec deux piéces de canon. Le Duc d'Enguien fit entrer le Régiment de Perſan dans la Place, & y mit Eſpenan pour Gouverneur. AN. 1644.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévû, donna une grande réputation aux armes de France. Pluſieurs Villes envoyerent des Députés. Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eut fait ſommer ; les Magiſtrats en avoient porté les clefs au Duc d'Enguien : il les reçut honorablement ; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire ſortir les Impériaux, & recevoir la garniſon Françoiſe que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le Duc d'Enguien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la priſe de Philisbourg, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défenſe : les ennemis s'approchoient ; ſes troupes étoient affoiblies & fatiguées ; le canon avoit fait de grandes ruines qu'il falloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de ſe préſenter devant Merci, qui avoit rafraîchi & augmenté ſon armée depuis ſa retraite de Fribourg : c'eſt pourquoi le Duc d'Enguien ſe contenta d'établir ſi bien ſes quartiers dans les Places le long du Rhin, qu'on ne put lui enlever ſa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la riviere d'un côté, la Ville de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poſte ſi avantageux, il détacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette Ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des Villes d'Allemagne : elle eſt placée ſur le bord du Rhin, & fortifiée autant que ſa grandeur & ſa ſituation l'ont pû permettre. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garniſon ; & depuis la perte de ſes Etats, il n'avoit preſque point d'autre retraite que celle-là.

Le Vicomte de Turenne fit deſcendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choſes néceſſaires pour ſon deſſein : il marcha enſuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit ſix cens hommes que le Général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent ſortir les Lorrains. De-là le Vicomte de Turenne pourſuit ſa marche vers Mayence, & détacha Roſe pour aller attaquer Oppenheim. C'eſt une petite ville ſituée dans une plaine mal fortifiée ; mais défenduë par un très-bon Château : Roſe n'y trouva point de réſiſtance. Le Vicomte de Turenne ſe préſenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le

AN. 1644. fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence eſt le ſiége de l'Archevêque Electeur, & une des principales Villes d'Allemagne ; outre qu'elle eſt grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays, où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture, ſa ſituation la rend conſidérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui paſſe ſous une partie de ſes murailles : du côté de la terre, elles ſont défenduës par une citadelle de quatre baſtions ; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes Villes, ſes fortifications étoient négligées, & ſa défenſe conſiſtoit plus dans le nombre de ſes habitans que dans la force de ſes remparts. Au bas de la Ville ſur le bord du Rhin, eſt un Château aſſez magnifique où logent les Electeurs : dans le tems que cette ville avoit été ſous la puiſſance du Roi de Suéde, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres ſe joignent, un Fort de ſix baſtions, qui portoit le nom de Guſtawebourg ; mais à la fin les Impériaux ayant repris Mayence, le Fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laiſſé ruiner.

Quand le Vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la Ville une garniſon Impériale de huit cens hommes ; néanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en ſûreté, s'étoit retiré à Hermeſtein ; de ſorte que le Chapitre qui a l'autorité du Gouvernement en l'abſence de l'Archevêque, fit aſſembler tous les Corps de la Ville ; & après pluſieurs délibérations, ils réſolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque ſorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui qui les recevroit.

Le Vicomte de Turenne envoya cette réponſe au Duc d'Enguien, qui étoit toujours avec ſon armée à la vûë de Philisbourg. Il en partit auſſitôt avec une eſcorte de quatre cens chevaux, & ſe rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traitté, Merci avec l'armée de Baviére s'étoit poſté ſur des hauteurs entre Hailbron Neckerſulm, & avoit laiſſé le Neckre devant lui.

Hailbron n'eſt qu'à quatorze lieuës de Philisbourg. Merci prétendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'Enguien ; il détacha Wolf, Colonel célébre parmi les Bavarois, avec deux cens chevaux, & cinq cens dragons pour ſe jetter dans Mayence ; mais Wolf n'y put arriver qu'un quart d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de ſa venuë, trouva Wolf qui les haranguoit, pour

pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin & celui de toute l'armée Bavaroise qui le suivroit en peu de tems. AN. 1644.

Mais les habitans de Mayence sçachant que le Duc d'Enguien étoit en personne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne ; & après avoir fait sortir Volfs de la ville, ils envoyerent leurs Députés au Duc d'Enguien pour achever le traitté de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Binghen, petite ville avec un bon Château sur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Duc d'Enguien donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garnison avec ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en passant Creutznac, & d'Aumont alla investir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux : c'est une ville située dans une plaine à quatre lieuës de Philisbourg : elle est assez peuplée ; son rempart n'est flanqué que par des tours à l'antique avec un fossé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes de troupes Lorraines, & c'étoit la seule Place que les Impériaux eussent conservée dans le Palatinat en-deçà du Rhin, excepté Frankendal, où les Espagnols tenoient une forte garnison.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landaw, le Duc d'Enguien vint rejoindre son armée à Philisbourg pour être plus près du siége que d'Aumont alloit entreprendre : il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte ; mais que d'Aumont en allant visiter le travail avoit été blessé dangereusement (1). Le Vicomte de Turenne alla continuer le siége, & poussa la tranchée si diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe. Le cinquième jour, le Duc d'Enguien y étant venu pour visiter les travaux, les Lorrains traitterent avec le Vicomte de Turenne & sortirent de la Place.

Après la prise de Landaw, Neustadt, Manheim & Magdebourg ne firent que fort peu de résistance ; ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule Campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Hermestein, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

(1) Il mourut à Spire peu de jours après.

Fin de la Relation du Marquis de la Moussaye.

PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

Plusieurs Lettres, Brevets, Instructions Politiques, & autres Pieces.

AVERTISSEMENT.

LES hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques ; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement ; on y voit le fond de leur caractere, de leur esprit, & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ses preuves plusieurs Lettres du Vicomte à sa Sœur & à sa Femme, qui montrent son ame à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie, & sa religion. On verra dans les Instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France, dans les differentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie ; & l'on sentira par ces Pieces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.

LETTRE DE FREDERIC MAURICE DUC DE BOUILLON, A LA REINE.

MADAME,

Me voyant ſi malheureux que les plus reſpectueuſes déferences que je pouvois rendre à Votre Majeſté, paſſoient pour déſobéïſſance & mépris, mes raiſons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & caballes contre le ſervice de S. M. & le bien de l'Etat, je ne me ſuis pas trouvé capable de conſolation juſqu'à ce que je me ſois retiré en lieu où je puiſſe par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pu lui inſpirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'aſſurance que je lui donne de ma fidelité, de mon zele pour ſon ſervice, & d'une entiere obéïſſance à ſes Commandemens, ne procedent d'aucune contrainte ni conſidération intereſſée, mais d'un pur ſentiment de mon devoir, & d'une très-ferme réſignation à ſes volontés. Je ſupplie très-humblement V. M. d'être perſuadée que lorſque je me ſuis ſacrifié pour ſes interêts, je me donnai à elle ſans réſerve avec une très-forte réſolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui ſoumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'eſt ce que j'oſe prendre la hardieſſe de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ſes Commandemens, & connoiſſe par l'avenir, comme elle a pu faire par le paſſé, que je n'ai jamais eu pour but que le ſervice du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très-fideles à ne me pouvoir dénier la qualité de ſon très-humble & très-obéïſſant ſerviteur & ſujet,

N°. I. Liv. I.

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon le 5. d'Avril 1644.

A S.A.R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs, dans le tems, j'oſe le dire à V. A. R. que je devois tout eſperer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois expoſé ſans ceſſe aux faux raports de mes ennemis, j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la ſincerité de mes intentions pourra être reconnuë par mes démarches. Je vous avouë auſſi, Monſeigneur, que je ne pouvois continuer de reſter dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuſe à mon honneur & contraire à mes ſentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaiſirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'aſſurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me cauſer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en perſuader, que V. A. R. m'accuſe d'avoir été le premier auteur du Traité d'Eſpagne, puiſque je n'ai beſoin pour me diſculper, que de rappeller avec ſoumiſſion & reſpect à V. A. R. le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé, & la ſupplier de vouloir bien me dire ſi j'avois aucun deſſein lorſqu'elle m'envoya chercher en Province, ſi elle m'en fit communiquer aucun lorſque je la vis à Paris; ſi la réſolution des ſiens n'étoit pas déja priſe avant mon arrivée, & ſi depuis je pris d'autres engagemens que celui de ſervir V. A. R. lorſqu'elle me fit entrevoir une ſubverſion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux interêts de la Reine, dans la conſervation des Meſſeigneurs ſes enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me ſuffit pour ma juſtification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été ſerviteur de V. A. R. Cette conſidération ſeule, Monſeigneur, m'empêche de conſentir à un échange qui étant honteux laiſſeroit à V. A. R. quelque marque de crime; puiſque je ne fus jamais accuſé d'autre que de celui où vous étiez enveloppé. Quelqu'amour que j'aie pour mon bien & mes dignités, je ne les ai pas conſiderés lorſqu'il s'agiſſoit du ſervice de V. A. R. & des interêts de l'Etat, je m'en ſuis dépoüillé avec joye pour me ſauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conſerver par ma conduite à l'avenir. J'oſe très-

humblement ſupplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de ſa bienveillance à celui qui a toujours tâché de la mériter par ſes très-humbles ſervices, & qui a cette ſatisfaction d'avoir montré à toute la terre qu'il a été ſans aucune réſerve, Votre très-humble, très-obéïſſant & très-fidele Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon ce 5. Avril 1644.

LETTRES DU VICOMTE A SA SOEUR.

N°. II. Liv. II. & III.

MA chere Sœur, pluſieurs perſonnes me mandent que l'on dit à Paris que je ne ſuis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, & que je ne ſuis pas bien aiſe de m'être joint à lui. Je vous prie, ſi vous en oyez parler, de témoigner que je ne ſuis pas ſi impertinent que cela, & que c'eſt un honneur que j'ai toujours recherché extrêmement. Je vous aſſure qu'il y a une très-grande union dans cette Armée; M. d'Enguien vit auſſi bien avec moi qu'il eſt poſſible; & il ne ſe rencontre aucune difficulté entre M. le Maréchal de Guiche & moi; n'ayant rien à démêler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai ſujet auſſi d'avoir toute ſorte de ſatisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre conteſtation dans les choſes que j'ai déſirées, & au contraire toute ſorte d'obéïſſance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement, adieu chere Sœur. C'eſt votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

Au Camp devant Philisbourg ce 3. Septemb. 1644.

AUTRE A LA MEME.

MA chere Sœur, je continue à être bien en peine de votre mal; & quand vous ſerez guerie, je ſerai dans une autre, de peur que vous ne ſoyez fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous avouë qu'au commencement, je ne pouvois me réſoudre à vous rien écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, ſçachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois auſſi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce ſoit une plaiſante raiſon, je vous jure que je ne pouvois me réſoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'eſt arrivé par compaſſion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaiſance pour les Officiers, on ſe peut conſoler en quelque choſe; ce ſeroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigſmarc & de Heſſe avec les miennes, qui toutes enſemble joindront M. le Duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état qu'on ne les eût jamais pu eſperer. Je ſuis

à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'Ennemi qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Heſſe d'avoir voulu envoyer ſes Troupes ſi loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans ſon païs : je vous aſſure que c'eſt une fort honnête perſonne, je vous conjure de m'aimer toujours étant la choſe du monde qui peut me donner le plus de joye. C'eſt, ma chere Sœur, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

Au Camp ce 4. Juillet 1645.

AUTRE.

MA chere Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimendes, & je vous jure que quand je ſuis négligent à vous écrire, c'eſt l'aſſurance entiere que j'ai que vous m'aimerez toujours ſans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui ſe ſoit vûë depuis la guerre. La Cavalerie Françoiſe avoit la droite & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entierement défaite, comme auſſi l'Infanterie Françoiſe ; Nous avons eu Dieu merci plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de Bataille, pris preſque tout le canon des ennemis ; & Gléen qui commandoit l'aîle droite des Bavarois y a été fait priſonnier ; M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux Chevaux tués ſous lui, & un peu bleſſé au bras, s'envint du côté ou j'étois un peu devant que le côté où il avoit réſolu de ſe tenir fût rompu. Il témoigna être aſſez ſatisfait de ce que j'ai fait en cette occaſion. Vous ſçaurez par les Rélations tous ceux qui ſont morts & priſonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Baviere, où leur armée s'eſt retirée, c'eſt-à-dire ſur le Danube, après avoir quitté le champ de Bataille. Pour leur perte elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'armée Françoiſe ait été entierement repouſſée ; Je ſuis bien aſſuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entierement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-deſſus plus de complimens devant toute l'armée que je ne ſçaurois vous dire, ni auſſi exprimer ce qu'il a fait en cette occaſion de ſa perſonne & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour ſoutenir l'armée de M. le Duc, & deux autres auprès de ſon Infanterie ; mais la Cavalerie Françoiſe en s'enfuyant a emporté tout cela, de ſorte qu'il n'eſt reſté que la Cavalerie Allemande & les Heſſiens : M. le Duc ne ſçauroit aſſez ſe loüer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la

vie & de la liberté. Il n'eſt pas croyable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous ſuplie de témoigner à Madame la Princeſſe & à Madame de Longueville, combien je lui en ſuis obligé.

Je ſuis très en peine de ce qu'on me mande que vous avez ſi ſouvent la fiévre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conſerver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous ſçavoir en bonne ſanté, adieu, chere Sœur.

Au Camp devant Nordlingue, ce 8. Août 1645.

AUTRE.

JE n'ai que le loiſir de vous faire ce mot. J'ai reçû votre Lettre par laquelle vous me mandez de vous faire ſçavoir comme quoi vous pourriez ſortir de Paris, & qu'elle ſeroit ma penſée là deſſus. Je crois que ſi vous y pouvez trouver quelque ſureté il n'en faut pas bouger, vous pourriez vous mettre plutôt chez quelqu'un de nos amis. Quand le chemin ſera libre de l'armée du Roy à Paris, je vous ferai ſçavoir où vous pourrez venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully ce 30. Mars 1652.

Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau qui n'eſt pas de grande conſideration.

LETTRES DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

N°. III. Liv. II.

MONSIEUR,

J'ai reçû ce matin des nouvelles aſſurées de Munſter que, par la grace de Dieu, la paix ſi long-tems eſperée a été ſignée, ſouſcrite & ſolemnellement publiée à Munſter & à Oſnabrug le 24. de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la préſente, & la ſupplier auſſi que quand l'armée du Roy ſortira d'Allemagne, il lui plaiſe dans ſa marche exempter mes Etats. J'ai de ſi bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'oſe me promettre ce conſentement; auſſi je lui envoyerai bien-tôt un des miens pour traiter de quelques affaires, & pour la remercier des graces que juſques ici elle ma faites, la ſupliant au reſte de me faire l'honneur de me croire entierement,

MONSIEUR, DE VOTRE ALTESSE,

A Aſchaffembourg, le 29. Octobre 1648.

Le très-humble & très-affectionné Serviteur
JEAN-PHILIPPE, Electeur de Mayence.

LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR MON COUSIN,

N°. IV. Liv. III. Ayant ce matin reçû par un Courier exprès les avis de mon Deputé de Munſter, qui m'a aſſuré que la paix étoit ſouſcrite le 24. du courant, je n'ai voulu manquer d'en communiquer les nouvelles A. V. A. vû que je m'aſſure qu'elles lui ſeront très-agréables, & d'autant que par ce moyen je me vois tantôt en liberté de pouvoir joüir de ce que les deux Couronnes de France & de Suede ont bien voulu deſirer pour ma reſtitution. Je ſçai que V. A. s'en réjoüira avec moi, & agira dans la conjoncture préſente de cette guerre finie, pour la conſervation de mes Etats, avec le même cœur & affection quelle a toûjours témoigné par ci-devant pour un Prince qui eſt Monſieur mon Couſin, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Couſin,

EBERHARD, Duc de Wirtemberg.

A Studgard le 31. Octobre 1648.

LETTRES DE LA REINE MERE à M. de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

MOn Couſin, quoiqu'il vienne d'arriver un bruit de Paris que M. votre Frere a pris parti avec le Parlement, qui eſt a préſent dans une rebellion toute déclarée ; je ne puis y ajouter de foi quand je fais réflexion qu'il ſçavoit ce que j'ai réſolu pour ce qui regarde votre établiſſement, & que je voulois faire pour ſes intérêts particuliers & pour ceux de toute la famille : Mais quoiqu'il en ſoit, je ſuis ſi aſſurée que non ſeulement vous n'y prendrez aucune part, mais que vous déteſterez ſon action, ſi elle ſe trouvoit véritable, que je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entiere que j'ai en vous & vous aſſurer de la continuation de mon affection ; me remettant du ſurplus à mon couſin le Cardinal Mazarin que je ſçai mieux que perſonne être le meilleur de vos amis ; cependant je demeure

Votre bonne Couſine ANNE.

A S. Germain en Laye le 11. Janvier 1649.

II. LETTRE.

MOn Couſin, envoyant par delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent le Service du Roy Monſieur mon Fils ; je vous fait ces lignes pour vous prier d'avoir entiere confiance & pleine créance en ce qu'il vous dira de ma part : Et s'il eſt beſoin que pour le contentement des Officiers de l'armée que vous commandez, il s'oblige en mon nom, de leur payer ce que vous conviendrez avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra, car je vous aſſure & vous donne ma parole que j'y ſatisferai à point nommé ; cependant je demeure,

Votre bonne Couſine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 12. Janvier 1649.

III. LETTRE.

MOn Couſin, la faute où eſt retombé votre frere le Duc de Bouillon, dans le tems même qu'il ſçavoit que j'avois fait ou réſolu tout ce qui pouvoit regarder ſes avantages & ceux de ſa Maiſon, me touche principalement pour le déplaiſir que je ſçai qu'elle vous cauſera ; car pour le reſte je ſuis tellement perſuadée de votre affection & de votre attachement aux interêts du Roi Monſieur mon Fils & aux miens, que je ſuis certaine que votre zele augmentera plutôt dans ces conjonctures, qu'il n'eſt à craindre qu'aucune conſidération de proximité y puiſſe apporter la moindre alteration. Aſſurez-vous auſſi que je redoublerai les effets de ma confiance & de ma bonne volonté, & que votre conſidération me ſera toujours ſi recommandable, que je ne ferai point de difficulté, quelque grand que ſoit le crime de votre frere, de faire pour votre égard ſeul ce que vous pouvez ſouhaiter pour les honneurs de la Maiſon, & me remettant à ce que j'ai chargé mon Couſin le Cardinal Mazarin de vous mander, je demeure avec beaucoup de tendreſſe,

Votre bonne Couſine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 28. Janvier 1649.

IV. LETTRE.

MOn Couſin, quoique je vous aye déja mandé les bonnes intentions que j'ai pour vous, & à votre conſidération pour toute votre Maiſon; j'ai voulu néanmoins, dans l'occaſion du voyage du Sieur de Ruvigni par delà, vous faire cette Lettre pour vous les expliquer encore plus particulierement. Je vous dirai donc touchant les honneurs de votre Maiſon, que dès la premiere fois que je vous verrai, je vous ferai joüir ſans autre délai des prérogatives dont il avoit été rémis de parler après la majorité du Roi Monſieur mon Fils. A l'égard de la Souveraineté de Sedan, & pour ce qui concerne le Duc de Bouillon votre frere, quoique ſa faute ſoit auſſi grande qu'elle ſe peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que j'avois pour tout ce qui le pouvoit regarder; je ne me diſpoſerai pas ſeulement à l'oublier & à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en ſon devoir, mais pour la même raiſon je le ferai joüir deſlors deſdites prérogatives qui avoient été remiſes à la majorité; & touchant l'échange de Sedan, il y ſera traité auſſi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devez prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être aſſuré qu'en toutes autres rencontres où j'aurai lieu de vous obliger, vous n'en recevrez pas des effets moins ſolides: cependant je demeure,

Votre bonne Couſine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 29. Janvier 1649.

BREVETS DU ROI EN FAVEUR de la Maiſon de Bouillon.

PREMIER BREVET.

N°. V. Liv. III. AUjourd'hui vingtiéme du mois de Mars mil ſix cens quarante-ſept, le Roi étant à Paris, déſirant témoigner ſa bonne volonté à M. le Duc de Bouillon, & à M. de Turenne ſon frere, Sa Majeſté, par l'avis de la Reine Regente ſa Mere, en interprétation de ſa déclaration adreſſée à ſa Cour de Parlement de Paris, a déclaré que ſa volonté & intention eſt, que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, joüiront du rang & pré-

séance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majesté m'a commandé de leur expedier le présent Brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, & être contresigné par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS. *Et au-dessous*, DE LOMENIE.

II. BREVET.

AUjourd'hui deuxiéme du mois d'Avril mil six cens quarante-neuf, le Roi étant à S. Germain en Laye, bien memoratif que par son Brevet du vingtiéme Mars mil six cens quarante-sept, Sa Majesté auroit déclaré que son intention étoit que M. le Duc de Bouillon & M. de Turenne son frere & leurs descendans, jouissent du rang & préséance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez comme les autres Princes issus de Maisons Souveraines; & voulant en conséquence de sa déclaration donnée au mois de Mars dernier, pour faire cesser les mouvemens du Royaume & rétablir un chacun dans ses honneurs & prérogatives, faire connoître sa volonté à l'égard desdits Sieurs de Bouillon & de Turenne; ensorte que personne n'en puisse douter, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa Mere, a confirmé & confirme en tant que de besoin son dit Brevet du 20. Mars 1647. & ce faisant a déclaré & déclare, qu'elle veut & entend que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, jouissent du rang & préséance qui appartiennent à leur Maison à cause du Duché de Bouillon, & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Royaume : En témoin de quoi Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main & a voulu être contresigné par nous ses Conseillers-Secretaires d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS.

Et plus bas, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD, LE TELLIER, & DE LOMENIE.

III. BREVET.

AUjourd'hui vingtsixiéme du mois d'Octobre 1649. le Roi étant à Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommés entre les Princes & Etats, amis, alliés &

protegés de cette Couronne en plusieurs Traités de Paix, & autres generaux faits entre les Rois prédecesseurs de Sa Majesté, & les Empereurs, Rois d'Espagne, & autres Princes; que par les Traités particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédécesseurs de Sa Majesté, même par celui du feu Roi, de glorieuse memoire, que Dieu absolve, du 6. Août 1641. & specialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt, que par l'échange desdites Principautés contre des Domaines de Sa Majesté, proposé & résolu du vivant du feu Roi, comme chose très avantageuse à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majesté avec Monsieur le Duc de Bouillon, & les articles signés par Sa Majesté le 20. Mars 1647. confirmés par les articles expediés ensuite de la Conference tenuë à S. Germain en Laye le 30. Mars de la présente année 1649. & en exécution desdits articles, par Brevet exprès de Sa Majesté du deuxiéme Avril de la présente année, signé de sa main, & contresigné des quatre Secretaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monsieur de Turenne son frere, sont maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils sont qualifiés tels, & traitez ainsi que ceux de cette qualité; & comme *étans nés Princes, en toutes les Cours, même par le Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & autres Rois & Princes, ce qu'ils justifient par plusieurs actes autentiques:* Et Sa Majesté considerant que pour les causes susmentionnées, lesdits Sieur de Bouillon & de Turenne n'ont pu être compris dans le Brevet accordé le dixiéme du présent mois, à l'instance de plusieurs Gentilshommes qui se sont trouvez à Paris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été si solemnellement accordé & promis par lesdits Traités; Sa Majesté, de l'avis de la Reine Regente sa Mere, en confirmant en tant que de besoin le Brevet qu'elle leur a accordé ledit jour deuxiéme Avril dernier, a déclaré & déclare que sa volonté & intention est que ledit Sieur Duc de Bouillon & le Sieur de Turenne son frere, & leurs descendans, jouissent du rang & des prérogatives & prééminences appartenans à leur Maison, à cause dudit Duché de Bouillon & desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que le sont les Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Royaume, sans que ledit Brevet dudit jour dixiéme du présent mois leur puisse aucunement nuire ni préjudicier, m'ayant Sa Majesté, pour témoignage de sa volonté, commandé de leur expédier le présent Brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller-Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

IV. BREVET.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A tous préſens & avenir. Salut ſçavoir faiſons : qu'encore que notre très-cher & bien amé Couſin Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & de Raucourt, nous ait cejourd'hui par Contrat paſſé devant deux Notaires au Châtelet de Paris, cedé & tranſporté à titre d'échange, la proprieté deſdites Terres ſouveraines de Sedan & de Raucourt & autres, étans és environs d'icelles, à lui appartenans à cauſe de ſon dit Duché de Bouillon : Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette ceſſion & tranſport puiſſe ci-après nuire ni préjudicier en façon que ce ſoit, à lui ni aux ſiens, pour ce qui concerne le rang & préſéance qui lui appartiennent, non ſeulement à cauſe dudit Duché de Bouillon, mais auſſi à cauſe deſdites Terres ſouveraines de Sedan & de Raucourt : au contraire avons jugé raiſonnable qu'il y ſoit conſervé & maintenu tout ainſi que s'il étoit encore en poſſeſſion deſdites Terres qu'il nous a cedées, *comme une condition qui fait partie dudit Contrat d'échange, & que nous avons accordé par icelui.* A ces cauſes & autres bonnes conſiderations à ce nous mouvans, par l'avis de la Reine Regente, notre très-honorée Dame & Mere ; de notre très-cher & très-amé Oncle le Duc d'Orleans ; de notre très-cher & très-amé Couſin le Prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conſeil, & de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité Royale, avons declaré & déclarons par ces préſentes ſignées de notre main, que notre volonté & intention eſt que nonobſtant la ceſſion & tranſport à nous fait deſdites Terres, notredit Couſin le Duc de Bouillon & les ſiens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouiſſent des mêmes honneurs, ſéances, dignités, prérogatives & préſéances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'auſdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs deſdites Souverainetés ont joui ou dû jouir tant dedans que dehors le Royaume, auſquels nous voulons qu'ils ſoient conſervez & maintenus, ſans qu'à cauſe de ladite ceſſion l'on puiſſe prétendre qu'ils ayent dérogé *au rang qu'ils ont toujours eû ou dû avoir*, & que pour raiſon de ce on leur en puiſſe faire aucunes conteſtations, & que toutes les prétentions que notredit Couſin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier ſans être en rien diminuées, comme s'il étoit en poſſeſſion deſdites Terres & Souverainetés par lui cedées. Déclarons en outre pour les conſidérations ſuſdites, que notre intention eſt auſſi que notre très-cher & bien-amé Couſin Henry de la Tour Vicomte de

Turenne, Maréchal de France, frere de notredit Cousin le Duc de Bouillon, & ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs, rangs & préséances dont il jouit & doit jouir comme fils & frere d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que notredit Cousin le Duc de Bouillon vienne à deceder sans enfans, voulons & nous plaît que notredit Cousin son frere, ses enfans mâles & femelles jouissent des mêmes honneurs, rangs, préséances, dignités & prérogatives, tant dedans que dehors le Royaume, dont jouit à présent notredit Cousin le Duc de Bouillon, & jouira à l'avenir tant à cause dudit Duché de Bouillon; qu'en conséquence de ces présentes, comme si lorsqu'il y aura ouverture à la succession de notredit Cousin le Duc de Bouillon son frere en sa faveur & de ses enfans, lesdites Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maison, & qu'il y eut succedé par manquement d'heritiers de notredit Cousin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ils fassent enregistrer, & du contenu en icelles jouir nosdits Cousins pleinement & paisiblement sans y faire ni souffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & à notre Procureur Général de faire pour ce toutes les requisitions necessaires: Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre Scel à cesdites présentes. Donné à Paris au mois de Mars l'an de grace mil six cens cinquante-un & de notre Regne le huitiéme. *Signé*, LOUIS. *Et sur le repli*, Par le Roi, la Reine Regente sa Mere présente. DE LOMENIE. *Visa*, SEGUIER. Et scelé du grand sceau de cire verte en lacs de soye rouge & verte.

V. BREVET.

AUjourd'hui 20. Mars 1651. le Roi étant à Paris, voulant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa mere, conformement à ce qui est promis dans le Contrat d'échange de Sedan, passé le même jour, & pour confirmer en tant que besoin seroit les Brevets ci-devant expediés, outre ce qui est porté par sa déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, joüissent du rang & préseance appartenant à leur Maison à cause du Duché de Boüillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines, m'ayant ladite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'ex-

pedier le préſent Brevet quelle a ſigné de ſa main, & fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

VI. BREVET.

AUjourd'hui 15. du mois de Fevrier 1652. le Roy étant à Saumur: déſirant témoigner ſa bonne volonté à Monſieur le Duc de Bouillon & à Monſieur de Turenne ſon frere; & conſidérant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sédan du 20. Mars de l'année derniere, *qu'ils ſeroient traitez comme Princes, & que ſans cette condition ils n'auroient point conſenti audit échange*, ſçachant en outre qu'ils *ont été & ſont traitez en tous lieux & en toutes occaſions par les Rois, Princes, & Etats de la Chrétienté comme étant nez Princes*; Sa Majeſté confirmant en tant que beſoin les Traités, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés ſur ce ſujet, & pour les raiſons & cauſes y contenuës, a déclaré & déclare que ſon intention & volonté eſt que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume, ſans qu'ils en puiſſent être diſtingués ni exceptés par aucuns Reglemens faits ou à faire par Sa Majeſté ou ſes ſucceſſeurs Rois, & même en conſéquence des propoſitions qui pourroient être faites & des réſolutions qui pourroient être priſes au préjudice de ce, aux Etats Generaux du Royaume, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit. En témoin dequoi, Sa Majeſté a ſigné le préſent Brevet de ſa main, & l'a fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé LOUIS. *Et plus bas*, LE TELLIER.

EXTRAIT DES REGISTRES du Conſeil d'Etat.

N°. VI. LE Roy ayant vû la Requête préſentée à Sa Majeſté par Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt : contenant que l'échange deſdites Souverainetés ayant été jugée utile au bien de ſon Etat, il y auroit conſenti ſur l'aſſurance que lui auroit donnée Sa Majeſté, que nonobſtant le délaiſſement qu'il feroit deſdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne ſon frere & leurs enfans & deſcendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, préeminences & prérogatives dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur pere, & leurs prédeceſſeurs Duc de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont joüi ou du joüir, & en la même ſorte & maniere qu'il eſt pratiqué à l'égard des autres Princes iſſus de Maiſon Souveraine qui ſont habitués en ſon Royaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat déchange, puiſque ſans icelle il ne ſe ſeroit dépoüillé deſdites Souverainetés* ; & bien que Sa Majeſté par divers Actes tant particuliers que publics, ſpécialement par ſes Lettres Patentes du mois d'Avril 1651. ait pleinement ſatisfaite à ſa parole, & ſe ſoit expliquée ſuffiſamment de ſes intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon ſe ſoit reſervé par le Contrat d'échange le droit qu'il a ſur le Duché de Bouillon, néanmoins la Dame de Vantadour en qualité de Mere & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, deBriſſac, d'Halvin, de Leſdiguieres & de Saint Simon, ſe ſont pourvûs en ſon Parlement de Paris par Requêtes des ..... & 26. Mars dernier, à ce que défenſe lui fuſſent faites, de prendre ladite qualité de Prince, ou ſous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, ſur laquelle Requête ladite Cour a ordonné que les Parties oppoſantes ſe pourvoiroient par devers Sa Majeſté ; & d'autant que ladite oppoſition quoique frivole & non admiſſible, pourroit un jour ſervir de prétexte pour inquiéter lui ou les ſiens ſi elle demeuroit indéciſe. Requeroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majeſté, faiſant droit ſur icelle, déclarer leſdits Sieur & Dame oppoſans non recevables, & mal fondés en leurſdites oppoſitions ; ce faiſant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défenſe de le troubler à peine de déſobéïſſance : Vû auſſi le Traité fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majeſté le 20. Mars 1647. touchant

l'acquiſition

l'acquiſition des Souverainetés de Sédan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon dont joüiſſoit ledit Sieur de Bouillon, le Contrat d'échange du 20. Mars 1651. fait en execution dudit Traité entre les Sieurs le Fevre d'Ormeſſon, de Lomenie, Comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Eſtampes, Commiſſaires & Procureurs ſpéciaux de Sa Majeſté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre; les Lettres patentes de Sa Majeſté du mois d'Avril audit an 1651. contenant la ratification dudit Contrat d'échange, & adreſſées au Parlement de Paris. Actes d'oppoſitions formées au Greffe de ſondit Parlement de Paris du 25. Janvier 1652. par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Levy Duc de Vantadour, au nom & comme tutrice des enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de Prince priſe par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon. Copie de la Requête préſentée en ſondit Parlement le ..... par Emmanuel de Cruſſol Duc d'Uzès, Maximilien-François de Bethune Duc de Sully, Louis de Coſſé Duc de Briſſac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de France, à ce qu'ils fuſſent reçûs oppoſans à l'enregiſtrement tant dudit Contrat que deſdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit ſeulement rang & ſéance du jour du ſerment qu'il feroit pour leſdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cauſe ou ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France. Arrêt de ſondit Parlement de Paris du 20. Fevrier 1652. par lequel il a été ordonné que leſdites Lettres & Contrat d'échange ſeroient regiſtrés au Greffe de ladite Cour, pour être executés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entr'autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majeſté d'érection d'icelles; & ſur l'oppoſition deſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzès, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, qu'ils ſe pourvoiroient ainſi qu'ils aviſeroient bon être. Autre Arrêt de ſon Parlement de Paris du 26. Mars audit an, par lequel ſur une nouvelle Requête leſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Leſdiguieres, & Claude Duc de Saint Simon, à ce que défenſes fuſſent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair. Acte a été donné aux dénommez en ladite Requête de leur oppoſition, & ordonné que ſur icelles ils ſe pourvoiroient par devers Sa Majeſté. Lettres patentes expediées audit mois d'Avril lors de la ratification

dudit Contrat d'échange, par leſquelles ſuivant ledit Traité du 20. Mars 1647. Sa Majeſté a ordonné que nonobſtant le délaiſſement a elle fait deſdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & ſa poſterité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon ſon pere & leurs Prédeceſſeurs Princes Souverains deſdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Roucourt & Bouillon, ont joüi ou dû joüir par le paſſé; & après que Sa Majeſté a été pleinement informée deſdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes deſdites Terres & Souverainetés même, ledit Sieur Duc de Bouillon ont eu & tenu dans tous les Royaumes & Etats de l'Europe. Sa Majeſté étant en ſon Conſeil, ſans s'arrêter à l'oppoſition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & deſdits Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac, d'Halvin, Leſdiguieres & Saint Simon, a ordonné & ordonne que leſdites Lettres du mois d'Avril 1651. & tous autres Actes par elle faits en faveur dudit Sieur Duc de Bouillon, ſeront executés ſelon leur forme & teneur, & que ſuivant iceux ledit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de Turenne ſon frere *étant nés & réconnus Princes, leurs enfans & deſcendans auront & retiendront le rang & dignité de Prince avec tous les honneurs, prérogatives, droits & prééminences qui en dependent, & dont joüiſſent ou pourront joüir les autres Princes habitués en ce Royaume.* Fait au Conſeil d'Etat du Roi Sa Majeſté y étant, tenu à Corbeil le 25. jour de Mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

Enſuit la teneur de la Commiſſion attachée ſur ledit Arrêt.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: Au premier notre Huiſſier ou Sergent: Voulant que l'Arrêt cejourd'hui donné en notre Conſeil d'Etat, Nous y étant, dont l'Extrait eſt ci-attaché ſous le contre-ſcel de notre Chancellerie, ſoit executé ſelon ſa forme & teneur. Nous te mandons & commandons par ces préſentees ſignées de notre main, que tu ayes à ſignifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite execution tous exploits requis & neceſſaires; de ce faire te donnons pouvoir, commiſſion & mandement ſpécial par ceſdites préſentes, ſans pour ce demander aucun congé, Placet, *Viſa ni Pareatis*; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Corbeil le vingt-cinquiéme jour de Mai, l'an de grace mil ſix cens cinquante-deux, & de notre regne le dixieme; *Signé*, LOUIS. *Et plus bas:* Par le Roi, LE TELLIER, avec grille & paraphe; & ſcellé ſur ſimple queuë du grand Sceau de cire jaune.

LETTRES DE M. LE PRINCE DE CONDE'
à M. le Vicomte de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

N°. VII.

LEs obligations que je vous ai ſont ſi grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoiſſance. Je ſouhaite avec paſſion que vous me donniez lieu de m'en revancher. Je vous jure que ce ſera la choſe du monde que je ferai de meilleur cœur, & que je ferai toutes choſes pour vous ſervir. Je me remets à ce que je mande à ma Sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre choſe ſi ce n'eſt que vous pouvez diſpoſer abſolument de mon ſervice, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore de plus, & que j'aime avec le plus de tendreſſe & de paſſion,

LOUIS DE BOURBON.

Je vous prie d'aſſurer Meſſieurs de Beauveau, de Duras & de Grandpré de mon ſervice, & Meſſieurs de Saint Romain & Sarraſin, & tous les Officiers qui vous ont ſuivi.

Ce 20. *Fevrier* 1651.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vû celle que vous avez écrite à ma Sœur; je m'aſſure quelle vous mande au long l'état de toutes choſes; je vous ſupplie de me faire ſçavoir le plus ſouvent que vous pourrez ce qui ſe paſſera de delà, ſoit pour la Tréve ſoit pour la ſuſpenſion d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'aſſiette qu'on pourroit ſouhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous eſt poſſible, je vous en ferai ſçavoir le détail au premier jour. Le Contrat de M. de Bouillon ſera ſigné dans quelques jours à ſa ſatisfaction. Il reſtoit un article que j'ai fait réſoudre avant-hier qui l'avoit arrêté juſques ici, & qui étoit très important: c'étoit pour faire jurer Monſieur votre frere foi de Prince, ſi bien que tout eſt à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers ma Sœur m'en a entretenu

fort au long, j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me seront plus chers toûjours que les miens, & que je ferai toutes choses pour vous le témoigner. Nous vous envoyons quelqu'argent, mandez nous librement ce dont vous aurez besoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Assurez-vous, je vous conjure, de mon extrême amitié, & continuez moi la vôtre, puisque je suis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Mars 1651.

III. LETTRE.

L'Embarras des affaires ainsi que vous l'aurez déja appris par Monsieur votre frere, m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix, aussi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoyé à Bruxelles pour sçavoir si l'Archiduc a pouvoir : Mais il me semble que vous avez déja assez de sujet de prendre vos mésures avec les Espagnols pour vous retirer. Monsieur votre frere s'est chargé de vous faire sçavoir tous nos sentimens là-dessus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur ensemble ; cependant je vous supplie de me faire sçavoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Stenai, & comme on en usera pour la Ville & les choses qu'il faudra mettre dans la Place, soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre, j'en ai donné le gouvernement à M. de Marsin, je croi que vous ne désaprouverez pas le choix que j'en ai fait. Vous voyez qu'il est nécessaire que je sçache ces choses-là un peu de bonne heure crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au plûtôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pû encore le faire, Monsieur & moi ne voyans pas encore la Reine. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considerables que les miens, & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assûre que je vous le ferai paroître de telle maniere que vous le souhaiterez. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Avril 1651.

LETTRES DU VICOMTE A LA VICOMTESSE DE TURENNE.

PREMIERE LETTRE.

N°. VIII. Liv. IV.

J'Envoye le Sieur de Mardaillan qui vous dira que la Ville d'Ypres a capitulé. Il eſt certain que je reconnois une grande bénédiction de Dieu ſur tout ce que j'entreprens : j'en ſuis quelquefois un peu plus homme de bien, ſouvent auſſi cela va fort mal, je vous dis ſincerement comme l'affaire eſt.

On fit la Céne ici Dimanche paſſé, M. Brevin prêcha très-bien, il faudroit en dévenir plus homme de bien qui ſeroit le principal, mais on a de la peine à y parvenir ; & quand on ſe conſulte au fond, il me ſemble que l'on ne change guéres. En parlant ſur ces paroles, *ſortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en ſeroit pas allé ſi vîte que les réformateurs. C'eſt un eſprit qui a beaucoup de connoiſſance & point d'aigreur : il eſt tombé d'accord avec moi que l'on n'inſtruit point les gens de bonne foi dans les deux Religions, & que chacun de ſon côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'averſion, de même que dans une Ville où il y a deux caballes, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je ſçai ce que ma Sœur & vous penſez là-deſſus ſur mon ſujet. Vous croyez qu'une perſonne qui ne donneroit pas tant dans mon ſens, que M. Brevin me tiendroit l'eſprit plus ferme, mais vous vous trompez. Il prêcha ſur ce que Notre Seigneur dît en donnant la Céne à ſes Diſciples, & ne dit pas un mot de controverſe. On voit bien qu'il a fort lû les anciens & qu'il y accorde ſon ſtyle.

A Ypres ce 10. Decembre 1658.

II. LETTRE.

MOnſieur le Duc d'Yorck eſt ici déguiſé, il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Cheſter, mais le Corps qui s'y étoit aſſemblé a été entierement défait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'euſſe rendu à la Maiſon Royale de Stuart un ſervice fort conſidérable ſi l'affaire eut un peu duré, j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrez les par-

ties ; ſi je ne ſuis rembourſé par la Cour, il ne faut pas parler de cela ; mais cette défaite renverſe pour le préſent toutes mes vûës..... Remettez vous un peu dans l'eſprit toutes mes leçons & fuyez l'abattement, c'eſt le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de ſe changer dans le fond, & ſe faire des plaiſirs déſintéreſſés du monde ; à moins de cela il faut le quitter. Je ſuis plus difficile aux perſonnes que j'aime qu'aux autres ; mais en faiſant des réprimandes, je ne laiſſe pas de bien voir mes défauts.

A Calais ce 10. Decembre 1659.

III. LETTRE.

JE vous dirai naïvement ſur le Livre du Port-Royal que je viens de lire ; je ſouſcrirai à l'Article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point ſe préoccuper, on voit ſouvent par les grands diſcours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noiſe, & penſant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de ſoi pour ne pas croire que l'éducation & les diſcours continuels ne nous tirent pas d'un côté, & vous ſçavez le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'eſprit aux bonnes raiſons pour en juger, & les comparer aux autres choſes, mêlant nos récherches avec de l'humilité & de la dévotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée : un Etranger qui eſt de notre Religion m'aſſure qu'en beaucoup de lieux de la Gréce il y a des Couvents de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils ſont ; faites un peu de réflexion ſur la penſée que vous avez de ne vouloir pas croire un homme de notre Religion qui a bon ſens, qui vient d'un Pays, & que l'on interroge ſans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Madame d'Elbeuf a le cœur bien bleſſé. Vous deux qui vous recriées tant qu'il y a de la peine à gagner l'eſprit d'une jeune femme, en prenez vous les bons moyens ? Je vous répons que l'on éloigne les jeunes gens par la ſéchereſſe & la ſéverité. L'habilité eſt d'aller à ce qui fait parvenir à ſa fin, plus on paſſe pardeſſus les petites choſes qui ſe rencontrent en chemin, plus on eſt capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque choſe, & croire tant les uns que les autres qu'en dévenant vieux on n'en eſt pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raiſonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me ſemble que je dis cela un peu trop ſéchement : je vous en fais mes excuſes.

J'avois envoyé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour ſçavoir un peu ſes ſentimens en arrivant à Londres, il n'en a pas d'autres que de ſuivre ſes intérêts, tâcher d'avoir du bien & s'oppoſer à toute grandeur qui lui ſeroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce pays, & y a oüi pluſieurs prêches dans l'un deſquels le Miniſtre ayant pris ſon Texte ſur le paſſage des Enfans d'Iſraël dans le déſert, dit que comme Dieu les y voulût faire marcher quarante ans, quoiqu'il eut pû leur faire faire ce chemin en moins de tems ; ainſi il menoit ſon peuple d'Angleterre par tant de traverſes, & leur promît qu'après toutes ces diviſions où ils ſont préſentement, le General Monck les meneroit dans une Terre d'écoulante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon ſens & peut-être de la dévotion, on a ſi fort défiguré la Religion, que chaque perſonne fait une Secte à ſa mode, & que chaque perſonne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à ſa fantaiſie, va bien plus loin que l'on ne penſe. Vous ſentez bien dans le fond de votre conſcience que l'on tourne un peu plus les eſprits dans la jeuneſſe du côté de la diſpute, que de la vraye dévotion ; dont j'avoüe que je m'acquitte très-mal, mais je vois aſſez bien les motifs qui font agir les perſonnes.

A Amiens ce 12. Fevrier 1660.

IV. LETTRE.

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Miniſtre qui a changé de Religion, j'en ai lû peu de choſes, & il me paroît de bon ſens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Miniſtres à qui j'ai parlé, me paroiſſent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui perſuade, c'eſt qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui ſe contentent de termes, & ne ſçavent pas que pour ſatisfaire l'eſprit il vaut beaucoup mieux avoüer ſon tort que d'eſquiver une raiſon. Nous voyons ici la plus belle amitié qu'il eſt poſſible dans un nouveau mariage. Le Roi compte à tous momens les complaiſances de ſa femme, elle n'a pas la moindre penſée même ſur ce qui regard le Roi ſon pere, qu'elle ne vienne auſſi-tôt la dire au Roi ſon mari. Je ſuis perſuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque-tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tirez contre moi ; je ne le mérite pas, & dans une amitié comme

la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choſes ſont criminelles, mais devant les hommes, je n'ai aſſurément rien à me réprocher. Je ſçai bien que m'aimant comme vous faites, vous ſerez extrêmement affligée de ce que je ſuis ſi ſenſible à vos réproches. Mais n'ayant Dieu merci pas beſoin de rémontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il eſt queſtion de choſes qui vous touchent de ſi près que la Religion. Je vous dis ſimplement mes penſées, & elles vous bleſſent : cela à dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avez, d'une autre façon que je ne ferois, ſi je vous avois trouvée bien ingenuë à reconnoître de certaines verités, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agiſſe ſelon ſa conſcience, alors, ma Sœur, vous & moi ſerons tout auſſi bons amis qu'auparavant.

J'ai lû ce matin un Livre que je trouvai hier chez M. Dupleſſis Secretaire d'Etat, c'eſt un Recuëil en François fait au Port-Royal, de ce que les Peres des premiers ſiécles ont dit de l'Euchariſtie (1) il y a les paſſages entiers avec les diſcours qui les précedent & ceux qui ſuivent, & rien de l'Auteur du Livre ; ſi cela n'eſt pas vrai on peut le contredire, mais je vous aſſure que ce n'eſt pas ce que nous diſons ; je penſe que tous les diſcours que je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites, mais rien ne peut altérer ma tendreſſe pour vous. Je me ſervirai néanmoins de vos rémontrances, & je vous prie de croire que je ſçai bien comme vous m'aimez, cela me touche beaucoup. Croyez auſſi que ce qui eſt naturel & qui regarde le mouvement des eſprits, je le vois très bien ; pour ce qui eſt au-deſſus de nous, j'ai la ſoumiſſion qu'il faut avoir quoique non pas encore au dégré qu'elle doit être. J'ai penſé déchirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere,

TURENNE.

A S. Jean de Luz ce 11. Juin 1660.

(1) La Perpetuité de la Foi.

LETTRE

LETTRE DU LANDGRAVE DE HESSE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Ces lignes ne ſerviront que pour témoigner à Votre Alteſſe, comme la nouvelle de cette fameuſe levée du ſiége d'Arras, dont l'heureux ſuccès eſt dû principalement à votre courage & conduite, n'eſt pas ſitôt venuë juſques à moi que j'en ai conçu une joie d'autant plus parfaite, que vous connoiſſez de longue main l'interêt que je prens à ce qui vous touche, & particulierement à la gloire que vous acquerez par vos belles actions. Je prie Dieu, Monſieur, que les ſuites qui les doivent couronner ſoient également heureuſes, & qu'elles continuent d'être auſſi avantageuſes pour le bien des affaires de votre Roi, que glorieuſes à vous même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité, N°. IX.

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Couſin & Serviteur, LANDGRAVE DE HESSE.

A Caſſel ce 4. Septemb. 1654.

LETTRE DU DUC FRANÇOIS DE LORRAINE au Vicomte.

MONSIEUR,

Je croi qu'après la part que j'ai promis à Votre Alteſſe de prendre à tous ſes interêts, il eſt ſuperflu de lui témoigner ma joie pour les bons ſuccès de ſes glorieuſes entrepriſes, puiſqu'elle en doit être perſuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je vouluſſe renoncer à moi-même, je ne ſçaurois N°. X.

que je ne reſſente comme miens propres tous ſes bonheurs. J'ai ſçû avec quel avantage vous en avez voulu rendre participant mon fils, & la généroſité avec laquelle vous en avez uſé à ſon endroit: mais je vous ſupplie auſſi de croire que j'en ai tous les ſentimens que je dois, & que V. A. ne pouvant obliger perſonne qui lui ſoit plus veritablement acquiſe que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,
LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Votre Alteſſe témoigne avoir ſatisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de ſon amitié, c'eſt bien la raiſon que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoiſſe en toutes les occaſions, comme auſſi je ne manquerai point de le faire par tout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette verité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je penſe, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'iſſuë que je ſouhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de ſe ſouvenir toujours d'un bien que j'eſtime ſur tout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être perſuadée entierement que c'eſt autant ou plus de cœur que de bouche que je ſuis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Couſin & Serviteur, LE DUC DE WIRTEMBERG.

A Studgard le 22. d'Avril 1659.

LETTRE DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

J'ai été ravi de voir par la Lettre de Votre Alteſſe les marques de ſon ſouvenir, & de la conſtante affection dont elle m'a voulu favoriſer, en me donnant à même tems part de l'heureux accompliſſement de ce qu'on avoit concerté l'année paſſée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à ſon Royaume, n'a pas ſeulement réjoüi les Peuples de France, mais elle a encore cauſé notre paix de l'Allemagne par celle qui ſe vient de faire à Olive proche de Dantzik; deſorte que nous en ſommes tous redevables aux ſoins de Sa Majeſté Très-Chrétienne & de Monſieur le Cardinal, comme encore à la ſage conduite des armes victorieuſes de V. A. qui nous ont procuré ce bien, ce que Sa Majeſté même a declaré hautement, lorſqu'elle a honoré votre mérite par la Charge de Maréchal Général dont j'ai eu un contentement extrême, ſouhaitant à V. A. qu'elle en puiſſe joüir long-tems avec la même gloire qu'elle s'eſt acquiſe juſques-ici par ſes généreuſes actions. Si la guerre ſe fut rallumée en Allemagne, je ſçai que V. A. y auroit commandé les Armées du Roi; auſſi n'auroit-il ſçu faire un choix plus digne: mais à preſent que nous eſpérons bien-tôt une tranquilité générale, il ſe préſentera quelque autre occaſion de voir V. A. au voyage ſur les frontieres dont elle fait mention dans ſa Lettre. Je ſouhaite cet honneur avec paſſion, qui ſuis & ſerai toujours,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPES, Archevêque &c.

A Mayence ce 15. Mai 1660.

PROVISION DE LA CHARGE DE MARECHAL Général des Camps & Armées du Roi pour M. de Turenne du 5. Avril 1660.

N°. XI. LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces préſentes Lettres verront; Salut. Nous trouvant obligés pour la conſervation de notre Etat, ainſi que pour ſa gloire & pour notre réputation, de maintenir ſur pied auſſi bien durant la paix que durant la guerre, un grand nombre de troupes, tant Infanterie que Cavalerie, leſquelles ſoient toujours prêtes & en état d'agir pour retenir nos peuples dans l'obéiſſance & le reſpect qu'ils nous doivent, les faire joüir du repos & de la tranquilité que nous leur avons acquis par la paix, & en aſſiſter nos Alliés ſelon le beſoin. Et comme pour faire ſervir utilement ces troupes & les employer auſſi avantageuſement qu'il convient dans toutes les occaſions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors notre Royaume, il eſt neceſſaire & à propos de pourvoir à la Charge de Maréchal General de nos Camps & Armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis pluſieurs années elle ſoit demeurée vacante, nous avons reſolu de la remplir d'une perſonne capable de la ſoutenir avec fermeté, & qui la puiſſe exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & après avoir murément déliberé ſur ce choix, nous avons eſtimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçut plus d'applaudiſſement & d'approbation générale, que de notre très-cher & très-amé Couſin le Vicomte de Turenne Maréchal de France, Gouverneur & notre Lieutenant général en notre Province de Limoſin, pour l'eſtime & la réputation univerſelle que les recommandables qualités qui ſont en ſa perſonne, & les grands & ſignalés ſervices qu'il nous a rendus & à cet Etat, lui ont acquiſes, ayant donné des témoignages publics de ſa grande capacité, de ſa vigilance extraordinaire, de ſon courage, de ſa valeur & de ſa prudence, ainſi que de ſon expérience conſommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuſes victoires qu'il a remportées ſur nos ennemis par tout où il a commandé nos Armées, ſoit en Allemagne, ſoit en Flandre, dans leſquels Païs il a exercé longuement les charges de notre Lieutenant général, Commandant en Chef nos Armées qui y ont agi; ayant auſſi une confiance toute entiere en ſa fidelité & affection ſinguliere à notre ſervice; Sçavoir faiſons, que nous

pour ces cauſes & autres à ce nous mouvans, avons notredit Couſin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faiſons, créons, ordonnons & établiſſons par ces préſentes ſignées de notre main, Maréchal Général de noſdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, poſtes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de notre artillerie, vivres, & munitions ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'aſſiette de noſdits Camps & Armées, & ſelon qu'il eſtimera plus à propos pour notre ſervice & ledit Etat, & Charge, lui avons donné & octroyé, donnons & octroyons par ces préſentes, pour l'avoir, tenir, & dorenavant exercer, en joüir, & uſer aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainſi & en la même forme & maniere qu'en ont joüi par le paſſé ceux qui en ont été pourvûs, & aux gages, états, & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par ceſdites préſentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Juſticiers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que notredit Couſin le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçû le ſerment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & inſtitué en poſſeſſion de ladite Charge, ils ayent à le reconnoître & à lui obéïr, & entendre tout ainſi que notre propre Perſonne, ès choſes touchant & concernant ladite Charge, & l'en laiſſer joüir & uſer pleinement & paiſiblement ſans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre à nos amés & feaux Conſeillers, & Tréſoriers de notre Epargne, & à tous autres nos Tréſoriers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, préſens & à venir, qu'ils ayent à payer, bailler, & délivrer dorenavant à notredit Couſin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de ſon exercice les gages, états, & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés à cauſe de ladite Charge, en rapportant par eux ces préſentes ou copie d'icelles duëment collationnée pour une fois ſeulement, avec les quittances de notredit Couſin ſur ce ſuffiſantes; nous voulons tout ce que payé & délivré lui aura été à l'occaſion ſuſdite, être paſſé & alloüé en la dépenſe de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & feaux les Gens de nos Comptes auſquels mandons ainſi le faire ſans difficulté : Car tel eſt notre plaiſir. En témoin dequoi nous avons fait mettre notre Scel à ceſdites préſentes. Donné à Montpellier le cinquiéme jour d'Avril l'an de grace 1660. & de notre regne le dix-ſeptiéme. *Signé*, LOUIS. *Et ſur le repli*, Par le Roi, LE TELLIER. Et ſcellées ſur double queüe du grand ſceau de cire jaune.

LETTRE DU VICOMTE DE TURENNE *au Comte d'Eſtrades, Ambaſſadeur en Angleterre.*

N°. XII. Liv. V.

LE Roi a vû la Lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire ſçavoir qu'il reçoit avec beaucoup de ſatisfaction les aſſurances que le Chancelier vous y donne du deſſein qu'a toujours eu le Roi ſon maître, de demeurer dans une étroite liaiſon avec Sa Majeſté, ſur quoi vous pouvez l'aſſurer qu'elle eſt dans les mêmes ſentimens, & que Sa Majeſté Britannique doit être perſuadée que le Traité qu'on acheve avec les Hollandois, eſt une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des penſées contraires.

Pour réprendre l'affaire de plus haut: Dès que les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies arriverent ici, & qu'ils montrerent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une alliance générale de garantie de tout ce que le Roi & eux poſſedoient, Sa Majeſté crut qu'il étoit du bien de ſon Etat d'aider ſes Alliés à rentrer dans les anciens privileges par leſquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'Etat où ils ſont préſentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant ſur Mer que ſur Terre, dont ils jouiſſent préſentement. Meſſieurs les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies ſe tinrent aſſurés de cet article; commencerent à demander la révocation de certains impôts ſur le *fret*, & beaucoup d'autres choſes dont on étoit en différent; ce qui engagea beaucoup de conférences des Miniſtres du Roi & tira les choſes en longeur. Durant ce tems le Roi ayant bien vû que le Roi d'Angleterre ſeroit plus ſatisfait ſi le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traité de garantie, eſſaya par toutes ſortes de moyens de faire obmettre ce mot, en ſe relâchant ſur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites ſur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres choſes qu'il paroiſſoit qu'on pouvoit réquerir pour conclure le Traité. Mais ſçachant de très bonne part que les Ambaſſadeurs de Hollande ne paſſeroient pas outre ſans y mettre ce mot, Sa Majeſté a crû qu'il n'étoit pas ſeulement de ſon interêt, mais de celui du Roi d'Angleterre de ne pas laiſſer retourner ces Ambaſſadeurs ſans achever le Traité, étant bien avertie que ſe voyant hors d'eſpérance de ſe lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre, & je ne doute pas que l'on ne

ſoit bien inſtruit où vous êtes des fortes inſtances que doivent faire en Hollande l'Ambaſſadeur d'Eſpagne & le Député de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, ſi l'on doit trouver étrange que le Roi, faiſant un Traité avec un Etat, lui garantiſſe tous les droits dont cet Etat a joui paiſiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puiſſe choquer le Roi d'Angleterre, lequel connoîtra dans la ſuite & par la maniere dont le Roi vivra avec Meſſieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur ſervir d'appui en rien qui ſoit au préjudice de Sa Majeſté Britannique, mais ſeulement les obliger à concourir aux choſes qui ſont de l'interêt commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Traité auroit empêché: & certainement la revocation de leurs Ambaſſadeurs fait bien voir que ces peuples là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Eſpagne dont juſques-ici ils avoient été ſi éloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait ſçavoir par le ſieur Dowinig à Meſſieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi par ſon Traité crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils ſont préſentement, prendront enſemble des conſeils pour diriger autant qu'il ſe pourra les réſolutions de Meſſieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Royaumes. C'eſt dequoi vous pouvez aſſurer bien poſitivement M. le Chancelier de la part de Sa Majeſté.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à Haſſet ſon Secretaire qu'il envoyoit en Portugal.

HAſſet s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg que je lui fais faire ce voyage exprès afin qu'il le voye, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du païs: quelle eſt la maniere dont le Portugal veut ſoutenir la guerre pour les années ſuivantes; quel ſecours il attend d'Angleterre; quel eſt le pouvoir du païs pour continuer la guerre; & quelle eſt l'idée des Miniſtres de vouloir entrer en accommodement avec l'Eſpagne qui ne peut, quelque beau ſemblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin à réünir le Portugal à l'Eſpagne, & ainſi le remettre dans la ſituation d'où il s'eſt tiré. N°. XIII. Liv. V.

Je ne veux point mettre ici ma penſée au long ſur un mariage qui eſt le principal ſujet du voyage de Haſſet. Mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit, il connoît la perſonne, & quelle a plus de quinze millions de bien, & peut tirer toutes les conſéquenecs qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vûë en Portugal, il faudroit qu'elle fut très ſecrete, qu'elle ne fut connuë que de M. de Schomberg & moi ; qu'il n'y eut que la fille intereſſée qui le ſçut, & que la concluſion de la choſe fut prompte, parce que c'eſt un grand hazard que les affaires qui doivent être ſecretes réüſſiſſent dès quelles traînent. L'on voit bien comme il ſeroit avantageux au Roi de Portugal de ſe marier en France, & la choſe ne ſe peut aiſément faire qu'en prenant une perſonne qui ſoit maitreſſe d'elle & de ſon bien comme celle-là, parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Quoique ce ſoit, ni la fille même (1) ne ſçait rien du mariage que je propoſe. Je ne m'amuſe point à faire de longs diſcours pour le perſuader : je ſuis aſſuré que M. le Comte de Leuve qui eſt très habile homme, & M. le Comte de Sande approuveront fort cette penſée là, & ne perdront point de tems à me faire ſçavoir par Haſſet ce qu'on en penſe en Portugal ; car je ne commettrai en rien mal à propos la perſonne du Roi Alphonſe.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à M. le Marquis de Ruvigny.

N°. XIV. Liv. V.

MOnſieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la ſituation des eſprits qui la compoſent, il eſt bon qu'il ſçache ce qui s'eſt paſſé juſques-ici. Quand M. d'Eſtrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce païs, ni affaire à traiter qu'avec M. le Chancelier Hyde (2) qui faiſoit alors tout ſous le Roi, qui commença & acheva la Vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Pourtugal. Depuis ce tems tout eſt changé : M. Bennet & Mylord Briſtol ont formé une caballe contre le Comte de Clarendon & toutes ſes meſures. Il eſt certain qu'on a eu divers avis de Flandre que depuis quelque tems il ſembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traité avec le Roi d'Eſpagne. Et ſur tout depuis que M. Bennet

(1) C'étoit Mademoiſelle Princeſſe de Montpenſier, fille de Gaſton.
(2) Milord Clarendon.

eſt

eſt augmenté en croyance auprès de ſon maître, & que le Chancelier n'eſt plus écouté ſeul comme auparavant. La Reine d'Angleterre dont le mariage fut fait par le Chancelier, ſemble n'être plus fort agréable au Roi : c'eſt ce qui pourroit éloigner ce Prince des penſées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Eſpagnols. Mais comme les raiſonnemens de loin ne ſont pas ſûrs, & que les différentes cabales peuvent fort bien s'oppoſer aux ſentimens les uns des autres, ſans avoir d'autre but que de ſe détruire, & ſans avoir un deſſein formé de rompre avec la France, ou de ſe lier avec l'Eſpagne ; & que ſouvent auſſi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produiſent l'inaction : le Roi veut que M. de Ruvigni tâche d'approfondir les ſentimens du Roi d'Angleterre, pour ſçavoir ſi c'eſt faute de moyens qu'il ne ſecourt plus le Portugal, ou s'il craint l'agrandiſſement de la France par l'abbaiſſement de l'Eſpagne ; ou enfin s'il croit le Portugal en ſi mauvais état qu'il eſt inutile de le ſecourir. Pour le premier, qui eſt le manque de moyens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continuë ſon alliance avec le Portugal, les Eſpagnols n'oſeront jamais mettre une flotte devant Lisbonne, & qu'on trouvera le moyen d'envoyer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le ſecond, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaiſe, le Roi d'Angleterre ne voye pas que l'alliance avec le Portugal ne lui ſoit fort utile pour s'agrandir dans les Indes ; & qu'au contraire la grandeur de l'Eſpagne lui ſera fort nuiſible. Pour le mauvais état du Portugal, il eſt aiſé de faire voir que ſon union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer inceſſamment les choſes de face. Le principal but de M. de Ruvigni doit être de démêler les inclinations ſecrettes du Roi de la Grande Bretagne, pour ſçavoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'eſt point jaloux de la grandeur du Roi de France, & ſi dans cette vûë il ne veut point abandonner le Portugal, à quoi le dégoût de ſa femme pourroit contribuer.

Mémoire du Vicomte préſenté au Roi ſur l'alliance à faire avec les Anglois ou avec les Hollandois.

N°. XV. Liv. V.

LE Roi veut que l'on diſe les raiſons qu'il y a des deux côtés pour ſe déclarer pour les Hollandois, ou pour ne le pas faire. AN. 1665.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de traitté avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ſes propres interêts à la paix ; témoigner

vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raiſonnables, faire faire ſes offices fortement auprès du Roi d'Angleterre, comme il le fait par ſes Ambaſſadeurs; ſolliciter les Rois de Suéde & de Dannemarc, de ſe joindre à la médiation de Sa Majeſté pour la paix, & s'unir aux Hollandois ſi les Anglois uſoient mal de leur victoire, ou refuſoient conſtamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raiſons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de ſe déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en ſe déſuniſſant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne déſirant que l'augmentation de leur commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois ſuſciteroit des ennemis puiſſans au Roi, qui s'oppoſeroient à toutes ſes prétentions ſur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient ſe joindre aux Eſpagnols, & par quelque accommodement ſecret attirer dans leur parti les Portugais qui haïſſent fort les Hollandois, à cauſe qu'il leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa qu'ils tiennent ſouvent inveſti. Les Hollandois voulant avec empreſſement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher enſuite leur avantage dans la déſunion des deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il ſeroit obligé d'équiper une flotte: or les Hollandois ne ſouhaittant pas qu'il ſe léve une troiſième Puiſſance ſur mer rivale du commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre, de maniere que le Roi aura un ennemi aſſuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le commerce éloigné.

Quelques uns croyent que le Roi devroit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'uniſſent, quand les derniers verront que le Roi ne ſe détermine point; mais je crois que tant que M. de Witz conduira les affaires, la liaiſon entre l'Angleterre & la Hollande ne ſera point aſſez forte pour donner des ſoupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le commerce; c'eſt ce qui ſe fera, ſoit que le Roi ſe déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par ſa médiation.

Je crois qu'il eſt de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ſes interêts; & ce ſeroit de

proposer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit justes, & de déclarer à Messieurs les Etats que si le Roi d'Angleterre les agrée, il est d'avis qu'ils les acceptent, en les faisant ressouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hostilités dans les Indes & l'Afrique ; & en les assurant que si le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il se déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Messieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne protestassent contre, & ne regardassent sa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuses aux Anglois.

Il est bon que l'on voye que le Roi se détermine ainsi à faire la paix parmi ses Alliés, ou à faire éxécuter les traittés quand ils ont besoin d'être soutenus par des Déclarations vigoureuses.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi sur les résolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Espagne.

N°. XVI. Liv. V.

LE Roi d'Espagne étant assez mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne santé, le Roi désire que l'on dise sa pensée dans les trois cas ; de la mort du Roi d'Espagne seul, de la mort du fils seul, ou de la mort de tous les deux. AN. 1665.

Pour le premier, qui est le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voisins, & ensuite la disposition où le Roi se mettroit pour parvenir à l'acquisition des Provinces des Pays-bas sur lesquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le traitté que le Roi a avec les derniers, semble lui avoir ôté le moyen de faire un plan à son choix, & imposer une certaine nécessité de suivre des interêts auxquels le traitté oblige. Il ne faut donc pas raisonner en cas que la guerre continue, sur ce qu'il y a à faire, puisque le Roi est résolu d'assister les Hollandois ; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'intereſſer dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui échéroit par la mort du Roi d'Espagne. Sa Majesté est bien persuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majesté, est le meilleur moyen après la mort du Roi Catholique, de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire passer la flotte du Roi sur les Côtes de Portugal, & jetter l'ancre à Lisbonne ou dans quelque autre port de ce Royaume, sous prétexte de ne

pas approcher de la Manche à cauſe des Anglois, pourvu que la flotte du Roi ſoit ſupérieure à celle que les Eſpagnols ont devant Lisbonne : il obligera par-là la flotte d'Eſpagne à ſe retirer dans ſes ports, & pourra prendre alors ſes meſures pour empêcher que le Portugal ne ſe lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Eſpagnols. Il faut donc que le Roi, par ſa flotte ou par l'envoi de quelque perſonne de créance, ſoutienne les Portugais contre tout ce que leur feront inſinuer les Anglois en faveur de l'Eſpagne. Rien ne peut tant ſervir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de diſpoſer ainſi des conſeils du Portugal, ou de négliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroiſſent ſe brouiller ſi fort par les levées de l'Evêque de Munſter, par les Suédois qui paſſent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Mayence, & Palatin, qu'il eſt mal aiſé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furſtemberg m'en a entretenu : mais c'eſt dans la ſuppoſition que MM. les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins du Rhin n'auroient point de guerre ; mais ſi elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de meſures que ſelon l'état où les choſes ſeront quand la mort du Roi d'Eſpagne arrivera. Il ſeroit donc prématuré de rien dire ſur l'Allemagne, la Suéde & le Dannemarck, ni même ſur la Lorraine où il y a des meſures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit ſe mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne ſçai pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie enſemble, ſans compter ſes Gardes, en laiſſant une quantité de troupes raiſonnable dans les garniſons, où je crois qu'on peut ſe paſſer de peu de gens. Il faut faire là-deſſus un calcul éxact ; faire une proviſion de ſalpêtre & de boulets ; faire connoître aux marchands qu'on aura bien-tôt beſoin d'eux ; donner ordre promptement aux fontes, de travailler au canon, s'il n'y en a pas aſſez ; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims : il eſt plus aiſé de les avancer quand on en a beſoin, que de les tranſporter d'une place à une autre, ſurtout dans le pays entre la Sambre & la Meuſe, qui eſt fort difficile pour le charroi, & ce tranſport ſeroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi ſçait le nombre qu'il en a : on s'eſt toujours ſervi dans le commencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir ; mais il eſt certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrennées que pendant les paix précédentes, il ſeroit cependant néceſſaire

d'en avoir plus que le Roi n'en a préſentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paiſible, je ſuis perſuadé que les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maiſon d'Autriche dans la ceſſion de quelques villes en Flandre; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-deſſus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Eſpagne; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Eſpagne & de ſon fils, ce ſeroit un ſi grand changement à la Monarchie, qu'il ſeroit trop vaſte d'en raiſonner ici: mais il me ſemble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a préſentement, & de faire un magazin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, eſt plus néceſſaire dans ce cas que dans l'autre; l'occaſion étant bien plus propre de faire quelque choſe de grand pour Sa Majeſté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je penſe auſſi que le Royaume de Naples ſeroit bien ébranlé; & Sa Majeſté ſçait que j'ai toujours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté pour pluſieurs raiſons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il ſeroit plus mal aiſé d'y réüſſir, à cauſe des ſecours qu'il tire facilement de l'Empereur: mais peut-être que M. de Savoie & les autres Princes d'Italie pourroient eſpérer avec le ſecours du Roi de s'y accommoder de quelque choſe; & ainſi le Roi feroit une diverſion ſans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant ſeul, le Roi d'Eſpagne ſurvivant, on verroit ſa mort ſi prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaiſſeaux & des galéres du Roi eſt d'une utilité auſſi grande que les armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Eſpagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Eſpagne même, dont l'entrée ſeroit belle par le moyen du Portugal.

Inſtruction dreſſée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain. N°. XVII. Liv. V.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoyer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a long-tems: mais ayant appris la mort du Roi d'Eſpagne, il à jugé né- AN. 1665.

ceſſaire de faire choix d'une perſonne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'eſt M. de S. Romain, & qu'il n'eſt pas inſtruit de ce qui s'eſt paſſé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoiſſant le ſecret des affaires, il les puiſſe mieux diſpoſer à ce que le Roi ſouhaitte qu'il faſſe dans ſa négociation.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Mazarin, & incontinent après, donna pour le ſecours des Portugais deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan ſous Milord Inchiquin, leſquels, quoique promis par le mariage du Roi d'Angleterre avec la Princeſſe de Portugal, ne ſeroient pas partis ſans cette ſomme : depuis ce temps, le Roy a donné diverſes ſommes, tant pour retirer des vaiſſeaux de guerre, que pour faire des levées des Régimens François d'Infanterie & de Cavalerie, & cinquante mille francs pour une recrüe de mille Anglois l'année paſſée, qui furent levés à Londres, & les batteaux pour leur paſſage loüés aux dépens du Roi. Il a été auſſi fourni par Sa Majeſté l'argent pour l'entretien du Corps François & d'un Régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus que le Marquis de Sande à rapportés d'extraordinaire, & qui ne ſont point entrés dans la ſomme du payement des troupes. Il y a eu pluſieurs autres dépenſes moins conſidérables dont je ne fais ici aucune mention.

Après la paix des Pyrennées M. de Schomberg paſſa en Portugal avec deux ou trois cens hommes, dont il commença à former le Corps François : enſuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoyât à Lisbone ſon Sécrétaire Haſſet, pour propoſer le mariage de Mademoiſelle avec le Roi de Portugal, ſans néanmoins avoir fait convenir Mademoiſelle de l'accepter ; mais dans la penſée, ou qu'elle l'agréeroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on propoſeroit au Roi de Portugal, & lui feroit tourner la vûë du côté de la France pour ſe marier. Le mariage de Mademoiſelle ayant été long-tems négocié ſans pouvoir réüſſir, M. le Marquis de Sandes traitta enſuite pour celui de Mademoiſelle de Nemours ; & comme l'on croyoit qu'il pourroit ſe conclure, le Roi trouva bon qu'il vint inconnu en France, où il a demeuré ſept ou huit mois chez le Vicomte de Turenne ou dans une maiſon à la campagne : mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cauſe des engagemens de cette Princeſſe avec le Prince Charles de Lorraine, & une conſultation d'Eccléſiaſtiques n'ayant pû décider aſſez nettement ſur la nullité de ce

mariage, M. de Turenne propoſa, par ordre, celui de Mademoiſelle d'Elbeuf. Après que le Portugal eût répondu qu'il ne vouloit point de cette derniere Princeſſe, on recommença à parler de celui de Mademoiſelle de Nemours; & on en avoit levé toutes les difficultés, lorſque M. de Savoie l'épouſa. Alors on propoſa aux Portugais ſa ſœur Mademoiſelle d'Aumale avec quatre cens mille écus en mariage, & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage & l'emmener en Portugal cet Eté: depuis il a été retardé par la mort du Roi d'Eſpagne qui ſurvint en ce tems-là. Voila ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre la France & le Portugal.

Pour ce qui eſt de la Cour de Lisbonne, l'état en eſt caché; & il y arrive tant de petits changemens, que l'on ſe tromperoit en voulant y aſſeoir un jugement aſſûré. Il eſt certain que le Roi eſt fort gouverné par le Comte de Caſtel-Melhor qui eſt un aſſez jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort honnête, & qui ménage aſſez bien tous les eſprits des Grands du Royaume: on le croit bien avec le Marquis de Marialve, & que le Marquis de Sande qui a été ici eſt bien avec lui. Pour celui-là, il eſt plus connu que les autres: il eſt très habile, patient quand il eſt néceſſaire, quoique aſſez prompt de ſon naturel; très affectionné à ſon pays, connoiſſant mieux qu'aucun les affaires étrangeres, témoignant beaucoup d'inclination pour la France, haïſſant fort les Hollandois: s'il eſt encore à Lisbonne quand M. de S. Romain arrivera, je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je penſe qu'il faut que M. de S. Romain en arrivant à Lisbonne, deſcende chez M. Gravier qui le menera chez M. de Caſtel-Melhor, à qui il dira que le Roi ayant appris la mort du Roi d'Eſpagne, & ne doutant point qu'il ne ſoit fait diverſes propoſitions à la Cour de Portugal de la part du jeune Roi d'Eſpagne, l'a envoyé pour aſſûrer le Roi ſon maître de l'affection de Sa Majeſté très Chrétienne, & qu'elle veut continuer de l'aſſiſter & le ſecourir dans les occaſions; l'aſſûrant qu'elle prendra toujours part à ce qui pourra contribuer à l'établiſſement & à la ſûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer enſuite dans ce que le Roi déſire ſur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à déſirer d'eux.

Je penſe que ſi M. de S. Romain n'apprend pas que les Eſpagnols aient rien fait propoſer aux Portugais pour une négociation, & que M. le Comte de Caſtel-Melhor ne lui diſe rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la même ſomme qu'il a accoutumé,

faiſant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage : on verra bien s'ils répondront à cette propoſition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & ſongeant à faire la paix en ne preſſant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, fera connoître s'ils entrent en négociation avec les Eſpagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoiſe.

S'ils négocient comme ne faiſant point de difficulté ſur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Eſpagnols, M. de S. Romain les preſſera d'envoyer querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens ; avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la Campagne, & ſuivra les choſes de près, afin qu'il ne ſe faſſe point de négociation dont il ne ſoit averti. Il leur fera toujours bien connoître que ce n'eſt que la foibleſſe des Eſpagnols qui les obligera à rechercher le Portugal ; que ce Royaume n'a point de ſûreté plus grande que de demeurer uni inſéparablement avec la France ou en guerre ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il eſt bon que le Roi leur témoigne qu'il prétend alors leur être fort utile, afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majeſté. Comme on ne ſçait pas de quelle maniere l'Eſpagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir communication, en leur faiſant connoître que le Roi entrera dans tous leurs interêts & ſouhaitte leur avantage ; & comme apparemment ſi les Eſpagnols leur offrent la paix, ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de S. Romain leur montre qu'ils auront grand ſujet de ſoupçonner la mauvaiſe foi des Eſpagnols quand ils voudront les ſéparer d'avec le Roi, & que ſi la Cour d'Eſpagne vouloit agir de bonne foi & laiſſer les Portugais paiſiblement dans la poſſeſſion du Royaume, elle devroit laiſſer achever les alliances que le Portugal projette avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Eſpagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y oppoſer autant que l'on peut, par toutes les raiſons qui ſont aiſées à trouver dans une affaire ſi claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui eſt préſentement à Madrid, & qui a été long-tems à Lisbonne avec de la réputation, y aura conſervé des habitudes & de la créance. Et

ſi les Eſpagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce ſera par ſon moyen. Il faut donc que M. de S. Romain faſſe connoître que les Anglois n'agiſſent préſentement en faveur des Eſpagnols, que par oppoſition pour la France qui va ſe déclarer contre eux pour les Hollandois : mais qu'auſſi-tôt que cette guerre ſera terminée, le Roi rentrera dans ſes anciennes liaiſons avec l'Angleterre ; & qu'ainſi le Portugal demeurera ſans aſſûrances du côté de France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Eſpagnols, auxquels ils connoiſſent bien qu'ils ne ſe peuvent jamais fier. Il leur ſera auſſi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune ſûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne ſe ſéparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand interêt à leur conſervation, & ne peut pas changer de maximes ſur cet article. Que par le traitté des Pirennées, le Roi ne devoit plus les aſſiſter ; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y eſt porté : qu'il n'y aura jamais un tems où ils dûſſent ſi peu attendre de ſecours qu'à préſent ; & qu'ils peuvent être perſuadés cependant qu'ils ſeront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, ſoit par les aſſiſtances que le Roi leur enverra, ſoit par les diverſions que les interêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matiere à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de ſouhaitter & de contribuer à leur aggrandiſſement, puiſqu'il doit chercher toujours la diminution de la puiſſance des Eſpagnols qui eſt ſi ſuſpecte à la France, & dont on voit toujours des effets funeſtes au moindre déſordre qui arrive dans notre Royaume.

Mémoire du Vicomte de Turenne ſur le paſſage du Rhin.

N°. XVIII.
Liv. V.
An. 1666.

L'Empereur ne pouvant envoyer une armée dans l'Alſace, la Lorraine, le Luxembourg & le Pays-bas, ſans qu'elle paſſe le Rhin, il eſt néceſſaire de ſçavoir ſon cours depuis ſa ſource juſqu'à ce qu'il ſe perde dans la mer d'Hollande, & de faire connoître quels ſont les Princes & les Etats qui le confinent, pour juger de la néceſſité de leur alliance, ſuivant leur ſituation & leur puiſſance.

Le Rhin, en ſortant des montagnes de Suiſſe, commence à trouver une plaine aux Villes Foreſtieres dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldhuſt & Rhinfeld, qui lui ont été renduës par la paix. Il faudroit que l'armée de l'Empereur pour y venir paſsât dans le Cercle de Soüabe & traversât les montagnes de la forêt noire, qui eſt une marche très difficile.. La

plus grande ſûreté du Roi ſeroit de propoſer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Baviere, de s'unir pour empêcher l'Empereur de paſſer dans ce Cercle, pendant que l'armée du Roi paſſeroit le Rhin pour attaquer les terres de la Maiſon d'Inſpruch : ce n'eſt pas que cette entrée des Villes Foreſtiéres, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parcequ'il faut paſſer des montagnes preſque impraticables avant que d'entrer dans le Pays de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne : & ſi l'Empereur vouloit, après avoir paſſé le Rhin aux Villes Foreſtiéres, entrer en Alſace ; quoiqu'il y rencontrât un bon pays, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, ſans l'union des Princes du Cercle de Soüabe, tint dans l'Alſace un petit Corps de troupes outre les garniſons du pays, en cas que Sa Majeſté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin deſcend depuis Bâle par Rhinfeld, Briſac & Strasbourg juſqu'à Philisbourg. Les montagnes de la forêt noire s'étendent dans cet intervalle, qui eſt de trente lieuës le long du Rhin, à la diſtance quelquefois de quatre ou cinq lieuës un peu plus un peu moins. La Maiſon d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg ; le reſte eſt à divers Princes & Seigneurs particuliers : les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes eſt le pays de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Nobleſſe preſque toute la diſtance de Bâle à Philisbourg, de ſorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieuës du Rhin au pays du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Soüabe, couvriroit l'abord du Rhin : d'ailleurs le Rhin fait tant d'isles, & ſon abord eſt ſi incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une armée de l'Empereur penſe à paſſer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le pays au-deſſous de Philisbourg, en deſcendant trois ou quatre lieuës, commence à être plus ouvert, & le Rhin deſcend à Manheim qui eſt une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aiſé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en-deçà du Rhin, & l'armée de l'Empereur, pour y arriver, ne paſſeroit point ſur les terres du Duc de Wirtemberg, laiſſeroit la Baviere bien loin à gauche ; & après avoir paſſé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le pays de Luxembourg ſans réſiſtance, à moins que le Roi ne fût aſſûré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majeſté ne tînt une armée conſidérable en-deçà du Rhin : car au-delà depuis la

Bohême jusqu'au bas Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de l'armée de l'Empereur; ce pays étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient aussi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieuë, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Impériales: il a encore Oppenheim qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Mayence, qui est de douze ou treize lieuës, il y a la grande ville Impériale de Wormes; & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bons pays, où l'armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y opposer; & de-là elle iroit au pays de Tréves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les Electeurs de Mayence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Mayence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Mayence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage; & de-là jusqu'à Hermenstheim, qui est une place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers Châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à différens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Geneſt au Landgrave Ernest qui a été à Paris, & Oberveſel à M. de Schomberg: mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie. Si M. l'Electeur de Mayence pouvoit faire ensorte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie, pût faire une union comme celui de Soüabe, pour empêcher qu'aucune armée n'y passât, sous prétexte de se garantir des François & des Suédois aussi-bien que des Impériaux; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle, c'est-à-dire jusqu'à Hermenstheim. Cette ville appartient à l'Electeur de Tréves, dont la ville & l'Evêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres Electeurs Ecclésiastiques. Son inclination est pour l'Empereur; mais l'interêt de son Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Mayence l'obligeroient apparemment à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieuës de Hermenstheim. Le pays de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc

de Neubourg : au-delà ſont les terres du Prince de Darmſtadt, & la Heſſe n'en eſt pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Heſſe-Caſſel, de Darmſtadt & de Brunſwick ſe pourroient joindre pour empêcher le paſſage de l'Empereur De plus, ſi M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les interêts du Roi, il pourroit ſe trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'oppoſeroit depuis Mayence juſqu'à Weſel à tout ce qui viendroit pour paſſer le Rhin. Le pays de la Marck au-delà du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & ſe joignant au pays de Berg qui eſt à M. de Neubourg, & au Duché de Weſtphalie que poſſéde l'Electeur de Cologne, il eſt capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunſwick & le Landgrave de Heſſe qui couvrent tout l'Evêché de Munſter, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction : mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix, & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

N°. XIX. Liv. V. An. 1666.

Mémoire du Vicomte de Turenne ſur les Suédois.

N'Y ayant préſentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y ayant pas d'apparence que la Hollande ſe mêle dans ce qui concerne la Flandre ſans être appuyée de l'Empire, il eſt néceſſaire de pourvoir promptement aux moyens par leſquels on puiſſe empêcher l'Empereur d'envoyer un Corps d armée en Flandre. Après les précautions qu'on a déja priſes, il eſt certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'intereſſera ouvertement pour les affaires de la Flandre, quand elle ſera attaquée ; & qu'il n'y a rien à craindre, ſinon que l'Empereur ſe ſerve de leur neutralité pour le paſſage de ſes troupes, & n'en gagne quelques uns qui facilitent & le paſſage de ces troupes, & le moyen de les fortifier dans leur paſſage. Tout ce que le Roi peut eſperer des Princes qui lui ſeront les plus affectionnés, c'eſt de tacher d'obtenir de l'Empereur que ſon armée ne paſſe point dans leurs terres, & de faire connoître que puiſqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croyent n'être pas obligés à ſe joindre à l'Empereur qui n'agit pour ſecourir la Flandre que comme Prince de la Maiſon d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diverſité d'inclinations, de ſentimens & d'interets qui regne parmi les Princes d'Allemagne, l'armée de l'Empereur marchera toujours, paſſera le Rhin & arrivera en Flandre ; de ſorte qu'il n'y a que

l'armée Suédoise qui puisse faire un Corps en Allemagne pour résister aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur passage, ou pour fortifier l'armée du Roi, en cas qu'elle eût besoin de troupes, celles de l'Empereur étant passées; ou même pour donner telle jalousie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Bremen, il n'osât envoyer de Corps considérable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suédois en Allemagne, ce qui feroit toûjours la même diversion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le seul & grand inconvenient que causeroit l'armée de Suéde, c'est qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à se lier à l'Empereur, & c'est ce qu'il faut éviter; de sorte que je pense qu'il seroit bon que le Roi pût s'assurer par un traitté avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Bremen, pour agir quand le Roi le desireroit, contre les troupes Impériales, sans se mettre en action, que lorsque l'Empereur feroit marcher une armée en Flandre: car il est de grande conséquence au Roi, qu'il ne paroisse pas qu'il veüille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvû que l'Empereur commence le premier à se mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le passage, étant soûtenus des Suédois. Je crois donc qu'il est nécessaire que le Roi apporte de la facilité au traitté, par lequel il pourra s'assurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'Evêché de Bremen, & agiront du côté de Flandre, suivant les mouvemens de l'armée de l'Empereur, & le désir du Roi.

Sentiment du Corps de Messieurs les Maréchaux de France. N°. XX. Liv. V.

QUelques uns de Messieurs les Maréchaux de France nous ayant consultés pour sçavoir notre sentiment, touchant l'obéïssance qu'ils doivent rendre aux commandemens absolus qu'ils ont reçûs du Roi de prendre le mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de France, nous disons & déclarons qu'après les très-humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majesté, persistant dans sa volonté, Messieurs les Maréchaux doivent se soûmettre à cet ordre, nulle raison ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéïr aux commandemens absolus de Sa Majesté; c'est là notre sentiment, & comme nous le disons & déclarons, nous le signons très volontiers. Ainsi signé à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS PRASLIN, VILLEROI & D'AUBRET.

N°. XXI. Liv. VI. *Extrait des Lettres de Madame de Sevigné, ſur la mort du Vicomte de Turenne.*

LETTRE CC.

C'Eſt à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus fâcheuſes pertes qui pût arriver en France; c'eſt la mort de M. de Turenne : ſi c'eſt moi qui vous l'apprends, je ſuis aſſuré que vous ſerez auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Verſailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom penſa s'évanoüir. On étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté ſi ſincerement; tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion; chacun parloit & s'attroupoit pour regréter ce Héros. Je vous envoye une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de ſa vie : c'eſt après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie. Il avoit le plaiſir de voir décamper l'armée ennemie devant lui; & le vingt-ſept, qui étoit ſamedi, il alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche : il avoit deſſein de donner ſur l'arriere garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette penſée, il avoit envoyé dire à Briſac qu'on fît les prieres de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe; il cachéte ſa lettre, & l'envoye à deux heures : il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée. Le courier part à l'inſtant; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de M de Turenne, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre; que M. de Lorge commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

A Paris, le mercredi 31. Juillet 1675.

(1) M. de Grignan.

LETTRE CCI.

JE penſe toûjours, ma fille, (1) à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Boüillon eſt inconſolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le premier à lui faire ſon compliment : il arrêta ſon caroſſe, comme il revenoit de Pontoiſe à Verſailles : le Cardinal ne comprit rien à ce diſcours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de ſon ignorance, il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & ſçut cette terrible mort : il s'évanoüit, on le ramena à Pontoiſe, où il a été deux jours ſans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guenegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne ſont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a parû bon ; je lui dis par avance votre affliction, & par ſon interêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce Héros : n'oubliez pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivez très bien ſur toutes ſortes de ſujets ; pour celui ci, il n'y a qu'à laiſſer aller ſa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans pluſieurs maiſons de cette grande mort. Nous attendons avec tranſiſſement le courier d'Allemagne ; Montecuculli qui s'en alloit, ſera bien revenu ſur ſes pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faiſoient des cris qui s'entendoient de deux lieuës : nulle conſidération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur pere, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenſeur ;* qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien ſa mort ; qu'on les laiſſât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui eſt venu parler au Roi : il a toûjours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de ſon maître à tous ſes amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvez penſer s'il tomba & s'il mourut ; cependant le reſte des eſprits fit qu'il ſe traîna la longueur d'un pas, & que même il ſerra la main par convulſion, & puis on jetta un manteau ſur ſon corps. Le Bois-Guyot (c'eſt ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté ſans bruit dans la plus proche maiſon. M. de Lorges étoit à une demie lieuë de là : jugez de ſon déſeſpoir ; c'eſt lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'armée & de tous les évenemens, juſqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a

1) Madame de Grignan.

vingt-deux jours de marche. ..... M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours : Monsieur, je ne suis point un diseur ; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous ; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à votre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

A Paris, le Vendredi 2. Août.

LETTRE CCIII.

A la même.

VOilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur : il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes, il étoit à cheval sur un coup de canon ; la providence avoit bien donné sa commission à celui là aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action ; la perte des ennemis a été grande : de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois surtout ont fait des choses romanesques ; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculli (1) après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur premiere impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne, il y a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin ; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroit une prosperité, parceque nous ne l'avons plus ? voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me

(1) Le Comte de Montecuculli, Généralissime des troupes de l'Empereur.

paroît

paroît belle ; il me ſemble que je lis l'Hiſtoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant Général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toûjours galoppé, pour lui faire voir une batterie ; c'étoit comme s'il eût dit, Monſieur, arrêtez-vous un peu, car c'eſt ici que vous devez être tué : le coup de canon vient donc, & emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, & tuë M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire ſe jette à ſon pere, & ſe met à pleurer & à crier : Taiſez-vous mon enfant, lui dit-il, voyez, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui eſt irréparable ; & ſans faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier & à pleurer cette grande perte. Monſieur de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la nobleſſe de ce ſentiment.

A Paris, le Vendredi 9. Août 1675.

LETTRE CCIV.

A la même.

JE viens de voir le Cardinal de Boüillon ; il eſt changé à n'être pas connoiſſable : il m'a fort parlé de vous, il ne doute pas de vos ſentimens. Il m'a conté mille choſes de M. de Turenne qui font mourir ; ſon ame apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car ſa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à ſon neveu à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas communier ſans ſe confeſſer ; il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offenſé Dieu : il lui conta ſon état, il étoit à mille lieuës d'un péché mortel ; il alla pourtant à confeſſe pour la coûtume : il diſoit, Mais faut-il dire à ce Recolet comme à M. de Saint Gervais ? eſt-ce tout de même ? En verité une telle ame eſt bien digne du ciel, elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant ſi peu gâtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf, c'eſt un prodige de valeur à quatorze ans ; il l'envoya l'année paſſée ſaluer M. de Lorraine, qui lui dit : Mon petit couſin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne : vous n'avez que lui de parent & de pere ; baiſez les pas par où il paſſe, & vous faites tuer à ſes pieds. Le pauvre enfant ſe meurt de douleur ; c'eſt une affliction de raiſon & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y réſiſte pas. Cavoie eſt affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le tranſport de ſa

douleur, qui ſont d'une telle force qu'il les faut cacher : il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il mépriſe toute autre ſorte d'eſtime après celle-là : ſauve qui peut. M. de Marſillac s'eſt ſignalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un ſujet digne d'une autre récompenſe que celle de la dépoüille de M. de Vaubrun : jamais rien n'auroit été d'une ſi grande édification & d'un ſi bon exemple, que de l'honorer du bâton après un ſi grand ſuccès.

A Paris, le Lundi 12. Août 1675.

LETTRE CCVI.

A la même.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une Oraiſon funebre. Vraiment votre ſtile eſt d'une énergie & d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que ſon ſouvenir fût fini ici quand votre lettre eſt arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas ſi-tôt une telle mémoire ; elle eſt conſacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Roche-Foucault, M. le Premier y vint, Madame de Lavardin, M. de Marſillac, Madame de la Fayette & moi : la converſation dura deux heures ſur les divines qualités de ce véritable Héros ; tous les yeux étoient baignés de larmes, & vous ne ſçauriez croire comme la douleur de ſa perte étoit profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par deſſus nous, que le ſoulagement de ſoupirer tout haut, & d'écrire ſon panegirique. Nous remarquions une choſe, c'eſt que ce n'eſt pas depuis ſa mort que l'on admire la grandeur de ſon cœur, l'étenduë de ſes lumieres & l'élevation de ſon ame : tout le monde en étoit plein pendant ſa vie, & vous pouvez penſer ce que fait ſa perte par deſſus ce qu'on étoit déja ; enfin ne croyez point que cette mort ſoit ici comme les autres : vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, ſans croire que vous ayez une doſe de douleur plus que les autres. Pour ſon ame (c'eſt encore un miracle qui vient de l'eſtime parfaite qu'on avoit pour lui) il n'eſt pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne ſçauroit comprendre que le mal & le péché puſſent être dans ſon cœur, ſa converſion ſi ſincere nous a parû comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ſes mœurs, la pureté de ſes intentions, ſon humilité

éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste & sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité génereuse & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour le venger ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéïr à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux, & les vieux soldats leur disoient : » Quoi vous vous plaignez ? on voit bien que vous ne connoissez pas M. de Turenne : il est » plus fâché que nous quand nous sommes mal, il ne songe à l'heure qu'il » est qu'à nous tirer d'ici, il veille quand nous dormons ; c'est notre pere : » on voit bien que vous êtes jeunes ; « & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux ; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçûë à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance génerale de son salut, & vous trouverez que c'est une espece de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel : vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte ..... Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un berger qui sçavoit très bien les chemins & le pays : il alloit seul avec lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit ; il aimoit ce berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Royes : *Tout de bon ; il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montecuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le Vendredi 16. Août 1675.

LETTRE CCVIII.

A la même.

LE corps du Héros n'eſt point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit ; on l'apporte à S. Denis, au pied de la ſépulture des Bourbons : on deſtine une Chapelle pour les tirer du trou où ils ſont ; & c'eſt M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conſeil, je crois que c'eſt moi : il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs maîtres ; & s'il n'y en avoit point, il me ſemble que celui-ci devroit être le premier. Par tout où paſſe cette illuſtre biére, ce ſont des pleurs & des cris, des preſſes, des proceſſions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit ; ce ſera une douleur bien grande s'il paſſe par Paris.....

A Paris, le Lundi 19. Août 1675.

LETTRE CCIX.

A la même.

LE Premier Préſident de la Cour des Aides a une terre en Champagne : ſon fermier lui vint ſignifier l'autre jour ou de la rabaiſſer conſidérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'eſt point la coûtume : il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſûreté, & compter ſur les terres de ce pays là ; mais que depuis ſa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui ſont ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons . . . . . .

A Livry, le Mercredi 21. Août 1675.

LETTRE CCX.

A la même.

NE croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte que les autres nouvelles ; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention ſur cette perte : celle qui s'eſt faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

A Paris, le lundi 26. Aouſt 1675.

LETTRE. CCXI.

A la même.

VRaiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Fayette y vint : nous fîmes bien préciſément ce que nous avions réſolu : les yeux ne nous ſéchérent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout ſon train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deüil. Il vint trois Gentils-hommes qui penſerent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faiſoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, ſes Laquais, ſes Pages, ſes Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faiſoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos triſtes queſtions : nous nous fîmes raconter ſa mort. Il vouloit ſe confeſſer, & en ſe cachotant il avoit donné les ordres pour le ſoir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille & monta à cheval le ſamedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laiſſa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf, *Mon neveu, demeurez-là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monſieur, venez par ici, on tirera par où vous allez :* Monſieur, lui dit-il, je m'y en vais, *je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela ſera le mieux du monde.* Il tournoit ſon cheval, il apperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : Monſieur, jettez les yeux ſur cette batterie que j'ai fait mettre là : il retourna deux pas, & ſans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracaſſé le bras de ce Héros. Ce

Gentil-homme le regardoit toujours ; il ne le vit point tomber : le cheval l'emporta où il avoit laiſſé le petit d'Elbeuf ; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nez ſur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête ; il tombe entre les bras de ſes gens ; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche ; puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fit ceſſer le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté ſur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & ſe pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haye, on le garde à petit bruit ; un caroſſe vient, on l'emporte dans ſa Tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roies & beaucoup d'autres penſerent mourir de douleur ; mais il fallut ſe faire violence & ſonger aux grandes affaires qu'il avoit ſur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faiſoient le véritable deüil ; tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les piques traînantes & les mouſquets renverſés : mais ces cris de toute une armée ne ſe peuvent pas repréſenter, ſans que l'on en ſoit tout ému. M. de Roies tout bleſſé s'y fit porter, car cette Meſſe ne fut dite que quand ils eurent repaſſé le Rhin. Je penſe que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté ſon armée, ç'a été encore une autre déſolation : par tout où il a paſſé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils ſe ſont ſurpaſſés : ils allerent tous au-devant de lui, habillés de deüil, au nombre de deux cens, ſuivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie : ils firent dire un Service ſolemnel dans la ville, & en un mot ſe cottiſerent tous pour cette dépenſe qui monta à cinq mille francs, parcequ'ils reconduiſirent le corps juſqu'à la premiere ville, & voulurent défrayer tout le train. Que dites vous de ces marques naturelles d'une affection fondée ſur un mérite extraordinaire ? Il arrive à S. Denis ce ſoir ou demain : tous ſes gens l'alloient reprendre à deux lieux d'ici. Il ſera dans une Chapelle en dépôt : il y aura un Service en attendant celui de Notre Dame qui ſera ſolemnel. Que dites-vous du divertiſſement que nous eûmes ? Nous dinames, comme vous pouvez penſer, & juſqu'à quatre heures nous ne fimes que ſoûpirer. . . . . .

M. de Barillon ſoupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne ; il en eſt très véritablement affligé. Il nous contoit la ſolidité de ſes vertus ;

(1) de Grignan.

combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & estimé de ce grand homme, & dont aussi il étoit adorateur. Bien des siécles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci ; au moins les gens que je vois. Je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. . . . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoissez bien Pertuis (1) & son adoration & son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a sçu sa mort, il a écrit au Roi & lui mande : Sire, j'ai perdu M. de Turenne : je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur ; ainsi n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je lui demande permission de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre : mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, & qu'il ne songeât point à se retirer ; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros. Au reste il avoit quarante mille livres de rente de partage ; & M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes & ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente. C'est deux cens mille francs pour tous ses héritiers, pourvû que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

A Paris, le mercredi 28. Août 1675.

Lettre de Louis XIV. aux Abbé & Religieux de S. Denis. N°. XXII. Liv. VI.

CHers & bien amés, Les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu notre Cousin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de son zéle, de son affection à notre service, & de sa capacité dans le commandement de nos armées que nous lui avons

confié avec eſpérance certaine des heureux & grands ſuccés que ſa prudence conſommée & ſa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait reſſentir avec beaucoup de douleur la perte d'un auſſi grand homme, & d'un ſujet auſſi néceſſaire & auſſi diſtingué par ſa vertu & par ſon mérite, nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre eſtime & de ſes grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à ſa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la poſtérité l'extrême ſatisfaction qui nous reſte, & le ſouvenir que nous voulons conſerver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le ſoutien de notre Etat : & comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant ſoin de ſa ſépulture ; nous avons voulu y pourvoir en telle ſorte, que le lieu où elle ſeroit fût un témoignage de la grandeur de ſes ſervices, & de notre reconnoiſſance. C'eſt pourquoi ayant réſolu de faire bâtir dans l'Egliſe de S. Denis une Chapelle pour la ſépulture des Rois & des Princes de la Branche Royale de Bourbon ; nous voulons que lorſqu'elle ſera achevée, le corps de notredit Couſin y ſoit transféré, pour y être mis en lieu honorable, ſuivant l'ordre que nous en donnerons ; & cependant nous avons permis à nos Couſins le Cardinal & le Duc de Bouillon ſes neveux, de mettre ſon corps en dépôt dans la Chapelle de S. Euſtache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, ſuivant les deſſeins qui en ont été arrêtés. C'eſt dequoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems que nous voulons que vous exécutiez ce qui eſt en cela de notre volonté, en faiſant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laiſſant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument juſqu'à ſon entiere perfection : ſi n'y faites faute, car tel eſt notre plaiſir. Donné à S. Germain en Laye, le vingt-deuxième jour de Novembre 1675. Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et ſur le repli ; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaye Royale de S. Denis en France.

On a cru que le Public ſeroit peut-être bien aiſe de voir les Eloges ſuivans du Vicomte de Turenne par trois perſonnes célébres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la Magiſtrature, & la troiſième dans l'Egliſe.

Eloge

Eloge de M. le Vicomte de Turenne par S. Evremont.

JE ferois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage : les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes ; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phiſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſçai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit : on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres ; précautionné contre une ſéduction ſecrette qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres ; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des armées ; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former ſon caractére. Tant qu'il a ſervi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faiſoit ; & l'eſtime qu'il avoit pour lui, alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de ſon tems, » Si » j'avois à me changer, dit-il, je voudrois être changé en M. de Turenne, » & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire ſouhaitter ce changement-là. « On ne ſçauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non ſeulement de ſes actions, mais encore de ſes diſcours.

Il me ſouvient qu'il lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre : » Faire peu de ſiéges, répondit M. de » Turenne, & donner beaucoup de combats ; quand vous aurez rendu » votre armée ſupérieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté » des troupes, ce que vous avez preſque fait à la bataille de Rocroi : quand

» vous êtes bien maître de la campagne, les villages vous valent des Pla-
» ces ; mais on met ſon honneur à prendre difficilement une ville forte,
» bien plus qu'aux moyens de conquérir aiſément une Province. Si le Roi
» d'Eſpagne avoit mis en troupes ce qui lui a coûté d'hommes & d'argent
» à faire des ſiéges & à fortifier des places, il ſeroit aujourd'hui le plus
» conſidérable de tous les Rois.

La premiere maxime de M. de Turenne pour la guerre, eſt celle qu'on attribuë à Ceſar, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il ſe détacha avec ſes troupes, pour tomber ſur le petit Corps que Savelli Coloredo commandoit : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence, qui ſe rendirent, & tout cela fut éxécuté en ſix ou ſept jours. Il conſidéroit plus les actions par leurs ſuites, que par elles-mêmes. Il eſtimoit plus un Général qui conſervoit un pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit ſçu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'eſt là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus expoſé aux obſervations des Courtiſans. On ſçait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, quand on le croyoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on oſoit en eſpérer la conſervation. Il trouva la Cour ſi abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens étoient déclarés contre elle ; & les peuples prévenus d'une fauſſe opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. M. le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens ; M. le Prince à celle des troupes : Fuenſaldaigne s'étoit avancé juſqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuſe, quand M. de Turenne après quelques ſiéges & quelques combats, dont je laiſſe le récit aux Hiſtoriens ; quand M. de Turenne, dis-je, la ramena à Paris, où la Reine ne fut pas ſitôt, que ſon rétabliſſement dans la Capitale fit reconnoître ſon autorité par tout le Royaume. La ſûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors ; & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit ſa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une obſervation plus particuliere de ſa conduite, de ſes qualités & de ſon génie. Aux bons ſuccès il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés ; aux mauvais, il

trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. En toutes choſes, il préféroit la ſolidité à l'éclat : moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes. On lui a vu eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice.

Modeſte en tout ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait ; ſévere à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes ; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les événemens ; & comme on vouloit un jour le convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. » Je ſuis content de moi, ré-» pondit-il, dans l'action ; mais ſi je voulois me faire juſtice un peu ſévé-» rement, je dirois que l'affaire de Mariendal eſt arrivée, pour m'être laiſſé » aller mal-à-propos à l'importunité des Allemans qui demandoient des » quartiers ; & que celle de Rhetel eſt venuë pour m'être trop fié à la » Lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même » qu'il ſe rendit : à quoi il ajouta ; Quand un homme ſe vante de n'avoir » point fait de fautes à la guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-» tems. «

Il ne perdit jamais le ſouvenir de l'importunité de Roſen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers : il continua les bons traittemens qu'il avoit accoutumé de leur faire ; mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir : l'oppoſition fut grande ; mais le Général en vint à bout, & Puiſégur le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers ; Puiſégur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon Régiment, & de ſe retirer avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille ne furent plus obſervés : c'eſt ce que l'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choiſit le Marquis de Créqui pour commander l'aile oppoſée à M. le Prince, ſans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainſi dire, le génie des Nations : il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur nation avoit toujours euë : il fit ſouffrir la fatigue ſans murmurer ; il fit oublier la Cour aux Courtiſans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers : voyons ſon procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ſes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ſes ennemis des occaſions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes reſpects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand ſon Eminence eut rétabli ſon pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ſes malheurs. Ce fut le premier qui oſa faire ſa Cour au Roi, toutes les perſonnes conſidérables ayant leur application entiére à M. le Cardinal.

Il ne ſollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du ſervice rendu à l'Etat, ſans attachement au Miniſtere. Jamais les vertus des particuliers n'ont été ſi bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la perſonne de M. de Turenne : il étoit facile dans le commerce, délicat dans la converſation, fidéle dans l'amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire ſecrette l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir, il faiſoit tout le plaiſir qu'il croyoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; ſa vertu n'étoit point de ces vertus ſéches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit : il aimoit plus qu'il ne croyoit lui-même, ſe cachant autant qu'il lui étoit poſſible une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularités ſont des eſpéces de défauts dans la ſociété, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens : un déſintéreſſe-

ment trop grand, lorſqu'on voyoit regner un eſprit d'interêt univerſel; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut ſenſible aux Proteſtans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'interêt. Dans tous les tems; il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec M. d'Aubigni, diſant toûjours que les Réformés avoient la doctrine la plus ſaine; mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer, mais la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques. Quand on avouë qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, reprit M. d'Aubigni, on eſt bien prêt d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne ſourit, & ſes ſouris n'expliquoient pas aſſez ſi c'étoit pour ſe mocquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'oppoſé à l'interêt des Catholiques; converti, il n'avoit point de zele préjudiciable à la ſûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe: mort déſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifferens; ſa perſonne louée des ennemis; ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fut enterré à S. Denis, avec les Rois ſes prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

Eloge de M. de Turenne, par M. le Préſident Delamoignon, dans ſa Harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.

LE grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t'il formé de Capitaines? Ce n'eſt pas à deſſein de renouveller de ſi juſtes regrets, & de faire voir ici l'extrême vénération que nous avons pour ſa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triſte idée de cette perte; notre douleur particuliere fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de ſa gloire, & que la voix publique fait par tout ſon éloge; ce lieu, où l'on ſçait particulierement rendre au mérite ce qui lui eſt dû, demeurera-t'il dans le ſilence?

On ne doit pas trouver étrange ſi nous nous diſpenſons des régles ordinaires de ce diſcours, en nous étendant ſur les loüanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop loüer. Tant de qualités héroïques éclaterent en ſa perſonne, & ſa vie eſt un modéle ſi parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuſes dont elle eſt remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais ſur tout il eut au ſouverain dégré le déſintereſſement, la probité, le zele pour le bien public & pour la gloire de ſon pays. Son cœur inſenſible au gain & aux récompenſes, n'aimoit qu'à rendre les autres heureux: loin d'amaſſer des tréſors dans le commandement des armées, il a ſouvent emprunté des ſommes conſidérables pour les diſtribuer aux Soldats; tandis qu'oubliant ſon interêt particulier, il renonçoit à des droits que l'uſage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant ſa modération ſeule a pû fournir à ſes bienfaits, & lui donner moyen d'être libéral ſans commettre d'injuſtice ni de baſſeſſe. L'Hiſtoire qui ne laiſſe rien perdre des perſonnages illuſtres, dira de lui les mêmes choſes que Plutarque rapporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépoüilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua ſon patrimoine, & ne laiſſa chez lui en mourant que trente-trois marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laiſſé préciſément que la même ſomme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de ſon déſintereſſement? qualité rare en nos jours, & qui n'eſt point, comme au tems de Scipion, la vertu du ſiécle. Le nôtre ne laiſſera pas de l'admirer: on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une nobleſſe de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fauſſe magnanimité.

Tout étoit ſincere dans ſes mœurs, dans ſes ſentimens; l'averſion pour les flatteries le mépris même des véritables loüanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, furent encore ſon principal caractere. Il mérita tous les honneurs ſans les rechercher, toûjours humble dans les plus grands événemens, & comme importuné du bruit de ſon nom; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Eſpagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernieres Campagnes, qui ont fait le comble de ſa gloire, où il mena battant les Princes conféderés depuis la Moſelle juſques

dans le fond du Nord ; il fit repaſſer le Rhin à des nations formidables, qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France. Il rabaiſſoit lui-même la grandeur de ſes exploits : ennemi de l'éclat en toutes choſes, ſemblable en apparence aux perſonnes du moindre rang, il ne ſe diſtinguoit des autres Courtiſans que par une extrême modeſtie.

Cette vertu qui lui étoit ſi naturelle, ne le quittoit pas même à la tête des armées, il n'étoit fier qu'aux ennemis : mais il montroit une intrépidité ſans faſte au milieu du péril ; & quand l'occaſion le demandoit, jamais Général n'a plus expoſé ſa perſonne, jamais Capitaine ne s'eſt montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'inſtant de l'événement du combat, & par les differens mouvemens des combattans ; & comme il voyoit tout de ſang froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faiſoit devant lui.

Néanmoins ſes réſolutions ne partoient point d'une impétuoſité téméraire, ni d'une ſageſſe trop lente : il ne faiſoit ni ne diſoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de néceſſaire, & ſa profonde intelligence paroiſſoit encore plus dans ſes actions que dans ſes diſcours : ſes ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parcequ'il étoit exact ſans être rigoureux. Il ſçavoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéïſſance, & que la diſcipline conſerve en elles la confiance & la valeur.

Auſſi les Soldats étoient tellement aſſurés de vaincre ſous lui, qu'ils ne conſideroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'expoſoient, perſuadés que leur Chef pourvoyoit à tout comme un pere de famille ; qu'il ne ſe donnoit aucun repos ſans aſſurer le leur, & que s'il ſe réſervoit quelque avantage ſur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a ſçû ſe faire obéïr & ſe faire aimer ; par cette ſage œconomie, avec une poignée de gens, on l'a vû arrêter & détruire pluſieurs Puiſſances conjurées, ſubſiſter long-tems en des pays ruinés, entretenir ſes forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglément dans la bonne fortune ; mais il ne deſeſperoit de rien dans la mauvaiſe, & trouvoit des reſſources à tout, en des conjonctures où l'on croyoit ſa défaite aſſurée.

Contre des ennemis ruſés, il ſe ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit ſurprendre : s'il les falloit prévenir, il marchoit avec une rapidité

prodigieuſe ; lorſqu'il a voulu ſe dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laiſſés, pour ainſi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la diſpoſition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laiſſant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour ſçavoir le nombre de ſes victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites : les actions les plus heureuſes & les plus connuës ne ſont pas toûjours les plus admirables ; car il n'a pas moins vaincu lorſque les ennemis n'ont pas oſé ſe préſenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, ſi ce n'eſt que cette façon de vaincre eſt moins périlleuſe & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eut pour ſa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indiſpenſable à ſon devoir, & par les maximes d'une ſolide pieté. Au lieu de ſouhaiter la guerre pour accroître ſa conſidération, il ne déſiroit rien tant que le repos public & la felicité des peuples : l'eſprit infiniment élevé au-deſſus des ſentimens ordinaires, il ſongeoit moins à rendre ſon nom éclatant, qu'à ſervir ſolidement un Prince digne d'être ſervi par de tels Héros, & autant élevé au-deſſus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-deſſus de leurs Capitaines.

Il y a ſujet de s'étonner que ſa ſanté ait pû répondre toûjours à la grandeur de ſon courage ; car quelle jeuneſſe a parû plus vigoureuſe que ſes dernieres années ? Quelqu'un dans la fleur de ſon âge a-t'il moins épargné ſa perſonne, & fourni plus gayement aux fatigues d'une longue Campagne ? On l'auroit crû comme inſenſible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des ſaiſons, ſi le ſoin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les reſſentoit.

N'a-t'il pas donné des marques admirables de cette conſtance à ce Chef (1) fameux des armées Impériales, qui employoit contre lui toutes les ruſes & les ſtratagêmes de l'art ? Après l'avoir pouſſé peu à peu de défilé en défilé ; à la fin content du poſte où il l'avoit comme renfermé, & de la marche ſurprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de ſi loin lui qui ne ſe flattoit jamais, il alloit, diſoit-il, chaſſer les troupes de l'Empire bien loin de nos frontieres, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, ſous des conditions glorieuſes à

(1) Montecuculli.

la

la France, lorſqu'un coup fatal trancha tous ſes deſſeins avec le cours d'une ſi belle vie.

Projets humains, eſperances trompeuſes, eſt-ce ainſi que vous vous diſſipez ; & que la tête la plus illuſtre, de même que la plus ordinaire, eſt ſujette aux atteintes de la mort ? Mais en ceſſant de vivre, ce grand homme ne ceſſa pas de vaincre : ſon eſprit & ſes ordres encore préſens aux yeux de toute l'armée, cauſerent le gain du combat qui préceda ſes funerailles ; & tous les Soldats animés de la juſte douleur de ſa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venez d'entendre vous donne de la véneration pour ce grand homme, & quelqu'amour pour les vertus extraordinaires, ſouvenez-vous que les mêmes ſiécles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs ; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver auſſi des Ciceros & des Demoſthènes.

Oraiſon funébre du Vicomte de Turenne, par M. l'Abbe Fléchier Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël ? *I. Mach. c. 9.*

Tout le peuple le pleura amérement ; & après avoir pleuré durant pluſieurs jours ; ils s'écrierent : Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?

JE ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs dont l'Ecriture ſainte ſe ſert pour loüer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de ſa nation juſqu'aux extremités de la terre ; qui couvroit ſon camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaiſirs mortels, & réjoüiſſoit Jacob par ſes vertus & par ſes exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Eſaü ; qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, après avoir brûlé ſur leurs propres Autels les Dieux des nations

étrangeres. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Iſraël, comme un mur d'airain, où ſe briſerent tant de fois toutes les forces de l'Aſie ; & qui après avoir défait de nombreuſes armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraëlites, réparer avec ſes mains triomphantes, les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie.

Ce vaillant homme pouſſant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuſe, reçut le coup mortel & demeura comme enſeveli dans ſon triomphe. Au premier bruit de ce funeſte accident, toutes les villes de Judée furent émûës : des ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans : ils furent quelque tems ſaiſis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne ſilence ; d'une voix entrecoupée de ſanglots, que formoient dans leurs cœurs la triſteſſe, la pitié, la crainte, ils s'écriérent : *Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?* A ces cris, Jeruſalem redoubla ſes pleurs ; les voûtes du Temple s'ébranlerent, le Jourdain ſe troubla, & tous ſes rivages retentirent du ſon de ces lugubres paroles, *Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?*

Chrétiens, qu'une triſte céremonie aſſemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vû, ce que vous avez ſenti il y a cinq mois ? Ne vous reconnoiſſez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? Et ne mettez-vous pas dans votre eſprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre ſont ſemblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O ſi l'Eſprit divin, eſprit de force & de verité, avoit enrichi mon diſcours de ces images vives & naturelles qui repréſentent la vertu, & qui la perſuadent tout enſemble ; de combien de nobles idées remplirois-je vos eſprits, & quelle impreſſion feroit ſur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuſes ?

Quelle matiere fut jamais plus diſpoſée à recevoir tous les ornemens d'une grave & ſolide éloquence, que la vie & la mort de très-haut & très-puiſſant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel Général de la Cavalerie legere ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire ; conduites d'armées, ſiéges de Places, priſes

de villes, paſſages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats ſoutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, diſſipés par l'adreſſe, laſſés & conſommés par une ſage & noble patience ? Où peut-on trouver tant & de ſi puiſſans exemples, que dans les actions d'un homme ſage, modeſte, liberal, déſintereſſé, dévoüé au ſervice du Prince & de la patrie ; grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſperité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la Religion par ſa pieté ?

Quel ſujet peut inſpirer des ſentimens plus juſtes & plus touchans, qu'une mort ſoudaine & ſurprenante, qui a ſuſpendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces eſperances de la paix ? Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & l'eſprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun ſouhait pour votre mort. Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la juſtice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refuſée, & dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureuſement allumée ? A Dieu ne plaiſe que je porte mes ſouhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu ſont impénétrables. Mais vous vivez ; & je plains en cette Chaire un ſage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu ſembloit mériter une vie plus longue & plus étenduë.

Retenons nos plaintes, Meſſieurs, il eſt tems de commencer ſon éloge, & de vous faire voir comment cet homme puiſſant triomphe des ennemis de l'Etat par ſa valeur, des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe, & des erreurs & des vanités du ſiécle par ſa pieté. Si j'interromps cet ordre de mon diſcours, pardonnez un peu de confuſion dans un ſujet qui nous a cauſé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le Géneral d'armée, le Sage, le Chrétien : je loüerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenuës. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes : j'adorerai le Dieu des armées ; j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miſéricordes, & j'attirerai par tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la verité & par la grandeur des vertus dont je ſuis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Meſſieurs, que je ſuive la coûtume des Orateurs, & que je loüe M. de Turenne comme on loüe les hommes ordinaires : ſi ſa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois ſur la grandeur & la nobleſſe de ſa Maiſon ; & ſi ſon portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ſes

ancêtres : mais la gloire de ſes actions efface celle de ſa naiſſance ; & la moindre loüange qu'on peut lui donner, c'eſt d'être ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuſe que fût la ſource dont il ſortoit, l'héréſie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau ſang, des principes d'erreur & de menſonge ; & parmi ſes exemples domeſtiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la verité. Ne faiſons donc pas la matiere de ſon éloge, de ce qui fut pour lui un ſujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que ſa miſéricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ſes peres.

Avant ſa quatorzième année, il commença de porter les armes : des ſiéges & des combats ſervirent d'exercice à ſon enfance, & ſes premiers divertiſſemens furent des victoires. Sous la diſcipline du Prince d'Orange, ſon oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de ſimple ſoldat ; & ni l'orgueïl, ni la pareſſe ne l'éloignerent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéïſſance ſont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuſer aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faiſoient par néceſſité, & ne ſe diſtinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ſes devoirs.

Ainſi commençoit une vie dont les ſuites devoient être ſi glorieuſes : ſemblable à ces fleuves qui s'étendent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & qui portent enfin par tout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vécu pour la gloire & pour le ſalut de l'Etat : il a rendu tous les ſervices qu'on peut attendre d'un eſprit ferme & agiſſant, quand il ſe trouve dans un corps robuſte & bien conſtitué : il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe. Ses jours ont été pleins, ſelon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ſes jeunes années dans la moleſſe & dans la volupté, il n'a pas été contraint de paſſer les dernieres dans l'oiſiveté & dans la foibleſſe.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur ? & quel endroit de nos frontiéres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire ? Il

paſſe les Alpes ; & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, de la Route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſe des Alpes aux Pirennées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite : il prend des villes, & contribuë au gain des batailles. Il s'éleve ainſi par dégrés & par ſon ſeul mérite au ſuprême commandement ; & fait voir dans tout le cours de ſa vie, ce que peut pour la défenſe d'un Royaume, un Géneral d'armée qui s'eſt rendu digne de commander en obéïſſant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étenduë : ſoit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; ſoit qu'il fallût prévenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des alliés par la prudence ; ſoit qu'il fallût ſe modérer dans les proſperités, ou ſe ſoutenir dans les malheurs de la guerre ; ſon ame fut toûjours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité ; & preſque auſſi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battuës à Mariendal, que lorſqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemague à demander la paix à la France.

On eut dit qu'un heureux traitté alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorſque Dieu dont les jugemens, ſelon le Prophéte, ſont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que cauſent dans un Etat les diſſenſions civiles & domeſtiques. Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce tems de déſordre & de trouble, où l'eſprit ténébreux de diſcorde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'interêt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe ; où les aſtres les plus brillans ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fideles ſujets ſe virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces Pilotes qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en pleine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu ; telle

(1) Perpignan & Collioure.

eſt l'infirmité naturelle des hommes : mais le ſage revient aiſément à ſoi ; & il a dans la politique comme dans la Religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Meſſieurs ? Votre eſprit vous repréſente déja, ſans doute, M. DE TURENNE à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre & diſſiper la rebellion ; ramener ceux que le menſonge avoit ſéduits ; raſſurer ceux que la crainte avoit ébranlés, & crier comme un autre Moyſe, à toutes les portes d'Iſraël : *Que ceux qui ſont au Seigneur ſe joignent à moi.* Quelles furent alors ſa fermeté & ſa ſageſſe ? (1) Tantôt ſur les rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de domeſtiques, il court à la défenſe d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe, ſoit la ſeule préſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe témerité l'Etat penchant vers ſa ruine. (2) Tantôt ſe ſervant de tous les avantages des tems & des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, & mérite les loüanges mêmes d'un ennemi, qui dans les ſiécles idolâtres auroit paſſé pour le Dieu des batailles. (3) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traitté un Prince étranger, dont il avoit pénetré les plus ſecretes intentions, de ſortir de France, & d'abandonner les eſperances qu'il avoit conçûës de profiter de nos déſordres.

Je pourrois ajoûter ici des Places priſes, des combats gagnés ſur les rebelles ; mais dérobons quelque choſe à la gloire de notre Héros, plutôt que de voir plus long-tems l'image funeſte de nos miſeres paſſées. Parlons d'autres exploits, qui ayent été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même, & dont nos ennemis n'ayent pas eu ſujet de ſe réjoüir.

Je me contente de vous dire qu'il appaiſa par ſa conduite, l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, ſi les haines publiques & particuliéres furent aſſoupies, ſi les loix reprirent leur ancienne vigueur, ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, ſi les membres furent heureuſement réünis avec leur chef ; c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire quand il veut des

(1) Pont de Gergeau.
(2) Affaire de Bleneau.
(3) A Villeneuve Saint George.

trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique ; pour relever les Etats de leurs ruines, & réconcilier quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même ; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes : je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vûë des ennemis ; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages ; mais qui se mesure avec ses forces ; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu ; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, & prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avouë, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne ? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abregé, selon les lieux : (1) Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une Place assiégée ; là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voyez les lis arborés, ont été ou défenduës par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. (3) Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées, après une honorable retraite. (4) Ici il sortoit de ses lignes pour combattre ; & d'un seul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. (5) Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, (6) & il alloit en faire lever un au même tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous ferois souvenir de ces

(1) Le secours d'Arras.
(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.
(3) Retraite de Valenciennes.
(4) Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.
(5) Saint Venant pris.
(6) Ardres secouru.

mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoüa qu'il avoit paſſées, (1) & de cette paix recherchée par des traittés & des alliances, ſans laquelle, Flandre, théatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcènes tragiques, triſte & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accrû le nombre de nos Provinces; & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires.

Je pourrois, Meſſieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que ſur les bords de l'Eſcaut & de la Sambre (2) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés paſſés à la vûë des ennemis, des plaines teintes de leur ſang, des montagnes preſque inacceſſibles traverſées pour les aller repouſſer loin de nos frontiéres. Mais l'éloquence de la Chaire n'eſt pas propre au récit des combats & des batailles: la langue d'un Prêtre deſtinée à loüer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur deſtruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le ſang des taureaux en ſacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miſéricorde & de paix une victime non ſanglante.

Quoi donc, n'y a-t'il point de valeur & de généroſité chrétienne? L'Ecriture qui commande de ſanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la pieté n'eſt pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profeſſion que la religion ne condamne pas, quand on en ſçait moderer la violence? Non, Meſſieurs, je ſçai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes; que le droit des armes eſt néceſſaire pour la conſervation de la ſocieté, & que les guerres ſont permiſes pour aſſurer la paix, pour proteger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſçai auſſi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens; que les Capitaines qui les conduiſent ſont les miniſtres de la providence de Dieu, qui eſt toûjours ſage, & de la puiſſance des Rois, qui ne doit jamais être injuſte; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer intérieure-

(1) Paix des Pirennées.
(2) A Ensheim, Sintzheim, Mulhauſen, &c.

ment

ment le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.

C'eſt ici que j'atteſte la foi publique, Meſſieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont ſuivi dans les armées. S'eſt-il fait un plaiſir de ſe ſervir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traitte comme ennemis? Où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colere ou de ſes vengeances particulieres? Laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre des miſérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il expoſée pour ſon interêt ou pour ſa propre réputation? Quel ſoldat n'a-t-il pas ménagé comme un ſujet du Prince, & une portion de la République? Quelle goutte de ſang a-t-il répanduë qui n'ait ſervi à la cauſe commune?

On l'a vû dans la fameuſe bataille des Dunes arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus. On l'a vû gémir de ces maux néceſſaires que la guerre traîne après ſoi, que le tems force de diſſimuler, de ſouffrir & de faire. Il ſçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus ſacré que celui que la fortune & l'orgueil impoſent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent ſous la Loi de Jesus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachetées par ſa mort.

Il cherchoit à ſoumettre les ennemis, non pas à les perdre: il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & réduire au droit & à la juſtice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; enfin il s'étoit fait une eſpéce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute paſſion, que l'affection pour la gloire du Roi, le déſir de la paix, & le zéle du bien public: il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injuſtice & l'uſurpation: il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, à triompher ſans vanité, à ne ſuivre pour régle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe: c'eſt ce que je dois vous montrer en cette ſeconde partie.

La valeur n'eſt qu'une force aveugle & impétueuſe qui ſe trouble & ſe précipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme en ſoi l'homme de bien & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un Camp, celui qui ne ſçait régler ni ſon eſprit, ni ſa conduite? & comment ſçaura calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions différentes, celui

qui ne ſera pas maître des ſiennes ? Auſſi l'Eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre ; & que celui qui eſt patient & modéré eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formez ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au deſſus de vous mêmes ; & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que ſans être flatteur je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduiſit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions & plus de reſſources, qui fût plus agiſſant & plus retenu, qui diſposât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſsât meurir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſque infaillibles, & pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le tems d'attaquer & le tems de défendre: il ne hazardoit jamais rien, que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit céder il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre : telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa prudence ; & lorſqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Meſſieurs, du commencement & des ſuites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrâſe aujourd'hui toute l'Europe. Tout ſe déclare contre la France : on ſoulève les Etrangers ; on débauche les Alliés ; on intimide les amis ; on encourage les vaincus ; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieuſement inſpirées, les interêts ſont confondus, la foi violée, & les traittés mépriſés. Il falloit, je l'avoüe, pour réſiſter à tant d'armées jointes enſemble contre nous, des troupes auſſi vaillantes, & des Capitaines auſſi expérimentés que les nôtres : mais rien n'étoit ſi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaſte Corps, compoſé de tant de Peuples & de Nations différentes, déployer tous ſes étendarts, & marcher vers nos frontiéres pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit oppoſer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & aſſûré, d'une capacité étenduë, d'une expérience conſommée, qui ſoutînt

la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de néceſſaire, & ne fit rien de ſuperflu ; qui ſçût ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages, ou ſe relever de ſes pertes ; qui fût tantôt le bouclier & tantôt l'épée de ſon pays ; capable d'éxécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conſeil de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, Meſſieurs ; vous ſçavez le détail de ce qu'il fit, ſans que je le diſe. Avec des troupes, conſidérables ſeulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & & conſume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiére & prompte défaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les diſſipe par des combats réïtérés. Tantôt il les repouſſe au-delà de leurs rivieres ; & les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conſerver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire : Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le déſir & dans la penſée, vous avez encore recueilli vos moiſſons : Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient deſſein de démolir ; & vous n'avez tremblé que ſous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos ſoldats, & qui ne ſongeoit pas à la ſageſſe de leur Capitaine.

Cette ſageſſe étoit la ſource de tant de proſpérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des ſoldats avec leur Chef qui rend une armée invincible : elle répandoit dans les troupes un eſprit de force, de courage & de confiance qui leur faiſoit tout ſouffrir, tout entreprendre, dans l'éxécution de ſes deſſeins : elle rendoit enfin des hommes groſſiers, capables de gloire. Car, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'une armée ? C'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défenſe de la patrie : c'eſt une troupe d'hommes armés qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne ſçavent pas les intentions : c'eſt une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercénaires, qui, ſans ſonger à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans : c'eſt un aſſemblage confus de libertins, qu'il faut aſſujettir à l'obéiſſance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de témeraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la conſtance. Quelle prudence ne faut-il

pas pour conduire & réünir au seul interêt public tant de vûës & de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, & bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, & se fit rendre par sa modération une obéissance aisée & volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est Général & pere de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebutte ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un Capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre ; qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaine entraînoit-il ainsi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette justice qui dans la distribution des emplois ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur & de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si réguliére & si uniforme ; un mérite si éclatant & si éxemt de faste & d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles ; & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de

pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose ; & qui fût capable de l'avoüer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'aprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudens sans expérience. Nous vivons sous un Prince qui tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui dans la route de sa gloire a sçu choisir un guide fidéle, & qui a crû qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, & si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête ? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part ; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amassé de biens & d'honneurs & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de services ? mais cet homme sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien : il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses ; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher ; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son maître : cette ambition fut satisfaite, & notre siécle a vû un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune ; & un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sçai quel remors m'arrête. Je crains de publier ici les loüanges qu'il a si souvent rejettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie : mais accomplissons la justice & louons le sans crainte, en un-

tems où nous ne pouvons être ſuſpects de flatterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes? Qui les dit avec plus de retenuë? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques unes de ſes actions qui l'avoient rendu ſi célebre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ſes glorieuſes Campagnes qui rendront ſon nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougiſſoit de ſes victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parcequ'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'éxerçoit ſans bruit aux vertus civiles: ſincere dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidéle dans ſes amitiés, éxact dans ſes devoirs, réglé dans ſes déſirs, grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre; il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent: tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes: la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe: tout ce qui s'éléve au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqués; & c'eſt le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître; le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur au-

roit jamais donné la miserable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclatter sur lui la puissance de sa grace; & si celui dont sa Providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténébres, & il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges & des précipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entiérement cachés: il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'envain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie; qu'envain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi & un JESUS-CHRIST, & une vérité simple & indivisible qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté désintereſſée. Il n'étoit pas encore éclairé; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis sçavans & fideles? Combien de fois soupirant après ces lumieres vives & efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à JESUS-CHRIST comme cet aveugle de l'Evangile: *Seigneur, faites que je voye?* Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes & pures que JESUS-CHRIST a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joye les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Israël, vaines & spécieuses raisons de la chair & du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, & le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres, au Royaume de son fils bien aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi: je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la veritable piété accompagne, & d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon discours, & suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions & à mes paroles.

SI M. de Turenne n'avoit sçu que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit

élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius ; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées ; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à JESUS-CHRIST, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les loüanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source ; & comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loüe.

Que sa conversion fut entiere, Messieurs, & qu'il fut différent de ceux qui sortant de l'hérésie par des vûës intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs ; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, & ne cessent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le regler : il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance : il connut la verité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés misteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des Predicateurs Evangeliques ! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit & en verité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition & incapable d'hipocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine qu'il en devient le défenseur : aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténèbres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a separés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses experiences, il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la misericorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zéle des Docteurs, & les exhorte d'opposer au

faste

faſte du menſonge, la force de la verité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds néceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt qui les appelle. Vous le ſçavez, Evêques confidens de ſon zéle; tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entrepriſes de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'interêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ſes enfans, outre l'héritage éternel, le ſoulagement même de leurs néceſſités temporelles.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, Meſſieurs, lorſque la providence de Dieu permit que le Roi juſtement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuſte & ingrate, & fit ſentir la force de ſes armes à ceux qui mépriſoient ſes bienfaits, & qui vouloient s'oppoſer à ſa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes; & qu'à la ſuite de ſon maître, & à la tête de ſes armées, il expoſa ſon ſang dans une guerre non-ſeulement heureuſe, mais ſainte; où la victoire avoit peine à ſuivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit ſa joye, lors qu'après avoir forcé des villes, il voyoit ſon illuſtre neveu plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſperer les armes, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël: puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux ſervices que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres Campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccès glorieux, comme des preuves de ſon courage & des récompenſes de ſa pieté. Commencer ſes journées par la priere, réprimer l'impieté & les blaſphèmes; proteger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il paſſe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de Jeſus-Chriſt: il ſanctifie

les guerres par la pureté de ſes intentions, par le déſir d'une heureuſe paix, par les loix d'une diſcipline chrétienne : il conſidere ſes ſoldats comme ſes freres, & ſe croit obligé d'exercer la charité dans une profeſſion cruelle, où l'on perd ſouvent l'humanité même. Animé par de ſi grands motifs, il ſe ſurpaſſe lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il eſt ſoûtenu par des principes de Religion ; qu'il y a une pieuſe magnanimité qui attire les bons ſuccès, malgré les périls & les obſtacles ; & qu'un guerrier eſt invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute ſa gloire, auſſi la lui rapporte-t'il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui eſt fondée ſur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous repréſenter ici une de ces importantes occaſions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, paſſe trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-tems douteuſe ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éléve une voix, qui crie : Victoire : alors ce Géneral ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton ſévere, » Arrêtez, dit-il, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſe» rons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe. « A ces mots, il léve les yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſecours, & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoumiſſion entre l'eſperance & la crainte que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enſemble ! Les proſperités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribuë une ſuperiorité de puiſſance & de force ; on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même ; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang : & lors même qu'on rend à Dieu de ſolemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes ſacrées de ſes temples des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoiſſance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudiſſemens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes autels !

C'étoit en ces occaſions que M. de Turenne ſe dépoüillant de lui-même,

renvoyoit toute la gloire à celui à qui ſeul elle appartient légitimement : s'il marche, il reconnoît que c'eſt Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il ſçait qu'on les défend en vain ſi Dieu ne les garde : s'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute inſulte ; s'il combat, il ſçait d'où il tire toute ſa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le couronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles : il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & ſans s'étonner de leur nombre ou de leur puiſſance, il dit avec le Prophéte : » Ceux-là ſe fient au nombre de leurs combattans & » de leurs chariots ; pour nous, nous nous repoſons ſur la protection du Tout-Puiſſant. « Dans cette fidéle & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, exécute de grandes choſes, & commence une Campagne qui ſemble devoir être ſi fatale à l'Empire.

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Géneral habile & prévoyant : il obſerve les mouvemens des ennemis ; il reléve le courage des Alliés ; il ménage la foi ſuſpecte & chancelante des voiſins : il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laiſſe rien à la fortune de ce que le conſeil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémiſſoit dans ſon Camp l'ennemi confus & déconcerté ; déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces : ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriſer & pour précipiter cette retraite ; & la France en ſuſpens attendoit le ſuccès d'une entrepriſe, qui, ſelon toutes les régles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous ſçavions tout ce que nous pouvions eſperer, & nous ne penſions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille : il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la ſienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils ſur les enfans des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puiſſance renverſe ceux que votre puiſſance avoit élevés : vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît ces têtes illuſtres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcène tragique; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on ſurprend ainſi la pitié des auditeurs; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées: mais on décrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte: chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa playe; & le cœur pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émûë.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon diſcours. Je me trouble, Meſſieurs: Turenne meurt; tout ſe confond, la fortune chancéle, la victoire ſe laſſe, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des Alliés ſe ralentiſſent, le courage des troupes eſt abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance: tout le Camp demeure immobile; les bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux bleſſures qu'ils ont reçûës; les peres mourans envoient leurs fils pleurer ſur leur Géneral mort; l'armée en deüil eſt occupée à lui rendre les devoirs funébres; & la renommée qui ſe plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triſte regret de ſa mort.

Que de ſoupirs alors! que de plaintes! que de loüanges retentiſſent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ſes moiſſons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'eſpérance de ſa récolte; l'autre qui joüit encore en repos de l'héritage qu'il a reçû de ſes peres, ſouhaitte une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des déſordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le ſacrifice adorable de Jeſus-Chriſt pour l'ame de celui qui a ſanctifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public: là on lui dreſſe une pompe funébre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une ſi belle vie: tous entreprennent ſon éloge; & chacun s'interrompant lui-même par ſes ſoupirs & par ſes larmes, admire le paſſé, regrette le préſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Royaume pleure la mort de ſon défenſeur; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en votre préſence, & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre? Pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands

exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carriere ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance ; & vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'éléve du fond des vallées des vapeurs grossiéres, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes ; il sort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets & invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; & dans un siécle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les déréglemens de nos mœurs toutes les causes de nos miseres.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la pieté de ce grand homme de vraies & solides consolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révérent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son Roi même ; & quel Roi ! l'honore de ses regrets & de ses larmes : grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un sujet ; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avouë, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes ; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui-même n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépoüilles ; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres : ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Royaume qu'il a si génereusement défendu ; mais après tout, que leur reste-t'il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur de-

puis long-tems prévûë ; combien de paroles édifiantes, combien de ſaints exemples nous as-tu ravis ? Nous euſſions vû, quel ſpectacle ! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer intérieurement ſes erreurs paſſées, à s'anéantir devant la Majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ceux de ſon ſalut ! Sa foi vive & ſa charité fervente nous auroient, ſans doute, touchés, & il nous reſteroit un modéle d'une confiance ſans préſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une pénitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort précieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes, Meſſieurs ? Que dis-je conjectures ? C'étoient des deſſeins formés : il avoit réſolu de vivre auſſi ſaintement, que je préſume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ſes couronnes au pied du trône de Jeſus-Chriſt, comme ces vainqueurs de l'Apocalipſe ; prêt à ramaſſer toute ſa gloire, pour s'en dépoüiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & ſécretes eſpérances de ſa ſolitude : d'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes. Ce Joſué dans le combat faiſoit déja la fonction de Moïſe ſur la montagne ; & ſous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus ſombres replis de nos conſciences, & qui voyez dans nos plus ſécretes intentions, ce qui n'eſt pas encore, comme ce qui eſt ; recevez dans le ſein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des penſées de votre éternité ; recevez ces déſirs que vous lui aviez vous même inſpirés : le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ſes déſirs, voilà des charités qu'il a faites ou deſtinées, pour le ſoulagement & pour le ſalut de ſes freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, par ſon exemple ; voilà ce ſang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce ſang qu'il a ſi généreuſement répandu pour nous ; & pour dire encore plus : voilà le ſang que Jeſus-Chriſt a verſé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice : Chrétiens redoublez vos vœux & vos prieres ; afin que Dieu pour récompenſe de ſes travaux l'admette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix

ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la verité ; mais toûjours douce & toûjours déſirable.

Extraits de l'Oraiſon Funébre du Prince de Condé, préchée par l'Abbé Boſſuet Evêque de Meaux.

C'A été dans notre ſiécle un grand ſpectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes Campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiécles paſſés. Tantôt à la tête de Corps ſéparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe jouë dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens ! Que de belles marches ! Que de hardieſſes ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de reſſources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, ſans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au dehors. L'un dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par dégrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie : l'autre comme un homme inſpiré dès ſa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un par des vifs & continuels efforts, force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidelités de la fortune ; l'autre & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece d'inſtinct admirable, dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune, & forcer les deſtinées. Et afin que l'on vît toûjours dans ces

deux hommes de grands caracteres, mais divers ; l'un emporté d'un coup ſoudain meurt pour ſon pays, comme un Judas le Machabée ; l'autre le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le peuple gémit : ſa pieté eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le tems. L'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans ſon lit, en publiant les loüanges de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie, que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre !

Fin de la ſeconde Partie.

PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

TROISIÉME PARTIE,

CONTENANT

LES MEMOIRES DU DUC D'YORCK,

Depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne.

PRE'FACE DU CARDINAL DE BOUILLON. (1)

LE Roi d'Angletetre Jacques II. m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695. pluſieurs particularités & quelques actions conſidérables de la vie de feu M. de Turenne mon oncle, qui m'étoient inconnuës, n'étant pas rapportées dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de ſa propre main ; je pris la confiance de témoigner à ce Prince que j'étois bien fâché que mon profond reſpect pour lui ne me permît pas de le ſupplier très-humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conſervoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui ſeroient les moins incommodes, ces particularités & ces actions dont je n'avois aucune connoiſſance ; & je lui ajoûtai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majeſté, que je devrois encore plus reſpecter que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée juſqu'à ce moment-là comme la choſe du monde qui m'étoit la plus chere : ſur quoi Sa Majeſté par un effet tout particulier d'une bonté & generoſité ſans égale, me dit qu'elle me feroit avec joye ce plaiſir, le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, en me confiant même que comme elle avoit déja écrit en Anglois aſſez exactement par années les Mémoires de ſa propre vie, elle en tireroit & traduiroit en François tout ce qui concerneroit les Campagnes qu'elle avoit faites dans l'armée de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites enſuite aux pays-bas dans l'armée d'Eſpagne juſqu'à la publication de la paix des Pyrennées, & au rétabliſſement du Roi Charles II. ſon frere, ſur le trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement ſurpris le vingt-ſeptième du mois de Janvier de l'année ſuivante mil ſix cens quatre-vingt-ſeize, lorſqu'étant allé à S. Germain en Laye rendre mes reſpects à ce grand & ſaint Roi, il me mena dans ſon cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année précédente, & me mit en même-tems entre les mains ce préſent Livre, dans lequel il m'aſſura qu'il avoit recueilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ſes Mémoires au ſujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil ſix cens cinquante-deux incluſivement, juſqu'en mil ſix cens ſoixante ; qu'il m'en faiſoit un don avec plaiſir, tant par rapport à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très-chere & très-précieuſe, parcequ'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu ; que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier : il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce ſoit, durant ſon vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majeſté très-humbles actions de graces de ce bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner ; & je l'ai très-fidelement obſervé tant qu'il a vêcu. Ce don de la main d'un ſi grand Roi me paroît ſi conſidérable & ſi honorable pour la mémoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre maiſon, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majeſté en recevant d'elle ce précieux don, je pris la réſolution de le ſubſtituer un jour à perpetuité à l'aîné de notre Maiſon, & c'eſt ce que je fais aujourd'hui. Etant à Rome le ſeizième du mois de Février de l'année mil ſept cens quinze, y ayant par un effet de la Providence divine, retrouvé ce précieux Livre que je ne croyois jamais revoir. Signé, LE CARDINAL DE BOUILLON, Doyen du Sacré College.

(1) *Cette Préface ſe trouve au commencement des Mémoires du Duc d'Yorck, écrite de la propre main du Cardinal de Bouillon.*

MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mere, en 1652. lorsque le retour du Cardinal Mazarin ayant rendu la Cour irréconciliable avec les ennemis de ce Ministre ; ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & ayant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frere, il résolut s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de volontaire dans l'armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la premiere proposition qui en fut faite ; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à vaincre que la premiere ; rien n'étoit si rare que l'argent : la Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande nécessité ; tellement que sans le secours de trois cens pistoles que lui prêta un Gentilhomme Gascon, nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en Campagne. AN. 1652.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage : le Roi son frere lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crosts avoit amené de Pologne : ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palfreniers : on loüa deux mulets pour porter jusqu'à l'armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden ;

AN. 1652. & il n'avoit pas un seul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de nécessité. Ce peu de préparatifs se firent aisément avec le secret qu'il falloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru risque, si son dessein d'aller à l'armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienséance prendre congé du Duc d'Orleans son oncle, pour aller servir dans le parti contraire au sien. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince alla avec le Roi son frere à S. Germain en Laye, sous prétexte de chasse; & après y avoir resté deux ou trois jours, il se mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'armée.

Il passa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la premiere nuit plus loin que Charenton. Le jour suivant il alla à Corbeil. En arrivant au Fauxbourg, il y trouva quelques Compagnies du Régiment aux Gardes auxquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçû lui-même, hazarda de s'y présenter : on lui fit beaucoup de difficultés; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le Fauxbourg. Ensuite ayant représenté aux Magistrats les dangers auxquels ils s'exposoient, en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisserent à la fin persuader, quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris; & si le Roi par cette avanture imprévûë ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert; au lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très-grande utilité en plusieurs occasions.

Aussi-tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre : le Duc d'Yorck y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'ayant pas en arrivant dans cette Ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la suivirent, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernieres extrémités : le nombre des Sujets fideles à leur Roi étoit petit; ceux même qui par leur interêt devoient être le plus attachés au salut de l'Etat, étoient

les principaux instrumens des troubles qui le déchiroient, sous le prétexte spécieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la personne du Roi les mauvais Conseillers. Pour rendre cette plainte plus plausible, on déclamoit principalement contre le Ministre, en criant qu'il étoit honteux à la France de se laisser gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de soutenir le Ministere. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, suivis de la plupart des Seigneurs & des personnes les plus qualifiées du Royaume : les Villes les plus considérables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux ; & quoique le Duc de Longueville n'eut pas pris ouvertement aucun parti, on sçavoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour se ranger sans péril du côté des plus forts : quelques propositions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excuses pour les éluder, & pour se dispenser de le recevoir dans Roüen, lorsque les Villes les plus considérables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, suivoient le même exemple, tant le poison étoit universellement répandu dans le Royaume. AN. 1652.

Les Espagnols toujours attentifs à profiter des désordres de la France, ne négligeoient rien pour les fomenter dans l'esperance de regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit prises, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de sang & d'argent : il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vastes desseins, & qu'ils se flattoient d'accabler entierement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne seroit pas capable de les attaquer de long-tems : mais ils prirent de fausses mesures, & leurs précautions toujours outrées firent échoüer tous leurs projets. Outre l'argent & les promesses magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontens, ils envoyerent de Flandre pour fortifier l'armée des Princes, des troupes sous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du secours. Elles entrerent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ sept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & passerent la Seine à Mantes, dont le Duc de Sulli étoit Gouverneur, & qui auroit pû s'il eût voulu, leur refuser passage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'armée des Princes assemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prise d'Angers par les troupes du Roi, il ne se passa rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blesneau, excepté que M. de Turenne, que

An. 1652. ces Mémoires regardent particulierement, prévint le deſſein que les ennemis avoient de ſe rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déja ſaiſis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la Place, qui n'avoit pour toute défenſe qu'une porte & un fort petit nombre de ſoldats, ſi M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec aſſez de troupes pour enpêcher l'exécution de ce projet, dont le ſuccès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de ſe retirer avec quelque perte, dont la plus conſidérable fut celle de M. Sirot, Lieutenant Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla enſuite à Gien, où l'armée paſſa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Bleſneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit ſecretement de Guienne, où ſes affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où ſa préſence étoit plus néceſſaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voyage que de quatre ou cinq perſonnes : à peine y fut-il arrivé qu'il fut obligé de partir pour ſe mettre à la tête de l'armée des Princes ; & ayant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il réſolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les ſiens à Briare ; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Bleſneau. Ce dernier ayant eu avis que l'armée des Princes venoit à lui, ordonna à ſes troupes, en cas d'allarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les ſiens : il envoya en même-tems des gardes avancées vers les ennemis, & poſta des dragons dans un paſſage, par où, ſuivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne ayant auſſi été informé de leur deſſein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus expoſé, pour l'en avertir.

Les dragons ſur leſquels on s'étoit repoſé, & qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au paſſage, le ſoûtinrent mal ; ſoit par lâcheté ou par trahiſon, ils ne furent pas plutôt attaqués qu'ils abandonnerent le poſte. M. le Prince pourſuivant ſon avantage, tomba ſur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne réſiſta pas long-tems, & fut forcé, mais avec aſſez peu de perte de part & d'autre. Les troupes battuës ſe ſauverent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages ; & leur terreur fut ſi grande, qu'elles oublierent le rendez-vous qu'on leur avoit donné : la nuit empêcha les ennemis de les pourſuivre ; mais ils comptoient de battre dès qu'il ſeroit jour M. de Turenne, qu'ils ſçavoient être près d'eux, s'il ne ſe retiroit pas. Le Royau-

me entier auroit été dans un péril extrême, si cette petite armée eût été mise en déroute : le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute sa Cour entre les mains des Princes ; & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoissoit point de bornes. AN. 1652.

Aussi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il sortit de ses quartiers, marcha au rendez-vous, envoyant en même-tems de petits partis, qui ne tarderent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut si obscure, qu'il ne put pas bien connoître le poste qu'il avoit pris. Il étoit dangereux d'avancer, les ennemis étant si près ; & la retraite n'étoit pas moins hazardeuse, parcequ'il ne connoissoit pas assez le pays : il craignoit d'intimider ses troupes, & de les mettre en désordre : il prit le parti de rester où il étoit, dans l'esperance de donner par là à ses troupes dispersées le tems de le rejoindre. A la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joye qu'il pouvoit occuper un poste très-avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en passant un défilé fort étroit.

Il mit derriere ce défilé sa petite armée en bataille, ayant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui proposerent de poster le long du bois des petits partis d'Infanterie, pour mieux défendre les passages. Il ne suivit point cet avis ; parceque, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuse que la sienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chasser du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la secourir, & l'auroit si fort engagé qu'il n'auroit pû éviter la défaite entiere de ses troupes. Il jugea plus à propos de laisser le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mousquet entre le bois & le défilé ; & dans cette situation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de si justes mesures, n'osa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, se contentant de s'observer & de se canonner, jusqu'à ce que M. de Turenne feignant de se retirer, l'ennemi crut trouver l'occasion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt escadrons l'avoient déja passé, quand M. de Turenne faisant volte face, marcha à eux, & les obligea de se retirer avec d'autant plus de désordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entierement taillés en piéces ; & comme le gros de leur armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'armée du Roi reprenant son premier poste fit avec son canon une terrible exécution sur les ennemis, qui étoient en foule l'un dessus l'autre : cette canonade dura tout le reste du jour.

AN. 1652. Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arriverent enfin sur le soir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en présence des ennemis, & la partie ne fut plus si inégale. On ne sçait point qui se retira le premier ; quoiqu'il en soit, M. de Turenne dans cette action importante sauva par sa conduite & par sa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de ressource si cette armée eût été défaite, & qui au moins auroit souffert des secousses dont il se seroit difficilement relevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'armée pour aller à Paris, où il fut reçû avec de grands applaudissemens, son parti exagerant ses avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son absence préjudicia beaucoup aux interêts de la caballe ; il ne resta personne pour commander l'armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orleans, & M. de Clinchamps les Espagnols : quoiqu'ils eussent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit assez de tête pour conduire une armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorsqu'on ne reconnoît point un Chef auquel toutes les troupes obéissent ; quoique l'interêt fut commun, les vûës étoient différentes, & la jalousie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette méfintelligence : quoique les armées ne fussent point à une grande distance l'une de l'autre, il sçut amuser les ennemis, & regler ses mouvemens si à propos, que faisant de grandes marches de concert avec la Cour, il se glissa adroitement entr'eux & Paris ; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, sa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatrième Avril que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été résolu ; les personnes les plus considérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis : mais soit que la Cour manquât de résolution, soit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effrayer, prévalussent, elle resta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'armée, où le Duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours se passerent sans qu'il arrivât rien d'important : les partis qu'on envoyoit vers Etampes amenoient souvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des prisonniers, qui rapporterent que toute l'armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dans le Fauxbourg. Mademoiselle envoya un Trompette à M. de Turenne, lui demander un passeport pour aller à Paris : elle venoit d'Orleans, que sa présence & son crédit avoient

fait

fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris sans passer au travers des deux armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le passeport sans la permission de la Cour, où il dépêcha un Exprès ; mais avant son retour, ayant considéré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princesse lui faisoit, & sçachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoya le passeport. On sçut par des partis que les ennemis n'avoient point été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisième de Mai ; que le lendemain elle partiroit pour Paris ; que les ennemis n'allant au fourage que le quatrième, ils seroient obligés d'en faire un grand, après l'avoir différé si long-tems ; que comme la plûpart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourage se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances ayant été bien considerées, il résolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'armée : on ne laissa dans Châtres que cent chevaux & un Regiment d'Infanterie pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'armée fut en mouvement : on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre : le dessein étoit de se poster entre l'armée ennemie & Orleans, pour couper les fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là. AN. 1652.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil ; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. Il fallut faire un petit circuit pour se mettre entre Etampes & Orleans ; & l'armée y étant arrivée, commençoit à se mettre en bataille, lorsque des coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapporterent que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient à une lieuë de-là leur armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussi-tôt le parti de marcher à eux, dans la résolution de les combattre ; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur l'armée du Roi, dont la marche leur avoit été jusques-là inconnuë, ils commencerent à se retirer dans la ville : on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'esperance de charger leur arriere-garde avant qu'elle pût être à couvert ; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de suivre avec toute la diligence possible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent sortir leur armée pour la faire voir en bataille à Mademoiselle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'armée du

AN. 1652. Roi, ils lui demanderent son avis ; elle répondit, qu'ils eussent à suivre les ordres de M. le Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & se mit aussitôt en chemin. Ils firent rentrer l'armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-dessus de la ville, les ennemis étoient en sûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution d'attaquer les fauxbourgs : on envoya ordre à l'Infanterie de s'y disposer en marchant, & de faire ses détachemens.

Etampes est située dans un fond ; une petite riviere coule le long de ses murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil ; le côté de la Ville & du fauxbourg qui est sur la droite en venant de Châtres, est commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine se peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui se voyent ; les murailles sont flanquées de petites tours, qui ne sont point à l'épreuve du canon ; elles ne sont entourées que d'un fossé sec du côté de Châtres ; le fauxbourg vers Orleans est environné de la riviere & d'un ruisseau qui se joignent à la porte d'Orleans, par laquelle seule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf Régimens d'Infanterie, entr'autres ceux de Condé, de Conti & de Bourgogne ; les troupes auxiliaires des Pays-bas ; sçavoir, Berlo, Pleur, Vange, la Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruisseau, qui couvroit tout un côté, à la réserve d'un petit espace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne.

L'Infanterie de l'armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant ; elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit son attaque du côté du ruisseau : elle marcha jusqu'au bord, essuyant le feu des ennemis ; mais des Officiers l'ayant sondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit crû, on se retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, Lieutenant Colonel du Régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défenduë que d'une ligne, fut emportée sans beaucoup de résistance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conséquence ; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la ruë, vis-à-vis

la porte : M. de Turenne fit entrer par là toute son Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt ; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aîle sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entiere dans le fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçû, ne fût allé les arrêter tous, à la réserve de deux ou trois des premiers escadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa Cavalerie étoit postée ; parcequ'il en avoit dans le fauxbourg plus que suffisamment pour soûtenir l'Infanterie ; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pû prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la Cavalerie qui étoit dehors ; car sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'armée du Roi. AN. 1652.

Cependant le Régiment de Picardie avec le reste de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même ; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne ayant achevé sa traverse contre la Ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le Régiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne ; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolât, ils disputerent opiniâtrement toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrieres aboutissoient à la ligne : ils y avoient fait des ouvertures pour passer six hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur résistance fut si vigoureuse, qu'ils chasserent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repousserent si loin & les mirent dans un si grand désordre, que sans le Régiment de Turenne qui arrêta leur impétuosité, & donna le tems aux autres de se rallier, on couroit risque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner ; mais l'effort des ennemis ayant été soûtenu, on les poussa derechef de muraille en muraille, jusqu'à la derniere, où reprenant vigueur, ils repousserent une seconde fois les attaquans dans un enclos voisin, & en firent un grand carnage.

On les avoit poursuivi la derniere fois avec trop d'ardeur & si peu d'ordre, que les Cavaliers & les Fantassins étoient pesle-mesle. Les ennemis ne pousserent pas plus loin leur avantage ; ils se contenterent d'avoir conservé leur derniere muraille, pendant que les attaquans se rallierent à l'a-

AN. 1652. bri de celle qui étoit la plus proche ; de sorte qu'il resta un enclos entre deux : on se contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck qui étoit présent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été soûtenu : il sortit de son rang la pique à la main ; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'exposa à tout le feu des attaquans ; mais n'étant suivi de personne, il fut contraint de se retirer. Il fit jusqu'à trois fois cette dangereuse manœuvre, sans recevoir la moindre blessure ; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la breche ou à l'ouverture, qui étoit défenduë par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, sortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient ; & à la vûë des ennemis s'avança jusques contre celle qu'ils défendoient : il fut suivi d'autant des siens qui pûrent se mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis : il se fit là une maniere de combat singuliere ; la muraille étant bâtie de grosses pierres, on se les rouloit les uns sur les autres ; & elle commençoit à diminuer considérablement, lorsque les troupes du Roi ayant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira sur eux si à propos, que se voyant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnerent leur derniere muraille, & se retirerent dans une Eglise voisine, où le Régiment de Picardie avoit aussi poussé ceux qu'il avoit attaqués ; ils ne pouvoient pas s'y defendre, & demanderent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie passa le ruisseau, & se sauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furstemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques sorties pour forcer la barricade, & pousserent si vivement les troupes du Roi, que si M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les soûtenir avec un escadron de sa Cavalerie jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, la barricade couroit grand risque d'être emportée. Tout dépendoit de ce poste, dont la perte auroit entraîné la défaite entiere des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg ; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos, les munitions qu'il fit distribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres sorties, où ils furent repoussés avec perte.

AN. 1652.

Des neuf Régimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ce fauxbourg, à peine ſe ſauva-t'il un homme : il y en eut neuf cens de tués, & dix-ſept cens priſonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol, Maréchal de Camp, Montal qui commandoit le Régiment de Condé, Dumont, Major du même Régiment, que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit diſtingué avec tant de bravoure à l'attaque de la derniere muraille ; le Baron de Berlo, Maréchal de bataille, Vange, Pleur, la Motte. L'armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes, parmi leſquels il n'y eut perſonne de remarque : le jeune Comte de Quincé reçut un coup de mouſquet au travers du corps, & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guérirent tous deux.

Cette action fut également hardie & heureuſe ; les Généraux ne l'auroient point entrepriſe s'ils euſſent connu la foibleſſe de leur Infanterie, qui ne montoit pas à deux mille hommes, au lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille ; la marche s'étant faite ſoudainement & dans l'obſcurité, tous les Soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infanterie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, ſans la Cavalerie ; mais le déſordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant ſur la hauteur, la confuſion avec laquelle ils ſe retirerent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement eſt diviſé, déterminerent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs ſur les fautes de l'armée du Roi, ils euſſent pû profiter d'une belle occaſion de la défaire dans ſa retraite. M. d'Hocquincourt ſans ſe mettre en peine ſi M. de Turenne le ſuivoit avec l'arriere-garde, qu'il fut long-tems à raſſembler, à cauſe du grand nombre de Soldats qui s'amuſoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, ſans faire aucune alte, droit à Etrechi : les ennemis pouvoient, ſortant par la porte de Paris, ſe mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux ; mais ils ſe contenterent d'attaquer l'arriere-garde, comme elle ſe retiroit du côté de la barricade, & la preſſerent ſi vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en perſonne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant ſur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie ; à quoi il répondit, en hauſſant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier : le danger étoit d'autant plus grand qu'on avoit l'embarras des priſonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence poſſible ; & la crainte ne ceſſa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain toute l'armée retourna à Châtres.

AN. 1652. Ce succès releva considérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient à manquer de fourages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entierement consommés, il fallut que l'armée marchât à Palaiseau, où elle resta jusqu'au vingt-six, qu'elle vint camper près d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une lieuë d'Etampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mousquet de la Place, sur la croupe de la montagne : aussi-tôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes sorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une desquelles ils couperent environ cent travailleurs avant que la garde pût être à cheval ; mais ils furent vigoureusement repoussés par le Marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain les lignes furent presque achevées : elles ne pûrent être que médiocres, à cause de la qualité du terrain fort pierreux, & du manque d'outils & de bois, n'y en ayant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruines du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils sçûrent qu'on retournoit les attaquer. L'armée étoit campée plus près de la Place que la portée du canon, qui n'incommodoit point, parcequ'elle est dans un fond ; mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée, dont on a déja parlé, tout ce qui se passoit dans le Camp ; ce qui leur étoit fort avantageux. On dressa un pont sur la riviere, pour les empêcher d'aller au fourage ; & on se disposoit à en faire plusieurs autres, qui les auroient resserrés & affamés en peu de tems, lorsque le Duc de Lorraine vint rompre toutes ces mesures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des assurances si positives de demeurer attaché à ses interêts, qu'il envoya ordre au Maréchal de la Ferté, Gouverneur de la Lorraine, de permettre au Duc de rassembler ses troupes, qui étoient dispersées ; mais elles ne furent pas plutôt en Corps, qu'il marcha droit en France, & se déclara pour les Princes, avec lesquels il avoit traitté secretement dans le même tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne à changer de dessein, & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promtement, le Duc de Lorraine viendroit la secourir. On travailla dans cette vûë avec toute la diligence possible à élever les batteries, les unes sur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orleans, qu'on battit, & en même-tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans le dessein d'insulter un ouvrage avancé, que les ennemis y avoient fait un peu

plus près de la porte que de la tour. La nuit M. de Gadagne avec mille hommes commandés, y donna l'attaque; & après quelque réſiſtance s'en rendit maître ſans perte conſidérable, quoique les murailles de la Place ne fuſſent qu'à la portée du piſtolet. On avoit fait ſortir du Camp de la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fut ſurpris par derriere : on la fit rentrer à la pointe du jour; mais auſſi-tôt que le ſoleil fut levé, les ennemis ſortirent le long du foſſé pour attaquer l'ouvrage par derriere, pendant que de la Place on l'attaquoit de front : quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chaſſé, & ne fit ſa retraite qu'avec beaucoup de peine le long du foſſé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orleans : on le crut perdu, parcequ'il ne revint pas d'abord avec ſes gens; auſſi n'échapa-t'il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de mouſquetaires, qui ne l'abandonnerent point, & l'aiderent avec beaucoup de bravoure à ſe dégager. Il ne fut point bleſſé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans ſon buffle, dont la bonté le préſerva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, ayant été toute la nuit dans les lignes : dès qu'il entendit l'allarme, il fit marcher toute l'Infanterie de ſon quartier; & ſon Régiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage : ce Régiment marcha auſſi-tôt à la vûë des deux armées; & ſans qu'on fit la moindre diverſion, ni qu'on tirât un ſeul coup de canon pour favoriſer l'attaque, il avança précedé de quelques Soldats commandés de ceux qui avoient été chaſſés de l'ouvrage; mais un Capitaine de Picardie qui les conduiſoit ayant été tué, ils s'enfuirent, & entraînerent avec eux une partie des mouſquetaires de la gauche du Régiment. Cet accident ne fut point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allerent à la tête de leurs Soldats ſans tirer un coup, juſqu'à ce qu'ils arriverent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mouſqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargerent l'ennemi avec tant de réſolution & de bravoure, qu'ils emporterent l'ouvrage, & s'y logerent : ils ne perdirent qu'un Capitaine de leur Régiment, un ou deux Officiers ſubalternes & peu de Soldats, quoiqu'ils euſſent long-tems eſſuyé le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer juſte, puiſque pendant toute cette action on ne tira pas un ſeul coup de canon ni de mouſquet du côté de l'armée du Roi.

AN. 1652.

AN. 1652. Tous ceux qui furent témoins de cette action avoüerent qu'ils n'en avoient jamais vû une plus hardie & plus chaude : M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus experimentés crurent qu'il auroit été impoſſible de pouſſer ſi loin la bravoure, ſi les drapeaux n'avoient toûjours été devant les yeux des Soldats ; & ce fut en partie ce qui enſuite détermina les Régimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps auſſi bien que les autres ayant juſques-là affecté une gloire mal entenduë d'avoir leurs drapeaux ſi déchirés, que le plus ſouvent il ne reſtoit que le bâton. Le Régiment de Turenne étoit le ſeul qui en avoit alors de plus entiers, ſans excepter les Gardes Françoiſes ; car il n'y avoit point de Suiſſes dans cette armée.

Il ſembloit après cette affaire qu'on dût être en repos le reſte de cette journée ; mais les ennemis ſe ſouvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en conſidérant l'importance, réſolurent de l'attaquer une ſeconde fois, & d'inſulter en même-tems les lignes. L'après-midi ſur les trois heures, ils ſortirent avec vingt eſcadrons & cinq bataillons. M. de Turenne qui heureuſement ſe trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs poſtes, & envoya ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre : cependant pour gagner du tems, il fit ſortir des lignes trois eſcadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le premier Corps des ennemis qui approchoit ; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté, juſqu'à ce que ne pouvant plus ſoûtenir une partie ſi inégale, il fut pouſſé juſques dans les lignes mêmes dont le foſſé étoit ſi peu conſidérable, que des Cavaliers qui ne pûrent point entrer par l'avenuë, ſauterent par deſſus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tomberent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut bleſſé au bras droit en faiſant ferme dans l'avenuë, à laquelle il n'y avoit point de barriere, parcequ'il ne s'étoit pas trouvé aſſez de bois dans le pays pour en faire une. M. de Turenne dans le tems qu'il fit ſortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux eſcadrons qui lui reſtoient vers l'avenuë, croyant que l'ennemi y feroit ſes principaux efforts. Les choſes ſe trouverent dans un triſte état ; il ne venoit point de troupes au ſecours ; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & pluſieurs eſcadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du piſtolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demie portée du mouſquet. Il n'y avoit dans les lignes pour ſe défendre que deux eſcadrons de Cavalerie, quelques ſentinelles d'eſpace en eſpace, qui au lieu d'incommoder les ennemis, faiſoient voir beaucoup de foibleſſe : il n'y avoit point de canoniers aux batte-

ries,

ries, & point d'eſpérance d'aucun renfort conſidérable d'Infanterie qui pût arriver dans une néceſſité ſi preſſante, la plupart ayant été envoyée au fauxbourg d'Orleans à cauſe de l'action du matin. On ſe croyoit enfin ſi près d'être attaqué, que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'amble, ne crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ſes armes, qu'il ſe fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mouſquetaires du Régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramaſſer au Camp. M. de Turenne leur recommanda ſans s'amuſer à tirer tous enſemble, de bien ajuſter leurs coups; ce qu'ils firent ſi à propos, que jamais un ſi petit nombre de Soldats n'a fait tant d'exécution: ils jetterent bas à la premiere décharge tant d'Officiers & de Cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers eſcadrons qu'ils jugerent à propos de s'éloigner. Ils tirerent enſuite ſur l'Infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit juſqu'à la tête, dont l'abri lui parut ſi agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle ſe contenta de faire grand feu ſur les lignes, juſqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au ſecours des lignes, les ennemis ſongerent à ſe retirer. AN. 1652.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car ayant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de ſe préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au ſervice du Roi de France, ayant été averti dans ſon quartier de ce qui ſe paſſoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville: il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage: quoiqu'il n'eût que quatre eſcadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea ſi bruſquement, que les ayant arrêtés, il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir ſeconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une ſeconde fois, & forcés de ſe retirer en grand déſordre; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangereux de les pouſſer trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis ſe retirant, pluſieurs Officiers preſſerent M. de Turenne de les pourſuivre, auſquels il répondit que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'expoſeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de ſe retirer en déſordre.

Les ennemis furent ſi maltraités dans cette entrepriſe, où ils perdirent

AN. 1652. beaucoup de monde & plus de ſoixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de ſe commettre davantage. On les preſſa vivement du côté de la porte d'Orleans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris ; & le mineur étoit déja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence poſſible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de batteaux un peu au-deſſus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le ſiége, pour ne pas s'expoſer à être enfermé entre deux armées ennemies : on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville ; mais on étoit ſi mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de caroſſe qui s'y trouverent, juſqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il fallut attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le ſept Juin, l'armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé : M. de Navailles qui y commandoit, fit ſa retraite en bon ordre ; quoique l'ennemi le preſſât aſſez vivement. Enſuite l'armée ſe mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes : pendant que la premiere ligne faiſoit alte, la ſeconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faiſoit volte face vers la Ville ; enſuite la premiere s'ébranloit, & marchoit à petit pas, juſqu'à ce qu'elle eût gagné les intervales de la ſeconde ligne, & continuant juſqu'à ce qu'elle fut arrivée par delà à la diſtance de cinq cens pas, elle faiſoit alte & volte face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la ſeconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette maniere l'armée ſe retira l'eſpace d'une lieuë, & le ſpectacle en étoit fort beau. Les ennemis ſuivirent la premiere ligne dans ſon premier mouvement, eſcarmouchant en grand nombre ; mais enſuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'armée étant arrivée à Etrechi y reſta deux ou trois jours ; elle fut camper enſuite à Itterville près de Corbeil, & de-là à Balancourt, où M. de Turenne ayant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. Georges, il marcha promptement, dans le deſſein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laiſſés dans Etampes. Le quatorze l'armée paſſa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle ſurprit l'ennemi lorſqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut ſur les deux heures après-midi qu'on ſe trouva en préſence ; mais on ne put point combattre, parcequ'il ſe trouva un ruiſſeau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine : on le cotoya ſans perdre de tems, juſqu'à ce qu'on trouvât un paſſage. L'ar-

mée marcha toute la nuit, & laiſſant les forêts ſur la gauche, l'avant- AN. 1652.
garde arriva à la pointe du jour à Gros bois. Beaujeu qui étoit employé par le Cardinal auprès du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propoſitions de ſa part, dont la principale & la plus preſſante étoit qu'il n'avançât point; mais il ne ſe laiſſa point ſurprendre à ſes artifices: il continua ſa marche; & ayant appris que le Roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit ſur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi ſon frere lui avoit fait dire qu'il ſeroit bien aiſe de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour ſon retour.

Ce qui cauſa la venuë du Roi d'Angleterre à l'armée du Duc de Lorraine, fut la priere qu'il fit à Sa Majeſté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du traitté qui étoit ſur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à ſon armée, pour après l'affaire conſommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre ayant reçû à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faiſoit ces propoſitions, fut immédiatement les communiquer à la Reine ſa mere, qui étoit à Chaillot: comme elle connoiſſoit que ce Duc agiſſoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fût ſa caution; mais la paſſion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être ſi avantageuſe à la Cour, le détermina par deſſus toute autre conſidération. Il partit dans le même inſtant, prenant dans ſon caroſſe les Lords Rocheſter, Jermin & Croſts: il apprit en arrivant à Charenton, que les deux armées étoient en préſence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de ſe hâter. En arrivant à Villeneuve S. Georges, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cauſe du voiſinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoyés avec les propoſitions: cependant dans l'incertitude du ſuccès du traitté, M. de Lorraine ſe prépara au combat; il ſe poſta avec tout l'avantage que le terrain pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq redoutes, pour couvrir le front de ſon armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de ſon Infanterie dans les cinq redoutes, & le reſte en réſerve derriere celle du milieu en un gros bataillon; la plupart de ſon canon étoit

AN. 1652. sur une hauteur au-dessus de la Ville, proche d'une Justice ; sa Cavalerie étoit sur deux lignes derriere les redoutes : il avoit un grand bois à sa droite, la Ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parcequ'il y avoit une hauteur fort escarpée : dans cette situation où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté, il attendit le combat ou la conclusion du traitté.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. Georges fut trouver le Roi son frere, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réussir le traitté, de maniere qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux armées en vinssent aux mains ; il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur ; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son traitté avec la France ; il lui avoit des obligations particulieres, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit ; d'un autre côté, il étoit sous la protection du Roi de France, & dans ses Etats ; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour subsister ; mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il sembleroit soûtenir la rebellion contre un Roi légitime, & pour cette même raison il n'y demeuroit qu'avec une extrême répugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde : cependant il ne voyoit point comment il se pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle proposition il apportoit ; le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine ; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même-tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes ; qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exécution, & que sans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi qui sçavoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais signer des conditions si dures : le Duc d'Yorck répliqua que M. de Turenne n'en démordroit assurément pas. Dans le même-tems M. de Lorraine entra dans la chambre ; le Duc d'Yorck lui présenta aussi-tôt le projet du traitté ; il le reçut d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup : il consentit d'abord au premier

article, & envoya sur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du pont ; mais pour les autres il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soûmettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaittoit qu'il portât cette réponse ; il répondit qu'il n'en pouvoit point donner d'autre ; & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin, pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables. AN. 1652.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouverent à une lieuë des Lorrains son armée, qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'obmit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroissoit trop rude dans ses propositions ; mais il n'en voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le résultat de sa tentative. Il pria instamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'esperance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale ; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il sçavoit que l'armée d'Etampes le suivoit de si près ; qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la riviere ; qu'ainsi il ne doutoit point que les armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour : il ajoûta en souriant que sa présence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit ; & l'armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts : le Vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toujours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoyées, & ajoûta qu'il étoit persuadé qu'elle s'interessoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux ; c'est pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoyer pour la derniere fois à M. de Lorraine ; il y consentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la Justice, où il avoit fait dresser des batteries. Ce Prince ayant lû le papier qu'il lui présenta, cria à ses

AN. 1652. canoniers de tirer ; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéïr. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oseroient point, & lui répeta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit signer, ou qu'il alloit être attaqué dans l'instant ; sur quoi M. de Lorraine signa enfin le traitté, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut fit faire alte à son armée, envoya demander des ôtages, & que le Duc fit marcher ses troupes : il donna M. de Ligneville & M. Dagecourt, son Capitaine des Gardes, pour garans de l'exécution du traitté, qui devoient être rendus aussi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de suivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils seroient sortis des terres de France.

Le Roi d'Angleterre après la ratification du traitté, fut voir l'armée de M. de Turenne, alla ensuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti que les deux Généraux se rencontrerent ; après quelques complimens réciproquement froids, ils se séparerent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher son armée, pendant que celle de M. de Turenne resta en bataille : les Lorrains entrerent à sa vûë dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la discretion des François ; mais M. de Turenne étoit plus religieux observateur de sa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle ayant été informée de ce qui venoit de se passer, marcha à Paris.

M. de Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. Georges ; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il passa la Marne le premier de Juillet, & fut camper à la Chevrette, à une lieuë de S. Denis, où étoit la Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'armée à Gorges avec trois ou quatre Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall ; il avoit amené ces troupes de Lorraine.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. Georges avec cinq cens Parisiens à cheval, auxquels par le traitté il étoit permis de se retirer ; mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne se crut point en sûreté ; & ne voulant point faire épreuve de la generosité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le Duc de Lorraine avoit signé le traitté. Si Sa

Majeſté y contribua, comme il étoit de ſon interêt, il n'en fut pas originalement la cauſe, puiſque M. de Lorraine le pria inſtamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impreſſion ſur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oſerent pendant pluſieurs jours ſortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque inſulte, ou au moins quelques injures; & l'animoſité du peuple augmenta à un point que leurs Majeſtés furent contraintes de quitter la Ville ſecretement, & de ſe retirer à S. Germain juſqu'à ce qu'elle fut appaiſée. AN. 1652.

L'armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'armée du Roi, après avoir manqué ſa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derriere la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis ſur les bras, réſolut de les attaquer par tout, & fit travailler à un pont de batteaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y eſt fort large, il fallut du tems pour le faire; & pour empêcher que les ennemis n'interrompiſſent l'ouvrage, les deux Régimens d'Infanterie de M. de la Ferté furent poſtés dans une iſle, à la pointe de laquelle on vouloit paſſer. Les ennemis n'oſerent rien entreprendre; l'armée du Roi avoit l'avantage du terrain de ſon côté, qui étoit plus élevé que l'autre; ils ne s'oppoſerent ni à la conſtruction du pont ni au paſſage: il eſt vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement comme s'ils euſſent eu quelque deſſein; ils logerent environ cent Soldats derriere un petit rideau, & firent avancer quelques eſcadrons pour les ſoûtenir; mais le canon les fit éloigner bien vîte: les Soldats ſe croyant en ſûreté reſterent dans leur poſte, d'où ils faiſoient feu ſur les travailleurs. La Fitte Major du Régiment de Cavalerie de la Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond; & l'ayant paſſé à la nâge avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent Fantaſſins, en tailla la plupart en piéces, embarqua dans un batteau le reſte qu'il avoit fait priſonniers, & repaſſa ſans perdre un homme, avant que les eſcadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une diſtance conſidérable, puſſent venir au ſecours de leurs gens. Depuis cette tentative ils ne jugerent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit paſſer dans l'iſle un renfort d'Infanterie, avec quelques piéces de campagne. M. le Prince deſeſperant d'empêcher le paſſage à l'armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, réſolut de marcher à Charenton, & de s'y poſter derriere la Marne: pendant que ſa Cavalerie paſſoit ſur le pont de S. Cloud, ſon Infanterie paſſa

AN. 1652. sur un pont de batteaux qu'il avoit fait construire pour faire plus de diligence : il marcha au travers du bois de Boulogne ; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Parisiens lui refuserent passage ; il fut obligé de marcher autour de la Ville, comme il se l'étoit proposé, s'il ne pouvoit point passer au travers.

M. de Turenne ayant été promptement informé de toutes choses par un Exprès que les amis du Roi envoyerent de Paris, & qu'ils firent descendre dans un panier de dessus les murailles, parceque les portes étoient fermées ; il fit marcher l'armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut résolu, que l'armée continueroit de marcher avec toute la diligence possible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'isle, le moindre délai pouvant faire perdre une si belle occasion. En arrivant à la Chapelle, on découvrit l'arriere-garde des ennemis : M. de Turenne s'avança pour les reconnoître ; & trouvant que pour favoriser leur retraite, ils avoient posté de l'Infanterie dans les moulins & dans de petites maisons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mousquetaires, qui les chasserent dans le moment, & donnerent lieu à la Cavalerie de charger leur arriere-garde dans la ruë même ; elle se défendit d'abord avec assez de résolution ; mais elle fut enfin mise en déroute ; la plupart des Officiers furent tués ou prisonniers, entr'autres Desmarais, Maréchal de Camp, qui avoit reçû quelques blessures, & le Comte de Choiseüil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut si peu considérable du côté de l'armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps.

Après l'heureux succés de cette premiere attaque, on poussa les ennemis si vivement, qu'ayant atteint le reste de leur arriere-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en piéces avant qu'ils pussent rejoindre le Corps de leur armée qui se retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince de Condé se trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le poussoit : ce fut pour lui un grand bonheur dans une si grande extrémité, de trouver si à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre sûreté ; sans quoi son armée étoit perduë sans ressource. Il n'eut

que

que le tems de poſter ſes troupes, tant il étoit ſuivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la ruë qui s'étoient trouvées toutes faites ; & l'infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loiſir aux ennemis de ſe mettre en bataille dans la grande ruë. AN. 1652.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arriverent dans cet entretems ſur la hauteur de Charonne, d'où comme d'un amphiteatre, ils furent les ſpectateurs de la ſuite de cette ſcene ſanglante. Auſſi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoyerent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fuſſent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choſes néceſſaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de ſe donner patience, repréſentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, ſi les Pariſiens, dont on croyoit être aſſuré, ne lui ouvroient leurs portes ; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas aſſez au Prince de Condé pour ſe fortifier davantage ; qu'il étoit dangereux en attaquant ſans les choſes néceſſaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entrepriſe immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres inſtrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder long-tems, ſeroient arrivés ; mais l'impatience de la Cour l'emporta ſur toutes ces raiſons : M. de Boüillon même, qui avoit nouvellement fait ſa paix avec le Cardinal, preſſa M. de Turenne ſon frere plus que perſonne, ſon ſentiment étant qu'il valoit mieux ſuivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'expoſer à la cenſure de certains courtiſans, capables de jetter dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qu'il voulût épargner le Prince, quelque irréconciliables qu'ils fuſſent dans le fond, après ce qui s'étoit paſſé. M. de Turenne n'étoit pas encore aſſez bien dans l'eſprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquiſe depuis, pour oſer refuſer d'obéïr à des ordres qui n'étoient point de ſon goût, & il ne ſe fioit pas encore ſur ſa capacité & ſon expérience autant comme il fit dans la ſuite en pluſieurs occaſions.

Les Gardes Françoiſes & le Régiment de la Marine, ſoûtenus des Gendarmes du Roi & des Chevau-legers, attaquerent à la droite de tout la barricade d'une ruë qui aboutiſſoit à la grande ruë du fauxbourg, où eſt le marché : le ſuccès répondit à la bravoure des attaquans ; quoique les murailles fuſſent bordées à droite & à gauche, & les maiſons remplies de Soldats, on emporta la barricade, & on chaſſoit les ennemis de maiſon en maiſon, lorſque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui

AN. 1652. commandoit les Gendarmes & les Chevau-legers, rendit ce premier avantage inutile : il voulut partager la gloire de l'Infanterie ; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reſte, il paſſa avec précipitation dans cette ruë au travers des Soldats, ſans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénetra en pouſſant les fuyards preſque juſqu'au marché, où M. le Prince étoit en perſonne, qui remarquant la faute qu'avoit commiſe cette Cavalerie, ſe mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui ſe trouvoient auprès de lui, la chargea ſi bruſquement qu'elle ſe mit en déſordre, ſe renverſa ſur l'Infanterie, & eſſuya tout le feu que les ennemis faiſoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les premieres maiſons voyant ce déſordre, les abandonnerent ; & les ennemis reprenant courage, les pourſuivirent juſqu'à la premiere barricade, que la préſence de M. de Turenne empêcha d'être repriſe, comme l'avoient été toutes les autres.

S. Maigrin ne fut pas le ſeul qui paya par ſa mort la peine de ſa temerité ; le Marquis de Nantoüillet & pluſieurs perſonnes de qualité y furent auſſi tués ſur la place ; beaucoup d'autres moururent enſuite de leurs bleſſures, entre leſquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enſeigne des Gardes de la Reine. Les deux Régimens d'Infanterie avoient été ſi mal menés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardaſſent la premiere barricade qu'ils avoient priſe.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maiſons & jardins que l'ennemi occupoit ſur la gauche ; les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne compoſoient qu'un bataillon, inſulterent un peu plus loin, encore ſur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutiſſoit à la grande ruë ; & ſur la gauche de tout, le reſte de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, conſiſtant dans les Régimens de Picardie, Pleſſis-Praſlin, Douglas & Bellecenſe, attaqua la barricade qui étoit du côté de la riviere proche le jardin de Ramboüillet.

Les ennemis furent d'abord chaſſés de pluſieurs poſtes par le Régiment de Turenne ; mais le mauvais ſuccès de la droite l'empêcha de pouſſer plus loin, & il ſe contenta de conſerver ce qu'il avoit gagné. Un eſcadron compoſé des Régimens de Clare & de Richelieu, qui devoit le ſoûtenir, ſurpris d'une grêle de mouſqueterie des ennemis, qui d'une muraille voiſine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, ſe mit en déſordre & prit la fuite ; mais les Officiers courant après les fuyards, les arrê-

terent, & en un moment les firent retourner à leur poſte en bon ordre, où ils ſe comporterent pendant tout le reſte de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très-rarement que des troupes qui ont été une fois ſaiſies de peur faſſent bonne figure le reſte de la journée. Cet eſcadron fut ſi maltraité, qu'il n'y eut pas un Capitaine qui ne fut tué ou bleſſé ; du Régiment de Richelieu il ne reſta en vie que la Loge, Capitaine Lieutenant, bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du corps dont il guérit. AN. 1652.

Les Régimens d'Uxelles & de Carignan donnerent de leur côté à peu près dans le même tems que ſe faiſoient les autres attaques : les deux Lieutenans Colonels furent tués d'abord ; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faiſoit ſur eux ; ils ſe mirent dans les intervales des trous au travers deſquels les ennemis tiroient : il ſe renouvella dans cet endroit un combat à peu près ſemblable à celui de la derniere muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes ; les mouſquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution, on ſe rouloit les pierres l'un ſur l'autre, on tiroit les piſtolets, & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'inſtrumens à démolir la muraille fut cauſe que cette manœuvre dura long-tems. Cependant la Cavalerie qui ſoûtenoit cette attaque ſe tint vis-à-vis de la grande ruë, hors de la portée du mouſquet, pour empêcher que les ennemis ne fortifiſent de la barricade qu'ils y avoient, pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille, & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade ; parcequ'étant défenduë par les maiſons voiſines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chaſſés de ces maiſons.

M. de Navailles de ſon côté emporta la barricade qui lui étoit oppoſée ; il n'y trouva pas beaucoup de réſiſtance, & délogea les ennemis des maiſons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir ſans pouſſer plus avant ; parce qu'on trouva que les ennemis avoient poſté à l'oppoſite, dans une Place aſſez large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derriere des jardins & des maiſons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugerent auſſi qu'il y auroit eu de la temerité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de ſe retirer derriere les maiſons & les jardins que leur Infanterie occupoit ; mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, paſſa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller

AN. 1652. pourſuivre ; ils firent dans le même-tems volte face ; & ſçachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargerent avant qu'il pût eſcadronner, lorſqu'il n'avoit que la moitié de ſon monde paſſé, le battirent, le firent priſonnier, lui tuerent pluſieurs Officiers & Cavaliers ; & après avoir pourſuivi le reſte juſqu'à la barricade, ils ſe retirerent au grand trot, eſſuyant un aſſez grand feu de l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maiſons.

Le canon & l'Infanterie de M. de la Ferté arriverent à peu près dans ce tems-là : les deux Régimens eurent ordre auſſi-tôt de relever les Gardes Françoiſes & la Marine qui avoient été ſi maltraités, & de garder les poſtes qu'on avoit gagnés de ce côté-là : le canon dont il n'y avoit que ſix piéces fut conduit aux moulins qui étoient un peu plus près que la portée du mouſquet de l'entrée de la grande ruë, où on commença à tirer avec beaucoup de ſuccès ſur les Soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui diſparurent en un inſtant ; enſuite on battit les maiſons qui commandoient le paſſage à la barricade ; comme elles étoient legerement bâties, chaque boulet paſſoit au travers ; néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne pût alors les en déloger, & firent toûjours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonade on entendit ſubitement un grand bruit de mouſqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles ; M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât : jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occaſion. M. de Beaufort avoit employé preſque tout le matin à haranguer les Pariſiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ſes troupes : ſon éloquence ayant été inutile, il ſortit & ne put apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déja paſſé ; la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquelle M. le Prince & les perſonnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient ſignalés, ſans être animés d'une noble émulation ; il réſolut de faire quelque choſe d'auſſi remarquable, & propoſa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la derniere importance pour le parti. M. de Nemours accepta la propoſition, & on ſe mit auſſi-tôt en état de l'exécuter ; tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les ſuivirent : ils ſe mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marcherent avec beaucoup de réſolution & de

bravoure à la barricade : le Régiment de Picardie étoit posté derriere. Il y avoit une maison de chaque côté du passage par où les ennemis devoient venir ; le Régiment de du Plessis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre : ils ne laisserent pas de passer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent à la barricade ; mais ils y trouverent une si vigoureuse résistance, qu'ils ne pûrent s'en rendre maîtres ; ils furent repoussés avec grande perte : M. de Nemours y reçut plusieurs blessures, & eut un doigt emporté d'un coup de mousquet, ayant la main sur la barricade ; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle sortit au dessous de l'autre, & courut risque de les perdre tous deux ; M. de Guitaud reçut un coup de mousquet dans le corps. Il y eut plusieurs autres personnes de qualité blessées & tuées, dont les noms ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une avanture trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des diseurs de bonne avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au col ; ce qui est contre la coûtume de France, où on coupe la tête aux Gentilshommes qui y sont condamnés à mort : cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction, si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature, qui sont toûjours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet, & ayant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient, les Soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépoüiller ; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines, ne leur permettant point de le faire sans trop de danger, ils s'aviserent d'attacher au bout d'une pique une corde, & y faisant un nœud coulant, ils la lui passerent à l'entour de la tête, & l'attirerent à eux de cette maniere dans la maison comme il expiroit. AN. 1652.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé, & que le poste étoit en bon état ; il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toûjours bon dans les maisons à la gauche de la barricade, à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maisons par derriere ; comme toute l'Infanterie étoit employée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux Cavaliers, qui insulterent les maisons si à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient

An. 1652. si long-tems défendus, il n'y eut pas un qui ne fut tué ou pris.

Au même moment que les Cavaliers commencerent cette attaque, les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toûjours combattu contre la muraille des jardins d'une maniere si bizarre, commencerent à se rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis sans autre secours que celui des mains, qu'il avoit fallu faire suppléer au défaut de leviers & d'autres instrumens : sur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit dessein de les forcer par ces ouvertures, abandonnerent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un escadron pour les soûtenir : les attaquans s'en étant apperçû, firent un feu si violent, que la Cavalerie suivant l'exemple des Fantassins, se mit en fuite ; mais n'y ayant qu'un espace fort étroit pour se retirer, & chacun s'empressant à qui se sauveroit le premier, ils boucherent le passage, & y resterent du tems entassés confusément Cavalerie & Infanterie : on fit grand feu sur eux ; la muraille fut abattuë ; ils perdirent beaucoup de monde ; & ceux qui étoient postés à la grande barricade à l'entrée de la grande ruë, surpris de voir en même-tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faisoit sur eux des maisons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnerent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparerent. On ne jugea pas à propos de les poursuivre d'abord, parcequ'on avoit résolu de donner une attaque générale de tous côtés : on prépara toutes choses pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de respirer, & de se remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faisoit ce jour-là rendoit chaudes de toute maniere.

Tout étant disposé en bon ordre, & le signal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque ; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche : ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit résolu de prendre un peu sur la gauche du côté de la Bastille, & d'attaquer un endroit où il esperoit ne point trouver de fortes barricades ; mais comme on étoit près d'attaquer, la Bastille tira sur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de soupçonner, ce qui se trouva aussitôt après être véritable, que les Parisiens avoient ouvert leurs portes aux Princes ; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre ; ils se retirerent de leurs postes en bon ordre, ne

laiſſant à chacun que peu de Soldats, qui à meſure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour ſuivre leurs gens dans la Ville : on pourſuivit les derniers juſqu'aux portes ; & les Généraux ne voyant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laiſſé leurs bagages, pour rafraîchir les troupes, & on y fit conduire les bleſſés. AN. 1652.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat : on croit qu'outre les bleſſés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués ; outre les perſonnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eut pluſieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des bleſſés : le Comte d'Eſtrées, Maréchal de Camp ; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne ; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck ; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff ; le Chevalier de la Neuville, & pluſieurs autres, guérirent de leurs bleſſures. On a eſtimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués ſur la place, parmi leſquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité ; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarante, il n'y en eut aucun qui ne fut ou tué ou bleſſé.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un Soldat intrépide que dans cette occaſion ; jamais il ne s'étoit expoſé à de ſi grands périls ; & ce fut effectivement ſon courage qui ſauva dans les commencemens de l'action ſon armée d'une entiere défaite. Il a depuis avoüé au Duc d'Yorck qu'il ne s'étoit jamais trouvé ſi long-tems dans le danger : mais ce qui rendit ſa gloire plus éclatante, c'eſt qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, & qu'on peut avec juſtice comparer aux plus célebres qui l'ayent jamais précedé.

Ce qui détermina les Pariſiens à refuſer l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles ſe préſenterent à la porte de la Conférence, furent les raiſons ſuivantes, que les fidels ſujets du Roi firent répandre par toute la Ville ; que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on ſouhaittât ſa perte, il ſeroit indigne de la gloire dont ils ſe piquoient d'être bons François, de ſouffrir qu'une armée, compoſée en partie de troupes Eſpagnoles, entrât dans leurs murailles ; que ce ſeroit un ſpectacle odieux & capable d'exciter parmi le peuple une ſédition dangereuſe, que les croix de Bourgogne qu'on n'avoit coûtume de voir que dans Nôtre-Dame, fuſſent portées en triomphe au milieu de leur Ville ; qu'il ſembleroit qu'on ſe fût déja ſou-

AN. 1652.

mis au joug des Eſpagnols, quand on ne verroit par tout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le ſouvenir honteux de les y avoir ſouffert pendant la rebellion, déguiſée ſous le titre ſpécieux d'une ſainte ligue; qu'il étoit enfin contre l'interêt de cette Capitale d'y recevoir une armée, ſous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orleans croyant que tout fût perdu, avoit fait fermer ſon Palais, & tenoit derriere ſes jardins ſes caroſſes prêts pour ſe ſauver à Orleans; mais Mademoiſelle pleine de courage & de réſolution, conſidérant que la défaite de M. le Prince entraînoit la ruine de tout le parti, fut à l'Hôtel de Ville, & parla ſi vivement aux Magiſtrats qui y étoient aſſemblés, que ſes raiſons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit ſuivie, arracherent du Maréchal de l'Hôpital & du Prevôt des Marchands l'ordre à la Bourgeoiſie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laiſſer entrer dans la Ville l'armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter; & entrant enſuite dans la Baſtille, fit tirer ſur les troupes du Roi. Ce fut ainſi que le courage de cette Princeſſe ſauva le Prince de Condé & ſon armée.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand déſordre dans Paris, à l'occaſion d'un Conſeil qui ſe tint dans l'Hôtel de Ville, pour y faire déclarer le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Royaume; pour y conclure une union qui fut indiſſoluble, juſqu'à ce que le Cardinal fut banni de France; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital, & pour dépoſer le Fevre de ſa Charge de Prevôt des Marchands, & la donner à Brouſſel: mais ce qui devoit affermir la faction fut une des principales cauſes de ſa ruine. Il ſe leva tout d'un coup une émotion ſi violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'aſſemblée. Une multitude compoſée de perſonnes de toutes ſortes de conditions, vint avec impétuoſité dans la Place de Gréve, criant qu'ils vouloient que les affaires ſe terminaſſent au gré du Prince de Condé; qu'on leur livrât tous les partiſans du Cardinal Mazarin: comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils ſe mirent en devoir de forcer la Maiſon de Ville; & le Maréchal de l'Hôpital ſecondé de quelques perſonnes réſoluës, en ayant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient ſur tous ceux qui paroiſſoient aux fenêtres, en tuerent pluſieurs. D'autres appréhendant moins la

fureur

fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoyablement massacrés, sans distinction de parti ; il confondoit le Frondeur avec le Royaliste ; & par un juste jugement de Dieu, il en perit beaucoup plus des premiers que des derniers. AN. 1652.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir excité cette sédition, l'ont également désavoüée, se la rejettant les uns sur les autres ; & quoique le Prince de Condé ait toûjours soûtenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orleans capable d'y avoir eu aucune part. Ce désordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duel par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pû appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si longtems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Royaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années précedentes. Ils entrerent de bonne heure en campagne ; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les pousserent sans beaucoup de difficultés.

La Cour qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs délibérations sur un danger si pressant, il fut résolu vers le quinzième de Juillet, que la Cour & l'armée qui étoit trop foible pour résister à des forces si considérables, marcheroit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vinrent à S. Denis le même jour que cette résolution avoit été prise dans le Conseil. Avant que d'aller à la Cour, ils furent chez M. le Duc de Boüillon, pour apprendre de lui ce qui avoit été arrêté : il dit à M. de Turenne qu'il étoit d'opinion que la Cour ne pouvoit chercher son salut ailleurs qu'à Lyon ; que les raisons qui l'avoient déterminée à prendre ce parti, étoient qu'il n'y avoit point d'autre Ville où le Roi pût être en sûreté, puisque c'étoit la seule grande Ville qui voulût le recevoir ; que l'armée Espagnole, à laquelle on n'étoit pas en état de résister, venant en France, il étoit dangereux qu'elle n'enfermât la Cour & l'armée entr'elle & Paris ; que tant que la personne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout esperer, comme tout étoit à craindre si elle

AN. 1652. tomboit entre les mains des Princes ou des Eſpagnols ; que Lyon étoit l'endroit de la France d'où on pouvoit le mieux faire tête aux ennemis, puiſque tous les environs étoient dévoüés aux interêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet expédient dangereux ; il dit que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontiéres de Picardie, Champagne & Lorraine qui tenoient pour le Roi ; que ces Provinces ſe voyant abandonnées, chacune ne ſongeroit qu'à s'accommoder avec les Eſpagnols ou avec les Princes ; que les uns ou les autres auroient tout le tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit ; qu'il étoit extrémement dangereux qu'une pareille ſituation d'affaires n'inſpirât aux peuples des penſées de diviſer la France, au moins cette partie dont ils ſe trouveroient en poſſeſſion ; qu'après que les Princes ſe ſeroient ainſi établis, leurs forces augmentant en même-tems que leur réputation, la Cour perdroit l'un & l'autre, & ſeroit à la veille d'être entierement chaſſée du Royaume. Il conclut après pluſieurs autres raiſons, que le parti le plus prudent & le plus ſûr, étoit que le Roi ſe retirât à Pontoiſe avec la garde qui avoit coûtume de l'accompagner, qui ſuffiroit, le poſte étant aiſé à garder, pour le mettre à couvert des entrepriſes des Pariſiens, qui probablement n'en viendroient point à cette extrémité, puiſqu'ils gardoient des bienſéances qui marquoient toûjours du reſpect ; que la Cour étant ainſi en ſûreté, il marcheroit avec l'armée à Compiegne, pour obſerver le mouvement des Eſpagnols, & qu'il eſperoit à la faveur de cette Ville & des rivieres qui l'environnent, retarder au moins leurs progrés s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajoûta qu'il étoit ſûr que les Eſpagnols, naturellement ſoupçonneux & ſujets à des précautions outrées, le voyant avancer à eux, ne manqueroient point avec les rafinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du miſtere dans cette démarche, & de croire qu'on n'oſeroit point l'hazarder ſans de bons fondemens, & que l'opinion qu'ils ont du temperamment de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négotiaſſent quelque traitté ſecret, dont ils ſeroient les victimes. M. de Turenne ramena aiſément ſon frere à ſon ſentiment : ils furent enſemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit auſſi, après en avoir peſé & conçu la ſolidité. Le voyage de Lyon fut rompu ; & le dix-ſept de Juillet, la Cour alla à Pontoiſe : l'armée marcha en trois jours à Compiegne, & campa ſous les murailles de cette Ville.

L'armée Eſpagnole s'étoit avancée juſqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf ſe laiſſa enfermer ſi mal à propos avec ſept ou huit cens chevaux qu'il avoit

assemblé dans son Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir AN. 1652.
se retirer à l'approche des ennemis, ils lui couperent les passages ; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siége, à condition que ses Cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols.

M. de Turenne avoit sagement prévû que sa démarche arrêteroit les ennemis : après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siége de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contenterent de manger le pays. On a cru qu'ils jugerent qu'il étoit bien plus de leur interêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flandre que de faire des conquêtes dans la France : ils considererent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer pour tenir tête au Roi, au lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la necessité de se mettre entre les mains des rebelles ; ce qui réuniſſant les forces des deux partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des Pays-bas pour être secouru : ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point là leurs vûës, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournerent en Flandre, y prirent plusieurs Places, & laisserent sur les frontiéres le Duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés chez eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'armée des Princes campoit sous ses murailles ; elle n'étoit pas assez forte pour hazarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vint à prévaloir : l'animosité des Parisiens se ralentissoit ; ils commençoient à ouvrir les yeux, & à reconnoître qu'ils avoient été séduits ; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir fut la sortie du Cardinal hors du Royaume : il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les interêts du Roi & pour les siens particuliers : par là il ôtoit tout prétexte à la rebellion ; son rétablissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus : il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler ; il sçavoit que sa parole étoit inviolable : jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans les plus grands

AN. 1652. périls ; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'hiſtoire de plus héroïques. On a crû néanmoins que le Cardinal auroit couru grand riſque de ne point être appellé ſi M. de Boüillon avoit vêcu plus longtems ; ſa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui ſe trouvoit à la tête de l'armée, pouvoit lui frayer le chemin au Miniſtere. Il n'eſt pas ſûr que les deux freres ayent eu ce deſſein ; mais il eſt conſtant qu'ils étoient les ſeuls capables de ſoûtenir le poids des affaires dans une conjoncture ſi difficile. Quoiqu'il en ſoit, la mort de M. de Boüillon arrêta ces diſcours, & la crainte ou l'eſperance d'un pareil changement.

L'armée du Roi arriva à Tillet, à une lieuë de Goneſſe, vers le commencement d'Août ; elle y demeura juſqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poſte avantageux pour obſerver l'armée des Princes, qui ſe tenoit toûjours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des ſecours que les Eſpagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une ſeconde fois avec ſes troupes, & le détachement d'Eſpagnols ſous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'armée des Princes : il marcha auſſi-tôt vers la Marne ; & ayant appris en chemin que les Lorrains avançoient, l'armée paſſa la riviere à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Creſſi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y reſter juſqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fît de ſon mieux pour empêcher ſa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé ſur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoyé ſon Sécretaire pour le conclure, avec promeſſe en même-tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas juſqu'à ce qu'on fût convenu, ou que le traitté fut rompu. Il eſperoit amuſer la Cour, la tromper par ſes artifices, & trouver l'occaſion ou d'entrer dans Paris ou de joindre les Princes ſur le chemin, ſans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoiſſoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piége : il dit au Sécretaire de M. de Lorraine, qui en paſſant pour aller rendre compte à ſon maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en queſtion, *que les promeſſes de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même choſe.* En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il réſolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût

marcher, comme il croyoit qu'il le feroit, & que ſuivant ſa coûtume, il manqueroit à ſa parole : il dit conſidemment au Duc d'Yorck, que quoique ſes ordres fuſſent poſitifs de ne point quitter ſon poſte, il étoit ſi perſuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'interêt du Roi ſon maître, que l'armée marchât, qu'il aimoit mieux hazarder ſa tête en déſobéïſſant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à ſon but, & de le duper. L'armée décampa le matin ; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouverent ceux des ennemis qui faiſoient la même choſe, leur armée étant déja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournerent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'armée avoit paſſé un défilé : il en envoya auſſi-tôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arriere-garde, & le fit prier de le venir trouver pour conſulter enſemble ſur ce qui étoit à faire ; & comme il ne venoit pas aſſez vîte, il alla à ſa rencontre, & le trouva au défilé : ils réſolurent au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. Georges. M. de Turenne prit les devants avec toute ſa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le ſuivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant : il craignoit avec raiſon que M. de Lorraine, qui connoiſſoit l'importance du poſte, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ſes Maréchaux des Logis l'avertiſſant de la rencontre qu'ils avoient fait des ſiens, ne lui fiſſent prendre le même parti. Sa conjecture ſe trouva véritable : quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George ; & il ſe crut ſi aſſuré du poſte, qu'il envoya à M. le Prince une lettre dattée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître : le Duc d'Yorck l'apprit enſuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorſqu'un parti qui l'avoit fait priſonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George, & cet homme fut ſi ſurpris d'y trouver l'armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût poſſible. AN. 1652.

Quoique les Lorrains euſſent gagné les devants, qu'ils fuſſent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes euſſent paſſé l'Yeres, M. de Turenne arrivant avec ſon avant-garde ſur la hauteur qui commande le Bourg & les rivieres, les chaſſa & s'empara du pont : leur armée étoit déja ſi proche de l'autre côté de cette petite riviere, qu'elle tira le canon ſur les premiers eſcadrons des troupes du Roi, quand ils arriverent ſur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur ſervit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva ſur le ſoir avec le reſte de l'armée ; & les ennemis ayant

AN. 1652. manqué le poſte, ſe retirerent une lieuë plus haut le long de la riviere, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, ayant fait paſſer ſes troupes ſur deux ou trois grands batteaux qu'il trouva par hazard ſur la riviere.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, compterent ſur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-ſac entre la Seine & l'Yeres, où ils ne croyoient pas qu'on pût leur échaper : ils ſçavoient que n'ayant dans ſes caiſſons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le pays des environs étant ruiné, & ils eſperoient de finir la guerre ſans coup ferir ; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq batteaux, qui furent le ſalut de l'armée, parcequ'ils ſervirent à faire des ponts ſur la Seine.

On ne perdit point de tems ; le premier pont fut achevé en deux ou trois jours avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir ; & le ſecond fut achevé peu de jours après. On ſurmonta des difficultés qui paroiſſoient invincibles : on n'avoit ni bois ni argent ; l'induſtrie des Officiers d'artillerie & la liberalité des joüeurs ſuppléerent à l'un & à l'autre : ces derniers prêterent trois cens piſtoles, l'Intendant de l'armée n'ayant pû fournir une ſi petite ſomme ; les autres abbatirent les maiſons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dès le premier jour. Pour ſe mettre d'autant plus en état de maintenir ce poſte, on ſe retrancha du côté de Limai, qui étoit le ſeul par où les ennemis pouvoient attaquer l'armée ; elle étoit couverte d'un bois ſur ſa droite ; elle avoit la Seine à la gauche ; l'Yeres la garantiſſoit par derriere ; ainſi n'ayant que ſon front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne fallut que faire des lignes entre les cinq redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entieres.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la conſtruction des Ponts, l'armée ennemie décampa, après avoir mis garniſon dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le deſſein d'y paſſer l'Yeres, pour enfermer l'armée du Roi de tous côtés. Lorſqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour aſſurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il eſperoit tirer toute ſorte

de provisions : pour cet effet M. de Rennel fut envoyé avec un détache- AN. 1652.
ment de Cavalerie & d'Infanterie, & deux piéces de canon ; mais avant qu'il fut arrivé au Château, M. de Turenne qui l'avoit vû passer, fut averti qu'on découvroit quelques escadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre aussi-tôt à Rennel de revenir au Camp, & monta sur la hauteur pour reconnoître l'ennemi, croyant d'abord qu'il venoit à lui : en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître ; & pour mieux juger si leur dessein étoit de l'attaquer immédiatement, il se mit avec le Duc d'Yorck parmi les escarmoucheurs, qui éloignerent ceux des ennemis, & donnerent lieu d'observer de plus près leur contenance : M. de Turenne qui ne voyoit pas bien de loin, ne se fiant point à ses propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faisoient : ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils se retranchoient ; ce qui lui ayant été confirmé par plusieurs autres, il retourna au Camp fort satisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ses lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées ; il y fit travailler sans relâche, & ordonna de les palissader ; ce qui ayant été exécuté en six heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les redoutes en dedans, parceque de la maniere que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre si les ennemis s'en fussent rendus les maîtres.

Dans le même-tems que le Prince de Condé marcha avec son armée à Limai, le Duc de Lorraine avec la sienne avança au haut de l'Yeres entre Brie & l'armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de sorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer ou de la réduire à entreprendre quelque action desesperée. Après que M. le Prince eût achevé ses retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, sa principale application fut de faire un pont de batteaux une lieuë au-dessous des siens, pour interrompre ses fourageurs, & empêcher la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie ; mais avant que le pont des ennemis fut achevé, on se rendit maître du Château d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil ; on fit aussi bonne provision de fourage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvisi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent sortir qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui étoit d'autant plus

An. 1652. penible, qu'il falloit aller ſi loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Généraux s'aviſerent enfin d'un expédient qui étoit & plus aiſé & moins hazardeux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil après la priſe de Montrond, eurent ordre d'y reſter : on en détachoit tous les jours de petits partis, qui rôdoient en deſcendant de l'un & de l'autre côté de la riviere, & qui ſe rencontrant avec ceux du Camp qui faiſoient la même choſe en remontant, chacun retournoit de ſon côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert ; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faiſoit ſortir les fourageurs, qui alloient par delà Corbeil, y paſſoient la riviere d'Eſſone ; après quoi ils fourageoient à leur aiſe, paſſoient la nuit en ſûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de riſque.

Cette méthode fut ſuivie avec tant d'exactitude & tant de bonheur qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois ; & on peut dire avec verité que la Monarchie Françoiſe étoit réduite à cette extrémité, que ſon ſalut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un ſeul étant capable de cauſer celle de toute l'armée.

Durant ce blocus, les petits partis de l'armée du Roi pouſſoient leurs courſes fort loin du côté d'Orleans, & alloient quelquefois juſqu'aux portes de Paris, ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Pariſiens ſupporterent quelque tems ce voiſinage importun avec aſſez de patience, ſur les promeſſes que leur faiſoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à ſe ſoûmettre avec ſes troupes ; mais l'effet ne répondant point aux eſperances dont on les repaiſſoit journellement, ils pancherent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des ſentimens plus conformes à leur devoir : ils firent de ſérieuſes réflexions ſur l'aveuglement avec lequel ils ſe laiſſoient dévorer par des étrangers, ſans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques eſprits ambitieux, qui n'avoient en vûë que de les engager dans leurs deſſeins d'uſurper l'autorité Royale.

Les partiſans de la Cour profitant de ces heureuſes diſpoſitions, fomenterent adroitement la meſintelligence qui commençoit à naître entre les Pariſiens & les Princes ; le Cardinal de Retz n'obmettoit rien de ſon côté pour l'augmenter : on ſe ſouvenoit toûjours du maſſacre de l'Hôtel de Ville,

Ville ; & plusieurs désordres qui arriverent faisant connoître l'inclination des peuples, les boutteseux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'interêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de ses sujets fideles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter. AN. 1652.

La prudence des Généraux ayant assuré les fourages de l'armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre armée. Il y en eut une entr'autres assez considérable, & qui pensa les engager, malgré les Généraux de part & d'autre. Le Duc d'Orleans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre : la Cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les Fantassins se disperserent dans les vignes qui regnent depuis le bas du côteau jusqu'au haut de la montagne pour faire la même chose. L'affaire devint si sérieuse, & les Volontaires de part & d'autre s'approcherent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plusieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager ; M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de son côté la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs tués & blessés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toûjours de la ranimer, par les esperances de la ruine de l'armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se tromperent bien grossierement ; car plus elle resta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choses qui lui venoient de Corbeil.

Il se fit dans cet entretems une très-belle action par le sieur Seguin, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Beauveau : il alloit souvent en parti ; & étant sorti cette fois avec cent maîtres, il se mit en embuscade pour surprendre les fourageurs de l'ennemi, & les ayant laissé arriver & se mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorsque découvrant fort près de lui un escadron sur la hauteur, il fut pour le charger, croyant qu'il fût le seul qui les escortoit ; mais en approchant il en trouva quatre autres : il prit immédiatement son parti, dit en peu de paroles à ses gens, qu'il étoit

AN. 1652. trop tard de ſonger à la retraite, & qu'il falloit chercher ſon ſalut dans la pointe de l'épée : il les diviſa en cinq petits corps, chacun ſur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua ſoixante ſur la place, fit cinquante priſonniers, & défit ainſi, malgré une ſi grande inégalité, le vieux Régiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des priſonniers.

La Cour qui étoit à Pontoiſe ou à S. Germain, ménageoit toûjours ſes intelligences dans Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y paſſoit, & du mécontentement des Pariſiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes, & la négotiation étant ſur un bon pied, elle envoya demander aux deux Généraux, s'ils croyoient pouvoir dégager l'armée du poſte où elle étoit ſans rien hazarder, & trouver le moyen de joindre le Roi, pour favoriſer le traitté qui étoit ſur le tapis avec les Pariſiens.

On travailla auſſi-tôt à diſpoſer toutes choſes pour décamper : on fit dreſſer douze ponts ſur la petite riviere, ſous prétexte de favoriſer les fourages, & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques redoutes ſur la hauteur qui eſt devant la Ville, pour perſuader davantage aux ennemis qu'on ne ſongeoit qu'à aſſurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choſes étant exécutées, on commanda le quatrième d'Octobre, une heure avant le coucher du ſoleil, que toutes les troupes ſe préparaſſent à marcher : dès qu'il fut nuit, on fit paſſer les bagages vers Corbeil avec un grand ſilence, par le chemin le plus bas le long de la Seine ; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de ſe mettre en bataille ſur la hauteur derriere les redoutes.

Quand les bagages eurent paſſé les ponts, les troupes les ſuivirent en bon ordre : les gardes & les ſentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'armée fut de l'autre côté de la petite riviere, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en ſervir & de ſuivre l'armée du Roi, s'ils euſſent découvert ſa retraite ; mais bien loin de la ſoupçonner, ils avoient réſolu ce même ſoir d'inſulter le lendemain le Régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts : pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laiſſerent dériver d'une lieuë en haut au milieu de la riviere, afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La choſe réuſſit ; le Régiment de

Nettencour voulant paſſer, comme il en avoit reçû l'ordre, les trouva rompus, & M. de Turenne en ayant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la riviere, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes : il paſſa heureuſement à Corbeil, & joignit l'armée. Le lendemain un peu devant le jour, les ſoldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort ſurpris de le trouver abandonné ; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'armée du Roi ; ils furent les premiers qui en avertirent leurs Généraux : il étoit trop tard, & quand ils l'euſſent ſçû plutôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal ; parce-qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieuë, le terrain lui étoit ſi favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; elle étoit couverte d'un côté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre ; l'eſpace entre deux n'étoit pas ſi large qu'elle ne pût le remplir, de ſorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc, & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrain ſe rétréciſſoit. Toute l'armée y arriva avant le lever du ſoleil ; quoiqu'on ne dût y reſter qu'une nuit pour ſe repoſer, on fit des retranchemens paliſſadés pour n'être point ſurpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain ſixième au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le ſoir, dans le deſſein d'aller paſſer la Marne à Meaux, & de joindre enſuite la Cour ou à Pontoiſe ou à S. Germain. Cette journée fut penible & dangereuſe : les ennemis pouvoient attaquer l'armée s'ils euſſent voulu. On marcha toujours de maniere qu'en un quart d'heure de tems toute l'armée pouvoit être en bataille : l'avant-garde alloit ſur deux colonnes ; le premier eſcadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la premiere ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la ſeconde ligne, ſuivant l'ordre de bataille : on obſervoit les diſtances ordinaires, comme ſi on avoit été prêt à combattre ; l'Infanterie ſuivoit dans le même ordre la Cavalerie ; la premiere ligne d'Infanterie ſuivoit la premiere de Cavalerie, & la ſeconde de même : les Gendarmes marchoient ſuivant leur poſte entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aîle de Cavalerie ſuivoit l'Infanterie dans le même ordre ; de ſorte que l'ennemi paroiſſant, l'armée ſe trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caiſſons marchoient ſur la droite de l'Infanterie, & les bagages ſur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha enſuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé ; & le onze ayant paſſé la Marne près de Meaux, on campa le même ſoir à Boretz, de-là on marcha à Montlevêque, & AN. 1652.

AN. 1652. enſuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la riviere qui y paſſoit.

Cette retraite ſi ſurprenante pour les ennemis, acheva de ruiner leurs affaires auprès des Pariſiens, qui las de ſupporter le poids d'une guerre qui les accabloit, ſouhaittoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une ſi favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugerent qu'il n'étoit pas de leur interêt de demeurer davantage aux environs de Paris, puiſqu'un plus long ſéjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur reſtoient, & qu'ils ne pouvoient conſerver qu'en s'éloignant; d'ailleurs l'hiver avançoit, & le pays étoit ſi ruiné, qu'il eût été preſque impoſſible d'y faire ſubſiſter leurs troupes.

Ces conſidérations & peut-être quelques autres qu'on ne ſçait pas, déterminerent les Princes à quitter Paris: ils ne trouverent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Eſpagnols devant les joindre à Rhetel, pour les aider à prendre les Places qui ſeroient néceſſaires pour couvrir & aſſurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orleans & de Mademoiſelle, il fut arrêté qu'ils reſteroient à Paris, & qu'ils employeroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces réſolutions furent auſſi-tôt miſes en exécution; car l'armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis paſſa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de ſon interêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti; il en repréſenta la néceſſité, que l'occaſion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Pariſiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur abſence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient diſſiper: il fit concevoir pour appuyer ſon opinion, qu'il n'y avoit point d'eſperance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, ſi le Roi ne ſe rendoit maître de Paris; que ſans cela on ne ſeroit point en état de faire tête la Campagne ſuivante aux forces des ennemis, qui ſeroient très-nombreuſes; que ſi Paris refuſoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes ſuivroient ſon exemple; enfin il conclut en aſſurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais ſuccès de cette affaire. Ses raiſons qui ne ſont ici touchées que légerement, parurent ſi fortes au Conſeil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant

rompus, il vint des perſonnes de Paris qui s'adreſſerent à quelques Membres du Conſeil, pour repréſenter que l'entrepriſe étoit dangereuſe, & qu'on hazardoit témerairement la perſonne du Roi. Ces Meſſieurs prirent l'allarme, & furent au caroſſe de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour diſſuader leurs Majeſtés d'aller plus loin. Le caroſſe arrêta : on appella M. de Turenne & le reſte du Conſeil, pour déliberer ſur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui perſiſta dans la premiere réſolution & dans les raiſons qui l'avoient fait prendre, ajoûtant qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour ſeroit également préjudiciable aux affaires du Roi & à ſon honneur ; qu'il marqueroit un manque de réſolution qui rendroit la Cour mépriſable, ôteroit le courage aux amis, releveroit celui de ſes ennemis ; que tout ſeroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité, & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des eſprits foibles, dont les ſentimens ne devoient point être ſuivis. AN. 1652.

La Reine qu'il étoit difficile d'effrayer, & dont le courage étoit à toute épreuve, ſuivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reſte du Conſeil : elle dit que dans une occaſion ſi importante, il valoit mieux s'expoſer elle & ſon fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action auſſi honteuſe que ſeroit leur retour, qui ruineroit entierement leurs affaires, & qu'il ne falloit jamais eſperer de rentrer dans Paris ſi on perdoit cette occaſion. Il fut réſolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ſes Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'oppoſition dont on avoit voulu lui inſpirer la peur, il ne trouva par tout que des acclamations qui marquoient la joye publique, & il fut accompagné juſqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne ceſſoit de crier *Vive le Roi.* Pendant que Sa Majeſté entroit par une porte, M. le Duc d'Orleans ſortit par une autre, & Mademoiſelle qui étoit rentrée dans ſon appartement des Thuilleries, eut ordre de ſortir de Paris, auquel elle obéït.

M. de Turenne retourna auſſi-tôt à l'armée, & ſur la fin du mois ſe mit en marche pour ſuivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhetel ſur l'Aiſne, où ils trouverent peu de réſiſtance, de-là ils furent attaquer Sainte Menehoult, qui ſe défendit bien ; mais elle fut enfin forcée de ſe rendre à compoſition : il n'y avoit outre la garniſon or-

An. 1652. dinaire que quatre Compagnies du Régiment d'Yorck, qui s'y jetterent avant qu'elle fut inveſtie. Quand l'armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le Régiment d'Infanterie qui portoit ſon nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de ſe jetter dans Sainte Menehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit ſon Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient deſſein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de reſter un jour, à cauſe que les Soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enyvrerent ſi généralement, qu'il n'en vint point au quartier ſuffiſamment pour monter la garde ordinaire chez le Général & chez le Duc d'Yorck. Après les avoir raſſemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on paſſa la Marne le cinq pour ſe couvrir de cette riviere, les ennemis étant alors aux environs de Rhetel, où le Comte de Fuenſaldagne les avoit joints avec une partie conſidérable de l'armée d'Eſpagne, ce qui obligeoit M. de Turenne de ſe tenir toûjours à une diſtance raiſonnable, & derriere quelque riviere ou quelque défilé, pour ne point courir riſque d'être ſurpris. Le ſixième l'armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repaſſa la Marne, & campa à Vitry le Bruſlé. Le ſeize elle marcha à Vitry le François, réglant toûjours ſes mouvemens ſur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'armée du Roi faiſoit ces différens campemens que Sainte Menehoult fut priſe, vers le treize Novembre : les ennemis y licentierent les troupes du Duc d'Orleans qui étoient dans leur armée, & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne ſerviroient point le Roi le reſte de cette Campagne, ni aucune autre de ce côté-là : on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent aſſignés en Picardie, & l'année ſuivante ils ſervirent dans les armées ſur les autres frontieres de France.

Les ennemis furent enſuite aſſieger Barleduc ; M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Rouſſillon pour y commander, avec une garniſon capable de défendre la Place plus long-tems qu'il ne fit : il fut néanmoins aſſez vain pour refuſer un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Diſier pendant le ſiége de Sainte Menehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, ſi le Gouverneur en avoit beſoin ; il remercia M. de Turenne du ſoin qu'il prenoit de lui, l'aſſura qu'il étoit en bon état, &

l'ennemi osoit l'attaquer, ce qu'il réïtera quand il fut investi, avec promesse de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François; il décampa aussi-tôt pour l'aller secourir avec toute la diligence possible; & pour empêcher que l'ennemi ne fut averti de son approche, il repassa la Marne à Vitry, & côtoyant la riviere qui étoit à sa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Disier; il y fit alte pendant six heures pour reposer ses troupes, & dans le moment qu'on alloit se remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'armée. AN. 1652.

Cette nouvelle fut d'autant plus désagréable qu'elle rompit le dessein qu'on avoit formé, non seulement de secourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite si précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entrepriſe n'avoit été plus judicieusement concertée; car quoique l'armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrain étoit si avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de risque, le pays étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit six mille hommes effectifs d'Infanterie bien disciplinée; l'armée avoit été renforcée de Cavalerie aussi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garnisons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en passer depuis que les ennemis étoient sortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit sur les ennemis lorsqu'ils y songeoient le moins, & il leur auroit servi de peu d'en être averti; car la situation de la Place est telle, & tel est le désavantage du poste pour les assiégeans contre une armée qui vient secourir la Place, que les retranchemens y sont inutiles, & ne peuvent se défendre; les bois s'étendent en longueur à une lieuë de la Ville; il y a entre le bois & le Château une plaine spacieuse, sur le niveau de laquelle est situé le Château, & la Ville haute est sur le bord d'une descente qui conduit à la basse Ville; dans le fond qui est étroit & entre deux collines, coule un petit ruisseau, & l'escarpe de chaque côté est rude & difficile; de sorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de leur côté du ruisseau, & qui auroient fort mal passé leur tems entre l'armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château, & leur retraite n'y pouvoit se faire qu'avec tant de confusion qu'ils se seroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce dessein, il crut trouver toute l'armée

An. 1652. ennemie enſemble, & ne ſçavoit pas comme il l'apprit depuis, que Fuenſaldagne avec la plus grande partie de ſes troupes s'étoit retiré, ne ſçachant point l'armée du Roi auſſi forte qu'elle étoit, & croyant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient aſſez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un ſi beau coup fut manqué par l'indiſcretion de M. de Rouſſillon[1], qui ſe laiſſa enlever les quatre meilleures Compagnies de ſa garniſon dans la baſſe Ville, quoiqu'elle fut défenduë d'une aſſez bonne muraille, & environnée d'un foſſé plein d'eau : il pouvoit au moins ſoûtenir juſqu'à ce qu'il y eut bréche ; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire ſon attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t'elle à tirer, que le Gouverneur ſans même attendre qu'il y eut bréche, demanda à capituler, & convint de ſortir le lendemain de la Place.

M. de Lorraine perdit à ce ſiége M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de ſon armée, qui fut tué la nuit après la priſe de la baſſe Ville : il ſoupoit avec le Prince de Condé dans une maiſon aſſez proche de la Ville haute, & faiſant débauche il s'enyvra ſi fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il ſortit par une porte de derriere, une ſerviette autour de la tête, pour ſe faire mieux remarquer, & pour que les aſſiégés euſſent à tirer ſur lui ; le Prince de Condé & le Chevalier de Guiſe coururent après pour le faire rentrer ; mais avant qu'ils puſſent le joindre, il reçut un coup de mouſquet qui le tua.

La priſe ſi prompte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci ; parceque M. de Turenne ne ſçachant point le départ de Fuenſaldagne, n'oſoit trop s'approcher de leur armée : on reſta pour cette raiſon deux ou trois jours à S. Diſier, pendant leſquels ils firent ces nouveaux progrès ; & ces trois Places n'ayant que de foibles garniſons, ne firent que peu ou point de réſiſtance.

L'armée du Roi avança de S. Diſier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un Régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du Régiment de Cavalerie & de la Compagnie d'ordonnance du Comte de Briſtol. Quoique ces troupes, excepté la Compagnie d'ordonnance, ne fuſſent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands ſervices, le nombre ne laiſſa pas de donner de la réputation. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du

Comte

Comte de Fuenſaldagne ; ſur quoi M. de Turenne réſolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils vouluſſent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans leſquels ils ſe croyoient ſi bien établis, qu'ils en avoient déja fait la répartition : la ſuite va faire voir combien ils s'étoient trompés ; car quand on avança à eux le lendemain, ils ſe trouverent ſi peu en état de s'y maintenir, que n'oſant faire tête à M. de Turenne ils décamperent ſubitement, paſſerent la Meuſe auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laiſſant la riviere ſur la gauche, avancerent en toute diligence vers Luxembourg : on les ſuivit de ſi près, que le plus ſouvent l'armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient paſſé la nuit précédente. On les pouſſa ainſi juſqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel : on ne jugea pas à propos de les pourſuivre plus loin, puiſqu'étant à couvert de leur pays, ils étoient hors de danger. AN. 1652.

M. de Turenne ne ſongea plus qu'à chercher les moyens de rafraîchir ſon armée, particulierement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harraſſée, & qui manquoit de pain : les ennemis qu'on avoit toûjours ſuivis, avoient mangé le pays par tout ; les caiſſons étoient vuides, & il n'étoit pas poſſible aux Commiſſaires des vivres d'en fournir alors. Il en envoya demander aux habitans de S. Mihel, qui ayant fait difficulté d'obéïr, ſur une prétenduë impoſſibilité d'en fournir une aſſez grande quantité en un jour, il ſe trouva obligé pour ne pas laiſſer périr de faim ſon armée, de faire entrer dans la Ville ſon Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de diſtribuer ſa Cavalerie dans les Villages aux environs ; quoiqu'on y reſtât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes ; mais M. de la Ferté en ayant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieuës, pour prier M. de Turenne de ſe retirer, ſe tenant ſi offenſé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de long-tems, & cette meſintelligence fut dans la ſuite très-préjudiciable aux affaires du Roi. Il fallut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colere augmentant ſur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques Soldats, il ſuivit la marche des troupes, accompagné de ſes Gardes, à la tête deſquels il chargeoit les traîneurs, comme s'ils euſſent été ennemis, & continuant ce manége juſqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la Compagnie du Comte de Briſtol, nommé Manwaring, qui ne le connoiſſoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui préſenta le piſtolet dans le

AN. 1652. ventre, dont l'amorce heureuſement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre Gendarme fut bleſſé de cinq ou ſix coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même Compagnie, en fut quitte à meilleur marché ; le grand bruit que faiſoit le Maréchal lui fit croire auſſi-bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la Ville ; il avança le piſtolet à la main au coin de la ruë ; mais reconnoiſſant le Maréchal, il le baiſſa auſſi-tôt, & le ſalua, & comme il en étoit connu, il ſe tira mieux d'affaire que le Gendarme.

On arriva le ſoir à un petit Village, appellé Villotte ; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligni : le même ſoir on envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choſes néceſſaires pour attaquer cette derniere Place ; on éleva d'abord la batterie plus près que demie portée du mouſquet des murailles ; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la ſûreté de la Cavalerie ; tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du ſoleil : les batteries commencerent auſſi-tôt à tirer ; il y eut une breche raiſonnable avant la nuit ; la difficulté étoit de paſſer le foſſé qui étoit plein d'eau ; profond & ſi large, que le débris de la bréche n'avoit pû le combler : on ne laiſſa pas de donner l'aſſaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on paſſa le foſſé, & on arriva à la bréche, que l'ennemi abandonna auſſi-tôt pour ſe retirer dans le Château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ſes troupes à Barleduc, laiſſant M. de la Ferté avec les ſiennes au ſiége du Château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar on dreſſa une batterie contre la baſſe Ville, à la faveur de quelques maiſons qui étoient preſque ſur le bord du foſſé, n'y ayant qu'un très-petit chemin entre deux : le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en ayant que deux de douze, un de huit & deux de ſix livres de balle, comme les piéces étoient renforcées, & qu'on pouvoit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'artillerie, en fit un ſi bon uſage, qu'au coucher du Soleil il y eut une bonne bréche.

Le Régiment de Picardie devoit y donner l'aſſaut ſous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le ſeul qui étoit dans cette armée. La bréche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté : on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras

de combler le fossé, & parcequ'il auroit fallu faire ailleurs une plus grande bréche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y employer, au lieu que par là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la Place, & de sauter en bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la bréche, qui n'étoit pas loin. AN. 1652.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la bréche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-même avec le Corps du détachement, comme il avoit bû, suivant sa coûtume, un peu trop pour un Commandant, il suivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mousquet. Cette place étoit fatale aux yvrognes: mais le Duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul Officier François qu'il ait jamais vû yvre dans les armées. Cet accident ne retarda rien: les attaquans passerent à la file par le guichet, & arrivant à la bréche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emporterent non-seulement la bréche, mais les chasserent encore des barricades qu'ils avoient fait derriere & dans les ruës, les poursuivant jusqu'à la Ville haute.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Despiller, contribua beaucoup à la prise de cette basse Ville; ne croyant pas qu'on voulût donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la Ville haute; mais le bruit de l'attaque l'ayant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abbattit en descendant à la basse Ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut: il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué; M. Poliac, premier Capitaine de Picardie, qui commandoit le Régiment en l'absence des Officiers Majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule, & Godonviller, Capitaine au même Régiment, en reçut un dans le ventre; ils en guérirent tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit pren-

AN. 1652. dre la basse Ville, qui servit de peu pour la prise de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la saison étant trop rigoureuse pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la Cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le pays, aux environs & assez près de la Ville.

Quoique la gelée fut violente, le Prince de Condé résolut de tenter le secours de la Place ; on fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantassins & six piéces de campagne, & que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siége.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieuës de Barleduc. L'armée du Roi marcha à eux, M. de Turenne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieuë & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premieres troupes y entrerent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un parti qui amena des prisonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sçachant point qu'on étoit si proche : M. de Turenne en envoya aussi-tôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand désordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les Commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les Cavaliers à cheval, & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croyoient l'armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aisée : mais au lieu de consentir à cette proposition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croyoit pas qu'il convint d'entreprendre une affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin, & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir, pour recevoir son consentement avant de rien faire. M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti : on dépêcha un Exprès au Cardinal, pour l'informer de vive voix de la belle occasion qui se présentoit ; il le renvoya en diligence porter son consentement ; mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieuë ou deux tout au plus, l'occasion se perdit ; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé ;

parceque le Bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroiſſoit plus : on reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement ; & un autre parti confirma que les ennemis ſe retiroient avec une extrême précipitation ; ſur quoi M. de Turenne rebrouſſa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt que le Prince de Condé ayant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & ſonner à cheval, & que voyant le peu de diligence que faiſoient ſes troupes pour quitter un ſi bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg, pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échapé ſi heureuſement, le rendit plus circonſpect dans la ſuite ; il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems dans ce pays-là, voyant que l'armée du Roi étoit aſſez nombreuſe pour continuer deux ſiéges à la fois, & venir en même-tems avec la moitié des troupes à ſa rencontre. AN. 1652

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuidé le pays, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie & une partie de la Cavalerie, & M. de Turenne mit le reſte en quartiers à Contruſſon, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieuës de Bar. Le Cardinal prit ſon quartier dans le Village de Fains, à une lieuë de la Ville ; il y reſta durant le ſiége, qui ne dura plus long-tems après la retraite du Prince de Condé. Les aſſiégeans ſouffrirent néanmoins qu'on fit deux bréches avant de parler de ſe rendre ; à la premiere qu'on crut inſultable, les Soldats trouverent en y montant à l'aſſaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point ſauter, ce qu'on n'avoit pû diſcerner de dehors. On fut obligé de dreſſer une nouvelle batterie du côté du Château, où après avoir fait une bréche aſſez conſidérable, les aſſiégés capitulerent, rendirent la Ville haute & le Château, & demeurerent priſonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de Décembre. On peut tirer de l'inutilité de la premiere bréche dont on vient de parler, une leçon dont les Gouverneurs de Places peuvent profiter pour les défendre : l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrain ; car ſi une muraille eſt raiſonnablement forte & a de bons fondemens, on peut couper derriere l'endroit qui eſt battu en bréche, un foſſé bien profond & eſcarpé, qui la rendra inutile aux aſſiégeans.

Il ſe trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit miſes en garniſon dans Barleduc, un Régiment Irlandois d'Infanterie, qui ſe voyant en danger de reſter long-tems priſonniers de guerre, leur Colonel étant mort

AN. 1652. le jour que la Place s'étoit renduë ; le Lieutenant Colonel qui se sauva, envoya offrir ses services au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtînt du Cardinal la liberté du Régiment ; ce qui ayant été accordé, les deux Compagnies dont il étoit composé, avec tous les Officiers, furent incorporés dans le Régiment de ce Prince qui étoit à Ligni, où ils furent envoyés.

Après la prise de Barleduc, les troupes du Maréchal de la Ferté marcherent à Ligni, pour hâter la prise du Château, dont le siége avoit été poussé lentement pendant que l'autre duroit : on commençoit à battre en bréche ; mais avant qu'elle fut suffisante, les boulets manquans, les assiégés en fortifierent le haut d'une forte palissade : alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favorisoient son logement ; en peu de tems sa mine fut prête à joüer : les Régimens d'Yorck & de Douglas furent commandés pour attaquer aussi-tôt qu'elle auroit fait son effet, & le Régiment de la Ferté avoit ordre de les soûtenir. Le Comte d'Estrées qui commandoit l'attaque, fit marcher, sans attendre que la fumée fut dissipée pour voir l'effet de la mine : on passa sur la glace le fossé qui étoit fort large ; quand on vint à la bréche on s'apperçut, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la partie extérieure de la muraille que jusqu'à l'endroit que les assiégés avoient palissadé : il n'y avoit pas moyen d'avancer ; on fit retirer les troupes ; mais par surcroît de malheur la glace rompit sous les pieds des Soldats : la plupart tomberent dans l'eau du fossé ; ce qui donna loisir aux assiégés de faire grand feu sur eux. Ainsi faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le Régiment d'York perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & environ cent Soldats ; & celui de Douglas, deux Capitaines & près de cinquante Soldats, sans les blessés. On attacha la nuit le mineur pour la seconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal que ces succès mettoient en goût, souhaitta de les pousser plus loin, & qu'on terminât la Campagne par la prise de Sainte Menehoult. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligni & Barleduc, & en avoir réparé les bréches autant que la saison le pouvoit permettre, l'armée partit de Contrusson le vingt-sept, & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les Villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les Cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer : trente ou

quarante Soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid ; car auſſi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'aſſeyoit pour ſe repoſer, le froid le ſaiſiſſoit, & il ne pouvoit plus ſe relever : le Duc d'Yorck en vit pluſieurs gelés à mort, & il en ſeroit péri un bien plus grand nombre ſans le ſoin que prirent les Officiers de faire mettre ſur des chevaux ceux qu'ils voyoient prêts à ſuccomber, pour les porter juſqu'aux premiers Villages, où on en ſauva pluſieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'eſt qu'on marchoit dans ces vaſtes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Eſt perçant, qui ſouffloit directement au viſage : ce fut auſſi ce qui empêcha le ſiége de Sainte Menehoult. AN. 1652.

M. de Turenne repréſenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems ſi cruel ; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligni où mettre l'Infanterie à couvert, ni du fourage aux environs pour la Cavalerie, puiſqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le pays avoit été mangé par les ennemis ; que la Place étant bonne & munie d'une groſſe garniſon, il faudroit y mettre le ſiége dans les formes, & qu'au lieu de terminer glorieuſement la Campagne, on hazardoit la ruine entiere de l'armée, & de lever honteuſement le ſiége.

Le Cardinal ſe rendit enfin à de ſi fortes raiſons : on marcha du côté de Rhetel par Miocour & de Grivy ; & le premier jour de l'année mil ſix cens cinquante-trois on paſſa la nuit à Attigny, qui eſt ſituée ſur la riviere d'Aiſne, qu'on paſſa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entrepriſe de Rhetel preſqu'auſſi difficile que celle de Sainte Menehoult ; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieuës plus bas, parcequ'on y trouvoit les mêmes facilités qu'au ſiége de Barleduc, n'y ayant que le Château qui fût de défenſe, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert aſſez de troupes pour en faire le ſiége. AN. 1653.

M. de Turenne arriva le ſix Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoiſins la plupart de ſa Cavalerie & une partie de ſon Infanterie : il n'y a qu'une lieuë & demie de-là à Château-Porcien, & c'étoit le poſte le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du ſecours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du ſoin de ce ſiége. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de ſa Cavalerie à . . . . , pour empêcher auſſi le ſecours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'ayant pas été tout le tems à ce ſiége, il n'en

An. 1653. sera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui se passa aux quartiers où le service fut rude, à cause de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le siége. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les soirs, d'y rester toute la nuit, & de rentrer dans ses quartiers après le lever du Soleil : la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faisoit la même chose, & cette manœuvre fatiguante dura autant que le siége, qui heureusement ne fut pas bien long. La Ville ayant été prise d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château ; quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuisson, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, si elle n'étoit pas secouruë. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancerent jusqu'à Chaumont pour tenter le secours : on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains ; les partis rapporterent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi ; on les mit en bataille dans le passage sur la plaine au-dessus du Château ; elles y resterent jusqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré, & une heure après le Château se rendit, suivant la capitulation, que la rigueur de la saison procura plus honorable à la garnison qu'elle n'eût été dans un autre tems ; elle fit souhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût, toute l'armée étant extraordinairement fatiguée, & le pays aux environs ruiné. L'Infanterie souffroit plus que le reste ; on ne pouvoit lui fournir régulierement le pain ; le Commissaire des vivres n'avoit pû faire de magasins dans aucune des Villes voisines, & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulierement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorsqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir passé l'Aisne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voisins, ensuite à Proüilli entre Rheims & Fismes, où on demeura deux ou trois jours ; le Cardinal ordonna que l'armée retournât du côté de l'Aisne, qu'elle passât le vingt à Pont-à-Vere, pour aller reprendre Vervins, dont les Espagnols s'étoient emparés l'été précédent & y avoient mis garnison. La Place n'étoit pas assez forte pour soûtenir un siége ; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour, ce qui fit souhaitter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût prise. Jamais Soldats, ni Officiers même, ne marcherent à une entreprise avec plus de répugnance & de murmures : après avoir supporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit soûtenir que bien impatiemment la

fatigue

fatigue du dégel, au travers d'un pays montueux, dont la terre glaiſe rendoit les chemins impraticables, particuliérement entre Pont-à-vere & Laon, où les bagages reſterent dans la bouë; & quoiqu'après avoir ſurmonté ces difficultés on entrât dans un pays plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par tout. Cette marche ruina la plûpart des équipages & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux. AN. 1653.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieuë de Vervins. Le Duc d'Yorck qui ſuivoit M. de Turenne par tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ſes remarques, il prit un petit parti de Cavalerie de la Place pour être de l'armée, & ne reconnut ſon erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du piſtolet, ils tirerent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux; mais leur précipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de ſe ſauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantaſſins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place dont la garniſon étoit de neuf cens hommes, ſix cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Baſſecour Colonel & brave homme en étoit Gouverneur. Les aſſiégeans ſe logerent la premiere nuit à couvert des maiſons & des jardins qui ſont contre la ville; le jour ſuivant on dreſſa une batterie ſur le ſoir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de ſortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit ſiége coûta peu ou point de monde: quoiqu'il fut fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la priſe de Château-Porcien on n'avoit pas envoyé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, ſuivant ſa coutume, diſoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal; les ſoldats, au lieu de prendre ſon parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne ayant vû ſortir Baſſecour avec ſa garniſon, & ayant pris poſſeſſion de la Place, fit marcher l'armée à Creci-ſur-Serre & de-là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les perſonnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arriverent le trois de Fevrier. C'eſt ainſi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en ſauvant pluſieurs fois la Monarchie par ſes conſeils, par ſa conduite & par ſa valeur.

AN. 1653. La Campagne précédente ayant été si pénible & si longue, celle de cette année ne put commencer que tard : l'armée du Roi étoit entrée la derniere dans ses quartiers d'hiver, & la plûpart des troupes avoient été distribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces aussi éloignées : néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le siége de Rhétel avant qu'ils sçûssent qu'elle étoit assemblée.

Cette ville est située sur la riviere d'Aisne qui arrose une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vastes qui soient dans cette partie de l'Europe, elle perd son nom en tombant dans la riviere d'Oise. La Place étoit considérable alors par l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pousser leurs courses jusqu'aux portes de Paris, & d'étendre fort loin les contributions ; quoique le Prince de Condé en eut confié le gouvernement au Marquis de Persan, fort brave Officier, & que la garnison parut suffisante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la Place, & du danger où elle étoit d'être attaquée : mille hommes davantage en auroient rendu le siege plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir assez long-tems pour donner celui de la secourir.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer brusquement le dehors dès la premiere nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le dessein d'observer où les assiegeans feroient leurs approches, furent si surpris de se voir insultez de tous côtez, & avec tant de vigueur, qu'ils ne pûrent pas faire grande réfistance ; les dehors furent emportés, & le Gouverneur pensa y être pris avant qu'il pût se retirer dans la ville.

Quoique le fossé fut bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les palissades n'étoient plantées que sur le parapet où elles sont le moins nécessaires, les assiegeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivés, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit ; on y perdit cependant plusieurs soldats & quelques Officiers. Mais les assiégez dont toute l'esperance consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassez ; on éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux bréches, qui obligerent les assiegez de capituler le huit de Juillet. Ils sortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison Espagnole la plus proche. L'armée resta deux ou trois jours pour reparer les

brèches ; & après avoir pourvû la ville de toutes les choſes néceſſaires, & y avoir laiſſé une bonne garniſon, elle marcha vers Guiſe ſur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendez-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt on fut averti par un exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur armée qui marchoit au rendez-vous, s'étoit cantonnée dans pluſieurs villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes ; les Généraux réſolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pieces de campagne, ne laiſſant que cinq ou ſix cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduiſoit l'avant-garde fit toute la diligence poſſible ; mais en arrivant à Noſt preſque au bout de la forêt, il ſçût par des priſonniers qu'un petit parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de ſon deſſein & de ſa marche : ainſi on jugea à propos de retourner à Noircourt ; & après avoir employé trois jours dans cette marche on rejoignit les bagages le quatorze. AN. 1653.

Toute l'armée marcha le dix-ſept à Haris, & delà à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent ; le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'armée d'Eſpagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des proviſions proportionnées, s'étant aſſemblée auprès de l'Arbre de Guiſe, marchoit pour entrer en France. Il ſe tint un Conſeil en préſence du Roi & du Cardinal pour déliberer ſur la conduite qu'on devoit tenir contre une armée ſi puiſſante, celle de Sa Majeſté n'étant que de ſix mille fantaſſins & d'environ dix mille chevaux. Pluſieurs opinerent de mettre toute l'Infanterie, à la reſerve d'un détachement de mille hommes, dans les villes frontieres, avec quelque Cavalerie, & que le corps de cavalerie & le détachement d'infanterie ſeroient toujours aux trouſſes des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer enſorte qu'ils ne puſſent point faire de ſiege ; d'autres au contraire étoient de ſentiment qu'il ne falloit point ſeparer l'armée avec laquelle on pourroit défendre le paſſage des rivieres, s'ils avançoient dans le pays ; qu'il ſeroit d'une dangereuſe conſéquence de leur laiſſer prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéiſſance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion.

M. de Turenne propoſa un avis contraire à tous deux ; il jugeoit que le premier étoit dangereux, parce qu'en diviſant les forces les ennemis pouvoient aiſément chaſſer le peu qu'on en auroit en campagne ; faire tout à leur aiſe le ſiége qu'il leur plairoit, & ſe retrancher de ſorte qu'avant qu'on

An. 1653. pût avoir raſſemblé toutes les troupes, il ne ſeroit plus poſſible de les forcer : que la diverſion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places, deviendroit inutiles, puiſqu'ils auroient aſſez de tems pour achever leur ſiége, & venir ſecourir la Place, que les troupes du Roi auroient attaqué quelque peu conſiderable qu'elle pût être. A l'égard du ſecond, qu'il n'étoit pas poſſible de défendre le paſſage des rivieres contre une armée ſi ſupérieure en Infanterie, que cette conduite intimideroit les troupes qui craindroient d'être forcés dans leurs poſtes, & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces ; que ſon ſentiment étoit qu'il falloit tenir l'armée entiere, & obſerver les ennemis d'auſſi près qu'on pourroit, de maniere qu'on pût éviter le combat ; que par ce moyen on les empêcheroit de faire aucun ſiége de conſéquence, parce qu'ils n'oſeroient ſéparer leurs forces, & qu'avant qu'ils puſſent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choiſiroit par où les attaquer ; qu'il ne croyoit pas qu'ils euſſent deſſein d'entter bien avant dans le pays, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, ſans leſquels il leur ſeroit impoſſible de ſubſiſter. Ces conſeils de M. de Turenne furent ſuivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit auſſi-tôt en exécution.

Les Eſpagnols avancerent d'abord entre la Seine & l'Oiſe, & vinrent camper à Fonſomme & à Fervaques. Ils paſſerent le premier jour d'Aouſt à la vuë de l'armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite, & ayant campé à S. Simon & à Claſtres, ils employerent un jour entier à paſſer les défilez. M. de Turenne à leur approche fit mettre l'armée en bataille ; & voyant qu'ils paſſoient outre, il la fit marcher le long de la riviere auprès de laquelle elle étoit, juſqu'à Mayot proche la Fere. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des paſſages pour la Cavalerie, dans le deſſein de paſſer cette riviere, ſi les ennemis avançoient davantage dans le pays : on ſçût le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient avant de paſſer la riviere, & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur deſſein, il envoya ordre enſuite à toute l'armée de le ſuivre en marchant le long de la riviere : Elle campa le troiſiéme Aouſt à Fargnier, étant ſuffiſamment couverte par des bois du côté des ennemis, & ſur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancez juſqu'à Roye, elle marcha vers Noyon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roye avoit été priſe & pillée ; il n'y avoit dedans que les Bourgeois qui ne laiſſerent point de ſe défendre, & ne ſe rendirent qu'après que les batteries furent dreſſées, & que le

canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'armée à Magny, où le pays étant fort couvert & serré, il n'y avoit rien à craindre. De-là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent Fantassins pour se jetter dans Corbie : On mit aussi trois cens hommes dans Peronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoya dans des Places pendant toute la campagne. AN. 1653.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix à Eperville, proche de Ham ; à peine y fut-on arrivé qu'on eut avis que le Comte de Megen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Peronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siége. L'armée décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laissa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Peronne à la pointe du jour : on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieuës de cette Place, & on envoya des partis vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi ; mais à midi ils rapporterent qu'il étoit rentré dans la Place, sur ce que, peu de tems après en être sorti, les ennemis avoient sçû que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même-tems que l'armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray, sur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Peronne : on y campa la nuit, & ayant eu avis le lendemain douziéme au matin que les ennemis jettoient des ponts sur la riviere, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arriere le long du même ruisseau, à Alesne près du Mont S. Quentin, dans la résolution toutefois qu'en cas que l'ennemi passât la Somme, on posteroit l'armée un peu au-dessus de Manancourt, dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la chose eût été ainsi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un sans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, suivant sa coutume, sortit de son quartier le treize au lever du soleil, peu accompagné pour visiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruisseau, & n'y recevant aucune nouvelle des partis qu'il avoit envoyés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des mouvemens des ennemis,

AN. 1653. il alla à Peronne pour y détacher des partis de l'autre côté de la Somme, ne croyant pas qu'il fut poſſible que les ennemis avançaſſent vers l'armée du Roi ſans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ſes partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit paſſé Bapaume avant la pointe du jour, de maniere qu'il ne fut pas poſſible aux partis qui ſe trouverent coupés de tous côtez, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnerent la premiere allarme, que ce Maréchal prit ſi chaudement, qu'au lieu de marcher pour occuper le terrain dont on étoit convenu le jour précedent, il fit marcher l'aîle gauche qu'il devoit commander au travers de l'aîle droite, & la fit aller vers Peronne, pendant que cette derniere commençoit à avancer vers le terrain qui lui avoit été marqué. Les choſes étoient dans ce déſordre quand M. de Turenne retourna de Peronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit ſa gauche près du Mont S. Quentin, il fit avancer ſon aîle droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poſte, parce que les ennemis en étoient déja fort près, & avançoient avec d'autant plus de joye, qu'ils connoiſſoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battuë ſi elle y fut reſtée; car quoique l'ordre de bataille fut excellent, ſuivant la nouvelle méthode, la ſeconde ligne étant à une diſtance proportionnée à la premiere, y ayant un bon corps de réſerve de douze eſcadrons & de deux bataillons derriere le tout, & l'aîle gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin. Cependant les ennemis étant beaucoup ſupérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier eſcadron de cette aîle n'étant qu'à la portée du piſtolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la déſoler de ſon canon & de ſa mouſqueterie, & la charger enſuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le ſeul qui connoiſſoit le danger; toute la droite de l'armée en étoit dans une conſternation extrême, & jamais on n'a vû une crainte d'être battu plus univerſelle. Il courut auſſi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que ſi l'armée reſtoit dans cette ſituation, elle ſeroit abſolument défaite, qu'il étoit réſolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puiſqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrain plus deſavantageux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux ſoldats, & qu'il le prioit de le ſuivre. Il revint immédiatement à ſa droite, à la tête de laquelle il monta auſſi-tôt ſur la hauteur, & en y arrivant avec les premiers eſcadrons, il envoya M. de Varen-

ne ; ancien Officier fort experimenté, qui avoit ſervi ſous lui dans toutes ſes campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrain où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille qu'il rapporta à ſon Général qu'il avoit découvert un poſte fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oſeroit l'y attaquer ; Il y avoit ſur la droite un ruiſſeau qui vient de Roiſet, & tombe dans la Somme un peu au-deſſus de Peronne ; la gauche étoit bornée par une montagne ſi eſcarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la diſtance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente eſcadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruiſſeau un ravin que la Cavalerie n'auroit pû paſſer qu'avec peine ; le village le plus près s'appelle Tincour ou Buires. AN. 1653.

La différence du poſte changea la contenance du ſoldat, il reprit ſa gayeté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fuſſent preſque deux contre un, on travailla auſſi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes, & on plaça toute l'artillerie de maniere que les ennemis auroient eſſuyé le feu de trente pieces de canon avant qu'ils euſſent pû voir l'armée du Roi, qui étant derriere pouvoit les charger à ſon choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie dans un terrain ſi étroit que l'aîle droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes, qui ſe ſoutenoient l'une l'autre, pendant que M. de la Ferté qui avoit ſa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit ſeconder la droite en cas de néceſſité.

Ce fut ſur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'armée Eſpagnole marchant en bataille, & avançant par l'extrémité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mouſquet des redans de l'armée de France, tout le long du ſommet de la montagne qui étoit ſur la gauche, & qui reſſerroit le terrain par où elle croyoit aller l'attaquer d'abord : mais quand elle en fut environ à une demi lieuë elle fit alte, & la plûpart de l'Infanterie courut au ruiſſeau pour y étancher la ſoif ardente qu'elle ſouffroit, n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a ſçû depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant, mais que le Comte de Fuenſaldagne s'y oppoſa, repréſentant la laſſitude des troupes, principalement de l'Infanterie, aprés une marche ſi pénible dans un pays auſſi ſec que la ſaiſon étoit chaude, qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vû la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la riviere pour la remettre en bataille ; que le repos d'une nuit la remettroit de la fa-

AN. 1653. tigue de la journée, qu'un si petit délai ne gâteroit rien, puisque l'armée de France ne pouvoit leur échapper; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mit en sûreté, & que le reste de l'après-midi seroit employé à la reconnoître, & à résoudre par où on attaqueroit.

Le Prince ceda à des raisons si fortes; l'armée Espagnole campa la nuit en bataille: mais les Officiers Généraux trouverent le lendemain celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songerent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Aoust on entendit à la pointe du jour sonner le boutte-selle & battre la générale dans l'armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assieger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le Duc d'York avec M. de Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montez, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrerent dans le camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arriere-garde de la Cavalerie fut dehors. Ils s'arrêterent & observerent à leur aise le mouvement de toute l'armée, ensuite ils avancerent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mit en devoir de s'inquiéter, & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne qui envoya aussi-tôt M. de Beaujeu, un des Lieutenans Généraux, avec douze cens chevaux & six cens Fantassins, pour se jetter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assieger, ou dans telle autre Place qu'il lui paroîtroit qu'ils vouluſſent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence qu'il entra dans Guise au moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir; se voyant ainsi prévenus, ils abandonnerent l'entreprise; & après avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournerent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieuë de l'Abbaye de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'armée se mit en marche; on fit passer les bagages au travers de Peronne, & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vint tomber sur l'arriere-garde ayant qu'on eût passé la Somme, toute l'armée défila au travers de la ville; & quoiqu'elle soit assez longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne

ne

ne laiſſa pas d'avancer le même ſoir avec l'avant-garde juſqu'à Golancourt, à une lieuë de Ham ; ce qui fit le même effet que ſi l'arriere-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même-tems, parceque les ennemis crurent que toute l'armée étoit enſemble, comme M. de Turenne l'avoit aſſuré à ceux qui lui repréſenterent qu'elle ne pouvoit pas arriver le ſoir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laiſſeroit aucun doute que toute l'armée ne fût enſemble. Auſſi faut-il lui rendre cette juſtice, que jamais Géneral ne prît dans les marches de plus juſtes meſures, & ne pénetra mieux dans les deſſeins de l'ennemi. Cette diligence, auſſi-bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le ſiége de Guiſe. AN. 1653.

Les Eſpagnols étant ainſi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin ; on ſe tint depuis la derniere allarme plus que jamais ſur ſes gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, ſur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de paſſer le ruiſſeau, derriere lequel étoit leur armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'eſcorte ; il ordonna à M. de Caſtelnau d'aller avec mille chevaux pour tâcher de les ſurprendre. Il partit le ſoir avec dix eſcadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au lieu de paſſer outre, il s'y arrêta juſqu'à la pointe du jour, qu'il fit paſſer au travers de la ville deux petits partis pour aller à la découverte ; il les ſuivit, & lui ayant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoya ordre à ſa Cavalerie d'avancer ; mais avant qu'elle eût paſſé la ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vûë des partis, & ſe retirerent n'ayant perdu que vingt ou trente hommes. Ainſi ce que M. de Turenne avoit ſi bien projetté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galand homme d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne ſçavoit point mener la Cavalerie.

Au lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine juſqu'à une demie lieuë de l'armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure : cette faute expoſoit le détachement à une défaite inévitable, ſi les ennemis en euſſent profité, comme ils le pouvoient ; il n'y avoit pas un ſeul Officier, ni même un Cavalier, qui n'en craignît la conſéquence : la plaine étoit ſi découverte, que les Eſpagnols pouvoient compter juſqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieuë & demie derriere, il n'y avoit perſonne pour les ſoûtenir, & rien ne pouvoit les empêcher de paſſer le ruiſſeau. M. de Caſtelnau

AN. 1653. après avoir resté là si long-tems sans nécessité, se retira, & mit dans un village malhabilement une embuscade de cent chevaux, n'étant pas probable que les ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens, après une allarme si récente. Cependant M. de Turenne inquiet de ce qu'on tardoit si long-tems, vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cens Fantassins, passa au travers de Ham, & avançant au-delà, disposa ses troupes de maniere qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau, si les ennemis l'eussent pousse; mais il ne fut pas long-tems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croyoit.

L'armée du Roi resta dans ce Camp jusqu'au premier de Septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller assiéger Rocroi, & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devants pour l'investir, & empêcher qu'on n'y jettât du secours: la garnison en étoit foible, & la Place étant située dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y passer; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir.

On résolut pendant que les ennemis seroient occupés à ce siége, de faire celui de Mouson. L'armée passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf Septembre à Remilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la riviere au-dessous de la ville, & chacun prit ses quartiers; M. de Turenne au-dessous, & M. de la Ferté au-dessus: la Cavalerie du premier s'étendoit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec son Infanterie & ses Gendarmes dans une petite vallée à demie portée du canon; & dans un vallon plus étroit & plus près de la ville; il posta les deux Régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit: M. de la Ferté commença ses approches en même-tems; mais ses troupes se posterent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne.

Mouson est située sur la Meuse, entre Stenai & Sedan; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne; la ville est fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres; elle a un très-bon fossé sec, qui presque par tout est bien palissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille; le côté de la ville le plus éloigné de la riviere étant commandé d'une montagne, est défendu d'une envelope de trois ou quatre bastions & d'un demi bastion, & des deux côtés jusqu'à la riviere, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors.

La garniſon étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux : le Gouverneur étoit un vieux Colonel Allemand, nommé Wolf. La plûpart de cette garniſon avoit été miſe dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour ſe jetter dans Mouſon, Stenai, Clermont & Sainte Menehoult, qui étoient à lui, ne doutant point que l'armée du Roi n'en aſſiégeât une ; & Briol jugeant par ſa marche qu'elle alloit à Mouſon, ſe contenta d'en augmenter la garniſon, & garda le reſte des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la ſûreté des autres Places. AN. 1653.

Les approches furent pouſſées la premiere nuit aſſez loin, & avec peu de perte, par le Régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou ſix piéces de canon. La nuit ſuivante, les Régimens de la Feuillade & de Guienne monterent la tranchée, & l'avancerent conſidérablement : dans le même tems, un Régiment d'Infanterie qui étoit poſté dans quelques maiſons auprès du pont, eut ordre d'inſulter l'ouvrage à corne qui le couvroit ; l'ennemi jugea à propos de ſe retirer, & il fut emporté ſans peine & ſans perte. Ce fut le tour du Régiment de Turenne la troiſiéme nuit ; il pouſſa la tranchée ſi loin, que la nuit ſuivante les Régimens d'Yorck & de Palluau arriverent juſqu'au bord du foſſé des dehors, & attacherent le mineur à la face du demi baſtion de l'envelope, après avoir coupé les paliſſades du foſſé : il travailla juſqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, ſans quoi il ne pouvoit plus travailler : un Sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mouſqueterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le Régiment de Picardie monta la tranchée pour la ſeconde fois la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le Duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Meſſieurs d'Humieres & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils reſterent dans la premiere batterie, un boulet de canon tiré de la Place, paſſa entre trois barils de poudre ſans y mettre le feu, qui auroit fait ſauter tout ce qui étoit dans la batterie ; mais le danger paſſa ſi vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne obſervant que les aſſiégés ne faiſoient pas ſi grand feu de l'envelope comme de coûtume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à joüer ; il ordonna qu'un Sergent, ſuivi de quelques Soldats, montât ſur le ſoir par l'endroit dont la fraiſe avoit été briſée par le canon, pour reconnoître ſi les ennemis abandonnoient l'en-

An. 1653. velope : le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirerent dans la ville. Les assiégeans occuperent aussitôt le fossé de l'envelope, & se contenterent de faire des places d'armes pour se loger, & faire feu sur la ville : les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand de dessus les murailles ; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parceque les assiégeans étoient à couvert.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix Compagnies du Régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu ; ils monterent la tranchée, suivant leur privilege, la même nuit, relevant le Régiment de Picardie : M. de Castelnau, qui étoit alors le seul Lieutenant-Géneral dans l'armée, fut, suivant sa coûtume, pour commander ; les Gardes refuserent de lui obéïr, prétendans ne devoir être commandés que par le Géneral : M. de Turenne étant informé de cette contestation, fut pour tâcher de l'ajuster ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précedente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée : Castelnau obéït : M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un Courrier pour en informer la Cour, qui ordonna aux Gardes d'obéïr au Lieutenant-Géneral ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fut leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-la fut avantageuse pour le service du Roi ; les Gardes se piquans d'honneur, & étant encouragés par la présence du Géneral, avancerent beaucoup leurs travaux ; ils firent non seulement une blinde le long du fond du fossé de l'envelope, par le moyen des palissades qu'ils y trouverent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'envelope se joignoit à celui de la ville jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnerent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assez de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la Place plus de difficultés qu'on n'avoit crû. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoûtumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé ; lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chasserent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluye de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester. Ce

mauvais succès ne rebuta point ; on suivit opiniâtrement le dessein de se loger ; mais on y employa deux nuits inutilement : quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matieres combustibles, qu'ils détruisoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelqu'autre expédient moins dangereux : on tenta la nuit suivante la descente du fossé, en poussant obliquement d'où on étoit logé une tranchée ; mais on se trouva exposé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc si bas, que l'artillerie des assiégeans ne pouvoit pas le démonter ; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déja été parlé, qui arrêtoit tout court, sans le secours du canon du flanc qui désoloit & qui dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainsi il fallut avoir recours à la vieille méthode, de creuser un puits dans le logement qui avoit été fait dans le fossé de la demi-lune, pour descendre par ce moyen dans le fond du fossé : on y travailla avec tout l'empressement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu : on les poussa jusques contre la muraille ; le mineur commença à y travailler, ayant à ses côtés des barils remplis de terre, pour le préserver de la mousqueterie des flancs, pendant que les madriers le garantissoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit sans cesse ; ce qui n'auroit pû le déloger, si les ennemis ne se fussent avisés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent descendre contre les madriers ; le feu y prit si à propos, qu'elle les fit tous sauter, & ils jetterent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé. AN. 1653.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eut un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étoufferent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déja si profond, que le feu ne le pût point atteindre. Il fit pendant ce siége une pluye continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renverserent souvent les blindes, & éboulerent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par tout pleine d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans pluye.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même-tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le premier ; il se logea ;

AN. 1653. mais avant que ſes chambres fuſſent perfectionnées, il envoya avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir; on lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il ſeroit poſſible; ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des aſſiégés, & ſçavoit que cela n'abattroit point la tour; & comme la poudre devoit faire ſon effet en arriere, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & ſe retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la premiere batterie, qui étoit à demie portée de mouſquet de la tour. On mit le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu; elle élargit ſeulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua, comme on le ſçut depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta pluſieurs groſſes pierres avec autant de violence qu'auroit pû faire le canon: quelques-unes donnerent contre la batterie derriere laquelle M. de Turenne, le Duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent pluſieurs voler beaucoup plus loin. On renvoya enſuite le mineur à ſon trou, avec un Sergent pour le défendre, & ſix Soldats, qui s'y logerent ſans danger: cela s'exécuta de jour. Quand il fut nuit, on jugea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creuſé au niveau du fond du foſſé de la Place, car il auroit fallu trop de tems pour continuer à le creuſer juſqu'à la muraille; ſa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mouſqueterie, & on ne croyoit pas qu'il y eut autre choſe à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumiere des feux qu'ils avoient allumés, pour voir ce qui ſe faiſoit dans le foſſé, qu'ils roulerent du haut des murailles, le long de deux piéces de bois qu'ils avoient attaché enſemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla ſi violemment le logement qui étoit au-deſſus où M. de Turenne, le Duc d'Yorck, quelques Officiers & pluſieurs Volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il ſeroit entierement ruiné: il ſubſiſta néanmoins; mais on fut plus d'un quart d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cauſe de la fumée & de la pouſſiere; & quoique les aſſiégés continuaſſent de tirer inceſſamment deſſus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes ſortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adreſſa ſi juſte que la premiere, on ne laiſſa point de pouſſer la tranchée juſqu'aux paliſſades qui étoient au milieu du foſſé; mais la quan-

tité prodigieuſe de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de faſcines & de terre pour la ſûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la paliſſade, on fut obligé de ſe cacher ſous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient ſans ceſſe, & enfin on attacha le mineur au corps de la Place. AN. 1653

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde ; M. de la Feuillade fut bleſſé d'une grenade à la tête ; un coup de mouſquet ayant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humieres, paſſa au travers de la jambe d'un pionnier & frapa enfin la botte du Duc d'Yorck, ſans lui faire aucun mal. M. de Turenne reſta toute la nuit ſur la Place, & il eſt certain que ſans ſa préſence la choſe n'auroit point réüſſi.

M. de la Ferté avoit de ſon côté ſi fort avancé ſon attaque, que ſa mine étant prête le jour ſuivant, on la fit ſauter l'aprés midi : M. de Turenne avec pluſieurs de ſes Officiers & Volontaires alla par curioſité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille ; & l'intention étoit de renverſer non ſeulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut ſauté & que la fumée fut diſſipée, on vit qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout ; mais ayant fait tirer ſix coups de canon à la fois de la batterie qui étoit ſur le bord du foſſé, cette partie de la tour tomba & appaiſa la colere de M. de la Ferté, dont l'impatience inquiéta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie ; il menaça le pauvre Ingénieur qui ne ſe tira d'affaire qu'en abattant avec le canon ce que la mine avoit déja ébranlé de la tour. La bréche étant bonne, on y fit un logement la nuit ; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin : il envoya des Officiers pour dreſſer la capitulation, & il fut convenu qu'il ſortiroit le lendemain avec ſa garniſon, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Ce ſiége dura dix ſept jours de tranchée ouverte : on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cauſe du mauvais tems & que le terrain où on campoit étoit une terre fort graſſe. Il n'y eut perſonne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, ſecond fils du Comte de Rouſſi, qui reçut un coup de mouſquet dans la tête en

An. 1653. montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François pouſſent les ſiéges & prennent les Places, ſe doit particuliérement attribuer aux peines que ſe donnent leurs Généraux ; au lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Eſpagnols s'en rapportent à un Sergent de bataille ou à quelqu'autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainſi dire, par les yeux deſquels ils ſe gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même ; il alloit reconnoître en perſonne & de bien près les villes qu'il vouloit aſſiéger ; il marquoit toujours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit préſent ; il ordonnoit de quel côté il la falloit pouſſer, y alloit réglément matin & ſoir ; le ſoir pour réſoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir ſi ſes ordres avoient été ſuivis, ayant toujours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'inſtruire de ſes intentions : il retournoit pour la ſeconde fois à la tranchée après ſouper, & y reſtoit plus ou moins de tems, ſuivant que ſa préſence y étoit néceſſaire. La diligence du Général excite néceſſairement tous les Officiers de l'armée à une grande application à ce qui eſt de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un ſeul Ingénieur à ſon attaque : quand il en avoit dans d'autres ſiéges, il ne s'en ſervoit que comme d'Inſpecteurs ſur les travaux : la plûpart des Officiers ſçavoient comme on doit pouſſer la tranchée & faire un logement : il y a un Capitaine de mineurs qui a ſoin de les conduire ſuivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non ſeulement par ſa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne ſe doit jamais repoſer entiérement ſur quelque Ingénieur que ce puiſſe être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'eſt pas raiſonnable de croire qu'un homme qui doit y être à tout moment, veuille s'expoſer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, ſe piquent plus aiſément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux ; outre qu'ils en acquiérent plus de capacité pour tout ce qui regarde un ſiége. Le feu Prince d'Orange qui ſuivoit une maxime toute oppoſée, en ſe confiant uniquement à ſes Ingénieurs, & n'employant ſes Officiers qu'à la défenſe des tranchées, en avoit peu qui entendiſſent bien à aſſiéger une Place, à moins que ce ne fut quelque perſonne dont l'application & l'induſtrie ſuppléât au défaut de la pratique : ainſi peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont ſervi avec eux avoient appris ce qu'ils ſçavoient dans d'autres pays.

On ne fit point de lignes de circonvallation au ſiége de Mouſon, cela

auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien : la petite riviere de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la Place : le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siége de Rocroi : elle avança jusqu'à Varnicourt où on apprit que la ville s'étoit renduë. AN. 1653.

Après ces deux siéges, il ne se passa rien de considérable entre les deux armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi que les François devant Mouson. M. de Turenne les observa toujours de près ; ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommerent les fourages sur leur frontiére, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour ayant ramassé quelques troupes, outre celles de la Maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'armée, elle fit faire le siége de sainte Ménéhoult. M. de Navaille commandoit la Maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoyées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du Régiment de M. de la Ferté : mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent, generalement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Castelnau entendit parfaitement bien à faire un siége, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble, & le Cardinal fut obligé d'envoyer le Maréchal du Plessis-Praslin pour y commander en chef ; après quoi le siége fut poussé avec plus de succès qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plûpart de sa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jetter du secours dans la Place, sur les avis qu'on eût qu'il avançoit de ce côté-là avec son armée.

M. de Turenne ayant fait camper ses troupes derriere la Somme entre Roye & Corbie, le Duc d'Yorck voyant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siége de Sainte Menehoult ; mais ayant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de différens prétextes, que malgré ses empressemens la ville capitula avant qu'il put partir. Ce Prince accompagna le Roi de France au Château de Ham, à deux lieuës de Sainte Menehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la bréche qu'on avoit fait au Corps de la Place avant qu'elle battût la chamade.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

AN. 1654. L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assez-tôt pour empêcher les Espagnols d'Assiéger Arras : ils investirent cette Place le trois de Juillet avec une armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siége ; mais elle ne l'étoit pas assez pour empêcher que le Gouverneur ne put encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la Place : S. Lieu y entra le premier avec environ deux cens maîtres, & passa au-travers du quartier du Prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le Baron d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine ; & le Chevalier de Crequi avec le reste s'ouvrit peu de jours après le passage au-travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées : on n'osa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cause que la plaine qui regne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis.

Une autre raison qui fit entreprendre le siége d'Arras, c'est que les François ayant commencé celui de Stenai, les ennemis espererent finir le leur, avant que celui-là fut achevé ; & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on

ne seroit pas en état de les interrompre. En effet, l'armée du Roi étoit si foible, que n'osant se commettre dans un pays ouvert avec une armée si supérieure, elle se tint proche de Péronne jusques vers le seize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient presque achevé leurs lignes : Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle se mit en marche, pour servir en qualité de Lieutenant-Général sous M. de Turenne ; & prit son jour, suivant la datte de sa commission, comme le plus jeune qui servoit dans cette armée. AN. 1654.

Elle campa le premier jour de sa marche à Sains près de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieuës de cette derniere Place : le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour se couvrir de quelque ruisseau, afin que si les ennemis venoient à lui, il put éviter le combat : il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieuë de Mouchi, d'ordonner à l'armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la Cavalerie & des dragons reconnoître le terrain où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence, Cavalerie & Infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque maniere en état de défense : mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très-avantageux ; le front proportionné au nombre des troupes ; le ruisseau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite ; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'armée avant qu'elle fut retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assez bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquerent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la proposition ; mais cela n'est pas bien sûr : quoiqu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plûpart de son Infanterie : sa Cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'étendoit avec le reste de son Infanterie jusqu'au ruisseau. M. de la Ferté avoit le sien à la droite de tout en bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de son Infanterie : l'autre étoit à Mouchi, &

AN. 1654. sa Cavalerie sur deux lignes entre l'un & l'autre village : le Corps de réserve étoit dans sa place ordinaire derriere le quartier de M. de Turenne qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe & celui où étoit le ruisseau ; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir essuyé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée sur cette hauteur, & pour assûrer davantage les deux extremités des lignes, on y avoit posté de l'Infanterie aussi-bien que dans le centre des aîles de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya presque tous les soirs de gros partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois : car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fussent pourvûs abondamment de toutes sortes de provisions, autant que les armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un si grand Corps de troupes avoit toujours besoin de quelque chose ; soit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en vouluſſent une surabondance de provision. Dès que l'armée du Roi fût à Mouchi, ils détacherent continuellement des partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voisines : on envoya inutilement des Partis pour les couper ; on n'avoit jamais le bonheur de les surprendre, parceque le Pays étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cens chevaux sous le commandement d'un Lieutenant-Général : ceux qu'on détachoit de l'armée de M. de Turenne se postoient ordinairement entre le Camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte ; & des sentinelles par tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose ; mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre ; il sembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté ; mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les sentinelles qui étoient sur la hauteur de Mouchi, qui avoient vû la même chose, assurerent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il falloit que ce fut auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un Régiment tout entier de Cavalerie de cent vingt maîtres allant de Doüai au Camp

des ennemis, & tous les Officiers auſſi bien que les Cavaliers, portant chacun un ſac de poudre en croupe, outre quatre-vingt chevaux chargés de grenades, que des payſans à pied conduiſoient, avoient tous été brûlés, ſans qu'on pût ſçavoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triſte ſpectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les viſages hideux & défigurés, & le reſte du corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des partis qui coururent où ils avoient apperçû le feu, amenerent au Camp tous les hommes dans leſquels il y avoit encore quelque ſigne de vie, quelques chevaux des moins brûlés, & la paire de timballes qui appartenoit à ce Régiment. AN. 1654.

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince ayant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le viſage brûlé ; il répondit, que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras ; & le queſtionnant ſur les particularités, il dit qu'étant à l'arriere-garde du Régiment, il apperçut un Cavalier qui avoit à ſa bouche une pipe de tabac allumé, ſur quoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donnant quelques coups de plat d'épée au Cavalier, qui étant yvre, mit le piſtolet à la main, & le lui préſenta ; qu'il ſe jetta promtement à bas de ſon cheval, appréhendant la ſuite, & que le Cavalier tirant en même-tems ſur lui, il mit le feu au ſac de poudre qu'il avoit derriere ſon cheval, qui en ſautant le communiqua au ſac du Cavalier, & ſucceſſivement à tout le Régiment ; mais qu'étant pied à terre, il en échappa mieux que les autres, dont la plûpart furent tués ſur le champ, & qu'il en fut quitte pour avoir le viſage, les mains, & quelqu'autres parties du corps brûlées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis ſous le commandement du Comte de Lorge ; mais le Comte ſe fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, prit trois ou quatre de ſes Capitaines, ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des aſſiégeans avec le reſte. Une autre rencontre fut beaucoup plus déſavantageuſe, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Géneral : il étoit en parti avec huit cens chevaux, & ayant été averti que les ennemis vouloient faire paſſer un convoi dans leur Camp par le chemin de . . . . . il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au ſien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne ſçavoit point que les François y étoient, & ſes Cavaliers ayant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi,

AN. 1654. sans sçavoir que Droot étoit si proche d'eux, ils se trouverent attaqués si inopinément & si brusquement, que les deux premiers escadrons furent renversés avant qu'ils pussent monter à cheval : Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'escadron le plus proche, que les ennemis rompirent aussi ; & sans le Régiment de Beauveau qui tint ferme ; & battit le premier escadron des ennemis qui avoit fait le désordre, tout le parti auroit été entierement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de se mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuse, Droot ayant été blessé à celle du Régiment de Beauveau. Les ennemis ne sçachant point la force du parti auquel ils avoient affaire, jugerent à propos de se retirer ; les François ne songerent point à les poursuivre, & auroient crû s'être assez heureusement tirés d'affaire, sans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des blessés fut petit de part & d'autre ; il y eut plus de désordre que de mal, & on peut dire qu'en cette occasion les deux partis furent battus.

Le Duc d'Yorck étant allé en parti à son tour . . . . . enleva un autre parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuscade un peu devant le jour dans un village prochain ; il marcha aussi-tôt de ce côté-là avec tout son parti, & approchant du village autant qu'il se pouvoit sans être découvert, il envoya quelques Cavaliers pour les attirer hors de l'embuscade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de se retirer ; ce qu'ils exécuterent avec tant d'adresse, que les ennemis se trouverent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fut pris.

Pendant que toutes ces choses se passoient hors des deux Camps, les ennemis ayant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, pousserent le siége avec toute la diligence possible, & presserent la Place si vivement, que quelque vigoureuse résistance que fit M. de Mondejeu, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit secondé avec toute la bravoure imaginable par Messieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Espagnols ne laissoient pas de gagner tous les jours du terrain : ils étoient maîtres le . . . d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoyoit souvent des Messagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arriverent au Camp : un d'eux ayant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb,

afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne pût rien trouver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colere, *il faut éventrer le coquin :* ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb, & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Stenai. AN. 1654.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit crû, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard ; ce qui joint aux nouvelles qu'on eût en même-tems que le siége de Stenai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit esperé, & qu'ainsi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Généraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de clayes dans deux jours : on fit cette provision, parceque les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diametre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher, & on esperoit avec les clayes rendre ces trous inutiles : mais, comme on vient de le dire, ces craintes se dissiperent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut le jour suivant du camp devant Stenay que la Place seroit bien-tôt prise.

Le ..... d'Aoust on eut avis que le Maréchal d'Hocquincourt qui avoit succedé au commandement de l'armée depuis que M. Faber avoit pris Stenay, avançoit, & souhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande armée, ou s'il camperoit dans quelqu'autre lieu ; sur quoi on lui répondit que M. de Turenne avec quinze escadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec sa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient ensemble reconnoître un poste sur le ruisseau de Crinchon auprès de Rivieres, où on esperoit qu'en se retranchant un peu, l'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y seroit en sûreté.

Les deux Généraux se rencontrerent le dix-sept d'Aoust à l'endroit dont on étoit convenu ; mais au lieu d'aller reconnoître le poste, sur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol,

An. 1654. sous le commandement de M. de Boutteville, ils marcherent dans le même instant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoyerent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à son canon, & à ses bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les soutenir; mais en arrivant auprès de S. Pol on apprit que les ennemis ayant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugerent pas à propos d'aller plus loin: mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils résolurent de s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laissé quatre ou cinq cens cavaliers démontés, & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer, le poste étant de conséquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait passer sûrement la plûpart de leurs convois. Cette Place leur servit pour se rafraîchir dans la communication continuelle qu'il y avoit eû entre leur armée & leurs garnisons circonvoisines. Il étoit important de la prendre, & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine; car dès que l'Infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dressées, les ennemis capitulerent, & si on ne se trompent, furent faits prisonniers de guerre.

Le lendemain, qui étoit le dix-neuf, l'armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne, suivant sa coutume, prit un escadron ou deux de Cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis; étant arrivé auprès d'un vieux camp des Romains, que les gens du païs appellent le camp de Cesar, où la Scarpe & un petit ruisseau se joignent, il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruisseau lui donna la facilité de reconnoître à loisir ce poste, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon: il le trouva si propre pour son dessein, qu'il proposa à M. d'Hocquincourt de s'en saisir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivieres. Le lendemain on y marcha; M. d'Hocquincourt pour y être plus en sûreté fit tirer une ligne depuis la riviere jusqu'au ruisseau, & trouvant que les ennemis avoient posté environ cinq cens hommes dans l'Abbaye du Mont S. Eloy, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette riviere, il résolut de l'attaquer le jour suivant, malgré la proximité des lignes des a[illegible]égeans; afin que s'en étant rendu maître il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la riviere qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaye & les lignes, à la reserve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de

vouloir

vouloir défendre les murailles du dehors ; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnerent, se retirant dans le dedans de l'Abbaye qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes : On fit aussitôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante, on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde ; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une bréche. Cependant les Gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres,& des murs d'un petit jardin jusqu'à la portée d'un pistolet du pied de la muraille principale, ils y attacherent le mineur, auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de sûreté, ils s'avancerent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraille principale de l'Abbaye, par où les ennemis tiroient, & se retirerent ensuite sans avoir perdu que peu de monde. Le Régiment de la Marine trouva dans le même tems le moyen de se loger à la faveur d'une petite levée de terre contre la Tour, que le canon battoit, ce qui obligea les ennemis de capituler, & de se rendre prisonniers de guerre. M. d'Hocquincourt se retira ensuite au-dessous du ruisseau au camp de Cesar, & M. de Turenne retourna à son camp avec ses quinze escadrons & deux Compagnies de Dragons. AN. 1654.

Il résolut en chemin faisant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloy, & en étant approché à la demie portée du canon, il les cotoya toûjours à la même distance le long de la Scarpe, jusqu'à ce qu'il les eût observé autant qu'il le jugea nécessaire de ce côté-là ; cependant les ennemis firent grand feu de leur canon ; il n'y eut point d'escadron qui ne perdit deux ou trois hommes sans les chevaux ; & quelques vieux Officiers murmurerent de ce qu'on les exposoit ainsi pour rien, à ce qu'ils croyoient : c'est la seule fois que le Duc d'York ait entendu, pendant qu'il a servi dans les armées de France, blâmer M. de Turenne d'exposer son monde sans nécessité. Mais ces Messieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puisque ce fut dans ce tems-là qu'il choisit, en s'exposant lui-même aussi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua ; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne se seroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pû reconnoître toutes choses avec tant d'exactitude. Il avança si près avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Milord Germain fut tué sous lui d'un coup de mous-

AN. 1654. quet tiré des lignes, dont la balle après avoir passé au travers du corps de cet animal, le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Eloy, quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si près des ennemis dans un païs découvert, & ils pouvoient compter jusqu'à un homme, sortir de leurs lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas osé hazarder autant du côté du Prince de Condé; mais qu'ayant servi avec les Espagnols, il connoissoit leur flegme & leur coutume; qu'il étoit sûr qu'à son approche Fernando Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il envoyeroit au Comte de Fuensaldagne qui étoit Gouverneur des Armes; que le Comte iroit lui-même, ou en envoyeroit avertir l'Archiduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé, dont le quartier étoit directement opposé au sien, d'y venir déliberer dans un conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces consultations se feroient entre tant de personnes différentes, on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon, & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévû; les Espagnols observerent toutes ces formalitez, & résolurent dans leur conseil de l'attaquer quand il n'en étoit plus tems; le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularitez.

Les Généraux reçûrent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertissoit qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâterent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes: on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vûë que le bien public & le service du Roi, au lieu que la plûpart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs interêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer toutes les raisons dont ils pûrent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt, Gouverneur de Peronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, M. de Bar Gouverneur de Dourlans, & presque tous les autres, à la reserve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de désespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réussissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple

AN. 1654.

tentative sans pousser l'affaire, comme un expédient pour sauver l'honneur de l'armée, ne croyant pas qu'il fut possible de réussir. M. de la Ferté après même que la chose fut résoluë, envoya un Trompette à M. de Turenne, dans le dessein de l'intimider, comme il parut par la maniere dont il s'y prît : le Trompette entra brusquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il soupoit avec plusieurs Officiers, & dit tout haut que son Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vû dans les lignes des ennemis d'où il revenoit ; qu'il se croyoit obligé en conscience de lui en faire un rapport fidel, que les ennemis avoient considerablement élevé leurs retranchemens : que le fossé extérieur seroit très-difficile à passer ; que par de-là ils avoient creusé tout le long plusieurs rangs de trous, dans les intervalles desquels ils avoient fiché des pieux ; que les lignes étoient bien bordées de troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de se retirer, lui disant que si ce n'étoit le respect qu'il avoit pour son Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la sorte. Cette description faite ainsi publiquement, auroit pû effrayer ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la source & le motif : mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foiblesse le confirmoit d'autant plus dans sa resolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrerent à ne faire qu'une tentative, qu'au lieu de sauver leur réputation elle seroit en effet tout contraire ; puisqu'en faisant une fausse attaque sans la pousser, il seroit visible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdroit. Il representa qu'en poussant l'affaire tout de bon on n'attaquoit pas un seul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front ; que quelques-uns ne trouveroient aucune opposition, ou tout au plus un petit nombre de gens dispersés, qui n'étant point capables de résister, on pourroit s'établir, & donner lieu aux troupes prochaines, qui n'auroient pû forcer le côté qui leur étoit opposé, d'entrer par le même endroit, & d'y faire un passage à la Cavalerie ; qu'en attaquant la nuit aucun quartier des ennemis n'oseroit venir au secours d'un autre ; que chacun craignant pour soi à cause des fausses attaques, personne n'hasarderoit de quitter son terrain, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se seroit fait un passage au travers de leurs lignes ; que la seule chose qu'il appréhendoit étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque désordre en marchant aux ennemis ; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqeeroit point de les

An. 1654. forcer ; ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raiſons, c'eſt que la Cour vouloit abſolument qu'on entreprit le ſecours : il fut enfin réſolu malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient oppoſés. Le jour fut pris pour la veille de S. Loüis, & quoiqu'il n'y eut que les trois Généraux qui le ſçuſſent, toute l'armée eut ordre de ſe tenir prête, de ſe pourvoir de faſcines, de clayes, & de toutes les choſes néceſſaires pour cette entrepriſe. On fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque eſcadron pendant pluſieurs jours ; jamais il ne s'eſt vû dans une armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confeſſions & communions.

Peu de jours avant l'attaque M. de Turenne ne perdoit aucune occaſion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il s'y falloit prendre, & de la réſiſtance qu'on pourroit probablement trouver. Il les inſtruiſoit de ce qu'il falloit faire, ſuivant les différentes occaſions, & les accidens qui pourroient arriver ; il leur recommanda ſur tout de tenir les ſoldats en bon ordre, quand ils ſeroient entrez dans les lignes ; de ne les point laiſſer avancer trop vite, parce que ce ſeroit le moment le plus chatoüilleux, & le tems de criſe ; d'obſerver une grande attention & une exacte diſcipline, y ayant plus de danger d'en être chaſſé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voiſins du lieu qui ſeroit forcé, y tomberoient ſur les attaquans ; qu'il ne falloit point ſonger d'aller droit à la ville, qu'il falloit au contraire marcher le long de la ligne, & en chaſſer les ennemis, avant que d'aller aux amis : On pourroit croire que c'eſt de cette maniere d'entretiens des Généraux, que les Hiſtoriens leur font faire de grandes & de longues harangues ſur le point de donner les batailles, lorſqu'ils y ſongeoient le moins : au lieu que ces diſcours familiers, comme ceux que faiſoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroiſſent bien plus utiles, & inſtruiſent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'York eſt témoin que M. de Turenne en uſa ainſi, mais il ne ſçait pas ſi les deux autres Généraux firent la même choſe de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une ſi grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humieres avec M. de Turenne, où ſe trouvoit auſſi le Duc d'Yorck, demanderent de voir les lignes des ennemis ; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ſes lignes, qu'on apperçut un Parti

AN. 1654.

qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourageurs qui retournoient au Camp : M. de Turenne les ayant observé, ordonna à ces Messieurs de se mettre entre les fuyards & leurs lignes pour les couper, & commanda en même tems à la Garde avancée de les soutenir ; mais les ennemis étant bien montés gagnerent leur garde avant qu'on pût les joindre ; & comme on les suivoit toujours, ils rentrerent dans leur Camp & abandonnerent quelques soldats qui coupoient des fascines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit prisonniers. M. de Turenne se servit de cette occasion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vû ; mais il ne put y arrêter long-tems, à cause du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval : c'étoit le quartier du Prince de Condé. On se retira ; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieuë, dans lequel on avoit de l'Infanterie ; & en descendant la hauteur, on apperçut à environ une lieuë l'escorte des fourageurs qui étoit de douze escadrons, commandée par M. de l'Isle-bonne qui retournoit au Camp ; & voyant en même tems de la Cavalerie ennemie sortir des lignes, M. de Turenne se détourna un peu de son chemin & marcha vers M. de l'Isle-bonne à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence possible ; esperant, si les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler : car outre l'escadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ soixante-dix Officiers & Volontaires ; mais les ennemis resterent sur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze escadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne suivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Isle-bonne de retourner au Camp, renvoya l'escadron de la garde à son poste, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il se détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore pour gagner le haut d'une autre éminence sur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derriere lui ; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pûssent voir qu'il n'étoit soutenu de personne, il ordonna à une dixaine de Volontaires d'aller à eux : MM. Germain, Berklei, Biscara, Trigomar étoient de ce nombre : le reste de la troupe escadrona sur la montagne & fit face à l'ennemi : mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, suivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, jusqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince

AN. 1654. de Condé détacha auſſi-tôt un eſcadron qui étoit le Régiment d'Eſtrées à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg pour leur couper la retraite ; ce qui obligea M. de Turenne de détacher ſon petit eſcadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Iſle-bonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoya le même ordre à l'eſcadron de la garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débaraſſer les Volontaires ; mais pour les ſauver, il falloit charger le Duc de Wirtemberg dont on défit l'eſcadron, malgré l'inégalité du nombre. On le pourſuivit en bas dans une petite prairie & ſur une petite hauteur, où ſes cavaliers faiſant volte-face, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les pourſuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent courage & chargerent une ſeconde fois avec tant de vigueur, que le petit eſcadron plia, fut pouſſé & obligé de tourner le dos. L'eſcadron de la garde qui en retournant à ſon poſte avoit vû le commencement de l'action, arriva au ſecours ; auſſitôt le Duc d'Yorck & M. de Joyeuſe ſe mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc : mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'eſcadron s'enfuit & les laiſſa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domeſtiques : dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualité ayant eu ſon cheval tué ſous lui, on tâcha de le dégager ; le Duc d'Yorck l'appella ; mais voyant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joyeuſe fiſſent leurs efforts pour le mettre à couvert : ce fut en vain ; & pour s'y être opiniâtrés trop long-tems, ils furent en grand danger d'être pris, ne ſe ſauverent qu'avec peine, & M. de Joyeuſe eut le malheur de recevoir un coup de mouſquet au travers du bras, dont il mourut enſuite. Le Duc d'Yorck ſe tira d'affaire ſans aucun mal ; Mylord Germain penſa être pris en tâchant de ſauver un Gentilhomme nommé Beauregard dont le cheval avoit été tué ; il voulut le prendre en croupe ſur le ſien ; mais le cheval ne voulant point porter double, ſe cabrant & bondiſſant il fut jetté bas, Germain lui dit de ſe tenir à ſon étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis ; mais étant pourſuivi de trop près, il fut obligé de le laiſſer, & Beauregard fut fait priſonnier. M. Berklei aida à ſauver M. de Caſtelnau, dont le cheval ayant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis, ce que Berklei ayant remarqué, il deſcendit de ſon cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Caſtelnau & eut beaucoup de peine à ſe ſauver. On fut pourſuivi une demi-lieuë par les ennemis, juſqu'à ce que M. de l'Iſle-bonne arriva enfin avec ſes douze eſcadrons ;

les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de se retirer sans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il y en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître ; mais il y eut peu de tués & de blessés. . . . . AN. 1654.

Toutes choses étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut résolut de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé : ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la ville & joignoit celui du Comte de Fuensaldagne. Pour favoriser ce dessein, il avoit ordonné trois fausses attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquième d'Août. Pour éxécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencerent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté. Comme le soleil se couchoit, c'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'armée, quoiqu'il y eut loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La premiere ligne d'Infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout & le plus près des ennemis : la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là : sur le troisième, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie ; & sur le quatrième pont passa l'artillerie avec tout ce qui en dépend : de cette maniere, en faisant seulement face sur la gauche, l'armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête, & chaque Cavalier avoit derriere soi deux fascines pour les porter à l'Infanterie, quand elle en auroit besoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jusqu'à ce qu'il fit grand jour : on n'y avoit point laissé de troupes, & il devoit suivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'éxactitude, qu'on arriva précisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes : on ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas long-tems ; on ne donna aucune allarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'armée, & les mousquetaires cacherent soigneusement leurs méches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelque distance de l'Infanterie pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne : il divisa également les huit Lieutenans-Généraux entre

AN. 1654. la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune quatre ; il en posta trois à la premiere ligne d'Infanterie composée de cinq bataillons. Le Comte de Broglie commandoit Picardie & les Suisses, qui étoient les deux bataillons de la droite : M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche, & M. du Passage celui de la Feuillade qui étoit au centre de la Cavalerie qui les devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons, M. de Bar menoit la droite derriere M. de Broglie. Le Duc d'Yorck étoit à la gauche derriere M. de Castelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu ; M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le Corps de réserve d'Infanterie, & celui de huit escadrons de Cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Isle-bonne.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & son Corps de réserve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de Cavalerie, derriere laquelle étoit une seconde ligne d'Infanterie, de quatre autres bataillons avec quelque Cavalerie sur les aîles, & un petit Corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques : la premiere composée des troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des Régimens d'Yorck & de de Dillon & six escadrons, le tout commandé par M. de Traci qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé sans être découvert, de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne,& alors de marcher droit à la barriere de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Guillottiere devoit tomber sur le quartier du Comte de Fuensaldagne avec deux bataillons, six escadrons, deux Compagnies de Dragons & deux piéces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arriveroient incessament, & le pria de différer l'attaque d'un moment : M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vû qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt, & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées ; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer. La

La nuit étoit belle, le tems ſerein ; la lune qui avoit éclairé pendant la marche ſe coucha dans le moment qu'on arriva au lieu deſtiné : elle avoit à peine diſparu, que la nuit devint obſcure & qu'il ſe leva un petit vent frais qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre : ils ne ſçurent rien de la marche, juſqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les méches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les ſouflant, les faiſoit flamber au milieu des ombres de la nuit, & les ſoldats qui marchoient ſerrés venant à s'entrechoquer, le feu en ſortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumiere. Auſſi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirerent trois coups de canon & allumerent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit auſſi-tôt ſon attaque ; mais ſans la vigueur des Officiers qui les menoient, & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne ſe ſeroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont juſques-là le Duc d'Yorck avoit toujours été témoin ; car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occaſion : ils marcherent néanmoins ſans s'arrêter juſqu'au pied des lignes où ils ne trouverent point autant de réſiſtance qu'ils ſe l'étoient imaginé. Les cinq bataillons ſe rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient deſtinés à faire des paſſages pour la Cavalerie y travaillerent auſſi-tôt : chaque eſcadron, après avoir porté ſes faſcines au pied des trous qui lui étoient oppoſés, où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux foſſés, faiſoit volte-face & alloit ſe mettre en bataille à quarante pas en arriere, attendant pour avancer quand les paſſages ſeroient faits. Dans cet entre-tems, un homme vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit bleſſé & que les affaires n'alloient pas bien ſur la droite ; ſurquoi, pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux, ce Prince donna ordre aux Timballiers & aux Trompettes des eſcadrons, à la tête deſquels il étoit, de battre & de ſonner ; ce qui fut enſuite éxécuté par le reſte de la Cavalerie, & anima beaucoup l'Infanterie ; mais ſon eſcadron & celui qui étoit auprès en ſouffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan ſur la gauche, firent grand feu ſur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & le Timballier de l'eſcadron où il étoit fut le premier tué. Ce fut alors que M. de la Ferté qui n'avoit pas mis ſes troupes en ordre auſſi-tôt que M. de Turenne, commença ſon attaque : mais ſoit qu'il fut moins heureux, ſoit qu'il trouvât

AN. 1654.

AN. 1654. plus de réſiſtance, quoique les Officiers euſſent mené l'Infanterie avec beaucoup de réſolution juſques dans le foſſé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repouſſés, s'enfuirent & chercherent à ſe mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le déſordre fut fort grand, les Officiers d'un côté ſe plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs ſoldats, & ceux-ci croyoient qu'ils avoient ſuivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils furent battus & que la Cavalerie ſouffrit beaucoup de leur mauvais ſuccès; car le feu des méches de l'Infanterie attira ſur les cavaliers toute la mouſqueterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne ayant achevé un paſſage pour la Cavalerie, & le Régiment qui porte ſon nom ayant trouvé une barriere qu'il ouvrit & qui lui épargna la peine de faire un autre paſſage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvillers de paſſer le premier avec quatre eſcadrons que le Duc d'Yorck devoit ſoutenir; il y entra avec les trois premiers, & comme le quatrième y entroit auſſi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arriverent à cette barriere, & n'y voyant que cet eſcadron qui entroit, ils firent ſur eux une décharge de mouſqueterie & jetterent quantité de grenades; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & ſon Major ayant été bleſſés, cet eſcadron fut repouſſé & les ennemis fermerent la barriere ſur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point paſſer, marcha ſur la droite le long de la ligne, juſqu'à ce qu'il trouva un autre paſſage par lequel il entra à la tête du Régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occaſion ne faiſoit que deux eſcadrons; & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-bois Colonel de la Feuillade, s'étoit aviſé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour obſerver à la faveur de cette lumiere, ſi les ennemis étoient encore en bataille derriere: ils y avoient effectivement quelque Cavalerie, mais l'obſcurité les empêcha réciproquement de ſe découvrir, & ce Prince paſſa près d'eux ſans en être vû avec deux eſcadrons; mais le troiſième qui étoit du Régiment de Beauveau tomba ſur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître; le Duc d'Yorck avançant toujours, pénétra juſqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de paſſage vers la ville, il la cotoya, l'ayant toujours à ſa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la riviere au-deſſus de la ville qui ſéparoit le quartier de Lorraine de celui de Fernand Solis, &

AN. 1654.

trouvant que perſonne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de paſſer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux eſcadrons de Turenne ſeulement, le reſte des troupes qui devoient le ſuivre s'étant égarées. Il avança juſqu'à la tente du Prince François de Lorraine ſans trouver aucune oppoſition, & ce ne fut que de-là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq eſcadrons des ennemis en bataille ſur une hauteur à la portée du mouſquet, ſur quoi il fit alte juſqu'à ce qu'il lui vint du ſecours, rangea ſes deux eſcadrons ſur un front qui occupoit la diſtance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes, & envoya trois ou quatre perſonnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le Duc de Buckingam vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pouſſer la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui: ce Prince répondit, qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & ſe commettre témérairement; que ce qu'il voyoit d'ennemis étoit double de ſon nombre, ſans ce qu'il pouvoit y avoir derriere la hauteur ſur laquelle ils étoient: qu'en avançant, ſi on étoit battu, les ennemis ſe rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de paſſer, les romproient, & que par ce moyen ils ſe ſauveroient eux & leur bagage; que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie ſeroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc, outre qu'il avoit l'avantage du terrain: en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie, & que quand elle arriveroit, il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingam ne ſervirent de rien; le Duc d'Yorck reſta ainſi quelque tems en préſence des ennemis, ſe regardant l'un l'autre, & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de ſes Cavaliers s'étant écartés tomberent ſur la tente du Prince François, où ils trouverent outre ſa vaiſſelle, de l'argent qu'il y avoit pour un mois de paye de ſes troupes. On penſa le payer bien chérement: car les autres Cavaliers entendant le bruit que faiſoient leurs camarades en prenant cet argent, quitterent les rangs l'un après l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenſes & les menaces de leurs Officiers qui ſeuls reſterent auprès du Prince; ce qui ſe paſſant à la vûë des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit néceſſaire d'y aller lui-même, il recommanda à M. de Montailleur Lieutenant Colonel de Turenne de tenir bon ſur la hauteur juſqu'à ſon retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le ſecond eſcadron de Villequier qui alloit

AN. 1654. vers la ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa ; mais à peine la queüe de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la Cavalerie qu'il avoit laissé pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en désordre, ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fut possible de les arrêter. Le Duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pû conduire au pont, le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa Cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres armées qui commençoient à le passer : il jugea qu'il y auroit assez de Cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la ville vers le quartier du Comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le Régiment de Gesvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de Cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis ; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Legers du Roi ou pour ses Gendarmes ; surquoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y ayant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit ; mais en arrivant en bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il est à propos de rapporter ici comment ce Général se trouvoit en cette posture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté ayant été repoussé dans son attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit passé avant lui, & ayant dessein de faire quelque chose de considérable, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons, partie de ses troupes & les autres de celles de M. de Turenne. Il étoit déja grand jour,

& il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuensaldagne : il avança dans le même-tems avec de l'Infanterie de ses troupes & de celles de M. de Turenne, parmi lesquelles étoit le bataillon des Gardes Françoises, qui étoit de l'armée de M. de la Ferté ; mais il venoit fort en désordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas ; M. de la Ferté l'ayant apperçuë, descendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer : M. de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainsi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard ; tout ce qu'il pût faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le suivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que la Ferté ne se fit battre, & qu'après cela il n'eut lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrain où il se trouvoit. La chose arriva comme il l'avoit prévû : M. de la Ferté fut battu ; & dans le même-tems que les ennemis le chargerent, ils détacherent de la Cavalerie pour dissiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes ; ils en taillerent la plûpart en piéces, prirent plusieurs Officiers aux Gardes ; mais ils ne poursuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer sur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire se retirerent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. AN. 1654.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, & d'étendre ses escadrons sur la gauche de ceux qui y étoient en bataille ; il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, si les ennemis pouvoient rassembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinssent leur donner de l'occupation, y ayant peu de fond à faire sur celle qu'ils avoient avec eux : il lui demanda ensuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu son Régiment de Cavalerie, & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec lesquels il s'étoit rencontré. Dans ce même-tems environ sept piéces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques escadrons, & on tira sur les ennemis avec succès. Il n'étoit pas néanmoins sans inquiétude, appréhendant toûjours qu'ils ne vinssent avec de l'Infanterie ; car voyant le peu d'ordre qu'observoit sa Cavalerie, & presque toute l'Infanterie en confusion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point sans sujet qu'il crai-

AN. 1654. gnoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes ; mais cette inquiétude ne dura pas long-tems après que le canon eût commencé à tirer ; car soit que les ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelqu'autre raison, ils ne jugerent pas à propos d'y rester ; environ demie heure après qu'on eût tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirerent : on vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie ; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie se retirât.

Le Duc d'Yorck a sçû depuis par des personnes qui étoient avec le Prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des Généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pû rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit crû ; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître ; mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugerent néanmoins, & le crurent sur leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le Prince de Condé étoit sur l'autre hauteur ; parceque tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre maniere : le Prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé.

Cette même considération empêcha M. de Turenne de poursuivre le Prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arriere-garde ; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit exécuté ; mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garnison de la Place, n'eut pas la même discrétion ; il voulut faire quelque expédition sur l'arriere-garde du Prince, pendant qu'il passoit la riviere pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçu si vertement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise ; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après qu'il eût passé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il rallia ses troupes écartées derriere le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauverent à Douai avec un escadron ou deux tout au plus ; ils passerent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne, & si on y avoit laissé seulement un esca-

dron, on auroit pû probablement le prendre prisonnier. AN. 1654.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arriverent au rendez-vous que comme le jour commençoit à poindre ; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance : la principale occupation de son Infanterie fut de faire un passage pour sa Cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le Duc d'Yorck en fut sorti. La plûpart de la Cavalerie des deux autres armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau, qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé ; il y trouva M. de Marsin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons, qui l'arrêterent un tems considérable : les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiniers qui défendirent le passage si long-tems, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver ; & lorsque la Cavalerie qui étoit sortie de la ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toûjours de ses Fantassins ou de ses Carabiniers, comme il avoit fait au ruisseau : en sortant des lignes, il les plaça derriere, d'où ils tirerent sur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenuë en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marsin se retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit son monde, comme il a déja été dit.

Environ dans le même-tems que M. de Marsin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant sorti de la Place, quelques vieux Officiers l'ayant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parceque M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir ; mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendît en aucune maniere partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes ; qu'à son égard, il avoit acquis assez de réputation dans la résistance que sa Place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux fausses attaques ; celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la premiere eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du Comte de

AN. 1654. Fuenſaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. de Turenne ne fut pas ſi heureuſe ; M. de Traci qui la commandoit, ſuivant exactement ſes ordres, eut un ſort bien different ; car lui ayant été ordonné de marcher ſans bruit dans un fond à la demie portée du canon des lignes, & d'y reſter ſans rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la ſienne, dont on ſuppoſoit qu'il devoit entendre le bruit ; il arriva tout autrement à cauſe que le vent étoit contraire & aſſez grand ; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il ſuppoſa que quelque accident avoit empêché l'exécution du deſſein ; il réſolut néanmoins de reſter encore quelque tems dans ſon poſte, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoyoient à la découverte : peu de tems après il apperçut un ou deux eſcadrons, qu'il prit pour la garde avancée qui alloit à ſon poſte ; mais en voyant ſortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber ſur lui ; ſur quoi il donna ordre à ſes deux bataillons de ſe ſauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec ſa Cavalerie il ſe retira vers Bapaume : il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de ſon erreur ; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plutôt que lui ; ils remarquerent que la plûpart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & pluſieurs de celui du Prince de Condé, ſe retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai : ils détacherent les Aide-Majors de chaque Régiment, avec chacun cinquante hommes, pour eſcarmoucher contre les ennemis dans leur paſſage ; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre ; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes : on ne perdit aucun Général ; il n'y eut de Colonel que M. de Puymarais, qui l'étoit de Cavalerie, qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'eſcadron d'Eclinvilliers qui avoit ſi mal fait deux ou trois jours auparavant, lorſque M. de Joyeuſe fut bleſſé, fut le plus maltraité ; il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il ſe fit battre ; & voulant apparemment rétablir ſa réputation, il chargea alors ſi vigoureuſement, que les autres ayant plié avant lui, il ſouffrit beaucoup plus, & la plûpart de leurs Officiers furent tués ſur la Place : le nombre des bleſſés ne fut pas grand ; M. de Turenne reçut une contuſion & un coup de mouſquet dans ſes armes, & eut un cheval tué ſous lui. On ne ſe ſouvient point

que

que hors M. de Broglie, qui eut la cuiſſe percée d'une balle, il n'y eut aucun des autres Généraux bleſſés ; peu d'Officiers ſubalternes le furent. Les Volontaires ſe tirerent heureuſement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & la Clotte qui furent griévement bleſſés, & en moururent ; ils étoient avec le Marquis d'Humieres, qui fut attaqué vivement par un eſcadron des ennemis : Biſcara & quelques autres furent fort bleſſés, de même le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de ſon Régiment. AN. 1654.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de bleſſé & pris que le Baron de Bryolle, un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé : c'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre ſon Roi, montra néanmoins peu de jours avant mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans ſon cœur, & qu'il ne l'étoit que par accident : il envoya chercher ſon fils, qui avoit été fait priſonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entraîné dans le méchant parti, & lui commanda ſous peine de ſa malediction, de ne ſe laiſſer jamais ſéduire, ſous quelque prétexte que ce pût être, à prendre les armes contre ſon Souverain : cette exhortation d'un pere mourant le toucha ſi vivement, qu'il proteſta vouloir être bon Sujet ; ſur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille priſonniers ; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine ; ils étoient dans une redoute, où ils ſe trouverent envelopés : on trouva ſoixante-trois piéces de canon dans les lignes, de toute ſorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un ſi grand train d'artillerie, tout le bagage des ennemis fut pris : les Soldats trouverent un grand butin, tous les Officiers Généraux de cette armée ſe faiſant ſervir en vaiſſelle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, ſans quoi on ne pouvoit ſubſiſter dans une ſi grande armée ; la quantité en étoit ſi conſidérable, que quand l'armée paſſa l'Eſcaut quelque tems après ſous Cambrai, on compta plus de ſept mille tant charrettes que chariots couverts, quoique l'armée ne fut pas alors de plus de vingt mille hommes, au lieu que quand on fut pour forcer les lignes, elle étoit de quatorze mille Fantaſſins, onze mille chevaux & quatre cens Dragons.

Le jour après que la ville fut ſecouruë, le Duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Peronne, où étoit la Cour, pour l'eſcorter à Arras, où elle reſta quelques jours, pendant leſquels l'armée campa dans les lignes des ennemis : on ſe ſervit de leurs huttes, & on y trouva une ſi grande abondance de fourage, que les ennemis avoient amaſſé, qu'il ne fut

AN. 1654. pas beſoin d'en aller chercher pendant qu'on y reſta.

Le dernier iour d'Août, l'armée marcha vers Cambrai, campa à Sauchi-Cauchi, & la Cour retourna en même-tems à Peronne. Le trois Septembre l'armée marcha à Thun S. Martin, où elle paſſa l'Eſcaut ſur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança juſqu'à Saulſoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour ſuivant elle campa à Kievrain, & le ſeize elle tomba ſur le Queſnoi, entre Valenciennes & Landrecies : il y avoit un Gouverneur ; mais la garniſon étoit petite, la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la maniere Eſpagnole ; c'eſt-à-dire, pour la mettre ſeulement hors d'état de défenſe, & pour la pouvoir rétablir aiſément. Cette ville ſe rendit dès le lendemain : on fit auſſi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajoûta de nouveaux ouvrages ; & après y avoir laiſſé une forte garniſon, on marcha à Bavay, & le onziéme Septembre on arriva devant Binche, qui ſe rendit le même jour, n'y ayant que les Bourgeois. On y reſta juſqu'au vingt-deux, dans l'intention ſeulement de manger le pays, & pour donner le tems de fortifier le Queſnoi.

Pendant ces marches, M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux q u'ils n'avoient coûtume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faiſoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit auſſi à la tête de l'Infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aîle de Cavalerie, qui faiſoit l'arriere-garde ; ainſi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre ſi aiſé & ſi avantageux, que le Duc d'Yorck le lui a toûjours vû pratiquer tant qu'il eſt reſté depuis avec lui dans le ſervice de France. Il les avertit de plus, que lorſqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruiſſeau, ils n'arrêteroient point, juſqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fuſſent paſſés de l'autre côté ; mais qu'ils ſe feroient un paſſage particulier ſur la droite ou ſur la gauche, obſervant toûjours de mettre l'avant-garde entr'eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainſi faire de plus longues marches ; & depuis ce tems-là on paſſa toûjours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche ; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelquefois la hardieſſe de ſe fourrer deux ou trois juſques dans les rangs, & quand ils le pouvoient,

ils enlevoient toûjours quelqu'un. . . . . AN. 1654.

On s'étonna pendant cette marche qu'une armée victorieuse & si considérable, n'entreprît pas un siége d'importance cette même année ; mais on ne consideroit pas que la saison étoit fort avancée, & que quoique le Quesnoi ne fut pas de lui-même considérable, cette Place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la Campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit déja formé son plan : le dessein étoit hardi de prétendre conserver cette Place, située au milieu du pays ennemi, & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année suivante plus aisé à exécuter, & particulierement le siége de Landrecies.

Les ennemis rassemblerent sous le canon de Mons les débris de leur armée, d'où ils détachoient continuellement des partis pour inquiéter les fourageurs de l'armée de France, pendant qu'elle resta à Binche ; mais M. de Turenne y donna si bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs Cravattes voltigeassent incessamment autour du Camp, & dressassent de continuelles embuscades : il s'en fallut peu qu'ils n'enlevassent un jour une garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons ; elle étoit de quatre escadrons postés derriere un ruisseau, & avoit une petite garde de trente maîtres sur une hauteur de l'autre côté. Le Duc d'Yorck allant la visiter, trouva que quatre autres escadrons la relevoient ; il passa le ruisseau à la tête du détachement qui alloit relever la petite garde, & étant arrivé à son poste, on vit environ trente Cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit sur la gauche ; mais quand ils furent à demie portée du canon, ils retournerent en arriere, comme s'ils eussent craint qu'on ne les suivît : M. d'Humieres & quelques autres Officiers de la méme garde qui étoient un peu avancés, se mirent à galopper, & ceux qui étoient plus près de ce Prince ayant proposé de poursuivre les ennemis, & voyant les autres après, coururent aussi sans demander s'il l'approuvoit ou non ; sur quoi il courut lui-même à toute bride, & ayant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à arrêter leur ardeur : ils murmurerent & se plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le parti ; mais il les assura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuscade, & qu'il n'étoit pas probable que les enuemis fussent venus si près, s'ils n'avoient eu le dessein de les attirer ; en effet, à peine les eût-il arrêtés, que les ennemis firent volte face, & tâcherent à les engager en escarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner, ils se retirerent vers Mons, & un moment aprés on vit deux cens chevaux les suivre, qui s'étoient cachés dans un petit

AN. 1654. fond, derriere un bois qui n'étoit pas loin, & où les ennemis vouloient les surprendre : M. d'Humieres & les autres Officiers remercierent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parceque pour peu qu'ils eussent avancé davantage, ils auroient été pour la plûpart faits prisonniers, parceque la grande garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pû venir assez à tems pour les dégager ; le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite garde étoit postée, étant si long, que l'affaire auroit été finie avant qu'on eût pû arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quitté. M. de Turenne après avoir consumé les fourages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluyes, qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'armée ; il marcha vers Maubeuge, parceque le pays entre Binche & cette Place est plus ouvert & moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toûjours eu à ses trousses le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus gêné, qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas ; & il étoit à craindre que l'armée l'ayant sur ses aîles, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les Dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les aîles, suivant la nécessité : à peine furent-ils en mouvement, qu'il les suivit avec son avant-garde ; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait : sa marche étoit disposée de maniere qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille, sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout marchoit la premiere ligne de l'aîle qui avoit l'avant-garde ce jour-là ; sur la gauche étoit la moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit la seconde ligne de Cavalerie de l'aîle qui faisoit l'avant-garde ; sur la gauche encore marchoit l'autre moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit l'autre aîle de Cavalerie & la seconde ligne d'Infanterie ; & enfin sur la gauche de tout, étoit le Corps de réserve de Cavalerie ; de sorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq escadrons, chaque file ou colonne étant de bataillons & de escadrons.

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites piéces étoient à l'arriere-garde : quand on venoit à quelque défilé, l'arriere-garde faisoit volte face avec ses piéces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant passée, faisoit aussi volte face, laissant un espace suffisant aux autres qui devoient suivre, pour se mettre en bataille à mesure qu'ils passoient ; ils restoient en cet ordre jusqu'à ce que tout fût passé, & ensuite toute l'armée s'ébranloit en même-tems pour continuer sa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieuë, on découvrit environ quarante escadrons des ennemis qui approchoient sur la droite : le gros de cette Cavalerie avança plus près que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruisseau entre deux : ils se contenterent de faire passer leurs Cravattes, avec un escadron ou deux pour les soûtenir ; les Cravattes approcherent si près, que plusieurs Soldats sortirent de leurs rangs, & se mirent dans les intervales de la Cavalerie pour escarmoucher ; ils ne laisserent pas de suivre toûjours, jusqu'à ce que l'armée arriva à un passage assez près de Maubeuge, esperant toûjours trouver l'occasion de donner quelque échec ; mais M. de Turenne prit tant de soin & regla sa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en personne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un seul escadron dans le moindre désordre : il fit presser un peu les dernieres troupes à ce passage auprès de Maubeuge ; mais voyant la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toûjours, il se retira & les laissa en repos, désesperant de retirer aucun profit de cette marche ; il ne passa point le défilé, pour ne pas s'exposer mal à propos, & retourna à son Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Maubeuge ; & quoique le Camp fut marqué entre la ville & les bois, la grande obscurité & la confusion des bagages fut cause qu"il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrain n'avoit que peu d'étenduë : personne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été destiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remede, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour il remit l'armée dans son ordre ; & le même jour, qui étoit le vingt-trois, elle marcha à Bavay. Le Régiment entier des Cravattes ennemis poursuivit un petit parti jusqu'à l'avant-garde, & s'engagea si fort, qu'il courut risque d'être entierement pris : les deux premiers escadrons coururent à eux, & les poursuivirent si vivement, qu'ils ne trouverent pas d'autre moyen de se sauver qu'en se jettant dans les bois ; plusieurs aban-

AN. 1654.

An. 1654. donnerent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes : néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occaſion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre.

L'armée étant arrivée à Bavay, on travailla à démolir les murailles de cette petite ville, que les habitans avoient abandonné la premiere fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutiſſent : elle n'eſt qu'à trois ou quatre lieuës du Queſnoy, & auroit pû incommoder, ſi les ennemis y euſſent mis des troupes pendant l'hyver. De Bavay l'armée marcha à Baudignies, & campa près du Queſnoy, elle y reſta juſqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambreſis, après avoir conſommé les fourages des environs du Queſnoy. Pendant le tems qu'elle y reſta, les travaux en furent perfectionnés, & les magaſins remplis de toutes choſes néceſſaires, de maniere qu'il auroit été très difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on ſeroit entré en quartier d'hyver.

Pendant que l'armée campa à Cateau-Cambreſis, une eſcorte qui couvroit les fourageurs penſa être défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait priſonnier à la premiere charge, en mettant en bataille les premiers eſcadrons que les ennemis renverſerent ; & ſi les autres qui étoient de vieilles troupes, comme la Valette, Grammont, & d'autres, n'avoient ſoutenu vigoureuſement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en pieces, & les fourageurs en grand péril : mais quoiqu'ils viſſent leur Commandant pris, & leurs premiers eſcadrons en déroute, ils marcherent fiérement aux ennemis, les obligerent de ſe retirer ſans rien entreprendre davantage, & ramenerent les fourageurs au camp ſans en avoir perdu aucun. Le parti qui les avoit attaqué étoit ſorti de Cambray, les forces étoient à peu près égales ; & ſi les ennemis avoient pouſſé leur premier avantage, ils auroient défait l'eſcorte entiere, & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pû emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les aſſurer ; deux ou trois jours après il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt eſcadrons, deux bataillons, & quatre pieces de campagne, eſperant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la premiere fois. Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture. Peu de tems après avoir poſté ſes troupes pour la ſûreté des fourageurs, on apperçut ſix eſcadrons des ennemis qui ſortoient d'un bois aſſez proche où ils s'étoient embuſqués : ils vinrent au grand galop comme s'ils euſſent eu deſſein de tomber ſur deux ou trois eſcadrons des Gendarmes, qui étoient poſtés

dans un petit fond, entre les bois & un village où plusieurs fourageurs chargeoient leur trousse. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y ayant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'avoient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pû venir à son secours : Ainsi considerant le danger où il étoit, il crut ne se pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voyant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginerent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derriere eux pour les soutenir, & se retirerent aussi-tôt dans le bois : M. de Scomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assez fort, & ne pouvant point sçavoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il resta là jusqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner. AN. 1654.

On envoya depuis toûjours de grosses escortes avec les fourageurs ; les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le soin qu'on prit des convois qu'on envoya au Quesnoy empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis ; on y resta encore quelques semaines sur la frontiere, où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroy : on les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hyver, la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entrepriſſent rien sur le Quesnoy.

Cette campagne commença par le siége de Landrecies : aussi-tôt que les François investirent cette Place, les ennemis se postèrent entre cette ville là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur païs ; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magasins du Quesnoy de toutes les choses nécessaires pour le siége, empêcha les Espagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoy au camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pûssent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre : ainsi on ne fera point de relation particuliere de ce siége, ni un détail fort exact de toute cette campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement ou- AN. 1655.

AN. 1655. blié. Il resta à la Fere attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le désir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siége ; mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage : il n'y eut que M. de la Feüillade qui osa l'hazarder, & qui fut pris & blessé dangereusement : son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple, & on ne songea plus à passer, jusqu'à ce que les ennemis décamperent un jour ou deux avant que la Place se rendit.

Ce siége fut heureux pour les soldats ; les assiégez se contenterent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement esperer d'un siége de cette conséquence : ils capitulerent dès que la mine eut fait bréche à la face d'un bastion, & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement ; on ne perdit d'Officier de conséquence que M. de Tracy Mestre de Camp, qui comme le plus ancien, commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la ville fut renduë, l'armée resta encore quelques jours pour combler les lignes, & reparer la bréche & les dehors. Cependant les ennemis se retirerent chez eux entre Mons & Valenciennes derriere les Rivieres, & ne se croyant point en état de risquer une bataille, ils ne se proposerent que d'observer le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fissent quelqu'autre siége de conséquence.

Quand l'armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Bussiere, petite ville dépendante du pays de Liege, à une lieuë de Thuyn. Après avoir employé quelques jours à cette marche, & en avoir resté un ou deux à la Bussiere, on retourna sur ses pas, & passant par Avênes on investit la Capelle ; ensuite n'estimant point qu'elle fut d'assez grande importance, on changea d'avis ; on passa la Sambre & on avança dans le Haynault jusqu'à Bavay, où on arriva le onze d'Aoust : cette Place est entre Mons & le Quesnoy. On eut dessein d'avancer plus avant dans le pays, & de passer la Haisne ; mais après avoir envoyé reconnoître les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance des redoutes & des plattes-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres, qui régnoient le long de la riviere depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre ; car outre leurs troupes qu'ils y employent, ils y font travailler leurs Paysans, qui apportant leurs bêches & les autres instrumens dont ils sçavent se servir pour relever leurs fossez, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étenduë ; ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci, étoit

celle

celle de pouvoir même approcher de la riviere, le pays étant fort bas & rempli de foſſez ; & à moins d'y faire de nouveaux paſſages, il n'y avoit que le chemin de la Chauſſée qui conduiſoit au Pont de Haiſne. Néanmoins dans un Conſeil qui ſe tint en préſence du Roi, où ſe trouverent le Cardinal, M. de Turenne, les Maréchaux de la Ferté, de Villeroy, de Grammont & du Pleſſis, & où le Duc d'Yorck fut appellé, on fut ſur le point de réſoudre de forcer le paſſage au Pont de Haiſne ; le Cardinal ayant repréſenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir paſſé la riviere à la barbe d'une armée formidable : mais le ſentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entrepriſe, prévalut, ſoit par la complaiſance qu'on eût pour lui, ſoit par la force de ſes raiſonnemens : Il en fit voir les difficultez telles que les ennemis avoient un double avantage ; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdroit trop de monde ; que cette conſideration n'étoit pas la ſeule qui l'obligeoit à diſſuader cette entrepriſe ; qu'il croyoit qu'on pouvoit l'exécuter ſans hazarder la vie de tant de ſoldats, en paſſant l'Eſcaut un peu au-deſſous de Bouchain ; qu'on laiſſeroit Valenciennes ſur la droite ; qu'on marcheroit à Condé où on paſſeroit l'Eſcaut une ſeconde fois ; qu'ainſi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Eſpagnols deviendroient inutiles. Ces raiſons auſquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenerent le Cardinal & tous les autres du Conſeil à ſon opinion : on marcha auſſi-tôt de Bavai à Bouchain, & ſur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marcherent en même-tems vers Valenciennes. AN. 1655.

Le treize ſur l'après midi, l'armée arriva à Neuville ſur l'Eſcaut : le même jour les ennemis paſſerent la riviere à Valenciennes, & ſe poſterent fort avantageuſement, ayant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la ville ſur leur gauche : ils avoient devant eux une vieille ligne ſur le mont Azin, qui s'étendoit de la ville juſqu'aux bois ; & au lieu de diſputer le paſſage de la riviere, ils travaillerent à réparer cette ligne qui ſe trouva le lendemain en bon état de défenſe. Cependant l'armée de France paſſa la riviere ſur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laiſſé des troupes avec les bagages pour les aſſûrer contre les courſes de la garniſon de Bouchain ; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a ſçu depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'armée Eſpagnole, qu'ils s'étoient propoſé de défendre ce poſte ; que le Prince de Condé s'oppoſa à la réſolution qu'on avoit priſe d'y marcher, à moins qu'on n'eût deſſein de le ſoutenir, quand on y ſeroit arrivé ; qu'il dit nettement aux Eſpagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui permet-

An. 1655. toient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnerent toutes les assûrances qu'il pouvoit souhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils seroient dans ce poste-là ; & qu'alors il seroit trop tard de songer à la retraite, puisque par-là on exposeroit l'armée à une défaite entiere : les Espagnols ne laisserent pas d'insister toujours & promirent de défendre le poste. On les y trouva en effet ; les partis informerent de la maniere de leur campement ; on marcha à eux aussi-tôt que l'armée fut mise en bataille, & étant arrivés à une lieuë de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui suivoient derriere.

Cependant M. de Turenne marcha avec un escadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirerent sur lui leurs plus grosses piéces, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poste : il ordonna à M. de Castelnau de marcher avec son Camp-volant composé d'environ douze escadrons & de deux ou trois bataillons, & de se poster sur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lors qu'on les attaqueroit de front. A peine M. de Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçut que les ennemis se retiroient vers Condé ; & sur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner sur leur arriere-garde pour retarder leur marche, s'il étoit possible, afin qu'il eut le tems de venir lui-même avec le Corps d'armée. On ne sçut que les ennemis se retiroient que par l'avis que M. de Castelnau en donna, parceque le terrain qui est entre les deux armées étant une hauteur sur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il est probable qu'aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne sçûrent que les François avoient passé la riviere & qu'ils marchoient à eux, ils se repentirent de s'être engagés si avant. Quoiqu'il en soit, ils résolurent de retourner à Condé & d'y passer la riviere : ils prirent ce parti sans consulter le Prince de Condé, & le premier avis qu'il en eût, fut par un Adjudant qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit ; qu'il le prioit de prendre soin de l'arriere-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fut le tour des Espagnols de la soutenir ; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menerent avec eux que de petites pieces de campagne.

Si M. de Castelnau eût fait son devoir, comme il le pouvoit, en suivant ses ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrémités ;

An. 1655.

Il eſt vrai qu'il ne manqua point du côté du courage & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha ſi promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruiſſeau qui vient des bois tombe dans l'Eſcaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marſin étoit poſté avec quelques eſcadrons & des Dragons, il n'attendit point ſon Infanterie; mais s'efforça avec ſa Cavalerie ſeule de forcer le paſſage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & ayant été repouſſé avec quelque perte, il ſe trouva contraint d'attendre ſon Infanterie qui n'avoit pu venir aſſez à tems, à cauſe que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher ſon Infanterie, ils ſe retirerent & le laiſſerent maître du pont qu'il paſſa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec ſon avant-garde à l'arriere-garde de M. de Caſtelnau, auquel il envoya pluſieurs ordres réïtérés de preſſer les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il ſeroit poſſible pour les joindre: mais de Caſtelnau ſe laiſſa amuſer par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queüe de leurs troupes & le voyant avancer à la tête des ſiennes, demanderent à lui parler ſur parole: à quoi ayant conſenti, parceque c'étoient de ſes anciennes connoiſſances, il ordonna à ſes troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils ſe complimenterent, le Prince de Condé hâta ſes troupes de paſſer, & de Caſtelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit reſté ſur le haut d'un petit côteau ayant fait ſigne à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galopperent après leurs troupes. Cette civilité hors de ſaiſon donna le tems aux ennemis de paſſer la riviere avant qu'on put les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Caſtelnau avoit rangé ſes troupes à la portée du canon de la riviere, au-delà de laquelle il vit l'armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Caſtelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit paſſé, & ajouta que le dernier eſcadron des ennemis avoit été obligé de paſſer la riviere à la nage pour ſe ſauver: cette mépriſe cauſa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne par un accident qui arriva quelques jours après.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir paſſé la riviere, & marcherent, autant qu'on peut s'en ſouvenir, l'après midi du même jour vers Tournai. L'armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à conſtruire des ponts une lieuë au-deſſous de la ville, pour l'attaquer auſſi-tôt qu'ils ſeroient achevés. On réſolut d'abord que les troupes que commandoient MM. de Caſtelnau & d'Uxelles ſeroient ſeules employées à ce ſiége, pendant que les deux Maréchaux avec le

AN. 1655. reſte de l'armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença ſuivant ce projet à faire les approches ; mais la premiere nuit on trouva tant de réſiſtance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place ſuppléant à ſa foibleſſe, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour ſi peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pouſſer une des attaques, laiſſant l'autre à la conduite de MM. de Caſtelnau & d'Uxelles.

Les aſſiégés avoient brulé les maiſons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte : mais n'ayant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles ſervirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mouſquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la premiere nuit ; il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix Compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Général monta le Régiment de . . . . . .

La nuit ſuivante un bataillon Suiſſe monta la tranchée à une attaque & le Régiment de . . . . à l'autre. On pouſſa les travaux des deux côtés juſqu'à la portée du piſtolet de la ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La ſuivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suiſſes à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Généraux le Régiment de . . . . On fit une faute à la premiere qui cauſa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant ſur le ſoir à la tranchée pour y voir l'état des choſes, il crut qu'on étoit aſſez proche pour faire un logement au pied des paliſſades, qu'il jugea, auſſi-bien que tous les autres Officiers, être en-deçà du foſſé ſur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât ; on ſe mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit ; mais on arriva au foſſé ſans y trouver de paliſſades, & on reconnut qu'elles étoient ſur la berme : on ne laiſſa pas de paſſer le foſſé qui n'étoit ni profond ni large : on s'efforça de ſe loger ſur la berme au pied des paliſſades : on y trouva beaucoup de réſiſtance ; & après avoir perdu beaucoup de ſoldats & d'Officiers, il fallut ſe retirer & ſe contenter de faire un logement ſur le bord du foſſé. Il ne faut pas s'étonner de cette mépriſe, le foſſé étant étroit & les paliſſades étant ordinairement poſées le long de la banquette du chemin-couvert : on crut qu'elles y étoient ; & il eut été très-difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine diſtance l'endroit préciſément où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place, demanda le lendemain à capituler, & on convint qu'il ſortiroit le jour ſuivant avec armes & bagages. Ainſi il éva-

eua la Place le dix-neuf avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie. AN. 1655.

Pendant ce ſiége, M. de Buſſi-Rabutin, Meſtre de Camp, fut envoyé eſcorter les fourageurs avec ſept ou huit eſcadrons : il les poſta de l'autre côté de l'Eſcaut devant les villages où on fourageoit. Sur le ſoir, quand on eut preſque fini, & que la plûpart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trouſſes, Buſſi ayant apperçû deux eſcadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il ſe trouva particuliérement excité par pluſieurs Volontaires & perſonnes de qualité qui étoient avec lui, entre leſquels étoient le Prince de Marſillac & le Comte de Guiche : il marcha à eux avec tous ſes eſcadrons ; les ennemis ſe retirerent aſſez précipitamment ; & lorſqu'en les pourſuivant il les eût preſque atteint, ils firent ſoudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze eſcadrons des ennemis qui ſortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuſcade. Buſſi, auſſi-bien que les autres, fut ſi ſurpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier au défilé : la partie n'étoit point tenable ; tous les eſcadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé :* ils ſe rompirent, coururent à toute bride & ſe rallierent en arrivant au défilé : les ennemis ſe contenterent de ce qu'ils purent prendre dans la pourſuite, & ne les preſſerent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de l'armée de France, compoſée d'anciens Officiers & de vieux cavaliers ; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus conſidérable : elle ne fut que d'environ cent maîtres & d'un étendart ou deux du Régiment Royal, leſquels ayant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoya au Roi par un de ſes Trompettes ; mais Sa Majeſté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marcherent ſans étendart pendant tout le reſte de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit paſſé dans la retraite des Eſpagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'ayant lûë, envoya un Trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expreſſions dures. Il marquoit entre autres choſes que s'il n'avoit pas connu ſon écriture, il auroit plutôt crû la Relation qu'il envoyoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général ; & finiſſoit par cette invective, que ſi M. de Turenne avoit été à la tête de ſon armée, pendant que lui-même

AN. 1655. étoit à l'arriere-garde de la ſienne, il auroit vû le contraire de ce qu'il avoit écrit, puiſqu'aucun de ſes Cavaliers n'avoient été forcés de paſſer la riviere à la nage pour ſe ſauver.

M. de Turenne fut irrité en liſant cette lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas ſe charger de papiers de cette nature; qu'il l'avertiſſoit que s'il faiſoit une pareille faute à l'avenir, ni ſa livrée ni ſon caractère ne le garantiroient point du traittement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laiſſer retourner pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir oſé apporter un papier ſi injurieux. On croit que le Prince ne fut pas longtems ſans ſçavoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Caſtelnau lui avoit dit: néanmoins il n'y eut plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'obſervent toujours entre des perſonnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre: ils ne vêcurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant; & juſqu'à la concluſion de la paix ils ne furent jamais ſincérement réconciliés.

Après la priſe de Condé, où on laiſſa une garniſon ſuffiſante, l'armée marcha le vingt à S. Guiſlain & en fit le ſiége. M. de Turenne prit ſon quartier au village de Horn, & M. de la Ferté établit le ſien de l'autre côté de la riviere: le Roi & le Cardinal vinrent à ce ſiége, & logerent au Château de Boſſut, un peu au-deſſous de la ville ſur la même riviere. La ſituation de cette Place eſt forte, étant dans un pays fort bas, la riviere de Haiſne paſſe au travers: de ſorte qu'elle peut inonder la plûpart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut auſſi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cauſe qu'on ne pouvoit conſtruire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine; les tranchées ſe comblerent d'eau, quand on approcha de la place; l'eau étant auſſi haute que le terrain, on ne pouvoit ni le creuſer ni s'en ſervir pour ſe couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de faſcines: néanmoins malgré tous ces obſtacles la Place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arriverent à leur quartier à Horn, la nuit étoit ſi noire qu'ils ne ſçûrent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maiſons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la legere, ils en furent bien-tôt délogés, particulierement M. du Paſſage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'Yorck fut le ſeul qui ſe hazarda de reſter dans la ſienne, qui n'étant qu'à un peu

plus de la portée du mousquet de la Place, ils n'y tirerent point, supposant que personne ne voudroit y loger, & il y resta fort en sûreté pendant le siége. AN. 1655.

Les Gardes Françoises, comme le Régiment le plus ancien de l'armée, monterent la tranchée les premiers suivant la coutume. Il arriva dans ce siége une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, sur ce que le premier envoyant ses ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit besoin pour la continuation de la tranchée, la premiere nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître refusa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même : M. de Montpezat s'en étant plaint le jour suivant, la contestation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux ; aussi long-tems qu'il resta à l'armée il ne fit plus de fonction de Grand-Maître, on lui donna un Brevet de Lieutenant-Général, & il ne servit qu'en cette qualité.

On perdit peu de soldats en ce siége ; on ne se souvient point qu'il y eût aucun Officier considerable de tué. M. le Chevalier de Crequy & M. de Varenne furent blessez, & quelques autres, comme M. de Chavigny Ayde-Major du Régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Pere de l'Oratoire ; la blessure du Chevalier de Crequy qu'il reçut à la tête fut dangereuse, mais il en guérit : Varenne reçut la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler.

Pendant que l'armée de France étoit occupée à ce siége, les Espagnols diviserent la leur : L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne, avec la plûpart de l'Infanterie Espagnole, & quelque Cavalerie, se posterent à Notre-Dame de Halle ; le Prince de Condé avec la plûpart de ses troupes à Tournay, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage : on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siége de S. Guislain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut renduë : Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems ; & pour empêcher les ennemis d'assiéger ces deux Places dans l'hyver, on consomma tous les fourages, & on mangea le pays aux environs : on n'envoya point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fut moindre de deux mille chevaux, il y avoit toûjours un Lieutenant-Général : M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même ; quoi-

AN. 1655. que les ennemis fussent toûjours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre Officiers des mieux montez pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble qui suffiroient pour dissiper ces coureurs. Les fourageurs se trouverent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux : il fallut aller jusqu'à Chievres & à l'Abbaye de Cambron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieuë d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il fallut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du camp, on lui donna quarante escadrons, cinq bataillons & deux pieces de canon : ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoya devant le jour un parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il falloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fut arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourageurs fussent dans le bois ; il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher plus vîte que l'escorte, & ordonna de suivre sur le même front à droite & à gauche des escadrons : on marcha dans cet ordre jusqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieuë de Chievres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plûpart la faulx à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieuë : mais quand ils arriverent à la vûë du pays qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas possible de les empêcher de se débander, & de fourager avec toute la précipitation imaginable ; ce que le Duc ayant observé, il laissa sur la plaine où il se trouvoit alors auprès d'un village, le reste de son Infanterie, & quelques escadrons avec les deux pieces de canon, & avec la plûpart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'il étoient à l'ouvrage il se posta devant eux entre Chievres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath, & envoya le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de se poster au village de Leuse pour les garantir contre les partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'est pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la justice

AN. 1655.

juſtice qui s'obſerve entre les fourageurs. Celui qui entre le premier dans un champ ou dans une prairie en eſt dans une poſſeſſion inconteſtable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une diſtance ſuffiſante pour lui fournir de quoi faire ſa trouſſe, & charger ſon cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin, perſonne ne ſe préſente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre choſe, juſqu'à ce qu'il ait ſon affaire, tellement que le premier venu eſt le premier ſervi. Il ſurvint une allarme ſur le midi, cauſée par M. de Rochepair, qui retournoit au camp avec un parti de mille chevaux ſans avoir fait aucune choſe; on crut d'abord que c'étoient les ennemis: le Duc d'Yorck le pria de reſter avec lui, dans la penſée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourageurs ayant chargé leurs chevaux, on retourna au camp ſans autre perte que d'une dixaine, qui ayant paſſé le ruiſſeau de Cambron contre les défenſes, furent enlevez par un petit parti ennemi. Ce Prince a ſçû depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'armée Eſpagnole, qu'ils avoient réſolu de tomber ce jour-là ſur les fourageurs de l'armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendez-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournay, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en ſortant du camp avec les fourageurs, que quelques partis du Prince de Ligne lui rapporterent que l'armée étoit en marche, qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient aſſemblées au rendez-vous, & qu'elles retournerent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde: cette erreur garantit, ſuivant toute apparence, l'eſcorte d'un grand danger; elle ſe feroit difficilement tirée d'affaire ſi toute cette Cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après tout le pays des environs étant mangé, l'armée paſſa la riviere, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leuſe; on y reſta le tems qu'il fallut pour conſommer les fourages qui étoient aux environs, & cependant on prit le Château de Briſſeil, dont la garniſon ne ſe rendit qu'après qu'elle vit le canon en batterie. On jugea enſuite à propos de ſortir du pays ennemi, & on marcha le vingt-ſix à Pommereüil près du Pont de Haiſne. Le lendemain après avoir paſſé la riviere on campa à Anirt ſur l'Haiſneau, à environ une lieuë de Keuvrain, qui eſt ſur le même ruiſſeau: Ce quartier là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la premiere nuit il fallut aller fourager à deux lieuës pour trouver ſeulement de la paille; il ne ſembloit pas qu'on pût ſeulement y ſubſiſter trois jours: néanmoins on y en reſta quinze ſans qu'il manquât

AN. 1655. aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'armée, mais chaque Cavalier en apporta un sac en croupe ; ce qui la fit subsister si long-tems dans un si maigre pays, où on n'alla point au fourage plus de trois fois : le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose ; la plûpart des fourageurs n'apporterent que de la paille.

Après qu'on eût achevé les fortifications qu'on ajoûta à Condé & à Saint Guislain, & en avoir rempli les magazins de toutes sortes de provisions, l'armée marcha le douzième d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles : on crut y rester quelque-tems ; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers la Fere, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocquincourt étoit en traitté avec le Prince de Condé, pour lui livrer Ham & Peronne, dont il étoit Gouverneur ; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'armée, & d'aller joindre la Cour à Compiegne, pour déliberer sur ce qui seroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisît les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'armée : il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres ayant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'armée dans le même-tems que la paix entre la France & Cromwel fut concluë & publiée, & que par un des articles de ce traitté, il devoit être nommément banni du Royaume. L'armée resta quelques jours à Mouy : le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondécour, entre Noyon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'armée.

Le Cardinal le reçut à Compiegne parfaitement bien ; il s'excusa de la paix qui avoit été concluë avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne ; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêcher

l'effet de celle que les Espagnols avoient proposé, par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains ; qu'il avoit fallu prévenir les conséquences d'un traitté si dangereux, en s'accommodant avec lui ; mais que nonobstant les clauses qui avoient été inserées contre ce Prince dans la paix qui avoit été concluë, il trouveroit toûjours le Roi dans les mêmes sentimens d'estime & d'amitié pour lui. Il doit cette justice à la mémoire du Cardinal, d'avoüer qu'il auroit été un Ministre fort mal habile, s'il n'avoit, dans une conjoncture si délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de son maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laissé échapper cette importante occasion. AN. 1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal pour ne pas le réduire à la nécessité fâcheuse de sortir de France, considérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV. envoya demander à Cromwel son consentement, pour qu'il pût continuer de servir dans les armées de France : le Ministre craignoit d'ailleurs que si le Duc d'Yorck sortoit du Royaume, les Irlandois qui étoient dans le service ne le suivissent : Cromwel consentit qu'il servît, pourvû que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croyant pas qu'il fût de son intérêt qu'il se trouvât dans une armée où il devoit envoyer un Corps considérable de troupes Angloises ; & on lui proposa de commander en qualité de Capitaine Général sous le Duc de Modéne, qui étoit Généralissime des troupes Françoises en Italie. . . . . .

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non seulement le désir qu'on avoit de le retenir dans le service ; mais que si Cromwel ne vouloit pas consentir aux propositions qu'on lui avoit faites sur ce sujet, la pension de ce Prince lui seroit toûjours également payée en quelque endroit qu'il pût se retirer, pourvû qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme Capitaine Général, sous le Duc de Modéne, Généralissime des troupes de France & de Savoye en Piémont ; il avoit une forte inclination d'acquerir de plus en plus de l'expérience dans les armes, & la tendre amitié que sa tante la Duchesse de Savoye lui avoit témoignée en toutes occasions, lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés, & qu'elle souhaittoit passionnément de l'avoir auprès d'elle. AN. 1656.

Au commencement de Février . . . . . .
sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre,

AN. 1656. tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune maniere que leurs Soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter, à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chez eux, & qu'ils conservassent leurs Régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage, outre que leurs Soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulieres, & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en feroit avertir. . . . . .

Quand on sçut que le Roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre, mais qu'il avoit signé un traitté avec l'Espagne, tout le monde crût que le Duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coûtume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frere, pour lui représenter qu'ayant servi en France, y ayant reçû son éducation, & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté, il croyoit qu'il étoit de son interêt de lui permettre de rester en France, au lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit ; qu'il ne croyoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre, où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le Duc de Glocester y fussent ; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le traitté, & qu'ils n'avoient point témoigné souhaitter qu'il fût de la partie ; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secrettement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa désobéïssance apparente ; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connuë que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mere, qui l'approuva, & il résolut d'envoyer Charles Berkeley en faire la proposition au Roi son frere ; mais le Roi bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoya immédiatement un ordre absolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéït aussi-tôt ; & la Cour de France y consentit. . . . . .

Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de

Condé. Comme il faiſoit la revûë de ſa Cavalerie à la Buſſiere ſur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous général de l'armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient aſſiégé Cambrai, qu'il ſçavoit n'avoir qu'une foible garniſon : il marcha immédiatement & ſans héſiter pour tâcher de la ſecourir, avant que les François puſſent être informés de ſa marche & qu'ils euſſent perfectionné leurs lignes. Il prit ſes meſures de maniere qu'il arriva la nuit ; & quoique les François fuſſent à cheval & en bon ordre, il ſe fit un paſſage au-travers des deux lignes de Cavalerie, qui ſe trouverent dans ſon chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes ſi conſidérable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer juſqu'à la ville ; ce qui fut éxécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contreſcarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit ſi peu à ce ſecours, que le Prince de Condé fut long-tems à la paliſſade avant qu'on lui ouvrit les barrieres : cette ſurpriſe fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand ſoldat, que ſa garniſon étoit foible, & que s'il n'avoit été ſecouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la ville pour défendre la Citadelle. Cette Place étoit d'ordinaire pourvûë de monde, & ce qui cauſa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Eſpagnols que Cromwel envoyant ſix mille hommes de ſes troupes pour ſe joindre aux François, ils avoient deſſein d'attaquer quelque Place maritime. Ainſi ils fortifierent toutes leurs garniſons de ce côté-là, & le Cardinal ayant été informé que celle de Cambrai étoit foible, crut l'occaſion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longue-main une forte paſſion d'en devenir l'Evêque & le Prince : & véritablement ſans l'extrême diligence & le parti que prit ſubitement & par hazard le Prince de Condé de la ſecourir, elle étoit priſe : car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles, lorſque les Eſpagnols furent avertis du ſiége, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils euſſent pû délibérer & réſoudre ſur les moyens de le faire lever. M. de Turenne qui avoit compté ſur la lenteur & la gravité ordinaire des Eſpagnols, fut extrêmement ſurpris de la promptitude du Prince de Condé ; & ayant appris par quelques priſonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la ville, jugea à propos d'en lever le ſiége, & en donna avis à la Cour. Le Prince de Condé y ayant laiſſé une garniſon ſuffiſante, retourna à Bruxelles & envoya le reſte de ſes troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons.

AN. 1657.

Ce mauvais ſuccès déconcerta les meſures que les François avoient priſes

An. 1657. pour cette Campagne : ils abandonnerent le deſſein d'entreprendre aucun autre ſiége conſidérable. Ils diviſerent leur armée ; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'Infanterie Angloiſe qui étoit débarquée, après quoi il retourna ſur ſes pas pour obſerver les mouvemens des Eſpagnols, qui quitterent le dix-neuf de Juin le voiſinage de Mons pour aller camper ſur la Sambre un peu au-deſſus de Thuyn. Le vingt-deux, l'armée paſſa la riviere ; le lendemain elle campa proche de Philippeville, faiſant mine de vouloir ſecourir Montmédi. M. de Turenne ſe hâta de gagner les devants ; le deſſein étoit de l'amuſer & de lui donner le change, en tombant ſur Calais qu'on eſperoit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoiſſoit la foibleſſe. Les Eſpagnols méditoient ce deſſein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoyé des Ingénieurs déguiſés pour reconnoître les défauts de la Place. Ils n'avoient pû encore trouver l'occaſion de l'attaquer ; ils crurent enfin y réüſſir, & avoient pris des meſures ſi juſtes, que l'entrepriſe paroiſſoit immanquable : elle fut conduite avec tant de ſecret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre ſoupçon. On avoit laiſſé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derriere, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garniſons voiſines, ſuffiſoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'armée d'Eſpagne retourna ſubitement ſur ſes pas & ſe mit en marche vers Calais le vingt-ſix. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracêne prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laiſſerent le Duc d'Yorck & Marſin avec l'Infanterie pour ſuivre en toute diligence. Le bagage & le canon marchoient plus avant dans le païs : le Prince de Lignes avoit été choiſi pour l'éxécution de cette entrepriſe ; & pour en avoir la principale conduite, il fut envoyé un jour devant la marche de l'armée pour ſe mettre à la tête des troupes qu'on avoit laiſſées derriere pour cet effet. Le Duc d'Yock marcha la premiere nuit juſqu'à Tilli avec l'Infanterie ; le vingt-ſept il arriva au fauxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles, le vingt-neuf ayant paſſé l'Eſcaut à Tournai, il vint camper à Pont-à-Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, paſſa la Lys à Armentieres & campa à Nieukerke. Le lendemain premier de Juillet il arriva à Haſebrouk & le deux à Arques à une lieuë de S. Omer, où en arrivant il ſe propoſoit d'être avant la nuit devant Calais ; mais il reçut une lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entrepriſe avoit manqué, & lui ordonnoit

de reſter à Arques juſqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit ſorti de Gravelines auſſi-tôt qu'il fut nuit pour éxécuter le deſſein à la marée baſſe, en ſe ſaiſiſſant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on ſe pouvoit rendre maître de la vtlle en moins de douze heures : mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau ſe trouva ſi haute qu'il fut impoſſible de paſſer, & il fut obligé de ſe retirer ſans avoir fait aucune choſe que de donner une chaude allarme à la ville, & montrer au Gouverneur l'endroit de ſa Place le plus foible, qu'il prit ſoin enſuite de fortifier de maniere à ôter aux Eſpagnols l'eſpérance de la pouvoir ſurprendre. AN. 1657.

Cette grande marche n'ayant produit aucun effet, la Cavalerie & l'Infanterie ſe rejoignirent à Querne à une lieuë d'Aire le quatre de Juillet, & le canon & les bagages y arriverent un jour ou deux après. L'armée marcha le ſix à Bouré proche de Lillers, y reſta quelques jours & fut camper vers le douze à Broüai, le lendemain à Lens ; enſuite à Reu ſur la Scarpe, & le qninze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai, & après y avoir campé juſqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin.

Pendant qu'on perdit ainſi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le ſiége de Montmédi qui fit plus de réſiſtance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & ayant une bonne garniſon. M. de Turenne de ſon côté obſervoit les mouvemens des Eſpagnols, ſans pourtant s'éloigner du ſiége, pour empêcher qu'on ne jettât du ſecours dans la ville. L'armée étant décampée de Marcoin le vingt-ſept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni ſur l'Oiſe où elle ne reſta qu'un jour : elle alla camper enſuite à Eglancourt juſqu'au huit d'Aouſt qu'elle marcha à Feron ; le lendemain à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieuë de Marienbourg, où on ſçut la priſe de Montmédi qui ſe défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis ſe furent logés dans un baſtion & y eurent dreſſé une batterie de ſix canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un ſiége : il fallut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point juſqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne ſur la Lys à une lieuë de S. Venant, que M. de Turenne avoit aſſiégé, & dont les lignes étoient déja ſi avancées que cette conſidération & la diſproportion des forces ne permit point d'entreprendre le ſecours de cette Place. On s'étudia ſeulement à couper les vivres aux ennemis & à empêcher le paſſage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui

An. 1657. devoit paſſer le lendemain de Bethune à leur armée. On jugea à propos pour cet effet de décamper & de ſe poſter à Montbernenſon par où il étoit abſolument néceſſaire qu'ils paſſaſſent. Le pays par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de hayes & de foſſés, on commanda des travailleurs pour marcher avec des bêches & des haches à la tête de chaque Régiment, & leur faire des paſſages, afin que l'armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que ſur le midi : la raiſon de ce délai eſt d'autant plus difficile à deviner, que le ſuccès du deſſein dépendoit de la diligence: on ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui repréſenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire, l'armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite, le Prince de Condé à la gauche, & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Meſtre de Camp Général, étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracêne marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes, juſqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine, ils voulurent, ſuivant leur coutume, faire la ſieſte.

L'armée ne pouvoit aller que lentement dans un pays ſi fourré ; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à paſſer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine, lorſqu'il apperçût le convoi des ennemis, qui deſcendant de Montbernenſon marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince ayant paſſé la derniere haye fit mettre ſon Infanterie en bataille, & voyant que le Prince de Ligne étoit auſſi dans la plaine avec quatre ou cinq eſcadrons, il l'envoya avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entierement, les ennemis n'ayant que trois eſcadrons d'eſcorte ; il répondit qu'il voyoit la choſe auſſi-bien que lui, que rien n'étoit plus aiſé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'oſoit l'attaquer ſans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracêne. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une ſi belle occaſion pour être trop ſcrupuleux : mais il repliqua qu'il ne connoiſſoit point juſqu'où alloit la ſeverité Eſpagnole ; qu'en attaquant ſans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réuſſiſſoit pas, ou qu'il vint à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais ſuccès à craindre, que M. de Turenne pouvoit bien faire ſortir quelque Cavalerie, mais qu'il n'hazarderoit point d'envoyer ſon Infanterie

infanterie hors des lignes. Il ajoûta que si les Espagnols venoient à l'inquieter pour cette action, il consentoit d'en prendre tout le blâme sur soi-même, & qu'il pouvoit légitimement s'excuser de ne l'avoir fait que par obéissance pour lui, puisqu'il faisoit ce jour là la Charge de Mestre de Camp Général : mais toutes ces raisons ne pûrent rien gagner sur le Prince de Ligne, l'occasion se perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla sa diligence, & quand la plûpart des Chariots furent entrez dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vinrent se joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi ; il ne prit avec lui que la Compagnie de ses propres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoya la sienne ; mais les quatre premieres, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracêne, jeune & sans experience, marcherent si précipitamment & en desordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrain, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des Gardes du Duc, qui voyoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité ; car les trois escadrons François ayant été forcés, ils les poursuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagerent avec eux pesle-mesle jusques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eû le tems de fermer la barriere : mais ils en sortirent plus vîte qu'ils n'y étoient entrez, & s'enfuirent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallierent & devinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laisserent à Berkeley celui de faire l'arriere-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'armée qu'ils trouverent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arriere & fut camper à Montbernenson. Les ennemis ne perdirent point un seul chariot de leur convoi : ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le Régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures. AN. 1657.

Après avoir manqué le convoi & consideré que les ennemis étoient trop forts pour pouvoir esperer de forcer leurs lignes, on délibera sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siége, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini : la chose fut arrêtée dans un Conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assiéger Ardres, mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'ayant point encore ouvert la

An. 1657. tranchée, ne quittaſſent cette entrepriſe pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raiſon étoit foible, fut fort préjudiciable ; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenſon. L'armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-ſept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les Quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans la Place, où on ſçavoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantaſſins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile ; au lieu que ſi on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Eſpagnols m'engage à une digreſſion qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a déja vû commettre & de celles qui ſuivront. Dom Juan obſervoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles ; il étoit par tout d'un accès également difficile : il dormoit, comme il a déja été remarqué, auſſi-bien que le Marquis de Caracêne fort près de la Plaine quand le convoi paſſoit, & leurs domeſtiques qui le virent deſcendre la montagne auſſi-bien que le reſte de l'armée, n'oſerent jamais les éveiller pour les en avertir : mais ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon ſens, d'eſprit & de bravoure, puſſent s'attacher à des formalités qu'ils ſçavoient bien être préjudiciables au ſervice de leur maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit ſervi longtems, paſſé par tous les degrés, & devoit ſa fortune à ſon mérite ; & ſi Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainſi dire, d'être élevé comme Fils d'Eſpagne, il étoit doüé de qualités capables d'en faire un grand homme : mais les ſcrupuleuſes formalités gâtoient tout. Quand l'armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en préſence. Quand les troupes étoient à moitié ſorties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, ſans ſe mettre en peine de l'armée, ni de reconnoître la ſituation du terrain, ni de ſçavoir les quartiers des Généraux. ainſi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoiſſoient ni le campement, ni même où étoit la grand'-garde ni les gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus ſouvent en arrivant à ſon quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de ſe mettre au lit ; il y ſoupoit & ne ſe levoit pas juſqu'au matin. Quand l'armée ne marchoit pas, il ſortoit, & montoit rarement à cheval.

Mais pour revenir au siége d'Ardres, il se tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracêne, pour résoudre par où on attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche ; & sans éxaminer la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le Duc d'Yorck feroit la sienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche, & que pour ne point perdre de tems, on feroit ensorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place. AN. 1657.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne se contentant point d'avoir vû la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allerent point en personne reconnoître leur attaque, ils envoyerent seulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coûtume des Généraux Espagnols de s'exposer en de semblables occasions. Toutes choses étant dispossées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le Régiment du Duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince, le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoyer des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire ; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le Duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état ; qu'il avoit presque fini son logement au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur : mais ayant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya un Sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un Sergent & quelques soldats pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Glocester se retirerent & retournerent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'ayant eu le même succès & ayant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne se rendît en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracêne, qui étoient en carosse derriere leur

AN. 1657. attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés visiter les travaux, Dom Juan répondit : *No hazen Ben ; Ils ne font pas bien.*

Le matin un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardres. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siége. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques ; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées, pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut éxecuté à l'attaque du Duc par les soins du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite il feroit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux Soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé, & ils arriverent au logement à la faveur du grand feu de la mousqueterie sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda quand il donneroit le mot de se retirer avec toute la diligence possible jusqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet où ils devoient se rallier. Le Duc d'Yorck de son côté commanda trente Maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'à ce qu'il vît les Soldats revenir de l'attaque, & alors de galopper parmi eux pour apporter les Officiers ou Soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir éxecuter ses ordres, & trouva que comme ses Soldats se retiroient de l'attaque, le Lieutenant & ses Cavaliers se tenoient tranquillement derriere une haye à la portée du mousquet de la Place ; le Duc galoppa au Lieutenant pour lui réïtérer l'ordre qu'il lui avoit donné ; il obéït, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé : & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de Soldats blessés dont il n'en mourut aucun, ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques ; & après qu'on se fut retiré par tout avec fort peu de perte, on fit marcher les bagages vers Gravelines, & toute l'armée suivit. Cette marche fut extrémement pénible. En arrivant sur le bord du plat pays, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluyes avoient rendu presque impraticable. La pluye qui continuoit sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin

gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il fallut faire, désolerent les troupes & les mirent dans un si grand desordre, qu'il ne fut pas possible aux Officiers d'empêcher les Soldats de se débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne se trouva pas le matin dix hommes ensemble de chaque Régiment; tout ce qu'on put faire fut de les rassembler le lendemain. Le trente l'armée campa à Broukerke; celle de France eut sa part du mauvais tems la nuit qu'ils marcherent dans la Plaine de S. Omer pour venir à Ardres, lorsque celle d'Espagne en leva le siége. Le trente-un on passa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoisins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le pays étoit si coupé qu'il eût été très-difficile d'y camper en bataille, mais l'ennemi étoit si éloigné qu'il n'y avoit point de risque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Cassel; & les troupes ayant été cantonnées dans les villages aux environs on y resta jusqu'au sept, qu'ayant appris que M de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une seconde fois de l'armée. Elle repassa la Colme le jour suivant dans la résolution de défendre le passage de cette riviere le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le Fort de Link jusques vers Spicker: le poste du Duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit jusqu'à Bergue S. Vinox, & le Prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derriere les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, ayant passé la Colme au-dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plûpart des Régimens d'Espagnols natifs avec quelque Cavalerie pour se jetter dans Gravelines. Les trois Régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoyés au Fort de Mardick, & le reste de l'armée se retira derriere le canal qui va de Bergue à Dunkerque. Le Prince de Condé ayant son quartier à Bergue, Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudekerke, on planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes. AN. 1657.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arriverent devant Mardick & l'assiégerent. Ce fut en partie en execution du traitté fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque Place maritime de la Flandre, & Mardick étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vû

AN. 1657. le ſoin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choſes néceſſaires pour une longue & vigoureuſe défenſe.

Les François en arrivant devant Mardik travaillerent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages ayant été conſommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demie-portée du canon des retranchemens des Eſpagnols, & qui avoient été préſervées par le crédit que trouverent auprès de quelques Officiers de l'armée les proprietaires de ces Maiſons : il y avoit même une garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher, avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient : mais ſuivant la coûtume des Eſpagnols, il ſe retira ſans oſer mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes ayant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'York, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déja à ſe couvrir, & à ſe retrancher pour ſe défendre ſi on venoit les attaquer : & rencontrant le Prince de Ligne qui faiſoit ce jour-là la fonction de Meſtre de Camp général, il lui demanda ce qu'il avoit deſſein de faire, & s'il vouloit laiſſer fourager les ennemis tranquillement devant ſes yeux ? Il répondit à ſon ordinaire, que ſans les ordres du Marquis de Caracêne ou de Dom Juan, il n'oſoit rien entreprendre ; & ſur ce que le Duc lui répliqua qu'avant qu'ils puſſent arriver, les François ſeroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni brûler le fourage ; il répondit que cela étoit vrai, mais qu'il n'entreprendroit rien ſans des ordres poſitifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ſes propres troupes, le priant ſeulement de faire border ſa ligne par ſon Infanterie : mais il répondit encore que le pont étant dans le quartier des Eſpagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y paſſer, parceque s'il y avoit quelque choſe à faire, c'étoit aux Eſpagnols à l'éxécuter ; ainſi toutes les propoſitions ne ſervirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragerent ſans autre inquiétude que celle du canon qui tira toûjours ſur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa auſſi-tôt de ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Prince de Ligne, il n'en fut point du tout ſurpris, & aſſura le Duc que quand il auroit ſervi auſſi long-tems que lui avec les Eſpagnols, il s'accoûtumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes

considérables sans s'en étonner. Les ennemis après avoir fouragé tant qu'il leur plut, se retirerent, & laisserent derriere eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sçait point combien d'hommes ils perdirent; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir. AN. 1657.

Deux ou trois jours après, le Fort de Mardick se rendit & fut en conséquence du traitté fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold; & peu de tems après les François ayant réparé les bréches & comblé les travaux, se retirerent en quartier de rafraîchissemens & de fourages dans leur pays. L'armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardick. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'Officiers & de Soldats furent éxemts de fiévre, & plus de la moitié se trouverent dans un même tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraittées; il fut presque le seul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Gloceſter quitta l'armée malade; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter Dom Juan au sujet de quelques affaires particulieres, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre.

Les Anglois qui étoient dans Mardick travaillerent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fossés n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en ayant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce Fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour ayant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'armée, accompagné du Roi d'Angleterre: l'obscurité étoit si grande qu'il fallut marcher aux flambeaux. Les ennemis qui les apperçurent, crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les assiéger, & se préparerent à se défendre, allumant des fallots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon, l'armée éteignit les siens. Sa Majesté, Dom Juan & le Marquis de Caracêne arrêterent avec la Cavalerie, pendant que l'Infanterie avançoit: les Espagnols étant com-

AN. 1657. mandés par . . . . Maréchal de bataille, marcherent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque, le Comte de Marſin avec l'Infanterie du Prince de Condé, du côté qui regarde Graveline, & le Duc d'Yorck à la tête de la ſienne ſe poſta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort, les ennemis firent un feu continuel de canon & de mouſqueterie, & les petites Frégates qui étoient dans le foſſé ne ceſſerent pas auſſi de tirer. L'Infanterie en ſouffrit peu, parce qu'elle ſe mit d'abord à l'abri des anciens dehors; mais les balles qui paſſoient par deſſus elle, tomberent dans la Cavalerie, & y tuerent du monde & des chevaux. Sa Majeſté s'étant avancée pour voir ce que faiſoit l'Infanterie, le Marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut ſon cheval tué ſous lui d'un coup de canon. Chaque Corps en arrivant à ſon poſte fit paſſer ſes travailleurs avec des Soldats détachés pour les ſoûtenir : mais le foſſé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Eſpagnols : cependant il le fit combler avec des faſcines, & fit faire un paſſage pour pouvoir les ſoûtenir, ſi les ennemis ſortoient ſur eux. Dans le moment que les travailleurs commencerent à applanir les ouvrages, les Soldats détachés firent un feu continuel contre les ennemis, ce qu'ils continuerent juſques vers la pointe du jour que les dehors étant raſez, on ſe retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorſqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent aſſurément plus ſurpris de la retraitte que de l'approche; & ils s'attendoient ſi peu qu'on les quittât, que les Eſpagnols étoient déja partis, que la garniſon tiroit encore : il n'y eut pas plus de vingt Cavaliers, un Capitaine du Régiment de Gloceſter & trois ou quatre Soldats de tués; il y en eut huit ou dix de bleſſés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a ſçu depuis, n'eurent qu'un homme de tué; & ils crurent ſi fort qu'on les alloit aſſiéger, qu'ils dépêcherent un courrier à M. de Turenne pour l'en avertir : il aſſembla ſes troupes qui étoient en quartiers de fourage, & ſe mit en marche pour les venir ſecourir; mais ſur l'avis qu'il eut que les Eſpagnols s'étoient retirés, il retourna dans ſes quartiers.

Quelques jours après on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloiſes qui étoient dans la foſſe : on avoit eu deſſein d'abord de les brûler; mais la choſe s'étant trouvée trop difficile, on réſolut d'eſſayer de ſurprendre les deux plus groſſes, *la Roſe* & *le Véritable Amour*, de ſix ou de huit piéces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chalouppes qui ſortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck,

d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise : il faisoit une espece de broüillard. Etant arrivés vis-à-vis des Frégates, on entendit crier en Anglois : *De quel Bord est la Chalouppe ?* Le Matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chalouppe alloit aborder la Frégatte, donna l'allarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs : cet accident & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chalouppes, qui se retirerent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage. AN. 1657.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracêne, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'Yorck resta à Dunkerque pour y commander l'armée. On avoit toûjours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardick, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la Province de Flandre ; & pour rendre la chose plus vrai semblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siége. Néanmoins il y eut ordre d'envoyer les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'hyver, & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracêne y furent arrivés.

Au commencement du Printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne, & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquerent à munir les Places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siége considérable : les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude ; car n'ayant pas suffisamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il falloit en laisser quelques-unes avec de foibles garnisons. Le Roi les sollicita instamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faisant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la premiere entreprise seroit le siége de cette Place ; que Cromwel en sollicitoit fortement les François ; que tout se préparoit pour cet effet en France & en Angleterre ; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient ces avis. Sa Majesté ne se contenta point de leur donner une fois ces avertissemens ; elle les réïteroit chaque semaine sur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre : mais les Espagnols n'y ajoûterent point de foi, croyant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le dessein de leur faire dégarnir Cambray, ou quelques autres Places du AN. 1658.

An. 1658. dedans du pays. Ils étoient encore si allarmés de l'entrepriſe ſur Cambray de l'année derniere, que toutes les raiſons du Roi ne purent point prévaloir ſur leurs craintes, tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toûjours les mêmes vûës ſur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce deſſein, quelqu'engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la Place ne fût ſi bien munie qu'il jugeât le ſuccès impoſſible.

Cette opinion & pluſieurs raiſonnemens plus ſpécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de riſque cette année. Ils négligerent d'y mettre une bonne garniſon & les munitions néceſſaires; & répandant en même tems la plûpart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, ſur les frontieres du Haynaut; & renforçant la garniſon de Cambray d'un corps conſidérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligerent tellement Dunkerque, qu'ils laiſſerent même imparfaits deux Forts à quatre baſtions chacun, qu'ils avoient commencé ſur le Canal entre Bergue & cette ville-là, qui en auroient rendu le ſiége beaucoup plus difficile, puiſque les ennemis euſſent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir aſſiéger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Eſpagnols ont fait pour la défenſe des rivieres, on ne leur en a jamais vû tirer aucune utilité; ſoit à à cauſe qu'ils ne les achevoient point à tems; ſoit parce qu'ils n'avoient point aſſez d'hommes pour les défendre, ou que les François, par des marches imprévûës, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil ſix cens cinquante-cinq. Il eſt véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là dont on puiſſe tirer avantage: car l'armée qui eſt ſupérieure & maîtreſſe de la campagne, trouvera toûjours, avec un peu de patience, les moyens de forcer les paſſages, ou d'entrer par quelqu'autre endroit dans le pays ennemi; d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute ſa confiance ſur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occaſions où elles peuvent être néceſſaires.

Les François, ſuivant leur coûtume, entrerent cette année les premiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent priſonniers de guerre le Régiment du Duc de Gloceſter dans Caſſel, où il avoit été imprudemment envoyé, la Place n'étant d'aucune défenſe, par M. de Baſſecour, Maréchal de Bataille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le Régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort

d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres Régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondſcotte, pour ſe jetter dans S. Omer, qu'il croyoit que les ennemis vouloient aſſiéger : mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du ſecours ; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie. AN. 1658.

Le Marquis de Léede, Gouverneur de la Place, s'y jetta preſque en même tems avec beaucoup de peine : il avoit été à Bruxelles y ſolliciter des ſecours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les premieres nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour leſquelles Places ils avoient eu de la crainte ſans ſujet, de marcher à Dunkerque, à la réſerve du Régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde : mais ils ne purent point y entrer ; la Ville étoit déja bloquée, le Marquis de Léede s'y trouva aſſiégé : la force conſiſtoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre & qu'il étoit aiſé d'approcher : la garniſon n'avoit aucune proportion avec le vaſte terrain qu'il falloit défendre : elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux ; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres proviſions. La nouvelle certaine de ce ſiége ayant été apportée à Bruxelles ſur la fin de May, n'étonna pas peu les Eſpagnols, principalement quand ils ſçurent qu'il n'y avoit aucune eſperance d'y pouvoir jetter du ſecours par mer, parce que la flotte Angloiſe commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le ſeul moyen qui reſtoit pour ſauver cette Ville, étoit d'aſſembler l'armée ; on réſolut pour cet effet dans un Conſeil de guerre où aſſiſterent tous les Officiers généraux, que le rendez-vous général ſeroit à Ypres ; les ordres furent envoyés à toutes les troupes d'y marcher en diligence ; & le ſept de Juin l'armée & les Généraux s'y trouverent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes, où le Maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hêdin. Cette Ville après la mort du Gouverneur s'étoit révoltée à la perſuaſion du Lieutenant de Roi & de ſon beau-frere : ils avoient appellé les Eſpagnols à leur ſecours, avec leſquels ils convinrent de leur livrer la Place, moyennant une certaine ſomme, qui leur fut payée, & les Eſpagnols en prirent poſſeſſion. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longue-main une correſpondance ſecrette avec le Lieutenant de Roi par rapport au deſſein qu'il avoit de ſe révolter, & d'attirer dans ſon parti la plûpart de

AN. 1658. la Nobleſſe & des peuples du Vexin & de la baſſe Normandie : mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'éxécution ; tel eſt ordinairement le ſort de ſemblables entrepriſes : il ſe trouva forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, & il y trouva la mort. On a crû que ſi cette Campagne n'avoit été ſi déſavantageuſe pour les Eſpagnols, il y auroit eu un ſoulevement en ces quartiers là.

Pour revenir aux mouvemens de l'armée d'Eſpagne, il fut réſolu le onze dans un Conſeil de guerre, auquel aſſiſterent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracêne, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, (Dom Eſtevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'armée auſſi près des lignes des ennemis qu'il ſe pourroit ; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos ; que le douze tous les Officiers généraux marcheroient avec deux mille ſoldats commandés pour reconnoître le terrain & marquer le campement.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui ſe paſſa dans le Conſeil de guerre, parceque la plûpart de ceux qui y aſſiſterent ont voulu ſe diſculper & s'excuſer d'avoir donné l'avis qui fut ſuivi, ou d'avoir conſenti à la réſolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck ſçait ce qui ſuit d'une perſonne qui étoit de ce Conſeil, & qui auſſi-bien que les autres, a ſouhaité de déſabuſer le monde de l'opinion qu'on auroit pû avoir qu'il y eût conſenti. Quand tous les Officiers généraux furent aſſis, Dom Juan leur expoſa le ſujet pourquoi il les avoit aſſemblés, qui étoit pour les conſulter ſur les moyens de ſecourir Dunkerque. Il leur repreſenta l'état de la Place, & la néceſſité d'en faire promptement lever le ſiége ; & s'étant étendu ſur ces deux chefs, il propoſa de faire marcher l'armée à Zudcote, & de camper dans les Dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il ſeroit poſſible, pour pouvoir trouver l'occaſion de les attaquer à propos. Cette propoſition fut ſuivie d'un long ſilence ; & perſonne ne ſe levant pour s'y oppoſer, Dom Juan dit : » Puiſque je vois que vous approuvez ce » que je viens de propoſer, éxaminons préſentement la maniére & le tems » d'y marcher. » Enſuite il fut réſolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis & le terrain pour camper.

Les Généraux furent envoyez le douze comme il avoit été réſolu avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des aſſiégeans, & choiſir le terrain pour le campement de l'armée. On fit

aîte à Zudcote pour marquer le camp : Enſuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracêne & Dom Eſtevan de Gamare traverſerent les Dunes avec quelque Cavalerie juſqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravates le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies, s'avançant ſi près vers la garde de Cavalerie des ennemis qu'il eſcarmoucha avec eux, & les obligea de reculer, ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes. AN. 1658.

Comme il revenoit pour faire ſon rapport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria inſtamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit obſervé tout ce qu'on pouvoit ſouhaitter; qu'il amenoit même quelques priſonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes : Toutes ſes raiſons ne gagnerent rien ſur ſon opiniatreté & il inſiſta ſi fortement, que Boutteville ne put point le refuſer. Cet entêtement ne l'expoſa pas ſeulement au peril, mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande diſtance de leurs troupes ; car le Prince de Condé le voyant aller aux lignes, le ſuivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même, & le Duc d'Yorck quoiqu'il eut obſervé avec le Marquis tout ce qui ſe pouvoit, ſur ce qu'on lui dit que ces Meſſieurs alloient vers les lignes, galloppa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt pouſſoit la garde avancée des ennemis, & la faiſoit reculer. Ce fut dans cette action que Henry Jermin du côté des Eſpagnols, & le Marquis de Blanquefort neveu de M. de Turenne à préſent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux bleſſés à la cuiſſe. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé juſqu'à la portée du mouſquet d'une redoute, quand les ennemis parurent ſur une hauteur un peu en deçà de leurs lignes ; & dans le moment que le Duc d'York approchoit de lui, ce Maréchal reçût un coup de mouſquet dans le ventre, tiré de la redoute, & mourut ſur le champ. On ſe retira, les ennemis avancerent, & le Prince de Condé n'étant pas ſûr qu'on pût emporter le corps, s'empreſſa d'oter les papiers qui étoient dans ſes poches. Un Gentilhomme du Maréchal, pria le Duc de faire volteface pour lui donner les moyens d'enlever le corps de ſon maître : Ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine, ce qu'ils auroient pû empêcher en pouſſant un peu vigoureuſement ; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand riſque d'être faits priſonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravates qui n'étoient point capables de ſoutenir une charge vigoureuſe, & ils étoient

AN. 1658. éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracêne vint avec trois compagnies de gardes pour les secourir : mais le danger étoit passé : il blâma la témerité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'armée, mais si étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans même parler de quelle maniere on prétendoit les attaquer, on se retira par Furnes.

Le lendemain l'armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes ; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossez qui sont le long du Canal. La Cavalerie étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre, à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie ; ainsi dépourvuë de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant garde de l'armée arriva au Camp sur les onze heures du matin. On a sçû depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne put croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper ; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient, sur quoi sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardick de le venir joindre. Ils marcherent toute la nuit ayant un grand circuit à faire, & arriverent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquiles dans leur camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne deffendit point le soir d'aller au fourage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sçache l'intention du Général ; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir là avec le Marquis de Caracêne, & témoignant qu'il n'approuvoit point la maniere du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrit, & qu'il croyoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livreroient infailliblement bataille le lendemain matin ; le Marquis & Dom Ellevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient* ; & le Duc leur

répliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la garde avancée vint avertir qu'ils avoient vû de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croyoient qu'ils venoient attaquer l'armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allerent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le premier à la garde avancée, & ayant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement, que l'armée ennemie sortoit des lignes; leur Cavalerie avec quatre petites pieces de campagne avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoise sortoit sur la gauche, ayant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire sortir un bataillon de front; & plus sur leur gauche proche de la mer avançoit les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna sur ses pas pour informer les Généraux de toutes ces circonstances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan qui lui demanda quel pouvoit être le dessein des François, le Duc lui repondit qu'ils se préparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient seulement enlever la garde avancée. Le Duc l'assura que ce n'étoit point la coutume des François de marcher avec un si grand corps d'Infanterie composé des Gardes Françoises & Suisses, des Régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoissoit par leurs drapeaux aussi-bien que les Anglois par leurs habits rouges & avec un si gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer simplement une grande garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même instant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonstances que le Duc d'Yorck, & voyant le Duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille, il repondit que non, & le Prince lui dit: *dans une demie heure vous verrez comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du dessein des ennemis: Tous les Officiers Généraux se rendirent chacun à leur poste pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrain qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux. AN. 1658.

L'Infanterie au nombre d'environ six mille hommes divisée en quinze bataillons, étoit toute sur une ligne, à la réserve de deux Régimens. Elle s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer tout au travers des autres Dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le Canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout: le Régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute Dune proche de la mer; celui de Dom Francisco de Meneses qui étoit derriere faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc: sur la gauche de Boniface étoit le Régiment

AN. 1658. de Dom Diego de Gomez que commandoit alors Dom Antonio de Cordoüe ; ſur ſa gauche ſuivoient les Régimens de Seralvo ; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Briſtol qui ne compoſoient qu'un bataillon ; enſuite celui du Duc d'Yorck commandé par Muſkery. Il y avoit derriere ces deux bataillons les Régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby qui ne faiſoient qu'un bataillon qui ſervoit de reſerve : ſur la gauche du Régiment d'Yorck étoient trois Régimens Walons, un bataillon Allemand compoſé de quatre Régimens, & enſuite ſur la derniere Dune tirant vers le Canal de Furne ſuivoient le Régiment de Guilau Allemand, le premier de l'Infanterie du Prince de Condé ; & les autres qui compoſoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit poſtée ſur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de ſable avec beaucoup de fatigue : de huit mille hommes de Cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au fourage qui ne retourna qu'après la deffaite. La Cavalerie Eſpagnole étoit ſur deux lignes derriere l'Infanterie entre les Dunes ; celle du Prince de Condé étoit derriere ſon Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit pluſieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre eſcadrons de front, on ne peut dire préciſement ſur combien de lignes elle étoit rangée, & ce fut dans cette ſituation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit ſur deux lignes de ſept bataillons chacune ; la prémiere commandée par M. de Gadagne Lieutenant Général, étoit compoſée d'un bataillon des Gardes Francoiſes qui avoit la droite, & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin ; enſuite un bataillon des Gardes Suiſſes qui marchoit ſur les Dunes : le Régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Françoiſes de cette ligne, qui étoit terminée par trois Régimens Anglois, dont le dernier s'étendoit juſqu'aux Dunes les plus proches de la mer, & devant chaque bataillon de cette prémiere ligne marchoient les enfans perdus.

Il y avoit cinq ou ſix Eſcadrons entre les deux lignes de cette Infanterie ; & leur aîle droite compoſée d'autant d'eſcadrons que le terrain en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les Dunes finiſſoient, commandée par le Marquis de Crequy Lieutenant Général, & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre eſcadrons de front : quatre pieces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la Cavalerie de la droite. L'aîle gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Caſtelnau,

marchoit

marchoit le long de la mer avec deux piéces de campagne ; & plusieurs Frégates légeres de la flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la marée le pouvoit permettre, tiroient sans cesse le canon sur les troupes Espagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes. AN. 1658.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquerent les premiers ; le Général Lockart étant avec M. de Castelnau, à la tête de l'aîle gauche. Un peu avant qu'ils chargerent, Dom Juan envoya prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un soin particulier de l'endroit où il voyoit avancer les Anglois : il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que sa Compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du Régiment qui se trouvoit le plus près, avec deux Capitaines & des subalternes pour en renforcer les Espagnols naturels. Il les posta auprès de Boniface, où il jugeoit que seroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conséquence de soûtenir, parceque c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voisines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquassent : ils avancerent avec beaucoup de fierté & de courage ; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient payé cherement cette bravoure téméraire, si on avoit profité de leur imprudence : mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, soit qu'ils ne la remarquassent point, soit qu'ils eussent quelque raison qu'on ne sçait pas, n'envoyerent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laisserent échapper cette occasion. Ce fut le Regiment de Lockart qui chargea les Espagnols de Boniface. Fenwick qui en étoit Lieutenant Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort escarpée, fit alte pour donner lieu à ses troupes, en prenant haleine, de monter ensuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils se préparoient ainsi, leurs Enfans perdus s'ouvrant sur la droite & sur la gauche, pour donner lieu au gros de monter sur la hauteur, firent un feu continuel sur Boniface ; & aussi-tôt que le Régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencerent par un grand cri. Le Lieutenant Colonel tomba d'abord d'un coup de mousquet qu'il reçut au travers du corps, ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point jusqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique ; & malgré la réfistance vigoureuse des Espagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au lieu que les Anglois étoient fatigués & presque hors d'haleine d'avoir grimpé les sables, Boniface fut chassé en bas, laissant sur la place sept Capitaines, de onze qu'il avoit ; & Klaughter &

An. 1658. Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce Régiment, & plusieurs Officiers réformés dont la plûpart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de Soldats. Après s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la Dune; ce que le Duc d'Yorck ayant observé, il fut les charger avec ses Gardes & ceux de Dom Juan; & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrain ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune, mais ce fut sans succès; il fut repoussé: tous ceux qui se trouverent à la tête de sa Compagnie furent ou tués ou blessés; & sans la bonté de ses armes qui le sauverent, il y seroit demeuré. Les Officiers de sa Compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan, il n'y eut que Berkley, qui étoit Capitaine de la premiere, qui fut blessé. Le Comte de Colmenero, qui étoit Capitaine de la derniere, fut le seul qui se tira d'affaire sans accident; tous les autres Officiers furent ou tués ou blessés, & les Gardes si maltraittés, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des siens, qui étoient encore en état de combattre, avec lesquels il marcha au Régiment de Boniface, où Dom Juan & ensuite le Marquis de Caracêne avoient tâché de rallier les fuyards; mais n'ayant pû en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce Régiment, ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçut un nommé Elvige, Lieutenant du Régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé: il lui demanda ce qu'étoit devenu son Capitaine; il répondit qu'il avoit été tué avec la plûpart de ses Soldats, & qu'il étoit le seul Officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui, & d'assembler ses Soldats. Il leur cria tout haut que le Duc étoit là.: tous ceux qui purent l'entendre le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du Régiment Espagnol; il l'appella, & lui dit que ses Soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voyoit, & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils se mirent aussi-tôt en bon ordre. Le Marquis de Caracêne arrivant dans cet entretems, demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa Cavalerie; il répondit qu'il l'avoit déja fait, mais qu'il avoit été battu. Il ajoûta que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer, & lui montra en même tems de derriere la Dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le Régiment de Lockart avança, non

pas directement, mais en tournant sur la gauche, & on le perdit de vûë, à cause de l'inégalité du terrain & de l'interposition d'une Dune : mais le Duc avoit à peine rassemblé le Régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui restoit, que le bataillon Anglois se trouva sur une même ligne avec les Espagnols sur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer ; & marchant à la tête de son Infanterie, il vit en arrivant sur le haut d'une Dune que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna aussi-tôt au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ses quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc ; ce qu'il fit si brusquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'éxecution & le poussa jusqu'au bord de la derniere Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au lieu de les charger, ayant découvert du haut de la Dune que toute l'armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put, mais il ne s'en sauva que fort peu. AN. 1658

C'est une chose remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta ses armes ; chacun se défendit jusqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de crosses de mousquet, que du feu qu'on en avoit essuyé. Un Soldat auroit infailliblement assommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée sur le visage qui le renversa par terre. L'épée du Duc de Glocester son frere, qui l'avoit suivi & secondé toute la journée avec une bravoure digne de ses ancêtres, lui ayant tombé des mains par un accident dont on ne se souvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuyer du Prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'ayant vû tomber, descendit de cheval, la ramassa & la donna au Duc, qui, le pistolet à la main, le défendit jusqu'à ce qu'il fût remonté : mais immédiatement après, ce pauvre Gentilhomme reçut un coup de mousquet au travers du corps ; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette blessure.

Un escadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il se trouva obligé de se retirer promptement : ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraitte, si dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point ; mais les ayant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc, & ensuite le Prince de Ligne se retira lui-même.

Le Régiment de Boniface ne fut pas le seul malheureux ; tous les autres Régimens d'Espagnols naturels se trouverent enveloppés par la Cavalerie.

AN. 1658. Les Anglois ne les chargerent point comme ils auroient dû en marchant directement à eux. Deux de ces Régimens Anglois voyant la réſiſtance que faiſoit Boniface, ſe contenterent de marcher ſur le flanc, & de tirer ſur les autres Eſpagnols naturels en paſſant, & en marchant ſur la hauteur de la même Dune après le Régiment de Lockart.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraittée. Les quatre piéces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin firent une terrible éxecution & ſur la Cavalerie & ſur l'Infanterie. Les Gardes Françoiſes & le Régiment de la Couronne qui étoit commandé par M. de Montgommery furent tirés de la ſeconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquerent trois petits bataillons des Eſpagnols entre les Dunes & le Canal, qui après une foible réſiſtance, s'enfuirent. La Cavalerie Françoiſe, pour profiter de ce déſordre, avança devant l'Infanterie, faiſant un front auſſi large que le terrain le pouvoit permettre, & étant conduite par le Marquis de Créqui, Lieutenant Général : mais celle du Prince de Condé la vint charger ſi vigoureuſement, qu'elle fut forcée de ſe retirer derriere l'Infanterie, qui avançant en bon ordre, empêcha de pouſſer plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainſi repouſſés juſqu'à la troiſiéme fois ; mais il fallut enfin ceder, parceque la Cavalerie Françoiſe étoit ſoûtenuë par ſon Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la ſienne. Ce Prince ſe retira après avoir fait tout ce qui ſe pouvoit & en Général & en Soldat, juſques-là que dans la troiſiéme attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui ſe paſſa ſur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Eſpagnols naturels, le Régiment de Guiſcard ne fit point ferme pour ſoûtenir l'attaque des Suiſſes : il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande diſtance. Une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même choſe ſans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derriere ; la plus grande partie prit la fuite ſans avoir vû l'ennemi ; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter : mais le peu qui tint ferme ſe battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans ſon lieu.

Le Régiment qui ſuivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck : il tint ferme un peu plus long-tems que ſes voiſins ſur la gauche ; mais une voix s'étant élevée derriere, que l'Infanterie eût à ſe ſauver, ce

bataillon se rompit, les soldats abandonnerent leurs Officiers, & prirent la fuite. Le Colonel Grace voyant ce désordre, crut devoir songer à sauver son Régiment, fit volte face, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme : mais le Régiment d'Yorck eut un sort bien différent ; quoique M. de S. Roch avec son Régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main Du Bourg qui les commandoit, ceux qui devoient le soûtenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La Cavalerie qui le poursuivoit joignit bientôt après le Régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même-tems là, le vieux Colonel Michel Mestre de Camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne ; mais il ne put jamais l'enfoncer, & il soûtint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Michel fut tué avec la plûpart de ses Officiers, & son Régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Betbesé, qui fut tué à la tête de ses piquiers d'un coup de pistolet. Hors ces deux Régimens, on ne se souvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Espagnole qui ait fait son devoir en cette bataille. AN. 1658.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il songea à la retraite quand il se vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoise, sans aucunes troupes pour les combattre, & ne sçachant point ce qui pouvoit s'être passé sur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il résolut d'y aller : il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reste de ses Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre chose à le faire échapper ; il en avoit suffisamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas assez pour donner envie de le venir observer : plusieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq Cavaliers qui attaquerent un de ses Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant ; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laissez le aller, c'est un de nos Anglois* ; sur quoi ils le relâcherent, lui rendirent son épée qu'ils lui avoient pris, & se retirerent dans la croyance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils étoient de l'armée de France : on étoit dans l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la sienne, que quand Victor lui dit ensuite que c'étoient des en-

AN. 1658. nemis. Ce Prince continua son chemin, & fit si bien qu'il passa au trot au travers de l'armée de France, jusqu'à ce qu'il joignit le Colonel Grace & son Régiment avant qu'il eût traversé les Dunes; & passant auprès des Régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des Dunes toutes les troupes du Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuyards étant fort grande dans le Village de Zudcote, au travers duquel passoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moyen de se dégager qu'en prenant un autre chemin autour du Village. M. de Morieul, un Colonel des troupes de M. le Prince, que le Duc rencontra en quittant les Dunes, n'ayant pas voulu suivre son exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du Village, où il trouva Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne; on fut obligé de faire volte face, pour donner le tems à Dom Juan de monter un autre cheval, le sien étant devenu boiteux par accident; après quoi on picqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis cessèrent de poursuivre

Tous les Officiers Généraux, excepté Dom Estevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan resta si longtems, qu'il courut risque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine: un Cavalier ennemi saisit la bride de son cheval avant qu'il fût hors des Dunes; mais lui ayant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de maniere qu'il lâcha les rênes, & donna le loisir au Marquis de se sauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis; mais on ne se souvient pas comment il se sauva; & quant à Dom Estevan de Gamare qui commandoit en qualité de Mestre de Camp Général, il ne cessa point de courir à toute jambe jusqu'a ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit composé du Régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Bristol, & ce seroit faire injustice au premier des deux de passer ce qui suit sous silence. Ils étoient postés, comme il a déja été dit, à la gauche des Espagnols naturels: quand tout fut en déroute sur leur droite & sur leur gauche, la partie du bataillon qui composoit le Régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les Soldats du Régiment de Bristol, qui étoient Irlandois, se fussent enfuis aussi-bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réserve de Stroud Anglois, qui

étoit Capitaine-Lieutenant, qui se vint mettre avec ses compatriotes, dont le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient aussi bien abandonnés que les Irlandois ; le premier sous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cause qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit ; car ayant été rencontré par des Cavaliers François écartés, ils le blesserent d'un coup de mousqueton sous l'œil, dont la balle lui ressortoit par le col, & n'en échappa qu'à grande peine ; il fut démonté, & ayant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le seul qui s'étoit mal comporté dans cette occasion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnerent point le Régiment du Roi d Angleterre ; ils resterent dans leur terrain, quoiqu'ils vissent passer sur leur gauche toute la premiere ligne de l'armée de France, & sur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la seconde ligne, avançant avec elle à la tête de son Régiment, alloit attaquer le Régiment du Roi d'Angleterre ; mais le voyant seul, il avança un peu devant ses troupes pour lui offrir quartier ; les Officiers répondirent qu'ils avoient été postés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient résolus de s'y maintenir aussi long-tems qu'ils pourroient ; il leur répliqua que leur résistance seroit vaine, puisque toute leur armée étoit en déroute ; ils répondirent de rechef qu'ils ne devoient point là-dessus en croire leurs ennemis ; sur quoi il leur offrit s'ils vouloient envoyer un ou deux Officiers, qu'il les meneroit sur une Dune, d'où ils verroient eux mêmes que ce qu'il leur disoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aston furent détachés ; il les mena sur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les seuls qui restoient de toute l'armée : ils furent en faire leur rapport au Régiment ; sur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne seroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne seroient ni dépoüillés ni foüillés, ce qui leur fut accordé ; & M. de Rambure leur en ayant donné sa parole, qui fut exactement tenuë, ils se rendirent, & se trouverent bien plus heureux que l'autre Régiment qui les avoit abandonné, dont la plûpart furent tués, & le reste pris & dépoüillé. AN. 1658.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Espagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plûpart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomez, Dom Francisco Romero, avec deux ou trois de ses Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & des Brigadiers de la Compagnie des Gardes du

AN. 1658. Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit perſonne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général, & peu de Capitaines. Des Eſpagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolede, Dom Joſeph Manriquez, Dom Louis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baynes, tous Meſtres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne: la plûpart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers ſubalternes des Régimens Eſpagnols naturels, qui ſe comporterent en braves gens: mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du Régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le ſeul Officier qui échappa, & des Soldats il n'en revint qu'une vingtaine: le Régiment du Roi fut entierement pris; il n'en revint que très-peu de celui du Comte de Briſtol, mais il ne perdit que cinq ou ſix de ſes Gardes.

Quant aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Boutteville, Lieutenans Généraux, furent faits priſonniers avec Meille qui mourut de ſes bleſſures, & M. Desroches, Capitaine de ſes Gardes. Il ne perdit que fort peu de ſon Infanterie, qui ne fit rien qui vaille: elle étoit le long du canal, ce qui lui facilita les moyens de ſe ſauver. Sa Cavalerie ſouffrit peu, quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un ſeul Colonel. On ne ſçait pas combien les ennemis perdirent de monde, le nombre en fut peu conſidérable; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbeſé, Lieutenant-Colonel du Régiment de Turenne Cavalerie, Dubourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, Major Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, Lieutenans Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enſeignes bleſſés. La reconnoiſſance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant Général de l'armée de France, qui commandoit l'Infanterie, ayant oüi dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois eſcadrons qui étoient commandés par ſes intimes amis, & traverſa les Dunes pour aller à eux, dans la réſolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été; mais il eut bien de la joye de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Eſpagnols avoient heureuſement laiſſé le canon & les bagages à Furnes, où en arri-

(1) C'eſt un emploi moindre que Lieutenant-Général, ou Maréchal de Camp.

vant

vant après la deffaite on crut la perte bien plus considérable qu'elle n'étoit : mais la plûpart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauverent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les ayant relachez pour un peu d'argent. AN. 1658.

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siége, & la Place ne tarda pas long-tems à se rendre. Elle auroit duré davantage si le Marquis de Léde n'avoit été blessé & ne fut mort peu de jours après. On apprit à Furnes le ving-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les Régimens se trouverent aussi complets qu'avant la bataille hors celui du Roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire : Dom Juan proposa de poster l'armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuide, & de tâcher d'en deffendre le passage. Ceux qui parlerent après lui furent du même avis & les autres ne s'y opposerent point directement ; mais quand ce fut au Duc d'Yorck à parler il opina contre, & donna ses raisons, répresentant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour deffendre le poste contre une armée victorieuse ; que les troupes étoient intimidées par une deffaite toute récente ; qu'il falloit considérer à quelles extrémitez on seroit réduit si on étoit forcé ; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes villes ; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si hasardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'armée, d'en mettre les troupes dans les grandes villes du voisinage qui étoient les plus exposées ; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se deffendre au moins si long-tems que quand elle viendroit à être prise il seroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre siége, & que pendant qu'ils seroient occupez à en faire un, on auroit le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'armée : le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracêne furent laissez dans Nieuport qu'on croyoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. Le Prince de Condé fut à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour deffendre cette forte Place. Dom Juan se jetta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie, & le Prince de Ligne avec le reste des troupes entra dans Ypre. Le Duc d'Yorck sortant du conseil de guerre, le Prince de Condé lui

AN. 1658. demanda pourquoi il se hazardoit à contredire Dom Juan comme il venoit de faire ; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une seconde fois de s'enfuir comme à la bataille des Dunes.

Les troupes s'étant separées suivant la répartition ci-dessus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmude dans le dessein de passer le Canal qui va de Nieuport à Ostende pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le siége de cette prémiere Place, lorsque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre jusqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangéreusement malade à Calais : cet accident sauva Nieuport ; il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Crequy arriva dans le voisinage, tant la négligence des Espagnols avoit été extraordinaire : mais deux jours après il en arriva d'Ostende. Pour se mettre en état de soutenir plus long-tems le siége, on travailla à faire une nouvelle contrescarpe, cinq demi-lunes & une langue de serpent au de-là du Canal, qui embrassoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours. Ensuite on lâcha les écluses pour inonder le pays ; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit esperé, parce que le terrain autour de la Place étoit plus haut qu'on ne croyoit ; cependant on en tira encore quelque utilité. L'armée de France resta à Dixmude, & M. de Crequy à la portée du Canon de Nieuport pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'armée d'Espagne s'assemblerent dans cet entretems à Plaskendal, village sur le Canal entre Bruges & Nieuport, & résolurent qu'aussi-tôt que l'armée ennemie quitteroit Dixmude, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne assembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'armée avoit été distribuée pour observer les mouvemens de M. de Turenne ; que le Duc d'Yorck resteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il seroit possible, cette Place, Ostende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracêne, eut une chaude allarme qui les fit gallopper tous deux près de trois mille de peur d'être coupés avant de pouvoir gagner la Ville ; ce fut M. de Varennes, Lieutenant Général de l'Armée de France, qui la luy donna en faisant passer quelques Cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître.

Peu de jours après l'Armée de France quitta Dixmude : mais M. de Créquy ne bougea point de son Camp. Le Marquis de Caracêne, en consequence de la résolution qui avoit été prise, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques Escadrons, & l'Infanterie Espagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de temps après M. de Crequy se retira du voisinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne ;

mais sans un accident il ne seroit pas retourné à son aise. Le Duc d'Yorck ayant été averti sur le midy qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même-tems qu'on fit un détachement de six cens fantassins pour le venir joindre incessamment dans la contrescarpe avec toute la Cavalerie, ayant dessein de tomber sur l'arriere garde de M. de Crequy. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement : il envoya chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, sa compagnie des Gardes, & deux ou trois escadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut si lente qu'avant qu'elle fut venûe les ennemis étoient si éloignés de la ville, qu'il auroit été dangereux de les attaquer Ainsi il ne se passa qu'une légere escarmouche entre quelques soldats écartés & quelques volontaires à cheval, qui sans avoir reçû aucun ordre, chargerent un petit parti de Cavalerie qui couvroit l'arriere garde sur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton s'engagea si chaudement qu'il fut fait prisonnier. AN. 1658.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'éxécution du dessein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoüé le matin sur la côte, tous les soldats y allerent à la marée basse, & s'étant enyvrez il ne fut pas possible aux Officiers de les assembler pour le temps qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette campagne, on n'en fera point de détail ; on se contentera de dire en peu de mots que le Corps d'armée que commandoit le Prince de Lignes auprès d'Ypres fut surpris & deffait par M. de Turenne, qui tailla en pieces toute son Infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres qu'il assiégea & prit en peu de jours : il marcha ensuite à Oudenarde dont il se rendit maître : la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison de même qu'à Deynse & dans la plupart des Places sur la Lys ; ainsi cet échec du Prince de Lignes causa plus de dommage aux Espagnols que la perte de la bataille des Dunes ; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progres pendant le reste de cette campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais : mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le sçavoir.

Peu de temps après que le Marquis de Crequy eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ses troupes aux fauxbourgs de

AN. 1658. Bruges, réglant ſes mouvemens ſur ceux des ennemis, & ſe tenant toujours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde ſur tout de ſe conſerver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le ſeize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoya auſſi-tôt prier Dom Juan d'envoyer quelqu'autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il allât trouver le Roi ſon frere à Bruxelles ſur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marſin fut envoyé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit auſſi-tôt & ne retourna plus à l'armée, la ſaiſon étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & ſa préſence ne ſe trouvant plus néceſſaire dans ſon département, & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'hyver, il alla voir la Princeſſe ſa ſœur à Bréda, avec laquelle il reſta quelque temps.

La mort de Cromwel & les ſuites qu'on pouvoit en prévoir (ſon fils Richard n'ayant ni la vigueur, ni la capacité de ſon Pere) releverent le courage des Royaliſtes, que le mauvais ſuccès des entrepriſes qu'ils avoient faites pour le rétabliſſement du Roi, avoient beaucoup abbatu. Ils oublierent tous les dangers qu'ils avoient courus; & mépriſant ceux auxquels ils alloient s'expoſer, ils travaillerent tout de nouveau, & crurent enfin avoir trouvé le moment favorable d'éxecuter leur deſſein : mais de nouveau tous leurs projets échoüerent. Le Roi Charles alla *incognito* en Eſpagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrennées. Le Duc d'Yorck ſe retira à Boulogne ſur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine ſa mere. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, ſouhaittoit de l'entretenir ſur les affaires d'Angleterre. Le Duc ſe rendit ſecrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien ſouhaitté de parler au Roi ſon frere : mais que puiſqu'il n'avoit pû découvrir où il étoit, il lui rendroit le même ſervice en la perſonne du Duc. Il lui offrit ſon Régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecoſſois pour paſſer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, ſix piéces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la ſubſiſtance de cinq mille hommes pendant ſix ſemaines ou deux mois; qu'il feroit trouver des vaiſſeaux pour tranſporter le tout en Angleterre, & donneroit

les passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux ; que cependant il les falloit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passeports ; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'employer tout son credit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès : il conclut d'une maniere toute obligeante, en disant au Prince qu'il pouvoit aisément croire qu'il n'avoit là-dessus aucun ordre du Cardinal, qui étoit à la Conférence ; & que ce qu'il faisoit, étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour sa Maison Royale. Le Duc d'Yorck accepta la proposition avec beaucoup de joye, & ne perdit point de tems à choisir l'endroit du débarquement. AN. 1658.

Toutes ces choses ayant été ainsi résoluës & mises en bon chemin, M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaisseaux qui se trouveroient dans son Gouvernement, jusqu'aux batteaux pêcheurs. La Reine sa mere lui en procura une autre du Maréchal d'Aumont à la même personne & pour la même fin ; & l'affaire fut si avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui avoit été pris pour l'embarquement, & que le Duc de Boüillon & le Comte d'Auvergne, neveux de M. de Turenne, étoient venus joindre le Prince pour l'accompagner en qualité de Volontaires dans cette expédition, lorsqu'il reçut nouvelle de la défaite des Royalistes par Lambert ; sur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreüil, & qui ayant été informé de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on entreprît aucune chose dans cette fâcheuse conjoncture. Il lui conseilla d'avoir patience & d'attendre une meilleure occasion, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, vû la broüillerie & la confusion qui devoient nécessairement arriver en Angleterre. Le Duc insistoit néanmoins pour y passer, croyant que le Roi son frere étoit débarqué dans le West ou dans le pays de Galles ; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moyen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion : mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la maniere du monde la plus pressante, il repliqua qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui

conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frere ; & sçachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passeport. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.

CERTIFICAT DES SUPERIEURS du College des Ecossois à Paris.

NOUS soussignés Prêtres Administrateurs du College des Ecossois dans l'Université de Paris, à sçavoir, Loüis Inesse, ci-devant Premier Aumônier de la feuë Reine de la Grande Bretagne, & Ancien Principal du College ; Charles Whytford Principal ; Thomas Inesse Sous-Principal ; Georges Inesse Procureur ; & Alexandre Smith Préfet des Etudes dudit College ; Certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Memoires ci-dessus de feu Roi Jacques II. de la Grande Bretagne, sont conformes aux Memoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conservés, en vertu d'un Brevet signé de sa main, dans les Archives de notredit College ; Et nous susdits certifions en outre que le Manuscrit ci-dessus, revû & corrigé par le susdit Roi Jacques, traduit par son ordre, donné de sa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27. du mois de Janvier 1696. & écrit de la main du sieur Dempster, l'un des Secretaires de sadite Majesté, est conforme pour les faits, détails, circonstances, réfléxions, & généralement tout (le tour du stile seul & l'ordre de la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feuë Reine de la Grande Bretagne, signée de sa main, cachetée du Sceau de ses Armes, contresignée par Mylord Caryll, Secretaire d'Etat le 14. Novembre 1704. & donnée le 15. Janvier 1705. par le susdit Loüis Inesse à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du Vicomte de Turenne : En foi de quoi, nous avons signé les Présentes, & y avons apposé le Sceau dudit College. Fait à Paris ce vingt-quatre Décembre mil sept cens trente-quatre.

Signé, L. INESSE. Ch. WHYTFORD. Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.